U d' of Ottawa
39003010557238

A ma bien-aimée

Marie.

1er Janvier 1873

Auguste

Don
de Mr A. N. Wallard
à la
Congrégation des Hommes
de S. Roch de Québec

MARIE

MIEUX CONNUE

II

MÊME LIBRAIRIE.

Dévotion a la très-sainte Vierge, avec une Neuvaine en son honneur, par M. l'abbé Bourgeau. 1 beau volume grand in-32. 80 c.

Aussi bien écrit que bien pensé, ce nouveau volume sera bien accueilli de tous ceux qui aiment à chanter les louanges de la Reine du Ciel.

Le Scapulaire de l'Immaculée Conception, avec les indulgences qui y sont attachées. In-18. 10 c.

Notre-Dame des Douleurs, ou l'héroïsme du martyre de la sainte Vierge, présenté à l'amour et à la vénération des fidèles par les saints docteurs de l'Eglise. Ouvrage de Mgr Orange, chanoine-prélat de Notre-Dame de Lorette, en Italie. In-12. 2 fr. 50

Le Scapulaire de l'Immaculée Conception, avec les Indulgences qui y sont attachées. In-18. 10 c.

Nouveau Mois de Marie, en esprit de réparation, avec de saints exercices en union avec Marie immaculée et réparatrice, par un Missionnaire apostolique, auteur de plusieurs ouvrages de piété. 1 vol. in-18. 1 fr. 25.

Dévotion au précieux sang, renfermant un nouveau Mois du précieux sang, en esprit de réparation. 1 vol. in-18. 1 fr. 25

Manuel de la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus, en esprit de réparation. 1 vol. 18. 1 fr. 25

WASSY. — IMPRIMERIE DE MOUGIN-DALLEMAGNE.

84
10.

MARIE

MIEUX CONNUE

TRENTE NOUVELLES CONFÉRENCES

POUR UN, OU POUR PLUSIEURS

MOIS DE MARIE

PAR

M. l'Abbé DEMANGE,

Curé de Vincey (Vosges).

TOME SECOND

PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

VICTOR SARLIT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-SULPICE, 25

1859

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

BT
601
.D428
1859
V.2

SEIZIÈME CONFÉRENCE.

ASSOMPTION DE MARIE.

Assomption de Marie, en corps et en âme, dans les cieux, enfin et comment accomplie. Et aussi pourquoi. Co-crucifiée et co-rédemptrice : donc justement co-régnante avec Jésus-Christ. Conséquences qui en résultent, et pour Marie, et pour nous.

Decora facta es vehementèr nimìs, et profecisti in regnum, quia perfecta eras :

Vous avez acquis la plus éclatante beauté, et vous êtes partie pour régner, parce que vous étiez parfaite. (Ezéchiel, cap. XVI, v. 13 et 14.)

Mes Chers Frères,

1° Tout imparfaits et tout injustes que nous sommes trop souvent, quand nous voyons un juste et noble héros, une pure et bienfaisante héroïne, aux prises avec l'adversité, lutter avec un saint courage contre l'infortune, l'injustice, les persécutions, les douleurs

de toutes sortes, et que leurs longs et héroïques combats finissent pour eux par la victoire, le triomphe, le bonheur; alors nous sommes satisfaits et nous applaudissons. Nous serions même indignés, révoltés, découragés, s'il en était autrement; et au contraire notre espérance s'élève, notre force grandit et notre cœur s'enflamme pour les saintes luttes de la vertu, quand celle-ci, sous nos yeux, est triomphante et couronnée.

Eh bien, si tels sont les sentiments et les besoins de notre nature; si Dieu nous devait quelques-uns de ces grands encouragements; c'était surtout dans les plus parfaits modèles de toute sainteté, dans l'heureux dénoûment, dans le couronnement glorieux de leur belle vie, qu'il devait nous les présenter. Et Dieu, en effet, n'y a point manqué. L'Ascension solennelle, triomphale, à jamais radieuse, par laquelle Jésus-Christ dénoue et couronne sa longue et divine passion sur la terre; l'Assomption glorieuse qui suit pareillement le long et douloureux martyre de sa divine Mère; ces deux grands et mémorables prodiges, qui ouvrent la marche de l'Église triomphante, suffisent, à eux seuls, pour affermir la foi, encourager l'espoir, enflammer et ravir l'amour de toutes les générations subséquentes de l'humanité.

Or, c'est ce dernier et si magnifique encouragement

que nous allons exposer et méditer aujourd'hui. Et, avant que je n'entre en matière, remarquez bien, Mes Chers Frères, que l'espérance est le plus puissant et le plus continuel mobile de notre vie. Qu'est-ce, en effet, qui anime et soutient l'enfance à l'étude, au travail? L'espérance. Qu'est-ce qui soutient et anime le guerrier dans les combats? L'espérance. Qu'est-ce qui encourage et fortifie le laboureur, l'artisan, le voyageur, dans leurs fatigues? L'espérance. Et si l'espérance est l'âme de la vie civile, militaire, et même purement animale, elle est bien plus nécessaire encore à la vie morale, à la vraie piété, à la vertu. Et nous tous, enfants de Marie, car, dans un auditoire catholique, qui est-ce qui n'aime pas, ne vénère pas, n'invoque pas Marie comme sa Mère? Nous tous donc, avec un même esprit et un même cœur, nous allons voir notre bonne et toute puissante Mère affermir et encourager, et nos filiales espérances et nos généreux sacrifices, par son Assomption glorieuse au plus haut des cieux.

Mais dans ce grand et si vaste sujet, quelles idées allons-nous aujourd'hui aborder, et quel ordre allons-nous suivre? Voici, Mes Chers Frères : le simple récit du bienheureux passage de Marie de ce monde au céleste royaume : la vérité et les raisons de son Assomption, en corps et en âme, sur le trône de la terre et du ciel; et les magnifiques conséquences qui s'ensuivent

pour notre divine Mère et pour nous. Telles seront et la matière et la marche de ce discours, bien digne de votre plus filiale et de votre plus religieuse attention.

O vous qui siégez en Reine auguste, tout près du Roi de gloire, Jésus-Christ : *Quæ Regina sedes proxima Christo :* du haut de votre trône sublime, accueillez les vœux de vos bien-aimés enfants : *Alto de solio, vota tuorum audi.* Nous voulons nous édifier, nous encourager, en considérant, et les principales circonstances, et les hautes raisons, et les suites heureuses de votre Assomption au-dessus de toutes les célestes Hiérarchies. Obtenez-nous donc de l'Esprit-Saint la juste intelligence et tout le filial amour dont nous avons besoin, pour profiter des grandes lumières qui vont luire à nos esprits. *Ave, Maria.*

2° Avant d'entrer dans mon sujet, j'ai, Mes Chers Frères, à vous faire deux observations importantes : 1° J'avoue que l'Écriture ne nous dit presque rien de ce que notre amour voudrait savoir sur la sainte mort et sur la glorieuse assomption de Marie, et je ne prétends nullement ériger en dogme ce que l'Église n'a point décidé. Toutefois, sans la présenter comme article de foi, il est permis, il est juste d'établir la vérité et de l'appuyer de toutes les forces qui peuvent la rendre solide et inébranlable; et c'est ce que vous trouverez dans cette instruction; 2° Assurément tout est

grand, tout est privilége, tout est miracle en Marie : *Mater tota miraculum est;* et par conséquent, les prodiges ne coûtant rien à la Toute-Puissance, il ne faut pas y regarder de si près, quand il s'agit de faits extraordinaires, multipliés en faveur de la sainte Vierge; cependant, même à l'égard de Marie, quand les événements peuvent se comprendre, s'expliquer naturellement, nous ne devons point les changer en miracles.

Cela posé, transportons-nous à la vingt-cinquième année après la mort de Jésus-Christ. Voilà que ses Apôtres ont semé le bon grain de la divine parole, dans toutes les provinces du monde romain, et au delà; et ces ouvriers héroïques, au lieu de se ralentir, travaillent dans le champ sacré avec une ardeur toujours nouvelle; au point que les défrichements s'agrandissent sans cesse, et que la moisson devient de plus en plus abondante. Marie a suivi son fils spirituel, l'Apôtre vierge, dans la plupart de ses voyages, pour être l'auxiliaire même de son apostolat, l'attrait, le lien des cœurs à Jésus-Christ, et à tous les regards, la perfection vivante de l'Évangile.

Alors la divine Mère, voyant que le sang divin, versé sur le Calvaire, porte ses fruits au centuple; voyant que le règne de l'Homme-Dieu est établi, et en Israël, et sur le monde païen; voyant que tout est compris, organisé, observé au parfait dans l'Église,

déjà répandue par toute la terre; que tout y marche et s'y soutient par la force divine de l'Esprit de toutes vérités; la divine Mère alors croit sa grande mission remplie. Et comme la moissonneuse la plus indomptable, après avoir porté le poids du jour et de ses longues fatigues, désire et appelle le repos du soir; ainsi la Vierge se prend à soupirer après le repos éternel. Jésus aperçoit ce désir tout brûlant, porté au souverain degré au cœur de sa Mère, et envoie l'Ange de sa droite, lui dire que ses vœux vont être accomplis.

Mais, sur le point de quitter ce bas monde, Marie désire revoir encore une fois les Saints Lieux, où se sont consommés les grands mystères de notre rédemption; et saint Jean, son fils adoptif, si respectueux, si empressé pour ce qui peut lui être agréable, l'accompagne et la ramène à Jérusalem. Là, Marie se retire pour quelques jours encore sur la montagne de Sion, dans cette maison, dans ce Cénacle, ou mieux dans ce merveilleux sanctuaire consacré par Jésus-Christ même, par l'institution et le premier sacrifice de l'adorable Eucharistie, et par la descente même du Saint-Esprit.

En revenant du fond de l'Asie à la Ville Sainte, saint Jean, le long de sa route, n'avait pas manqué d'avertir les Églises, et de faire prévenir les Apôtres des différentes contrées, que la Mère de Jésus retournait à Jérusalem, pour y mourir. Bientôt cette nouvelle si émouvante se

trouve de même répandue parmi tous les chrétiens de la Judée. Aussi, pendant que la Vierge soupire les derniers gémissements de l'exil, et que sa conversation tout entière est déjà dans les cieux ; voilà que les apôtres et les premiers disciples de Jésus arrivent et se réunissent en foule autour d'elle, avides et heureux de la revoir encore une fois, et de recevoir, avec ses derniers conseils, sa bénédiction suprême.

Un soir, c'était celui du quinze août (1), Marie, sérieuse, mais non malade, très-émue, et cependant très-calme, reçoit, avec amour et tranquillité, le filial empressement de tous ces vrais amis du Sauveur et qui sont aussi ses enfants tendrement dévoués. Et comme elle voit que la douleur plus vive de quelques-uns se communique aux autres, et que les sanglots éclatent autour d'elle; comme elle sent que sa dernière heure est venue, la bonne Mère se recueille un instant; puis, fixant sur ses fidèles enfants, tous unis dans l'amour de Jésus, un regard plein de sa maternelle tendresse, elle leur parle, avec une expression si douce et si consolante, que sa voix affectueuse suspend un moment toutes leurs douleurs.

« Je vous remercie, leur dit-elle à peu près, mes « bien-aimés enfants, de l'attachement tout filial que

(1) *Hodiè* Maria Virgo cœlos ascendit, chante l'Église, le jour de l'Assomption.

« vous m'avez sans cesse témoigné; et je vous assure « que votre respectueux amour trouve en mon cœur « le plus maternel le plus tendre retour. Mais vous « savez que depuis longtemps je soupire, avec une ar- « deur toujours croissante, après le bonheur d'être « réunie à Celui qui est tout à la fois et mon Fils et « mon Dieu. Aussi je le bénis d'avoir enfin amené la « dernière heure de mon pèlerinage. Ne craignez pas « néanmoins, mes enfants, que je vous oublie jamais. « Oh! non, même au milieu des splendeurs célestes, « je me souviendrai toujours d'avoir été une fille des « hommes, et je serai à jamais, de tout mon pouvoir, « propice et secourable à tous mes enfants de la terre. « Pour vous, fidèles enfants de Jésus, persévérez jus- « qu'à la mort dans son service et son amour. Ne crai- « gnez point d'endurer trop de travaux pour sa gloire. « Car la félicité qui nous attend dans ces cieux que je « vois entr'ouverts sur ma tête, cette félicité éternelle « est si grande, que les plus grands sacrifices pour la « mériter, ne sont rien, en proportion de son immen- « sité. »

Ainsi parle la divine Mère; et, levant, avec son beau et suprême regard, ses mains protectrices vers les cieux, elle les rabaisse une dernière fois sur l'Église primitive, pour la bénir. Tel est l'adieu de Marie à la terre! Et voilà qu'une teinte d'un rose-tendre se répand sur

son virginal visage. Ses yeux peignent ce que le saint amour, la joie, l'adoration, portés jusqu'à la plus ravissante extase, peuvent exprimer de plus souriant et de plus gracieux. Et sa belle âme, tout inondée d'ineffables délices, passe avec transport dans les bras de Jésus-Christ. Et à l'instant une lumière miraculeuse remplit le sanctuaire où la Vierge vient de rendre son dernier soupir; et c'est sans doute la gloire même du Très-Haut qui vient environner l'âme si pure de la Vierge prédestinée. Et, certes, il n'est rien de trop, même en de telles merveilles, pour Marie. Si nous croyons qu'à sainte Thérèse mourante apparut le Sauveur, au milieu de ses anges : *Ei morienti adesse visus est inter angelorum agmina Christus Jesus*; combien plus n'est-il pas juste d'admettre que cette divine faveur fut accordée à Marie? Et au milieu de cette merveilleuse lumière, et dans ce sommeil si doux et si admirable de Marie, son visage reste si aimable, si céleste à contempler, que la sainte assemblée ne peut en détacher ses regards!

Cependant, quand la perte de la divine Mère n'est plus douteuse, voici bientôt les pleurs et les gémissements, que l'admiration avait un mouvement suspendus, qui recommencent avec une plus vive et plus générale effusion; et en même temps, de toute l'assistance éplorée et prosternée, s'élèvent les supplications les

plus filiales, s'élancent les plus confiantes invocations, qui suivent, comme un grand concert, la divine Mère jusque dans les cieux. Le lendemain, les disciples apportent, avec une sainte profusion, les parfums les plus précieux et les plus fines étoffes, pour embaumer et ensevelir le corps de la Reine des vierges. Pas n'était besoin d'aromates; car ses restes bénis exhalaient une odeur plus suave que les bandelettes parfumées dont on les entourait. On l'embaume néanmoins, suivant l'usage de son peuple; puis on place le saint corps sur un lit portatif, chargé de parfums; on le recouvre du voile le plus riche, et les Apôtres réclament l'honneur de le porter tour à tour sur leurs épaules; et les disciples et la foule des chrétiens réunis, portant des flambeaux, et chantant des cantiques, suivent le saint convoi jusque dans la vallée de Josaphat, où l'on voit encore aujourd'hui le tombeau de Marie. On dépose là ce corps sacré, dans une grotte sépulcrale, qui, ornée par la piété des fidèles, présente alors à la vue comme un berceau de fleurs. Et la pieuse multitude se prosterne autour de ce tombeau virginal, invoquant, avec la plus filiale confiance, la tendre Mère dont le saint corps y repose. Telles furent, et la bienheureuse mort, et les glorieuses funérailles de Marie.

Chez les peuples antiques, et chez le peuple hébreu spécialement, le deuil, les cérémonies, les lamentations

funèbres, duraient ordinairement sept jours et plus, à proportion de l'importance du défunt. Jacob fut pleuré soixante-dix jours, Aaron et Moïse pendant trente jours. Les deuils de Saül, de Judith même, furent de sept jours : *Luxit illam omnis populus diebus septem.* Durant plusieurs jours aussi, la foule des premiers chrétiens se succède sans interruption au tombeau de la Mère de Jésus, y continuant le saint concert de ses pieux cantiques et de ses confiantes supplications. Il était toutefois un Apôtre qui, se trouvant en pays trop lointain, n'avait pu arriver, pour assister au doux sommeil, ni à la sépulture de Marie. C'est celui dont les doutes, enfin vaincus, n'ont pas moins servi à nous prouver la résurrection du Sauveur, que la foi plus prompte de ses collègues; c'est saint Thomas, dont le Christ s'est encore servi, pour nous constater la résurrection et l'Assomption corporelle de sa divine Mère.

Venu de si loin, l'Apôtre demande qu'il lui soit permis de contempler une dernière fois, et d'arroser de ses larmes filiales les restes précieux de Celle qui a donné le salut au monde : et, vaincus par ses instances, sans doute aussi par celles de beaucoup d'autres disciples notables, qui avaient la peine de s'être trouvés absents, et non moins peut-être par les secrets désirs de leur piété personnelle, ses collègues ôtent le quartier de roche qui ferme l'entrée du virginal sépulcre. Mais

quel n'est point leur universel étonnement! Ils n'y trouvent que les fleurs à peine fanées, sur lesquelles le saint corps a reposé, et son blanc suaire de fin lin d'Égypte, qui répand une odeur merveilleuse. Pour le corps lui-même, il n'y est plus. Le tombeau, quoique bien fermé, quoique sans cesse environné de la foule pieuse des chrétiens, n'a point gardé son précieux dépôt.

3° Eh bien, ce saint corps de Marie, qu'est-il devenu? Une seule réponse est possible, ou raisonnable. Le Ciel a demandé ce corps virginal, ce divin sanctuaire du Verbe incarné; il l'a enlevé, il l'a réuni à l'âme immaculée de la Vierge, et il a élevé le corps et l'âme réunis au-dessus de tous les anges, auprès du trône de l'Éternel. Voilà la réponse seule raisonnable sur cette grande question; car c'est celle que fournit la raison, la justice, et le langage même de la sainte Écriture.

Et d'abord la raison. Oui, mes Frères, dans les dynasties, vraiment nobles de ce monde, dans les familles royales qui se respectent, qui tiennent à leur gloire et aussi au bonheur des peuples, quand un jeune prince ou une jeune princesse se trouvent destinés au trône, on les y prépare avec tout le soin, avec toute la perfection possibles. On les instruit, on les élève avec une distinction toute spéciale; on les environne des plus habiles maîtres, des précepteurs les plus accomplis; on leur procure, autant qu'on le peut, toutes les con-

naissances, tous les talents, toutes les vertus; et quand leur éducation est parfaite, et que l'âge convenable est arrivé, on les fait alors monter sur le trône, au milieu de la joie et des applaudissements de toute la nation. Eh bien, voilà ce que la droite raison nous dit s'être accompli en Marie.

Après tout ce que nous avons vu jusqu'ici, Mes Chers Frères, de ses perfections et de ses mérites incomparables, sa conception immaculée et dans la plénitude de la grâce, sa naissance si noble, sa consécration si précoce au Seigneur, son éducation si parfaite, sa perpétuelle virginité, son humilité si profonde, sa charité si héroïque pour Dieu et pour les hommes, ses ascensions toujours croissantes en toutes vertus, en tous mérites, en toutes perfections, ne devons-nous pas lui répéter, en la félicitant, les paroles par lesquelles j'ai commencé? Oh! oui, vous avez acquis la plus éclatante beauté : *Decora facta es vehementer nimis;* il n'est pas possible, même à l'auguste Reine qui doit occuper le trône de la terre et des cieux, d'être plus sublime en dignité, en gloires de toutes sortes. Il est donc juste, il est temps que vous partiez pour régner, pour prendre possession de votre glorieux empire; puisque vous êtes arrivée à toute la perfection désirable dans une telle souveraine : *Et profecisti in regnum, quia perfecta eras.*

Mais il est surtout, Mes Chers Frères, deux vertus spéciales, parfaites en Marie, qui réclament son Assomption corporelle aux cieux : c'est sa virginité angélique et son amour ineffable pour Jésus-Christ. La rosée de la grâce, dit saint Thomas, avait tempéré en Elle le feu de la convoitise, et y avait éteint, non-seulement les mauvaises œuvres et les désirs déréglés, mais le brasier et le foyer même du péché : *In B. Virgine remansit quidem fomes peccati, sed ligatus, ne prorumperet in aliquem motum inordinatum, qui rationem præveniret :* c'est-à-dire que la grâce divine avait, sinon arraché totalement, du moins comprimé et comme étouffé dans son cœur la racine la plus profonde et la cause la plus intime du péché. Et puisque la chair si pure, si virginale de Marie n'a payé aucun tribut au péché, elle a dû être aussi exempte de la corruption qui attend toute chair, souillée par le péché. Et son corps, dans lequel le Fils de Dieu a pris racine, dit Tertullien, *In utero radicem egit;* son corps que la virginité a perpétuellement angélisé : *Angelificata caro;* son corps qui, depuis l'Incarnation, a quelque chose de divin : *Habet aliquid jam non carnis in carne;* son corps incorruptible n'a pas dû rester dans le tombeau ; mais, angélique, il est justement monté à la région des anges, et, divin, il s'est vu transporté, avec l'âme, dans le sanctuaire éternel de la Divinité.

Pour l'amour incomparable qui brûle le cœur de Marie, deux amours, dit saint Amédée, se sont réunis pour le former : *Duæ dilectiones in unam convenerant, et ex duobus amoribus factus est amor unus;* puisqu'elle versait à Jésus le tendre amour qu'elle lui devait comme sa Mère, et en même temps l'amour immense qu'elle avait pour lui comme son Dieu : *Cum Virgo Mater Filio divinitatis amorem infunderet, et in Deo amorem Nato exhiberet.* Ainsi ce que la nature a de plus tendre et de plus aimant, et aussi ce que la grâce a de plus fort et de plus ardent, s'est réuni au cœur de la divine Mère, pour y exciter le besoin le plus profond et l'impatience la plus vive de revoir Jésus-Christ. Si le jeune Tobie, par un an d'absence, perçait le cœur de sa mère d'inconsolables douleurs, qui dira les tourments du cœur maternel de Marie, depuis vingt-cinq ans que Jésus l'a délaissée! Si le saint vieillard Siméon, après avoir pressé dans ses bras le Salut d'Israël, n'aspirait plus qu'à partir de ce monde; si le grand Apôtre demandait la dissolution de sa prison mortelle, pour être réuni à son divin Maître; qui exprimera la véhémence des soupirs et des transports de la divine Mère, pour se retrouver dans les bras du Sauveur! Or l'amour divin tend et monte au ciel comme la flamme : et non-seulement il y emporte le cœur, l'âme, tous les désirs, toutes les pensées; mais il y soulève, il y emporte le corps lui-

même, qu'il ravit, qu'il enlève, qu'il tient suspendu dans les airs, au milieu des transports de l'extase, comme on l'a vu dans les sainte Thérèse, dans les François Xavier, et tant d'autres. Et par conséquent, puisque l'amour de Marie a surpassé sans mesure celui des Thérèse et de tous les Séraphins, il n'est rien d'étonnant, mais il est juste que son amour l'ait emportée, corps et âme, dans les éternelles splendeurs.

4° La voix de la justice nous dit cette même vérité avec une certitude encore plus complète. N'avons-nous pas établi, Mes Chers Frères, en méditant, avec vous, la Compassion ineffable de la divine Mère, et n'avez-vous pas vu, et même n'avez-vous pas senti que Marie a été crucifiée pour nous, avec son divin Fils; que les opprobres, les meurtrissures, toutes les douleurs de Jésus ont été les humiliations, les blessures, les désolations mêmes de sa divine Mère; et que sept glaives, de plus en plus meurtriers et atroces, ont transpercé l'âme, si sensible et si aimable, de la tendre Vierge? N'avez-vous pas aussi compris que c'est Marie elle-même qui, de son sein et de son propre sang virginal, a fourni la grande Victime de notre rédemption; qu'elle-même a suivi l'Homme-Dieu au Calvaire; qu'elle s'est unie, identifiée avec notre Sauveur, s'immolant, souffrant et mourant pour notre salut; qu'elle-même a présenté, a offert, a sacrifié à la divine Justice le prix

surabondant, fourni par elle-même, de la Rédemption universelle?

Or, qu'est-il advenu, qu'a-t-il été rendu à Jésus-Christ, de ce qu'il s'est humilié pour nous jusqu'à l'étable, jusqu'à la croix? *Propter quod Deus exaltavit illum*, etc. (Saint Paul aux Philippiens, c. II, v. 9, 10, 11.) C'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de toutes créatures, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au seul nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu son Père. Ainsi le corps sacré du Sauveur n'a point connu la corruption du tombeau; mais, réuni le troisième jour à son âme, et désormais immortel et glorieux, il s'est vu, dans son Ascension triomphale, élevé au-dessus de tous les cieux, et placé à la droite du Très-Haut, ayant sous ses pieds, pour l'éternité, toutes les nations de la terre, toutes les puissances célestes : *Subjectis sibi Angelis et Potestatibus.*

Donc, puisque Marie a été crucifiée avec Jésus, et pour la gloire divine et pour le salut du monde; puisque Marie a été notre co-rédemptrice avec Jésus-Christ; qu'elle a, Elle aussi, donné la victime, le sang, la vie, l'âme de Jésus-Christ, en sacrifice à Dieu, en rédemption pour nous; rien de plus juste que ce qu'elle soit aussi, en corps et en âme, ravie dans la gloire céleste,

avec Jésus-Christ. « Puisque mon étendard a été à la peine, disait à ses bourreaux l'héroïne de Domremy, la vierge merveilleuse qui a sauvé la France, il était juste qu'il fût aussi à l'honneur. » Puisque le corps virginal de Marie a été, pour Dieu et pour nous, sur la croix même, avec son divin Fils : *Imo et in cruce :* il est aussi de toute justice qu'il échappe aux vers du cercueil, et qu'il soit transporté avec l'âme au plus haut des cieux. Eh quoi! mes Frères, Dieu, dans sa sagesse rémunératrice, dans sa justice distributive, Dieu a épargné à Hénoc, à Moïse, à Élie, à ses grands et héroïques serviteurs, les horreurs de la corruption sépulcrale; il a enlevé leurs corps de cette vallée de larmes, ou sur un char de feu, ou sur les bras de ses anges; et Jésus-Christ aurait laissé le corps sacré d'où il a tiré le sien, d'où il a tiré son sang, où a été formée, et d'où a été tirée sa Personne de Rédempteur, dont il a sucé le lait virginal, dont il a reçu sa nourriture, dont il a reçu tant de tendres caresses, tant de maternel dévouement : Jésus aurait laissé le corps sacré de sa divine Mère, comme une proie dédaignée, aux vers des tombeaux! Non, Mes Frères, non; il est impossible de le croire! Et si la justice infinie du Verbe éternel ne nous permet point de penser qu'il ait laissé un seul instant sa Mère au pouvoir de Satan, lors de sa Conception immaculée; cette même justice du Verbe incarné nous garantit pa-

reillement qu'il n'a pas permis que sa Mère, à jamais immaculée, subît la corruption de la mort, qui est la solde du péché : *Stipendia enim peccati mors.* Sous un Dieu, la justice infinie, sa Mère, à jamais sans péché, n'a pas subi la peine prononcée à l'homme pécheur : *Souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière.* Exemptée du péché, Marie l'a été du châtiment. Et si, comme le dit l'Église, *mortem subit temporalem, nec tamen mortis nexibus deprimi potuit :* si la Mère de Dieu a subi la mort un moment, elle n'a pas été retenue dans ses liens, elle n'a pu être avilie par la désorganisation, qui en est la suite. Et, après le doux sommeil, ou l'extase ravissante, de l'amour, la chair angélisée de Marie, *angelificata caro*, a été transportée au séjour des Anges. La justice divine nous en répond.

5° Enfin, Mes Chers Frères, dans les incertitudes et les ténèbres qui pourraient nous rester à cet égard, la révélation divine est venue à notre secours. Si Jésus-Christ voulait révéler à quelque ami, à quelque favori spécial, la gloire de sa divine Mère, sortie de ce monde, à qui convenait-il qu'il accordât cette insigne faveur? Certes, il me semble que c'était surtout à saint Jean : à saint Jean, son disciple bien-aimé, qui avait reposé sur son cœur divin dans la dernière cène, qui l'avait suivi à la croix, qui, vierge, avait été substitué pour

fils à la Vierge-Mère, qui l'avait, lui, fils adoptif, adoptée pour sa mère, qui, pendant vingt-cinq ans, l'avait soignée, chérie, honorée comme sa mère. Oui, c'était à saint Jean que le Christ devait dire ce qu'il avait fait de Marie; c'était à lui qu'il convenait de révéler, de montrer la gloire incomparable dont elle jouit dans les cieux.

Et, en effet, trente ans après le doux trépas de Marie, l'Apôtre vierge, exilé à Pathmos, y est favorisé des visions, des révélations merveilleuses de son Apocalypse; et, entre autres grands mystères, il lui est donné de voir l'assomption et la glorification corporelle de Marie. Et voici son langage à jamais sublime, à jamais admirable. *Apertum est templum Dei in cœlo;* le temple de Dieu s'ouvrit dans le ciel. Remarquez les termes, les expressions; saint Jean ne dit pas : le ciel s'ouvrit; mais le temple de Dieu, le lieu spécial où Dieu paraît retiré, le sanctuaire redoutable où sa majesté paraît dans tout son éclat. C'est ce majestueux sanctuaire qui s'ouvrit à mes regards. *Et visa est arca Testamenti ejus in templo ejus :* Et, dans les profondeurs de ce sanctuaire inaccessible, j'aperçus l'arche de son alliance. Et l'arche de l'alliance de Dieu avec notre nature, vous le savez, c'est Marie, que nous saluons, que nous invoquons sous ce même titre : *Fœderis Arca.* C'est donc Marie, cette arche vivante de l'alliance de Dieu avec la

nature humaine, qui paraît aux yeux étonnés de saint Jean, dans ce temple auguste où Dieu est comme retiré, au plus haut des cieux.

Et facta sunt fulgura, et tonitrua, et voces, et terræmotus, et grando magna : Et soudain, à cette ouverture du sanctuaire de l'Éternel, et à cette apparition merveilleuse de Marie, il se fait un grand éclat d'éclairs terribles, un roulement majestueux de tonnerres, un grand bruit de voix, des secousses violentes, comme celles d'un fort tremblement de terre, suivis comme d'une grêle impétueuse et effroyable. Pourquoi tout ce formidable appareil? Pour dire aux enfants de la terre : Mortels, ôtez vos yeux curieux et profanes, et n'apportez ici que les regards pieux de la foi, du respect, d'un amour tout filial. Quand un grand monarque arrive et se montre quelque part, les salves du canon tonnent, les trompettes guerrières résonnent, et commandent à tous le respect pour Sa Majesté souveraine. Ce n'est là qu'une pauvre image des formidables réalités des cieux. Le canon de Dieu, c'est la lueur effrayante de ses éclairs, et le fracas terrible de ses tonnerres.

Quand ces préludes redoutables ont cessé, alors le grand prodige apparaît aux regards de saint Jean : *Signum magnum apparuit in cœlo.* Et voici enfin cette merveille ravissante : *Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duo-*

decim : Je vois la Femme par excellence, revêtue du soleil comme d'un manteau, ayant la lune sous ses pieds, et autour de sa tête une couronne de douze étoiles. *Mulier :* Ce n'est pas une âme, un esprit, une forme d'ange ; mais c'est une femme dans sa forme ordinaire, dans sa grandeur naturelle, dans sa forme visible, composée du corps et de l'âme. *Mulier :* C'est comme à la croix ; la Femme, élevée à sa sublimité, à sa plus haute perfection. Et en quel état vois-je cette femme par excellence ? *Amicta sole :* Revêtue du soleil pour manteau. Et de quel soleil ? Le soleil de la bienheureuse éternité, le soleil qui brille dans le sanctuaire de la majesté infinie, n'est point cet astre matériel qui éclaire nos yeux ; mais Jésus-Christ lui-même, bien plus resplendissant qu'il ne parut, transformé sur le Thabor : *Lucerna ejus est Agnus.* C'est-à-dire : Marie est si près de son divin Fils, si inondée des rayons de sa gloire, qu'elle en est comme revêtue. Les splendeurs infinies de Jésus glorifié environnent la personne même de sa Mère, comme l'environnerait le soleil matériel, replié autour d'elle pour manteau.

Et luna sub pedibus ejus : L'astre secondaire de la lumière incréée, l'Église catholique, qui, à travers les ténèbres de ce bas monde, nous réfléchit les clartés célestes, nous redit les divins enseignements, comme la reine des nuits réfléchit à la terre les rayons du so-

leil disparu de l'horizon ; cette Société universelle des vrais énfants de Dieu, avec tous ses Pontifes et tous ses Docteurs, est sous les pieds de Marie, est aux genoux de sa souveraine chérie et vénérée. *Et in capite ejus corona stellarum duodecim :* Et autour de la tête de l'auguste Vierge, comme une couronne aussi toute radieuse, sont rangés les douze astres, les douze Apôtres du Nouveau Testament; ces douze apôtres que Marie a recueillis, réunis, consolés, encouragés, dirigés, et qui, trente années après le doux sommeil de la Vierge, ont tous donné leur vie pour Jésus-Christ, saint Jean les voit rangés en cercle, ou en couronne d'honneur, autour de la tête virginale de la divine Mère.

Voilà, mes Frères, en trois mots, en trois coups de pinceau, le tableau sublime que saint Jean nous trace de l'état glorieux de Marie dans les célestes splendeurs. C'est bien la Vierge en personne qu'a vue et que nous montre son fils adoptif : ses pieds, sous lesquels se trouve le monde catholique; son corps, enveloppé de la gloire du Soleil de toutes justices; et sa tête même, autour de laquelle brillent, comme un diadème éclatant, les douze Apôtres du Sauveur. Par conséquent, les prédicateurs chrétiens n'ont pas seulement la raison, la justice; mais ils ont les révélations mêmes du Très-Haut, pour affirmer et démontrer l'Assomption corporelle de Marie dans les cieux. Et quand il s'agit d'exal-

ter et de peindre aux yeux des fidèles, et ses gloires et ses grandeurs, ils ne doivent pas avoir peur de succomber sous la magnificence d'un tel sujet. Non : l'Esprit-Saint y a pourvu; et le tableau si court, mais si vif, si frappant, que nous a buriné, en trois traits, l'Apôtre vierge ; ce tableau, bien saisi, suffit, à lui seul, pour fixer à jamais nos idées et notre foi sur la glorification corporelle, et sur l'élévation incomparable de l'auguste Mère de Dieu.

6° Après cet exposé succinct, et de la sainte mort de Marie, et des raisons de notre croyance à son Assomption corporelle dans les cieux, sans doute, Mes Chers Frères, que vous êtes vous-mêmes bienheureux d'y donner votre foi, désormais ferme et inébranlable, en société du reste avec les saint Jérôme, les saint Augustin, les saint Bernard, les saint Bonaventure, les saint Thomas, en un mot avec tous les grands docteurs et toutes les lumières du monde catholique (1).

Voyons maintenant combien fut belle et délicieuse

(1) Une remarque importante et très-judicieuse de Godescard confirme encore notre croyance à l'Assomption. Ni les Latins, dit le savant auteur, ni les Grecs eux-mêmes, quoique si avides de nouveautés, et si tendres à la persuasion en fait de reliques, de relations et de légendes, aucun peuple, en un mot, aucune ville, aucune église, ne se sont jamais vantés de posséder la dépouille mortelle de la sainte Vierge, ni aucune partie de son corps. Aussi, sans prescrire la foi à l'Assomption corporelle de Marie, l'Église catholique, en en célébrant la fête solennelle, montre assez quelle est sa croyance universelle.

pour l'auguste Vierge son entrée triomphale dans la Cité céleste. Le troisième jour, depuis que Marie s'est endormie, est arrivé, et déjà il brille de la plus ravissante aurore. Jésus-Christ ordonne aux neuf Chœurs de ses Anges, et à toute l'Église des anciens Justes, de sortir de la céleste Jérusalem, et de se déployer sur deux lignes immenses, en se dirigeant vers la vallée de Josaphat: *Militiam cœlorum cum suis agminibus, festivè obviam venisse Genitrici Dei, cum laudibus et canticis, Eamque ingenti lumine circumfulsisse, et usque ad thronum perduxisse.* (Saint Jérôme.) Et Lui-même, tenant sur son cœur l'âme radieuse de sa divine Mère, sort des palais éternels, descend les célestes hauteurs, et vient s'arrêter au sommet des airs, au-dessus de la grotte sépulcrale, où repose le saint corps, parmi les fleurs et les parfums. De là, l'Homme-Dieu commande au sommeil, ou, si vous voulez, à la mort, de s'écarter de ce corps virginal, et en même temps il envoie la sainte âme qui l'habita, reprendre possession de son immaculé sanctuaire.

Et alors, aux regards ravis et aux applaudissements redoublés de toutes les célestes Phalanges, voilà la divine Mère ressuscitée, qui, en corps et en âme, s'élève de son tombeau, et, toute glorieuse et toute souriante, monte vers son divin Fils, qui, les bras ouverts, l'attend au haut des airs. « Quelle est Celle-ci, chantent les

Chœurs angéliques, en remontant vers les cieux; quelle est Celle-ci qui s'élève du désert de la vie, tout inondée de délices, appuyée sur son Bien-Aimé: *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super Dilectum suum?* Quelle est Celle-ci qui s'avance, charmante comme l'aurore, belle comme la lune, éclatante même comme le soleil, et terrible comme une armée rangée en bataille? *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata?*

Après avoir reçu et embrassé son heureuse Mère, Jésus, toujours aux chants d'allégresse de tous les bienheureux, la tenant par la main, la conduit et la présente à son Père éternel, qui lui-même l'accueille en la félicitant, la proclame et la couronne Reine de la terre et de toutes les célestes hiérarchies, et la fait asseoir à la droite de Jésus-Christ même, sur le plus haut degré de son trône immuable. Et c'est alors que tous les ordres célestes viennent successivement s'incliner devant leur nouvelle souveraine. Et, à la tête de tous les prophètes antiques, David répète sur sa harpe d'or : La Reine par excellence est maintenant à la droite du souverain Roi, revêtue de ses habits d'or, et environnée de ses divers ornements, les plus riches et les plus variés. Et dès maintenant, ô Reine! non-seulement les petits et les pauvres, mais les riches et les grands d'entre le peuple

vont vous adresser leurs humbles prières. Une longue suite de vierges seront, après vous, présentées au grand Roi, et vous feront cortége. Et après la généalogie de vos saints et royaux aïeux, dont la chaîne remonte au berceau même du monde, vous aurez aussi une postérité innombrable de princes et de rois, sur toute la terre, qui se souviendront de votre nom, dans la suite de toutes leurs races. Et c'est pour cela que les peuples aussi publieront vos louanges éternellement, et dans tous les siècles des siècles (1).

Et c'est ainsi que Marie est élevée, reçue et couronnée dans les cieux, et qu'elle y forme désormais une hiérarchie à part, la plus sublime de toutes, et la seconde après Dieu : *Virgo sola constituit hierarchiam secundam sub Deo hierarchâ primo.* (Gerson.) Et cela, selon toute justice, dit saint Thomas ; car, de même que la Vierge a eu tous les mérites de tous les anges et de tous les saints, et bien au delà : ainsi elle a dû être exaltée au-dessus de tous les ordres célestes : *Sicut habuit meritum omnium, et amplius, ita congruum fuit, ut super omnes ponatur ordines.* L'immensité des grâces

(1) Astitit Regina à dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate. Vultum tuum deprecabuntur, omnes divites plebis. Adducentur Regi virgines post eam. Pro patribus tuis nati sunt tibi filii. Constitues eos principes super omnem terram. Memores erunt nominis tui in omni generatione et generationem. Propterea populi confitebuntur tibi in æternùm, et in sæculum sæculi. (Ps. XLIV.)

qu'elle a reçues, et des mérites qu'elle a acquis sur la terre, devient la mesure de la gloire incomparable qu'elle reçoit au ciel (1): et parce qu'elle possède toutes les vertus des saints, et dans un degré plus héroïque que tous les plus grands saints, sa gloire céleste surpasse celle de tous les bienheureux, autant que la splendeur du soleil efface celle de tous les astres : *Maria universos tantùm excedit, quantùm sol reliqua astra.* (Saint Basile.)

Et non-seulement Marie, élevée dans les cieux, y reçoit la plus haute gloire et la félicité la plus infinie; mais elle y est établie et acclamée Reine des anges et des hommes. Et, en effet, si son divin Fils est Roi, dit saint Athanase, il est juste que sa Mère soit saluée et vénérée comme Reine : *Si ipse Rex est qui natus est de Virgine, Mater quæ eum genuit, Regina et Domina propriè ac verè censetur.* D'ailleurs, après Jésus-Christ, est-il une créature au ciel, ou sur la terre, qui ait jamais autant fait que Marie, pour les intérêts, pour l'amour et la gloire de son Dieu? Et, de plus, est-ce que ce n'est pas à Marie que la Terre et les Cieux doivent les bienfaits infinis de l'Incarnation et de la Rédemption ? Or, Celle qui a fait pour Dieu les sacrifices les plus sublimes, doit être le plus associée à la puissance divine : et Celle

(1) Saint Bernard.

qui, après Dieu, a le plus fait pour l'amour et le salut de l'univers, a aussi, après Dieu, le plus de droit à la reconnaissance, à l'amour, au culte de l'univers. Donc, Marie est justement Reine de la terre et des cieux; mais Reine ou Mère de miséricorde : *Regina Mater misericordiæ.*

Le grand chancelier de l'université de Paris, Jean Gerson, a dit ces paroles remarquables : Le royaume ou règne de Dieu consistant dans la justice et la miséricorde, le Seigneur l'a divisé. Il s'est réservé l'exercice de la justice; et il a cédé à Marie, à sa Mère régnant dans les cieux, le rôle de la miséricorde : *Regnum Dei consistit inpotestate et misericordiâ. Potestate Deo remanente, cessit quodammodo misericordiæ pars Matri regnanti.* Et vraiment, ajoute saint Thomas, Marie a obtenu la moitié du règne de Dieu; mais de manière à être la Reine de miséricorde, tandis que son Fils resterait le Roi de la justice : *Dimidiam partem regni Dei impetravit, ut ipsa sit regina misericordiæ, ut Christus est rex justitiæ.* Le docte saint Bonaventure dit encore la même chose, et le grand saint Bernard ajoute : Marie doit être saluée Reine de la miséricorde; parce qu'elle ouvre l'abîme de la divine miséricorde à qui elle veut, quand elle veut et comme elle veut; en sorte qu'aucun pécheur, même le plus criminel, ne périt, si la Reine de tous les saints le

protége : *Quòd divinæ pietatis abyssum cui vult, quando vult, et quomodo vult traditur aperire; ut nemo tam enormis peccator pereat, cui Sancta sanctorum patrocinii suffragia præstat.*

7° Et pour nous, Mes Chers Frères, que peut-il nous revenir, et de cette gloire incomparable, et de cette toute-puissance de miséricorde, auxquelles se trouve élevée, pour jamais, notre auguste Reine? Il doit nous en revenir, sans doute, une grande joie, un puissant encouragement à la vertu, et une confiance toute filiale et illimitée en son immense miséricorde.

Et d'abord une joie vraiment grande. Oui, quand la pieuse Esther devint l'épouse bien-aimée du roi Assuérus, si le peuple juif, alors captif sur les bords de l'Euphrate, avait su que cette noble Reine obtiendrait bientôt et la punition de son cruel ennemi, le superbe Aman, et la délivrance même de sa nation, quelle joie n'aurait point éprouvée tout ce peuple d'esclaves, voués à la mort? Or, peuple chrétien, véritable Israël, vrai peuple de Dieu, l'Esther véritable, l'épouse du Souverain roi, Marie est allée s'asseoir sur son trône de gloire et recevoir la plus douce moitié de l'empire du Très-Haut. Marie est montée au plus haut des cieux, pour y obtenir l'humiliation complète et le châtiment définitif de Satan, notre mortel ennemi, notre affranchissement de sa fatale captivité, et notre rentrée, et dans

les bonnes grâces divines, et dans la vraie terre promise, la région bienheureuse de l'immortalité. A nous donc, Mes Chers Frères, à nous surtout, enfants de Marie, zélés pour l'honneur de notre divine Mère, et pour cela remplis d'un plus juste espoir en son crédit tout-puissant; oui, à nous surtout à nous réjouir, en cette Assomption glorieuse, qui élève, qui associe notre Reine à l'empire du Tout-Puissant, et la constitue pour tous les hommes, et pour nous spécialement, la Mère de la grâce et de la miséricorde. Réjouissez-vous donc, et entonnez de nouveaux cantiques d'allégresse, ô pauvres enfants d'Adam ! Déjà vos hymnes de joie ont dû suivre dans les cieux votre Sauveur, qui y est monté, pour s'y tenir sans cesse, en bienveillant Médiateur pour vous, devant la face de son Père : *Ut appareat nunc vultui Dei pro nobis. Semper vivens ad interpellandum pro vobis.* Et voilà que l'Assomption de Marie l'élève, comme Mère de grâce, auprès de notre Sauveur; comme médiatrice toute-puissante, auprès de notre Médiateur; comme dispensatrice toujours miséricordieuse du trésor infini de la clémence divine. Que notre joie éclate donc, par tous les chants les plus beaux : *Hodiè Maria Virgo cœlos ascendit : gaudete, quia cum Christo regnat in æternum.* (Off. de l'Assompt.)

Mais en second lieu, que notre juste allégresse ne soit point stérile; qu'elle nous excite, qu'elle nous

encourage à la vertu, et aux vertus, les plus nobles, et aux sacrifices les plus généreux, pour la gloire et pour l'amour de notre Dieu. Quand nous voyons la jeune Vierge courir se cacher dans le temple et se consacrer à Dieu, dès l'âge de trois ans, lui vouer ensuite sa virginité pour jamais : quand nous la voyons, un peu après, dans l'étable de Bethléem, dans l'humiliation de sa purification légale, et bientôt en proie à toutes les terreurs, sur le triste chemin de l'exil : quand nous la voyons, durant dix-huit longues années, cachée, silencieuse, pauvre et méconnue avec Jésus-Christ, et enfin debout sur le sommet du Calvaire, noyée dans les opprobres, abîmée dans toutes les douleurs; et encore veuve et délaissée si longtemps : nous avons le temps long pour cette Vierge si éprouvée et toujours plus fidèle. Nous voudrions voir plus tôt finir son indicible martyre; nous sommes impatients de la voir enfin couronnée. Eh bien, *Hyems abiit et recessit :* Enfin l'hiver est passé, il est déjà bien loin : les douleurs sont changées en allégresse, et les humiliations en triomphe, et les longs sacrifices en une gloire, en une félicité, en une puissance, incomparables et immortelles.

Et nous aussi, Chrétiens, dévouons-nous donc à notre Dieu, à son service, à la pratique des devoirs, des commandements, de toutes les vertus que sa religion nous impose. La fin aussi de notre exil et de nos épreu-

ves vient, chaque jour, à pas plus précipités; et le Dieu que nous aurons aimé et glorifié, a aussi des couronnes d'honneur pour chacun de nous. O enfants chrétiens! ô jeunes filles pieuses! ô vierges pures! ô sages épouses! ô bonnes mères! ô saintes veuves! Pour vous encourager à l'humilité, à la pureté, à l'amour divin, à la patience, à toutes les belles vertus chrétiennes, rappelez-vous et représentez-vous souvent Marie montant en corps et en âme au plus haut des cieux! Et en voyant qu'en elle le Ciel a tout pris et tout glorifié, dites-vous que la même glorification éternelle réjouira bientôt votre âme et même votre corps, pour leur courage et leur fidélité d'un moment.

Enfin, que la Toute-Puissance de miséricorde où est élevée notre bonne Mère, nous inspire à jamais la confiance la plus filiale, la plus inébranlable. Si Dieu a donné à Jésus-Christ la gloire, pour nous faire reposer en lui notre espérance : *Deus dedit ei gloriam, ut fides vestra, et spes esset in eo :* c'est pour nous animer à une confiance encore plus douce, plus tendre, plus filiale, que la moitié du règne de Dieu, le règne de la miséricorde, est dévolue à notre Mère. « Vous « auriez peur, dit saint Bernard, d'approcher de votre « Père céleste : eh bien, il vous a donné Jésus, pour « médiateur et pour frère. Mais peut-être redouteriez-« vous encore en Jésus la majesté divine? Car, quoi-

« qu'il soit homme et votre Sauveur, cependant il est « Dieu, et il doit être votre juge. Alors je vous le dis, « avec la confiance la plus assurée : Recourez à Marie. « Elle même sera exaucée pour le respect qui lui est « dû. Dieu le Fils exaucera sa Mère ; et Dieu le Père « exaucera son divin Fils. Et je vous le déclare, mes « chers petits enfants, Marie, voilà l'échelle des pé- « cheurs; voilà ma plus grande confiance; voilà toute « la raison de mon espérance[1]. »

Le trône de Marie dans les cieux est le trône de la miséricorde; et son office en notre faveur est encore plus uniquement maternel, que celui de Jésus-Christ lui-même. Elle intercède sans cesse pour nous; elle plaide continuellement notre cause; elle nous dispense avec libéralité les grâces divines : car elle est la trésorière du ciel; elle nous aime, comme la plus tendre des mères n'aima jamais ses enfants; et pour nous secourir, rien ne lui manque, ni la volonté ni le pouvoir. Oh ! tous les motifs donc nous pressent de reposer la plus cordiale confiance, à la vie et à la mort, en notre

(1) *Ad Patrem verebaris accedere : Jesum dedit tibi mediatorem : Hunc tibi fratrem Maria dedit. Sed forsitan et in Ipso majestatem vereare divinam, quòd, licet factus sit homo, manserit tamen Deus. Advocatum vis habere et ad Ipsum? Ad Mariam recurre : Nec dubius dixerim : Exaudietur et ipsa pro reverentiâ suâ. Exaudiet utique Matrem Filius, et exaudiet Filium Pater. Filioli, hæc peccatorum scala ; hæc mea maxima fiducia est ; hæc tota ratio spei meæ.*

(S. Bernard, *Sermo in Nativis.*)

tendre Mère, si puissante et si glorifiée dans les cieux!

« Dis donc, ô mon âme, s'écrie l'aimable saint Bonaventure, en aimant, en honorant, en invoquant Marie, dis, ô mon âme, avec un doux espoir : Je me réjouirai, je tressaillirai d'allégresse; car le procès de mon salut éternel ne sera point perdu; puisque la sentence qui sera prononcée sur toi est entre les mains de Jésus ton frère, et de Marie ta tendre Mère : *Dic, anima mea, cum magnâ fiduciâ : Exultabo et lætabor, quia quidquid judicabitur de me, pendet ex sententiâ Fratris mei et Matris meæ.* Mais, en reposant, en Jésus et en Marie, une si douce, une si ferme espérance, méritons, par la pureté de notre vie, l'amour de l'un et de l'autre. Ainsi soit-il! »

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE.

LE CULTE DE MARIE.

Le culte de Marie raisonnable. — Antécédent et subséquent à sa bienheureuse mort. — Éminemment juste dans ses motifs et son terme. — Historique de ses progrès. — Langage des docteurs des premiers âges chrétiens. — Mensonges et hontes des haines et des calomnies protestantes. — Culte véritable. — Imitation.

Ecce enim beatam me dicent omnes generationes :
Et voilà que toutes les nations me proclameront bienheureuse. (Du cantiq. *Magnif.*)

Mes Chers Frères,

Nous avons suivi et admiré la sainte vie de Marie sur la terre ; nous avons suivi et applaudi son Assomption triomphale dans les cieux. Nous avons vu l'auguste Mère, au milieu des concerts et des applaudissements de toutes les célestes Hiérarchies, s'asseoir à la droite de son divin Fils, et recevoir de lui, pour toute la durée du monde, la moitié de son empire souverain, le règne de la miséricorde.

Après cela, si je vous demande : Faut-il honorer et invoquer Marie, quelle sera votre réponse? A l'instant, de tout votre cœur, de toutes vos forces, vous vous

écrierez : Ah ! certainement toute la terre lui doit le culte de la piété filiale la plus sincère, un culte de vénération, de reconnaissance, d'invocation et d'amour. *Un culte de vénération;* car ne devons-nous pas honorer Celle que le Fils de Dieu a lui-même vénérée, Celle qu'il a élevée à l'honneur infini de la Maternité divine et qu'il a placée, à ses côtés, sur le trône de sa gloire? *Un culte de reconnaissance;* car, après Dieu, le monde ne doit-il pas à Marie les bienfaits infinis de l'Incarnation et de la Rédemption? *Un culte de supplication :* car n'est-il pas de notre universel intérêt de solliciter, et d'employer en notre faveur, auprès du Très-Haut, la médiation toute-puissante de sa divine Mère? Enfin *un culte d'amour;* car, par la volonté suprême de Jésus-Christ, ne s'est-il pas fait, entre Marie et nous, une adoption réciproque, qui l'a rendue notre tendre Mère, et nous a faits nous-mêmes ses dévoués enfants? Et les liens mutuels entre une digne mère et sa bonne famille, n'est-ce pas surtout l'amour? Oui donc, et mille fois oui, il nous faut aimer, honorer, invoquer Marie.

Saint Denis, ce noble juge de l'Aréopage, que convertirent les prédications du grand Apôtre, qui fut le premier évêque d'Athènes, et ensuite l'apôtre et le premier évêque de Paris; saint Denis, que saint Chrysostome appelle un aigle du ciel, qui a écrit des livres admirables et vraiment célestes; saint Denis, témoin

oculaire de la bienheureuse mort de Marie, nous dit qu'à cette époque si avancée de sa vie elle était toujours admirablement belle, vraiment ravissante, et qu'il l'eût adorée comme une divinité, s'il n'avait pas su qu'il n'y a qu'un seul Dieu qu'il faut adorer. Certes, ce langage de saint Denis ne nous étonne point : c'est celui de la raison même, éclairée par la foi, et à nous-mêmes, à dix-huit siècles de distance, Marie paraît toujours si puissante, si sublime, si bienfaisante, qu'au lieu d'avoir de la peine à lui rendre notre culte d'hyperdulie, il nous semblerait plutôt qu'il faudrait l'adorer, si nous ne savions parfaitement que Dieu seul est adorable.

Mais, Mes Chers Frères, il ne nous suffit pas de tenir pour éminemment raisonnable notre culte filial envers Marie. Notre piété a besoin d'approfondir davantage cette grave question, si méchamment dénaturée, depuis trois siècles, par la haine et les calomnies protestantes, si stupidement bafouée par les sarcasmes d'un philosophisme impie, et même trop peu comprise de beaucoup de catholiques trop ignorants. Nous allons donc voir : quand et pourquoi a commencé le Culte de la terre envers la Reine du ciel; quels en sont bien et l'âme véritable et le terme définitif; quels en ont été les progrès; ce qu'en ont dit les grands docteurs des premiers âges chrétiens, et ce qu'il faut penser des calomnies protes-

tantes et philosophiques. Vous le voyez, le champ est vaste, la matière est très-intéressante. En de si grandes choses, implorons les lumières de l'Esprit-Saint, par l'intercession même de Marie. *Ave Maria.*

2° Première question : Quand le culte de Marie a-t-il commencé sur la terre? Le voici : Le Culte de Marie a commencé au jour de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et c'est le Ciel lui-même qui en a pris l'initiative, infiniment honorable pour Marie. En effet, quelle est la formule la plus générale, la plus belle, la plus expressive de notre piété filiale envers la Reine du ciel? C'est la Salutation angélique, ce sont les paroles mêmes que Gabriel est venu adresser à Marie, dans l'annonce du grand mystère de notre salut. Et même ces paroles sublimes ne viennent point de cet Archange de la force de Dieu, elles émanent de l'Éternel lui-même. Oui, c'est le Tout-Puissant qui a commandé à ce prince de sa cour d'aller incliner sa tête radieuse devant la Vierge de Nazareth, qui lui a dicté les termes de son céleste message; c'est le Très-Haut lui-même qui, à peu près comme un grand monarque qui veut épouser une illustre princesse, a fait à la Vierge l'honneur infini de lui demander son consentement à l'incarnation du Verbe éternel. Ainsi les premiers honneurs rendus à Marie lui sont venus de Dieu même, par l'organe de ses anges.

Et d'autres messages angéliques ont continué celui de Gabriel, pour sauver à la Vierge-Mère l'honneur de sa maternité divine : Joseph, fils de David, ne crains point de prendre Marie pour épouse : sa fécondité est toute virginale; c'est le prodige de l'Esprit-Saint. Et plus tard : Joseph, prends le divin Enfant et sa Mère, et pars pour l'Égypte, et le reste. Et, pendant trente ans, c'est l'Homme-Dieu lui-même, l'Homme-Dieu en personne, qui rend à Marie le culte le plus sincère de son respect, de son obéissance, de son amour : *Et erat subditus illis*. Et pendant sa vie publique, quand Jésus semble écarter l'autorité de Marie, c'est encore, comme aux noces de Cana, souvent par respect, par amour pour elle qu'il opère ses prodiges. Et sur le Calvaire, entre les bras de la croix, entre toutes les atrocités, entre les derniers soupirs de sa divine agonie, l'Homme-Dieu encore s'oublie lui-même, pour nous donner sa divine Mère, et appeler sur elle toute notre vénération, toute notre tendresse, toute notre piété filiale. Enfant, voilà votre Mère : *Ecce Mater tua*.

Or, Mes Frères, quand le ciel, quand ses anges, quand le Très-Haut, quand le Verbe fait chair ont ainsi commencé et commandé le culte de Marie, le monde chrétien pouvait-il méconnaître sa divine Mère, et lui refuser les hommages de sa piété filiale? Non! tous les vrais disciples, tous les vrais amis de Jésus-Christ ont dû

faire, et réellement ils ont fait ce qu'a si bien compris et si bien accompli le Disciple fidèle que Jésus aimait : *Et ex illâ horâ accepit eam discipulus in suâ.* Le monde catholique a dû voir, et il a vu, et il a aimé et vénéré en Marie une Mère admirable, à lui divinement donnée, à laquelle il doit son Sauveur, son salut, sa rédemption; une Mère élevée au-dessus de tous les anges, élevée à l'honneur infini de la maternité divine, et jouissant, aux plus justes titres, du crédit le plus puissant auprès du Rédempteur. Et pendant les vingt-cinq ans qu'elle a survécu au divin Crucifié, l'auguste Mère s'est vue entourée de la plus vive reconnaissance, du plus profond respect, du plus filial amour, de la part des Apôtres, et de tous les premiers chrétiens.

Et quand arrive pour Marie sa dernière heure sur cette terre, ses enfants adoptifs, les Apôtres, les premiers disciples, les chrétiens les plus notables, réunis autour d'elle, comme une famille aimante auprès d'une mère chérie qui va quitter ce monde, ne doivent-ils pas lui adresser leurs vœux et leurs supplications, pour qu'elle se souvienne de leurs besoins, quand elle sera parvenue dans la gloire? Oui, et c'est ce que s'est empressée de faire la primitive Église, réunie au départ de Marie pour le trône de la miséricorde. Et quand son sacré corps est déposé dans sa grotte sépulcrale, les Apôtres et les fidèles, se relevant les uns les autres,

mêlent, le jour et la nuit, leurs vœux et leurs cantiques à ceux des anges, autour du saint tombeau. Et quand celui-ci, ouvert le troisième jour, montre que le dépôt virginal, qui lui avait été confié, est parti pour les splendeurs éternelles; alors tous les cœurs, toutes les voix, tous les bras s'élèvent en même temps vers les cieux, vers la Mère de la grâce, vers la Reine de la miséricorde. Et dès lors sur ce tombeau, désormais vide et cependant vénérable, la piété chrétienne élève un oratoire à l'honneur de Marie; car une ancienne tradition, consignée dans les *Toldos* juifs, rapporte que les princes de la synagogue soulevèrent une violente persécution contre les fidèles, qui venaient prier autour du tombeau de la Mère de Jésus, et qu'il en coûta la vie à cent chrétiens, parents du Christ, pour avoir contribué à l'érection de ce pieux oratoire. Ainsi, et selon toute justice, le culte religieux de la terre pour Marie date de sa sainte mort, et a pris naissance à son tombeau même; et de là s'est étendu et propagé, avec le récit de sa merveilleuse Assomption, en corps et en âme dans les cieux.

3° Maintenant, et c'est ma seconde question, pourquoi ce culte religieux de la terre envers l'auguste Mère de Dieu? Nous lisons au livre d'Esther qu'au moment où le superbe et sanguinaire Aman méditait et préparait le supplice du juste Mardochée, il se vit sou-

dain obligé, par l'ordre d'Assuérus, de promener en triomphe, par toutes les rues de la ville de Suze, ce même Mardochée, revêtu du manteau et monté sur un coursier du roi, tenant lui-même par les rênes ce coursier royal, et criant à haute voix, partout sur son passage : *Hoc honore condignus est, quemcumque rex voluerit honorare :* Il est vraiment digne de cet honneur, celui que le roi a voulu ainsi honorer. Eh bien, Mes Frères, nous répétons en toute justice ces paroles mémorables, quand il s'agit du culte de Marie. Les rois de la terre peuvent encore se tromper, quand ils élèvent leurs plus dévoués serviteurs. Mais Dieu, Mes Chers Frères, est la science et la sagesse infinies, et, ne pouvant ni se tromper, ni nous tromper nous-mêmes, son jugement fait loi, et devient la règle suprême de nos propres jugements. Et, par conséquent, non-seulement nous pouvons, mais encore nous devons dire : Elle est vraiment digne de notre culte, Celle que le souverain Roi a voulu ainsi honorer : *Hoc honore*, etc. Oui, c'est Dieu lui-même qui s'est mis à la tête de notre piété, de notre dévotion envers sa divine Mère. C'est Dieu lui-même qui a donné l'impulsion à notre confiance, à notre amour, à nos hommages envers Marie. C'est Lui qui nous l'a présentée comme une tendre et auguste Mère à aimer, à invoquer. C'est Lui-même qui a ravi son corps virginal à la désorganisa-

tion du tombeau, qui l'a enlevée en corps et en âme dans les cieux, qui a tout pris et tout glorifié, et qui ensuite l'a offerte aux regards de son Disciple privilégié, dans le sanctuaire le plus inaccessible de sa gloire, au plus haut des cieux, revêtue des splendeurs infinies du Christ, ayant à ses pieds toute l'Église catholique, et autour de sa tête les douze premiers Apôtres, comme une couronne de douze étoiles. Assurément il n'y a point d'erreur dans le culte que le monde catholique rend à Marie. Mais si, par impossible, notre culte pour elle était une illusion, nous pourrions, répétant la parole singulière d'un docteur célèbre, dire à Dieu : Seigneur, si nous sommes égarés, c'est vous qui nous avez trompés : *Domine, si error est, à te decepti sumus.*

Pourquoi encore notre piété filiale envers Marie? Parce que c'est la raison et la justice mêmes et notre propre intérêt qui nous y invitent, et nous en font un devoir. En effet, n'est-il pas juste et raisonnable d'honorer la sainteté, le mérite, la perfection même, à proportion de leur excellence? Or Marie ne fut-elle pas immaculée dès sa conception, et remplie de grâces dès sa première aurore? N'a-t-elle pas, durant ses soixante-douze années, sans cesse progressé en sainteté, en vertus, en mérites, en perfections de toutes sortes, jusqu'à surpasser tous les saints, comme nous l'a dit le docte saint Thomas : *Habuit meritum omnium, et amplius :*

jusqu'à une élévation dont les anges eux-mêmes ne peuvent calculer toute la hauteur? N'est-elle pas devenue Mère du Dieu rédempteur; et, en donnant le jour à Celui qui est la Grandeur infinie, n'a-t-elle pas acquis elle-même un mérite tel, que Dieu lui-même ne pourrait le rendre plus grand?

Ah! mes Frères, quelle langue pourrait raconter les grandeurs et les magnificences de Marie! La sienne même serait, sinon inhabile, du moins insuffisante à le faire. Car quelle que soit l'intelligence de la Vierge qui conçut un Dieu, jamais sa pensée ne pourrait comprendre, ni sa parole exprimer toute l'étendue de son bonheur et de sa gloire; puisque ce bonheur et cette gloire sont l'infini! Aussi, à l'entrée triomphale de Marie dans les cieux, à la vue de tant de gloire et de majesté, les anges se sont voilés de leurs ailes de flamme, et ont abaissé leur front dans un saint respect. Et nous, chrétiens, pendant que toutes les célestes hiérarchies s'inclinent, avec une religieuse vénération, devant leur auguste Souveraine; pendant que le Très-Haut lui-même traite avec des honneurs incomparables sa glorieuse Mère, nous pourrions rester indifférents et dédaigneux envers les magnificences infinies de notre radieuse Reine! Certes, un tel dédain, une semblable indifférence de notre part, seraient la condamnation des honneurs que Dieu et ses anges ont rendus à Marie, sur

la terre et dans les cieux, seraient la négation orgueilleuse et sacrilége des mérites et de l'excellence ineffables de la Mère de Dieu. Le refus de notre Culte à Marie, notre dédain pour elle, seraient la déraison, l'injustice même, et la stupidité pour nos plus précieux intérêts.

Car, s'il nous est bon et utile de prier les saints, parce qu'ils sont les amis de Dieu, et qu'ils peuvent nous aider auprès de lui par leur intercession; ne nous est-il pas encore meilleur et plus utile, ne nous est-il pas bien plus avantageux encore de prier, d'invoquer Marie, qui est la Mère de Dieu et la nôtre, et, à ce double titre, a, auprès de Dieu, un crédit plus puissant que tous les saints ensemble, et a aussi pour nous un amour maternel, plus grand que celui de tous les habitants des cieux? Que faut-il pour remplir dignement les fonctions de médiatrice? Une influence souveraine près de celui dont on veut fléchir la colère, et une extrême bonté pour ceux en faveur de qui on veut employer son crédit. Or ces deux caractères, inséparables de la qualité de Mère de Dieu, sont réunis en Marie. Eh quoi! le juste Mardochée, voyant imminente la ruine totale de sa nation, a sagement fait, a heureusement trouvé son salut et celui de son peuple en employant la médiation de la reine Esther, auprès du potentat de l'Asie! Et nous, le vrai peuple de Dieu, ayant à gémir, ayant tant à craindre au milieu de Babylone; nous, trop

souvent captifs d'un tyran, autrement farouche, autrement terrible que le mortel ennemi du peuple hébreu; nous, pauvres exilés, si incessamment persécutés par le démon, qui, avec ses légions infernales, ne cesse de tramer notre perte éternelle; nous n'aurions pas un intérêt souverain, et nous ne trouverions pas notre heureuse délivrance à solliciter la médiation toute-puissante de l'Esther véritable, auprès du souverain Monarque de tous les mondes? Ah! notre intérêt y est trop évident, notre salut y est trop engagé, et le culte de Marie nous est trop justement cher, pour que nous puissions nous en départir jamais! Et l'océan de grâces que Dieu a versées en Marie, et l'océan de grâces que la Mère de miséricorde ne cesse de verser sur nous : voilà le double motif, deux fois sacré, de notre juste piété envers notre céleste Mère.

4° Et d'ailleurs, en troisième lieu, quelle est vraiment l'âme de cette piété catholique envers Marie? L'âme, vous le savez, c'est ce qui anime, meut et fait agir le corps. Par conséquent, l'âme du culte de Marie, c'est ce qui inspire, anime, et met vraiment en action notre piété envers elle. Eh bien, quel est le mobile véritable qui inspire, qui vivifie le culte religieux, que l'univers catholique rend à la Reine du ciel? C'est, Mes Chers Frères, ce que Dieu a mis de lui-même en cette illustre Reine; c'est ce qu'il y a de divin en Marie!

Dieu est adorable, parce qu'il est Dieu, et seul adorable, parce qu'il est seul Dieu. Mais les saints aussi sont honorables, à proportion de leur participation aux perfections divines. Or, semblable à la vaste mer qui reçoit non-seulement tous les fleuves et tous les cours d'eau de la terre, mais encore tous les torrents qui lui tombent du ciel, Marie réunit en elle-même, non-seulement les grâces et les mérites de tous les saints, mais encore des effusions spéciales et vraiment incomparables de l'Esprit de Dieu. Ainsi elle reçoit en son sein virginal le Verbe éternel ; elle en demeure, neuf mois durant, le vivant sanctuaire ; elle puise, pendant trente-trois ans, avec les plus larges aspirations, à la source infinie du cœur de l'Homme-Dieu ; et, quand il est remonté dans le ciel, pendant vingt-cinq ans encore, elle s'unit tous les jours à sa Personne sacrée. Qui pourrait dire, qui même pourrait comprendre, après cela, jusqu'à quel point la divine Mère s'est transformée, absorbée, identifiée dans le Dieu son Sauveur? S'il est vrai de dire de nous, après notre baptême, après une seule communion, que nous sommes rendus participants de la nature divine, qui comprendra jusqu'à quel degré l'admirable Vierge se trouve divinisée et déifiée?

Qu'avons-nous donc à voir et à vénérer en vous, ô Marie? Ah ! non-seulement la merveille, le chef-d'œuvre de l'adorable Trinité ; mais l'infusion, mais la plé-

nitude de toutes les faveurs divines, mais l'opération incessante de l'Esprit de Dieu ! Je ne dis pas assez. Que la terre et les cieux, ô Marie ! saluent, et glorifient, et invoquent en vous la fille chérie du Père, la mère du Fils, le sanctuaire du Saint-Esprit, la source virginale du sang, de l'humanité, de la personne entière du Rédempteur, le siége de la sagesse éternelle, le trône et la reine toute-puissante de la divine miséricorde ! Et voilà, chrétiens, ce qui inspire, ce qui anime, ce qui met en action notre culte religieux envers l'auguste Vierge. Tous les prodiges de grâces infinies que Dieu a opérés en elle, toute l'action divine que Dieu lui a donnée, sa participation incommensurable à la nature divine, sa glorification si radieuse en Jésus-Christ dans les cieux, sa toute-puissance à disposer des divines miséricordes : oui, voilà ce qui anime, ce qui meut, ce qui intéresse, ce qui vivifie les justes hommages que le monde catholique rend à Marie.

Et, par là même, le but, le terme de notre culte pour elle vous deviennent aussi évidents. Sur la terre, quand vous respectez, quand vous honorez l'agent, le ministre, le plénipotentiaire d'un roi, c'est l'autorité royale elle-même que vous voyez, et que vous glorifiez dans ses dépositaires ; comme c'est l'autorité de Dieu même que vous devez voir, et respecter dans le commandement des rois. Et par conséquent, dans le culte de Marie,

et dans le culte de tous les saints, à qui doivent aller et à qui se rapportent définitivement notre piété, notre amour, nos louanges et nos supplications? Dieu lui-même nous le dit : *Laudate Dominum in Sanctis ejus :* Louez et glorifiez le Seigneur dans ses saints et dans sa sainte Mère, comme dans tout le peuple de ses élus : *Laus ejus in Ecclesiâ Sanctorum.*

Qu'est-ce que Marie pour nous, à l'apogée même de ses mérites, de sa puissance et de ses grandeurs? Marie, Mes Chers Frères, Marie, même au plus haut des cieux, doit s'écrier comme le grand apôtre : *Gratiâ Dei sum id quod sum :* Je suis ce que je suis par la grâce de mon Dieu. Comme la reine des nuits, aux jours où elle brille dans sa plénitude, ne réfléchit que les rayons qu'elle reçoit du roi du jour ; ainsi Marie, dans la plénitude de sa gloire céleste, ne rayonne que les splendeurs qu'elle reçoit du Roi de gloire, Jésus-Christ. *Gloriatur*, dit saint Bernard, *sed in eo quem peperit :* Elle se glorifie, mais dans l'Homme-Dieu dont elle est la mère. Elle est montée au ciel, *innixa super Dilectum suum*, appuyée sur Jésus-Christ ; elle brille au ciel, mais *amicta sole*, revêtue de Jésus-Christ, comme d'un manteau d'or. Par conséquent, toutes les gloires de Marie ne sont que la réflexion éclatante des faveurs et des gloires de Dieu même.

C'est donc Dieu que nous voulons exalter, et que

nous exaltons vraiment, en exaltant sa divine Mère. Ce sont les bontés, les merveilles, les grandeurs, les miséricordes de Dieu que nous reconnaissons, que nous célébrons, en admirant, en glorifiant la sainteté, les perfections, la gloire et la puissance de Marie. La noble Vierge, telle qu'elle fut sur la terre, telle qu'elle est dans les cieux, cette Vierge incomparable n'est que l'ouvrage prodigieux de l'amour tout-puissant du Seigneur. Donc, louer Marie, c'est louer l'œuvre de Dieu; c'est louer le suprême Ouvrier lui-même. L'honneur que l'on rend à la Reine reflue tout entier sur le Roi lui-même, dit saint Bernard; et aussi tout ce que nous disons à la louange de la Mère se rapporte au Fils; et tout ce que nous rendons d'hommages à la divine Mère revient à son divin Fils.

Il y a plus encore. Qu'espérons-nous, que cherchons-nous par Marie? Dieu lui-même, Mes Chers Frères : oui, les miséricordes, les bénédictions divines, et surtout, et définitivement, Dieu lui-même. Qu'est-ce que le juste et le pécheur voient, à travers les supplications qu'ils adressent à la Reine du ciel? Ils voient Dieu favorable, ou radouci, les bénissant, ou leur pardonnant, leur versant sa grâce en ce monde, pour les élever à la possession éternelle. Qu'est-ce que l'enfant et la jeune fille, l'épouse et la mère, le jeune homme et le vieillard, le monarque et le berger, disent, en s'adressant à la Mère de miséricorde? Ah ! tendre Mère,

priez Dieu pour moi, pour mes parents, pour ma famille, pour mon empire ! Obtenez-nous de Dieu telle grâce, telle faveur, le pardon de nos fautes, le bonheur du ciel ! Ainsi, c'est vraiment Dieu, sa miséricorde, son amour, ses bénédictions, sa possession bienheureuse, que nous voyons, que nous appelons, par notre piété et toutes nos prières envers Marie. Ainsi, la maxime catholique est vraie : *Le culte de Marie mène à Dieu !* Le culte religieux que la terre rend à la Souveraine du ciel, appartient évidemment à la religion ; puisque nous le lui rendons dans les temples consacrés à Dieu, dans les saintes assemblées de son Église, et dans la célébration même des divins mystères : et toute notre sainte religion, et tous ses actes, et tout notre culte à Marie, comme tout notre culte à tous les saints, doivent se terminer à Dieu, nous conduire, nous lier, nous réunir au Dieu tout-puissant : *Religio dicitur eò quòd nos religet omnipotenti Deo.* (Saint Augustin.) *Dominus tecum;* le Seigneur est avec vous, lui dit l'Ange du ciel : et cette parole céleste est toujours profondément vraie : maintenant et toujours, jusqu'à la fin du monde, par Marie et avec Marie, nous trouvons le Seigneur, son cœur et son union en ce monde, sa vision et sa jouissance éternelles : *Dominus tecum.*

5° Aussi, Mes Chers Frères, ce culte que le Ciel et ses anges ont commencé envers Marie, à l'Incarnation

du Verbe éternel; ce culte si juste, si raisonnable envers une Vierge si parfaite, et pour nous si puissante; ce culte vraiment religieux, dont Dieu est lui-même l'âme, le but, le terme véritable; ce culte est devenu public et universel, dès l'origine même du christianisme. Les écrivains protestants, et surtout leur fameux ministre Daillé, avec leur mauvaise foi trop perfide, accusent l'Église catholique d'être tombée dans l'idolâtrie de la Vierge et des saints, pendant le quatrième siècle. Mais en cela, comme en bien d'autres choses, les hérétiques ont menti. Le quatrième siècle a reçu ce culte du troisième, comme celui-ci l'a reçu du second, et le second du premier.

Par malheur, les documents qui nous restent du premier siècle chrétien sont bien incomplets. A cette époque, les premiers fidèles, qui ne savaient que prier et mourir, écrivaient peu. Quand l'Église n'avait que les catacombes pour temples, pour liberté, pour richesses, ce n'était pas le moment de construire des églises à l'honneur de Marie. De plus, avec les païens, habitués à l'idolâtrie et qu'il fallait ramener au culte du seul vrai Dieu, il fallait de grands ménagements. Si Jésus lui-même n'a pas pu tout dire à ses apôtres : *Adhuc habeo multa vobis dicere, sed non potestis portare modò;* il fallait bien aussi tenir en réserve certaines vérités, d'abord trop inintelligibles pour le monde

idolâtre. Aussi, est-il de toute certitude que la *loi du secret,* durant les trois siècles de persécutions, tint dans l'intimité, et comme dans l'ombre, certaines vérités et certaines pratiques de la foi chrétienne, trop au-dessus de la portée intellectuelle du monde païen. Malgré tout cela néanmoins, le troisième siècle nous offre déjà assez de faits, assez de monuments notoires, pour appliquer à la mauvaise foi protestante le plus solennel démenti.

Une autorité que l'Église révère à juste titre, le théologien par excellence, saint Grégoire de Nazianze, nous dit que sainte Justine invoqua le secours de Marie contre les philtres et les enchantements d'un magicien. Or cette jeune vierge souffrit le martyre au troisième siècle. Donc au troisième siècle on invoquait la Mère de Dieu. Mais l'invoquait-on publiquement? Baronius nous le prouve en nous apprenant que l'année 224, Calixte I^er^ fit construire, dans le quartier le plus populeux de Rome idolâtre, une petite chapelle à l'honneur de Marie, et que cet oratoire prit le nom de Notre-Dame au delà du Tibre. Et il est bien certain qu'en Espagne et en Syrie plusieurs églises ont été bâties avant celle de Rome, à la gloire de la sainte Vierge. Or une église, pour petite qu'elle soit, c'est le culte public, avec ses ministres et le pieux concours des peuples; c'est le culte de Marie, avec déjà sa plus haute expression.

Saint Grégoire de Nysse, surnommé le plus savant des docteurs grecs, ou le Père des Pères, nous transmet le fait suivant. Saint Grégoire Thaumaturge, ayant été élevé malgré lui au siége de Néocésarée, vers l'an 240, méditait, la nuit suivante, sur la haute gravité de sa position, et il sentait s'évanouir toute sa science et ses forces défaillir. Mais, au milieu de son humble prière, il voit lui apparaître une femme auguste, accompagnée d'un apôtre. Cette femme vénérable nomma l'apôtre saint Jean, et lui dit de révéler les mystères de la foi au nouveau pontife. Jean répondit qu'il était heureux d'accéder au désir de Marie : et il dicta au saint Thaumaturge une profession de foi si juste, qu'elle fut acceptée et promulguée, presque littéralement, au Concile de Nicée.

Et enfin, s'il est un monument respectable, universel, apostolique, c'est notre Canon de la sainte messe; Canon qui est cité, bien avant le Concile œcuménique d'Éphèse, par saint Ambroise, saint Augustin, saint Optat. Le pape Vigile déclare qu'il remonte aux apôtres, et le saint concile de Trente a défini qu'il se compose des paroles de Notre-Seigneur, des Traditions des apôtres, et des institutions des premiers pontifes. Eh bien, ce monument liturgique, qui a traversé tous les âges chrétiens, qui remonte à l'origine même du catholicisme, en deux endroits différents, nomme et invoque

Marie. Donc, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, malgré la loi du secret, le nom de la Mère de Jésus s'est trouvé joint à ce nom adorable de son Fils, jusqu'en l'action sublime du divin sacrifice. Donc le culte de la divine Mère n'était plus déjà la dévotion privée, ou particulière, de quelques chrétiens; mais c'était le culte du peuple et des docteurs; c'était le culte général et une partie notoire du culte public : vérité d'autant plus incontestable, qu'on trouve l'image de Marie multipliée aux catacombes, qui ont été peuplées, même dès les premiers siècles. En Italie, durant les persécutions sanglantes des empereurs païens, le culte de Marie fait d'abord peu d'éclat. Mais lorsque Constantin eut arboré la croix sur ses enseignes victorieuses; quand notre sainte religion put se produire au grand jour, alors le culte de la Vierge éclata, avec enthousiasme, sur tous les points de la péninsule italique. On ne se borna plus à vénérer, à porter sur soi de petites statuettes d'or ou d'argent, représentant Jésus-Christ et sa sainte Mère; mais les opulents patriciens convertis, les sainte Hélène, les princesses qui environnaient le trône impérial mirent leur gloire à environner la Reine du ciel de toutes les splendeurs de la terre. Alors Sainte-Marie-Majeure prenait place parmi les plus beaux monuments de la Ville éternelle. La Palestine se couvrait de temples à l'honneur de Jé-

sus-Christ et de son auguste Mère; et saint Jérôme nous dit que, de son temps, il y avait déjà tant d'églises, construites à l'honneur de Marie, à Jérusalem même, et aux environs, qu'on ne pouvait les visiter toutes en un jour. Et quand Nicée a eu son jour solennel, bientôt Éphèse a aussi le sien; quand la divinité du Sauveur a triomphé des blasphèmes d'Arius, la divine maternité de Marie triomphe aussi, un siècle plus tard, de tous les sophismes empoisonnés de Nestorius. (Voir II^e^ Conférence.)

Je ne pousse pas plus loin cet historique des commencements et des progrès de la piété chrétienne envers Marie. Il faudrait citer toute l'histoire de l'Église militante. Les quelques faits qui précèdent, et qui sont incontestables, vous prouvent suffisamment le cas qu'il faut faire des effrontés mensonges du protestantisme. Le culte de Marie date vraiment de sa mort. Quand il n'aurait commencé qu'il y a trois siècles, il n'en serait pas moins légitime sous tous les rapports. Mais à plus forte raison nous fait-il honneur, puisqu'il a pris naissance au tombeau de notre céleste Mère, et qu'il s'est propagé avec le catholicisme même. Donc l'hypocrisie protestante n'a pas moins menti, que l'hypocrisie pharisaïque : *Et mentita est iniquitas sibi.*

6° Ce qui ajoute encore sans mesure aux torts du protestantisme envers la sainte Vierge, et ce qui au con-

traire justifie plus encore notre piété à l'honorer, à l'invoquer, c'est le témoignage unanime que rend à notre dévotion le torrent des Docteurs. Et voici brièvement le langage formel de quelques-uns des plus connus.

Notre grand saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, et petit-fils spirituel de saint Jean, qui apporta, d'Éphèse à Lyon, ce filial amour que notre France a pour Marie, saint Irénée appelle Marie l'Avocate d'Ève et de tous ses enfants, et nous dit que Dieu veut que nous trouvions en elle la source de tous les biens : *Vult Mariam Deus omnium bonorum esse principium.* C'est pourquoi Origène s'écrie : O vous qui êtes la femme par excellence et bénie par-dessus toutes les femmes, nous recourons à vous : *O mulier, in mulieribus benedicta, ad te confugimus.* Car vous êtes, continue saint Éphrem, l'espérance de ceux qui désespèrent, le port pour ceux qui font naufrage, et l'unique auxiliaire des pauvres abandonnés : *Spes desperantium, portus naufragantium, et auxilio destitutorum unica adjutrix.* N'écoute donc point la défiance, ô pauvre pécheur, poursuit saint Basile, mais en tous tes périls invoque Marie, qui est, après Dieu, notre unique espérance, et qui est telle par la grandeur de sa dignité, qu'aucun discours ne l'égalera jamais : *Ne diffidas, peccator, sed in cunctis Mariam invoca. Post Deum sola spes*

nostra. De Virgine qui omnia illustria dixerit, dignitatis magnitudinem nulla unquam oratione exæquabit. Nous vénérons, reprend saint Jérôme, Marie, auteur de notre salut, et nous ne doutons point que tout ce que nous faisons pour sa gloire n'aille tout entier à la louange de Jésus-Christ lui-même : *Veneramur salutis auctricem : nulli dubium quin totum ad laudem Christi pertineat, quidquid genitrici suæ impensum fuerit.* Au reste, la bienheureuse Marie, dit saint Épiphane, est tellement par sa dignité au-dessus de toutes créatures, qu'elle mérite, avant toutes, les respects des hommes et des anges : *Digna est beata Maria inter omnes creaturas, ut eam præ cæteris homines et angeli suscipiant.* De plus, vous êtes l'unique espoir des pécheurs, ô Marie, lui crie saint Augustin, et c'est sur vous que repose notre attente des célestes rémunérations; et je ne sais vraiment par quelles dignes louanges je pourrais dire vos grandeurs : *Tu es spes unica peccatorum, Maria; in te nostrorum est expectatio præmiorum. Quibus te laudibus efferam nescio.*

Il n'est personne qui soit sauvé, si ce n'est par vous; personne qui soit délivré de ses maux, si ce n'est par vous; personne dont la divine miséricorde ait pitié, si ce n'est par vous; et si vous nous abandonnez, vous qui êtes l'esprit et la vie des chrétiens, que pourrions-nous devenir : *Nemo qui salvus fiat nisi per te; nemo*

qui liberetur à malis nisi per te; nemo cujus misereatur gratia nisi per te. Si tu nos deserueris, spiritus et vita Christianorum, quidnam de nobis fiet? (Saint Germain de Constantinople.) Marie est la vraie cité de refuge pour tous ceux qui recourent à son appui, poursuit saint Jean Damascène; et vous être dévot, ô bienheureuse Vierge ! c'est être couvert de ces armes spéciales que Dieu donne à ceux qu'il veut sauver : *Maria est civitas refugii omnibus confugientibus ad eam. Devotum tibi esse, o beata Virgo, est arma quædam habere quæ Deus iis dat quos vult salvos fieri.* Marie, qui tient en ses mains les trésors des miséricordes du Seigneur, aime d'un amour invincible tous ceux qu'en elle et par elle l'Homme-Dieu son Fils a aimés d'un amour infini : *Omnes amat beata Virgo amore invincibili quos in eâ et per eam Filius ejus et Deus summâ dilectione dilexit. In manibus ejus sunt thesauri miserationum Domini.* (Saint Pierre Damien.) Et nous savons, dit saint Anselme, que la bienheureuse Vierge est revêtue de si grands mérites, et qu'elle jouit d'une si grande faveur auprès de Dieu, que rien de ce qu'elle entreprend ne peut manquer de réussir; et si les vœux de celui qui l'invoque ne méritent pas qu'il soit exaucé, au moins les mérites de la Mère céleste qu'il supplie sont toujours dignes que son intercession soit efficace : *Scimus beatam Virginem tanti esse meriti et gratiæ*

apud Deum, ut nihil eorum quæ velit efficere, possit aliquatenus effectu carere. Si merita invocantis non mereantur ut exaudiatur, merita tamen Matris intercedunt ut exaudiatur. Cherchons donc la grâce, conclut saint Bernard, et cherchons-la par Marie; car elle-même trouve toujours ce qu'elle cherche pour nous; et ses désirs en notre faveur ne peuvent être trompés : *Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus: quia quod quærit invenit, et frustrari non potest.*

Arrêtons-nous : c'est assez de témoignages. Il y aurait de quoi faire des volumes, même à ne citer que le langage des plus grands docteurs. Vous voyez suffisamment, du reste, que nous Catholiques, dévoués à Marie, nous sommes en bonne compagnie, que nous avons, pour nous et avec nous, le torrent des saints Pères, c'est-à-dire le torrent de toutes les vertus et de toutes les lumières. Et quand nous voyons tant d'éminents génies, qui ne sont ni aveuglés par l'ignorance, ni influencés par les passions, mais qui sont au contraire les lumières du monde et la gloire des âges chrétiens, se réunir ainsi pour former un grand et continuel concert de louanges, de dévotion, d'espérance et d'amour envers Marie, nous pouvons conclure que leur admirable accord est pour nous la preuve assurée, indubitable, que la sainte Vierge reçoit le plus justement pour elle, et le plus heureusement pour

nous, les hommages religieux de notre piété filiale.

7° Après tout cela, Mes Chers Frères, une question finale se présente. Comment donc le Ciel et ses anges et la Trinité tout entière, ayant tant honoré Marie, et pendant son passage sur la terre, et depuis son glorieux enlèvement dans les cieux; et notre Sauveur mourant nous l'ayant donnée pour Mère, à nous et à tout le monde chrétien; et notre culte envers Marie étant si conforme à la raison, si en harmonie avec la justice, si en rapport avec nos plus précieux intérêts; ayant Dieu lui-même pour motif, pour âme et pour terme; datant du tombeau même de la Mère de Dieu, et descendant le cours des siècles chrétiens, si bien appuyé sur les lumières et les vertus des plus grands personnages du monde religieux; comment donc ce culte est-il rejeté, et toujours stupidement calomnié, par les différentes sectes du protestantisme? Ne sentez-vous pas, vous catholiques, qu'il y a là quelque chose de mystérieux, de grave, d'important à approfondir?

Oui, mes Frères; et voici là-dessus l'intéressante vérité. On connaît aujourd'hui dans le monde, je parle du monde sérieux, instruit, intelligent, les causes vraies de la prétendue Réforme. Un orgueil de démons, une lubricité scandaleuse dans Luther, Calvin et autres chefs des sectes protestantes, l'impatience de tout frein, la haine de toute autorité, l'hypocrisie, voilant l'immo-

ralité la plus honteuse, ou des mariages doublement sacriléges, et même la polygamie la plus licencieuse, sinon pratiquée par eux ouvertement, du moins par eux autorisée dans leurs royaux patrons, avec l'avidité la plus ardente à se ruer sur les biens de l'Église, et à se poser eux-mêmes en autorités absolues, à la place de l'autorité Apostolique : voilà les vices et les excès monstrueux par lesquels se sont distingués les tristes apôtres de la Réforme.

Et, comme si des exemples aussi abominables n'eussent pas suffi, ils les ont fait suivre de principes plus désastreux encore. « Le Christ a satisfait pour nos iniquités, de manière que nous sommes dispensés nous-mêmes de toute satisfaction à la divine Justice. Au reste la justice, ou l'état de grâce, une fois que nous l'avons obtenue, est pour nous inamissible, quelques crimes que nous commettions. Les bonnes œuvres sont inutiles. Il faut même se garder de s'en charger; elles nous empêcheraient de passer par la porte du ciel. Enfin, n'avoir point peur de pécher; au contraire, pécher hardiment, pécher fortement, afin de donner plus de place à l'application des mérites de Jésus-Christ. Et tout autre médiateur, même à titre d'intercession, entre Dieu et les hommes, est non seulement superflu, mais injurieux au Sauveur. »

Or, Mes Chers Frères, vous le sentez, avec de tels

héros, de tels apôtres pour fondateurs, et de tels principes de morale, le culte de la Vierge et des saints ne pouvait manquer de faire un complet naufrage. De tels pourceaux, de tels démons, un moine effréné et furibond comme Luther, avec Catherine de Bore, sa prostituée sacrilége; un libertin gangréné comme Calvin, avec son impure Idelette, et tout le troupeau immonde des prédicants du protestantisme, ne pouvaient avoir de goût pour aimer, pour vénérer, pour invoquer, en Marie et dans les saints, l'humilité, l'obéissance, la pureté, la virginité, la sainteté, la perfection même. Ni l'armée innombrable de tous les saints, qui, catholiques sincères, se sont ennoblis et sanctifiés dans la soumission à l'autorité de l'Église, ni la Reine du ciel, qui toujours parut à l'hérésie et à l'enfer plus terrible qu'une grande armée rangée en bataille, ne pouvaient sourire à ces hérésiarques, suppôts de Satan, révoltés contre l'autoritée sacrée de la foi. Le culte de la Vierge et des saints, c'était la condamnation patente des principes et des mœurs abominables des tristes héros de la Réforme; c'était la mort même de l'hérésie et de ses œuvres immondes.

D'ailleurs le protestantisme n'avait que trop la conscience qu'avec ses doctrines et les exemples de ses premiers chefs, il serait la stérilité même, en fait de sainteté effective, qu'il n'aurait jamais de véritables

saints, nés de ses entrailles, à placer sur les autels. Alors, comme Luther et Calvin, à leur bon escient, de leur science certaine, renonçaient à la sainteté, à la vénération des âges futurs, renonçaient même à leur part de paradis, ils devaient détourner leurs regards et leur culte de cette nuée immense de témoins, et de cette radieuse Reine de tous les saints, dont ils renonçaient à être les associés dans l'éternelle gloire. Et ils devaient même, pour pallier leur honte aux yeux de l'Europe, inventer des sophismes, ou du moins rajeunir ceux des hérétiques antérieurs, pour excuser leur divorce avec la Société des saints.

Ainsi, parce qu'il ne peut y avoir d'alliance entre l'humilité et l'orgueil, entre la pureté et la luxure, entre la sainteté et le vice; parce que l'Enfer et ses suppôts haïssent profondément, haïssent à mort la sainte Vierge, qui a toujours fait leur effroi et leur défaite; parce que, enfant de la débauche, de la révolte et de la haine, l'hérésie protestante, stérile en sainteté, en humilité, en charité véritables, ne pouvait avoir aucun saint, né d'elle-même, à élever sur les autels; parce qu'enfin le culte de la Vierge et des saints ne pouvait plus faire que sa condamnation et sa honte; le protestantisme a brisé avec Marie, et avec toute l'Église triomphante; et c'est dans l'espoir de déguiser la honte du divorce qu'il a consommé, à l'instigation de l'En-

fer, qu'il crie contre nous à tort, à travers, à la *Mariolâtrie*, à l'idolâtrie de la Vierge et des saints, et qu'il s'obstine à calomnier sciemment le culte, si juste, de vénération que leur rend l'Église catholique.

Mais espoir vain et trompeur! En présentant notre culte de Marie, comme une maladie qui a commencé au concile d'Éphèse, par opposition à Nestorius, les sectaires protestants ont provoqué les docteurs catholiques à compulser les archives, à recueillir les monuments des premiers siècles chrétiens; et l'histoire a répondu, en appliquant le plus formel démenti aux mensonges de l'hérésie; et Bossuet lui-même a écrasé ceux du ministre Jurieu, en lui prouvant que l'église même où fut tenu le Concile d'Éphèse était un témoignage solennel des honneurs déjà rendus à la Vierge; puisque cette basilique était dédiée sous le nom même de Marie. En rompant avec le culte de la Vierge et des saints, le protestantisme a privé ses pauvres enfants des touchants exemples et des puissants encouragements de l'humilité, de la pureté, de la charité, de toutes les vertus sublimes, que ce culte offre à notre imitation; et, malgré tous les hypocrites déguisements, et toute l'orgueilleuse ostentation des protestants actuels, leur démoralisation est si générale et si profonde, qu'elle n'arrache que des lamentations et des cris de terreur à tous leurs infortunés ministres. Enfin, en s'acharnant, contre

toute vérité, à nous accuser de *Mariolâtrie*, pour entretenir, parmi leurs troupeaux égarés, la haine contre nous, les recteurs protestants imitent en vain les malfaiteurs, qui, pour détourner l'attention publique de leur scélératesse, calomnient la probité des innocents. Le jour de la vérité s'est déjà fait, et il se fera, de plus en plus, sur cette noire perfidie, et de plus en plus le protestantisme n'en recueillera qu'une honte éternelle.

Malheureux protestants! vous qui vous vantez de suivre la Bible, que faites-vous donc des enseignements de ce livre divin? Le Père éternel, par son Archange, adresse à Marie le salut de l'honneur; il la déclare bénie par-dessus toutes les femmes : *Ave, gratiâ plena: Benedicta tu in mulieribus.* Et vous, malheureux! vous lui refusez tout respect, toute bénédiction! L'Esprit-Saint a dit : Toutes les générations la proclameront bienheureuse : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Et vous, insensés! vous refusez de vous associer au concert de félicitations que lui adresse le monde chrétien! Jésus-Christ a dit à tous ses amis, en la personne de saint Jean : Mes enfants, voilà votre Mère : *Ecce Mater tua.* Et vous, infortunés antechrists, vous méprisez l'ordre formel de votre Sauveur expirant! Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, dit le Créateur à l'ange déchu, entre ta race et la sienne :

Inimicitias ponam inter te et mulierem, inter semen tuum et semen illius. Et vous, malgré l'impuissance de votre haine, vous ne cessez de détester, de persécuter, de dénaturer la gloire de Marie. De quelle race êtes-vous donc? Ah! vous n'êtes point de la race de Jésus-Christ; car *Qui ex Deo est, verba Dei audit :* Celui qui est de Dieu, écoute les ordres de Dieu. Encore une fois, de qui descendez-vous donc? Ah! l'oracle est terrible, mais il est de Jésus-Christ même : *Vos ex patre diabolo estis* : Vous êtes de la race de Satan! Et cet oracle vous écrase, et maintenant, et pour jamais [1]!

8° Pour nous, Mes Chers Frères, ne faisons jamais société, ni avec ces sectes égarées, ni avec ces chrétiens indignes, qui, sous le nom de catholiques, sont envers la Mère de Dieu aussi impies, et quelquefois même plus blasphémateurs, que les sectaires protestants. Pas de catholicisme véritable, sans amour pour Marie. Tant qu'on refuse à la sainte Vierge le culte que Jésus lui-même nous demande pour elle, on peut être, ou un

(1) Au reste, les protestants sont condamnés par leur propre père. Martin Luther, dans ses Lettres à Spalatinius et dans sa *Præparatio ad mortem*, ne s'écrie-t-il pas : « Qui pourrait nier que Dieu n'opère de grands miracles sur la tombe des saints! Je maintiens donc, avec l'universalité de l'Église catholique, que les saints doivent être honorés et invoqués. Que personne n'omette de s'adresser à la Bienheureuse Vierge, aux anges et aux saints, afin d'obtenir qu'ils intercèdent pour nous à l'heure de notre mort. »

Thomas incroyant, ou un Pierre renégat, ou un traître Judas; mais Jean, le vrai disciple, chéri de Jésus; non, jamais!

Sans doute, la dévotion à Marie n'est pas le christianisme. Non; mais elle en est le vrai signe, elle est un de ses attributs nécessaires, comme la respiration est le signe et l'attribut de la vie. Le monde catholique rend à Dieu un culte de *latrie*, ou le culte d'adoration en esprit et en vérité, de dépendance absolue et d'amour souverain. Il rend aux saints un culte de *dulie*, ou de vénération, pour leurs vertus, et d'invocation pour leur intercession auprès du Seigneur. Et il rend à la Vierge un culte d'*hyperdulie*, ou d'une vénération plus haute, d'un respect plus profond, d'une invocation plus confiante; parce que Marie est plus élevée en grâces, en gloire, en puissance que tous les saints. Car, à l'exception de Dieu, elle est supérieure à tous : *Excepto Deo, omnibus altior est.* (Saint André de Crète.) Rien dans les cieux, ô ma Souveraine, lui dit saint Anselme, ne vous est égal. Ce qui est au-dessus de vous, c'est Dieu seul, et tout ce qui n'est pas Dieu est au-dessous de vous-même : *Nihil tibi, Domina, est æquale : quod suprà, solus Deus : quod infrà, est omne quod Deus non est.* Donc tout culte au-dessous du culte suprême, qui n'est dû qu'à Dieu seul, appartient à Marie. Point d'adoration; mais la vénération, l'amour,

la confiance, la louange, jusqu'aux limites permises par l'adoration due au seul Très-Haut.

Mais, Mes Chers Frères, sachez-le bien et ne le perdez jamais de vue, la partie la plus essentielle du culte de Marie, la plus désirée par l'Église, la plus glorieuse de notre part à l'honneur de notre immortelle Souveraine, c'est notre zèle filial, ce sont nos pieux efforts pour imiter ses vertus. Oui, c'est là l'*essentiel;* car la dévotion à Marie doit nous mener à Dieu, nous relier, nous réunir à Dieu, comme nous l'avons exposé. Or nous conduirait-elle à ce terme nécessaire, si elle nous laissait esclaves de nos passions, pécheurs criminels, enfoncés dans la boue du vice, et si elle ne nous élevait à la pureté, à l'obéissance, à la charité, aux belles vertus, dont Marie est la perfection la plus accomplie? Oui, l'imitation, c'est ce que l'Église espère et désire le plus de cette dévotion. Car tout le travail moral de l'Église enseignante, c'est, comme l'a dit le grand Apôtre, de former en nous Jésus-Christ : *Donec efformetur Christus in vobis.* Et comme la Vierge a été la copie la plus parfaite de son divin Fils, c'est principalement pour nous élever doucement à l'imitation de Jésus que l'Église, toujours si sage, nous appelle au culte, et par le culte à l'imitation de sa divine Mère. Enfin *c'est la plus grande gloire que notre culte même puisse faire à Marie.* Oui, Mes Très-Chers Frères; car la

prendre pour notre parfait modèle, appliquer nos constants efforts à reproduire en nous sa sainteté, qu'est-ce faire? C'est confesser, ô Marie! qu'en vous, comme l'a dit l'Esprit-Saint, se trouve la plénitude de toutes les grâces et de toutes les perfections.

Celui qui aime, dit saint Jérôme, ou est déjà semblable, ou travaille à ressembler, à l'objet de son amour. C'est pourquoi, mes très-chers amis, continue-t-il, honorez Marie que vous aimez, et surtout efforcez-vous de lui devenir semblables; car vous l'aimerez vraiment, si vous aspirez à lui ressembler : *Amor aut pares invenit, aut facit. Dilectissimi, Mariam colite quam amatis; quià tunc verè amatis, si imitari volueritis quam amatis.* Enfants de Marie, imitez votre Mère, si vous désirez ses faveurs; car si vous l'honorez ainsi, comme votre bonne Mère, elle vous favorisera, comme ses vrais enfants. (Saint Bernard.) Ainsi soit-il.

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE.

DIEU LUI-MÊME APPELLE TOUTE LA TERRE AU CULTE DE MARIE.

Parce que ce culte est une source de sanctification pour ceux qui s'y dévouent, et, par suite, de glorification pour le Seigneur; parce que ce culte est aussi une source toujours abondante de grâces spéciales, de bienfaits et de prodiges extraordinaires, en faveur des individus et des nations qui honorent et invoquent Marie.

Mecum sunt divitiæ, et gloria, opes superbæ et justitia :

Avec Moi l'on trouve les richesses et la gloire, des ressources magnifiques et la sainteté. (Deuxième Leçon de l'Office de la Vierge.)

Voilà, Mes Chers Frères, le beau langage, les paroles admirables, avec lesquels l'Eglise enseignante nous fait entrevoir les avantages immenses du culte de Marie. Déjà, dans notre dernier entretien, je vous ai dit quelque chose de la justice, de la gloire et des grands intérêts que nous y trouvons. Mais je serais bien malheureux, et je manquerais d'amour, et pour vous, et pour Marie, si je ne vous en disais pas davantage. Car enfin, peuple chrétien, votre utilité spirituelle, vos

intérêts religieux, voilà surtout le but et la règle suprêmes de la chaire catholique.

Saint Paul, vous le savez, a prononcé cet oracle : De même qu'il n'y a qu'un Dieu, il n'y a non plus qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, Homme-Dieu : *Unus Deus, unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus.* Eh bien, les sectaires protestants ont dépravé, à leur sens réprouvé, la portée de cette grande parole apostolique. Ils ont prétendu que, recourir à l'intercession de Marie, c'est reconnaître une seconde, une autre médiatrice que l'Homme-Dieu, que c'est faire injure aux mérites infinis de Jésus-Christ, et que c'est diminuer d'autant et blesser la gloire et l'empire universels du Très-Haut. Or ce langage protestant, c'est un nouveau mensonge ; c'est de nouveau la calomnie contre notre sainte religion et contre Dieu même.

Car nous admettons deux sortes de médiations : l'une par voie de mérites, de justice, de rédemption, et telle est celle de Jésus-Christ seul; l'autre par voie de supplication, d'intercession, et telle est celle de Marie et des saints. Et la Vierge, étant la Mère de l'Auteur de la grâce, ayant donné au monde le principe universel de la grâce, a aussi une puissance de supplication plus grande que celle de tous les saints. Elle supplie à titre de Mère, et les saints seulement à titre

d'amis. C'est pourquoi les docteurs appellent avec raison Marie : *Omnipotentia supplex :* la supplication toute-puissante. Aussi toute la médiation que l'Église catholique attribue à la Vierge se trouve ainsi exprimée : *Placare, Christe, servulis, quibus Patris clementiam, tuæ ad tribunal gratiæ, patrona Virgo postulat :* O Christ! faites miséricorde à vos pauvres serviteurs, pour lesquels la Vierge protectrice sollicite, à votre tribunal de grâce, la clémence du Père céleste. (Hymn. de la Toussaint.)

Par conséquent, dans ce sens si vrai, si juste, l'intercession de Marie ni ne double, ni ne restreint la médiation du Rédempteur; elle n'en est, au contraire, que l'exercice et l'application même. La divine Mère, comme toutes les célestes hiérarchies, reconnaît qu'elle n'a de mérite et de crédit que par Jésus-Christ, et qu'elle n'exerce sa puissance de supplication et de miséricorde qu'en son divin Fils. De plus, l'empire de la miséricorde, concédé à Marie, au lieu de limiter, de blesser le souverain domaine du Seigneur, n'en est encore que la reconnaissance et la plus haute consécration; puisque la Vierge n'est la Mère et la distributrice de la grâce, que par l'ordre et sous le bon plaisir de son Dieu. Enfin le culte par nous rendu à Marie, loin de rien ôter, de rien blesser à l'honneur infini du Très-Haut, n'est que l'adoration de Dieu même, n'est que

l'exécution de ses suprêmes desseins. Car c'est Dieu qui s'est plu à faire briller Marie, comme une Reine immortelle, de l'éclat de sa gloire, à la poser, comme notre Mère, à notre amour, à l'associer à l'empire de sa divine clémence; et tout notre culte envers la Vierge n'est que l'exaltation des divins prodiges accomplis en Elle. Et vraiment il n'y a que l'Enfer, jaloux de la gloire de Marie, et qui voudrait l'éteindre, pour abaisser celle de Dieu même, il n'y a que l'Enfer qui puisse jusqu'à ce point égarer l'hérésie elle-même.

Mais, contre ces calomnies protestantes, nous établissons à la gloire de Marie les belles vérités que voici : 1° Le culte de la Vierge est une source de sanctification pour ses serviteurs, et, par suite, de glorification pour Dieu lui-même; 2° Ce même culte est aussi une source intarissable de grâces spéciales et de faveurs prodigieuses, pour les individus et pour les nations qui honorent et invoquent Marie. D'où il suit une troisième vérité : C'est que c'est le Seigneur lui-même qui convie toute la terre au culte de Marie. Et voilà, Mes Chers Frères, les magnifiques considérations que j'offre en ce moment à vos religieuses méditations.

O Marie! vous nous aimez si maternellement, et vous aimez Dieu si parfaitement, que vous ne désirez nos hommages, que pour notre bonheur, et pour la gloire de Dieu même. Obtenez-nous donc de l'Esprit-

Saint la parfaite intelligence des hautes vérités que nous abordons; afin que notre juste dévotion pour vous nous sanctifie, qu'elle glorifie le Seigneur, et qu'elle nous concilie ses faveurs les plus signalées. *Ave Maria.*

2° D'abord la vraie dévotion à Marie est une source précieuse de sanctification. Oui, pour deux raisons principales : Parce que Marie offre aux âmes qui l'honorent la plénitude de toutes les vertus à contempler et à imiter; et parce que les dévots à Marie sont bien et dûment avertis que c'est surtout en l'imitant qu'ils doivent l'honorer et mériter ses faveurs.

Et premièrement, Marie offre à l'étude et à l'imitation de ses serviteurs la réunion de toutes les plus parfaites vertus. C'est ici, Mes Frères, qu'un prédicateur chrétien gémit de se sentir serré dans les étroites limites d'un discours. Car, pour vous donner une idée convenable des vertus de notre divine Mère, il faudrait des traités sur chacune de ses perfections, il faudrait des volumes, et je ne puis vous offrir qu'un tableau très-court. Saisissez donc ces quelques traits rapides.

La première, dans les annales du monde religieux, Marie saisit l'étendard glorieux de la virginité, et l'élève résolûment aux regards étonnés des générations futures : *Signum virginitatis extulit.* (Saint Ambroise.) Et Vierge des vierges, sans conseil, sans exemple pré-

cédent, elle offre au Seigneur le sacrifice de son intégrité virginale, et fait germer toutes les vierges subséquentes, qu'elle provoque à l'imiter : *Virgo virginum, quæ sine consilio, sine exemplo, munus virginitatis Deo obtulit, per sui imitationem omnes virgines germinavit.* (Albert le Grand.) Elle est toute troublée à la parole de l'Ange qui la salue. Elle tient tant à sa virginité, qu'elle aimerait mieux n'être point Mère de Dieu, que de perdre son angélique prérogative. Elle s'en va, en toute hâte, et par les montagnes, par les chemins déserts, afin d'éviter la rencontre des hommes, lorsqu'elle porte sa visite à sainte Élizabeth. Elle garde sévèrement la retraite, tient toujours ses yeux modestement baissés, fuit tous les dangers, jeûne, prie, travaille, pour préserver de toute atteinte son innocence virginale.

Aussi elle était Vierge, dit saint Ambroise, non-seulement de corps, mais encore d'esprit : *Virgo erat non solùm corpore, sed etiam mente.* Et jamais nulle intention oblique ne fit dévier de la droite ligne son filial amour, toujours incliné vers son Dieu : *Quæ nullo doli ambitu sincerum adulteraret affectum.* Aussi est-elle la Fleur incomparablement belle, la fleur par excellence, qu'ait produite le champ du monde, et le Lis le plus beau de toutes nos vallées : *Flos campi, et lilium convallium.* Aussi est-elle nommée le Jardin mystérieux,

le bosquet toujours fermé, la Fontaine toujours scellée : *Hortus conclusus; Fons signatus.* Et comme brille le lis entre les épines, ainsi brille Marie entre toutes les vierges : *Sicut lilium inter spinas : Sic amica mea inter filias;* c'est-à-dire toutes les filles d'Ève qui, encouragées par leur premier Modèle, feront fleurir en elles l'angélique vertu, ne seront que comme des épines, fleuries, si vous voulez, mais néanmoins que pauvres épines, en les comparant au lis tout virginal, tout éclatant, tout mystérieux, qui s'appelle Marie.

La base de la chasteté, c'est assurément l'humilité. Et réellement, par cette seconde vertu, la Vierge descend en profondeur jusqu'à l'oubli total d'elle-même, jusqu'à une sorte d'anéantissement. Élevée jusqu'à l'Infini, jusqu'à la Maternité divine, elle ne voit en elle que la bassesse d'une servante : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* Elle ne se voit plus, elle ne se sent plus, elle disparaît, elle se cache entièrement dans le Seigneur. C'est Lui seul qu'elle exalte et qu'elle magnifie : *Magnificat anima mea Dominum.* Elle s'abaisse, non-seulement devant son Dieu, mais devant le monde entier, en allant la première visiter Élizabeth, en cachant à saint Joseph sa maternité divine, en accomplissant la cérémonie si humiliante de la purification, en montant au Calvaire, où il n'y a pour elle que des opprobres à recueillir. C'est seulement à la croix qu'elle pa-

raît, et qu'elle se tient debout, comme la Mère du maudit et du Crucifié ! Pour tout le reste, reflétant au monde toutes les vertus du Christ, elle accomplit, dans le silence de l'humilité, toutes les phases de sa merveilleuse vie, comme la reine brillante des nuits, réfléchissant à la terre les rayons du soleil, route, modeste et silencieuse, dans l'azur des cieux.

De plus, l'obéissance est la fille de l'humilité. Aussi la Vierge se montre admirablement obéissante. Obéissante à l'Ange, elle prononce son sublime *Ecce ancilla Domini*, son immortel *fiat*. Obéissante au vœu du Ciel, quoique consacrée au Seigneur, elle épouse l'artisan Joseph, et même elle lui obéit; et, à son ordre, sans raisonner, elle se lève au milieu de la nuit, et part à l'instant pour la terre de l'exil. Obéissante à César, elle se rend sans murmure à Bethléem, quoique sur le point d'enfanter le Sauveur, et dans la saison la plus rigoureuse de l'année. Obéissante à toute loi dont le Ciel ne l'a pas formellement dispensée, elle se soumet à la purification légale, quoique la divinité du Sauveur paraisse le lui défendre. Obéissante, comme son divin Fils, elle accepte pour Lui la mort, et même la mort de la croix; ce qui est pour la divine Mère un sacrifice mille fois plus grand que si elle avait à subir pour elle-même cet horrible trépas. Et aussi, comme Ève, par sa désobéissance, a causé sa propre mort et celle du

genre humain; ainsi Marie, par son obéissance, devient, et pour elle et pour la race humaine, la cause bienheureuse du salut : *Sicut Eva inobediens, et sibi, et universo generi humano, causa facta est mortis; sic et Maria Virgo obediens, et sibi, et universo generi humano, facta est causa salutis.* (Saint Augustin.)

Ce qu'Ève aussi a noué par son incrédulité, dit saint Irénée, Marie l'a dénoué par sa foi : *Quod Eva ligavit per incredulitatem, Maria solvit per fidem.* Ève, infidèle, ferme le paradis, enfante la mort, ouvre l'enfer. La Vierge, croyante, dompte l'Enfer, enfante la Vie, nous ouvre le ciel. Marie soumet, en toute simplicité, sa noble intelligence aux annonces du Ciel, s'incline, docile servante, devant la Sagesse divine, croit, accepte, accomplit toute parole et toute volonté de son Dieu. Au milieu même des terribles épreuves, sa foi persévère inébranlable. Elle voit son Fils en l'étable de Bethléem, et ne le croit pas moins le Créateur de tous les mondes. Elle le voit naître pauvre, faible, ayant faim, pleurant et souffrant; et elle n'en croit pas moins qu'il est l'Éternel, le Maître de l'univers, le Tout-Puissant, la Béatitude infinie. Elle le voit fuir devant Hérode; et elle ne l'en tient pas moins pour le Roi des rois. Enfin elle le voit crucifié, agonisant et mourant; et elle croit toujours qu'il est la force même, la résurrection et la vie. Jusqu'au milieu de la nuit, la plus affreuse et la plus

tourmentée, sa lampe ne s'éteint point, ni la clarté de sa foi ne vacille point : *Non extinguetur nocte lucerna ejus.* Et aussi tout d'abord l'Esprit-Saint, par la voix inspirée d'Élizabeth, et aujourd'hui le monde catholique, par le concert unanime de tous ses enfants, lui crient : *Beata, quæ credidisti.* Oh ! que vous êtes heureuse d'avoir eu cette foi simple, vive, invariable !

Avec une foi si ferme, Marie ne pouvait manquer d'honorer son Dieu par une imperturbable espérance. Aussi voyez-la, à peine éclose à la vie, se jeter toute confiante dans le sein de Dieu : *Spes mea ab uberibus matris meæ.* Voyez-la, dans toutes les tempêtes qui tourmentent son dévouement maternel, au milieu des mille glaives qui lui transpercent l'âme, se reposer sur son Dieu, ou, comme parle l'Écriture, sur son Bien-Aimé : *Innixa super Dilectum suum.* Voyez-la mériter et hâter, par sa ferme espérance, le premier miracle public de Jésus-Christ. Voyez-la sur le Calvaire, abîmée dans la Passion inénarrable de Jésus, le contemplant, debout néanmoins et sans défaillir, l'entendant pousser cette plainte à jamais lugubre, à jamais déchirante : Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ! Et malgré l'abandon de Dieu, elle-même n'abandonnant point Jésus ! Et même, quand il est mort, ne laissant point mourir son espoir ; mais

relevant et ranimant le courage abattu des Apôtres, rassurant l'Église naissante, et l'appuyant sur l'ancre toujours ferme de sa confiance inaltérable.

Enfin, pour le divin amour, son héroïsme, sa perfection même, c'est de pouvoir s'écrier, avec le grand Apôtre : Qui me séparera de mon Dieu? Seraient-ce la tribulation, l'angoisse, la faim, la spoliation, les terreurs de la mort, le glaive homicide? Non. Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les Puissances, ni les maux présents, ni les maux futurs, ni aucune force humaine, ni ce qu'il y a de plus élevé sur la terre, ni ce qu'il y a de plus profond dans les enfers, ni aucune créature enfin ne pourra me séparer de l'amour par lequel je suis uni à Dieu, en Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Eh bien, Mes Frères, examinez la Vierge, à l'étable, en Égypte, à la croix, dans toutes les plus effrayantes douleurs de sa vie; comparez, au divin langage de saint Paul, toute l'histoire de la divine Mère; et dites si, depuis sa conception dans le divin amour, jusqu'à son ravissement au ciel, par la force de son parfait amour, dites si toute l'admirable vie de la Vierge n'est pas l'accomplissement parfait de l'immortel programme du grand Apôtre! Assurément, c'est en toute justice que l'Église enseignante met sur les lèvres virginales de Marie ces ravissantes paroles : *Ego sum Mater agnitionis, et*

pulchræ dilectionis, et sanctæ spei. Je suis la Mère de la science religieuse, que l'on possède par la foi, la Mère aussi du bel amour, et de la sainte espéranee. Et jamais nulle créature n'a porté, ni ne portera ces trois grandes vertus théologales, en même temps que les trois belles vertus morales, de la pureté, de l'humilité et de l'obéissance, à la perfection sublime où les a élevées Marie.

Or, Mes Frères, voilà le parfait modèle que notre piété envers Marie ramène sans cesse à notre contemplation. Voilà le miroir de toute sainteté : *Speculum justitiæ*, que l'Église catholique remet sans interruption sous les yeux de tous ses enfants, et plus encore du sexe pieux dont Marie est la gloire. Et non-seulement toutes les fêtes solennelles de la Vierge, mais toutes nos plus modestes pratiques de dévotion à son honneur, comme notre *angelus* trois fois le jour, présentent à nos regards, et à nos religieuses méditations, les vertus admirables de notre divine Mère. Et si la bonne société communique les bonnes idées; si la bonne compagnie enfante les bonnes mœurs; si avec la sainteté on devient saint : *Cum sancto sanctus eris :* il est incalculable, il est impossible de dire jusqu'à quel point le culte de la Vierge, qui nous met en continuels rapports avec sa sainteté suréminente, avec ses vertus si parfaites, a d'heureuses influences sur les âmes dé-

vouées à Marie, et contribue puissamment à leur réelle sanctification.

3° D'autant plus que la voix maternelle de l'Église ne cesse de répéter aux serviteurs de Marie que la partie principale et la plus indispensable de leur dévotion, c'est de l'imiter et de faire revivre dans leur vie ses vertus. L'admirable saint Ambroise, vous le savez, le criait déjà, et de toutes ses forces, aux chrétiens de son temps : *Sit vobis, tanquam in imagine, descripta virginitas, vitaque Mariæ, de quâ, velut speculo, refulget species castitatis et forma virtutis ; hinc sumatis quid corrigere, quid tenere debeatis :* Ayez toujours devant les yeux de vos âmes, comme un fidèle tableau, la virginité et la sainte vie de la Vierge, de laquelle reluisent, comme d'un miroir éclatant, la gloire de la chasteté et l'exemple de toutes vertus ; et voyez, et puisez, dans ce brillant modèle, ce que vous devez corriger, et ce que vous devez observer dans votre propre vie. Eh bien, dans tous les siècles, le langage des prédicateurs et des moralistes chrétiens a toujours été le même que celui de l'illustre docteur ; et aujourd'hui encore on nous dit : *Les imitateurs de Marie sont seuls les vrais enfants de Marie.*

La dévotion, dit saint Thomas, c'est l'empressement sincère qu'on a pour se porter au service, et à tout ce qui est du bon plaisir de Dieu. Est dévoué au roi celu

qui met un vrai zèle à le servir. Est dévoué à la patrie celui qui fait volontiers pour elle tous les sacrifices. Est donc aussi dévoué, ou dévot, à Dieu et à Marie, celui qui fait résolûment ce qui est de l'honneur et du bon plaisir de Dieu et de sa divine Mère. Et comme la sainte Vierge n'a rien de plus cher, rien de plus à cœur que l'empire de Dieu même, qu'elle ne désire rien tant que ce que Dieu soit aimé, servi, glorifié, la vraie piété envers Marie, la seule manière de lui plaire, c'est de plaire au Très-Haut. Par conséquent sortir de l'état du péché mortel, si on a le malheur d'y être engagé, avoir désormais le péché en horreur, l'éviter avec soin, se dévouer courageusement aux nobles vertus par lesquelles Marie a honoré et servi son Dieu : voilà le cachet de la dévotion véritable envers l'auguste Vierge.

Mes enfants, nous dit Marie elle-même, si vous m'aimez; si vous tenez à être mes protégés; si vous aspirez à mes faveurs, faites tout ce que vous a commandé mon divin Fils : *Quæcumque dixerit vobis, observate et facite.* Si vous voulez me plaire, soyez mes zélés imitateurs, comme j'ai été moi-même l'imitatrice assidue de Jésus-Christ : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* Et l'Église aussi, à toutes nos fêtes, à toutes nos pieuses réunions, dans toutes nos pratiques de dévotion envers Marie, l'Église nous dit : *Imitamini quod tractatis :* Imitez ce que vous vénérez, ce que vous

célébrez. Voyez, au haut des cieux, votre glorieuse Mère, et regardez, sur vos autels, l'image aimée de celle qui a été l'Arche véritable et le vivant Tabernacle de Dieu avec les hommes ; regardez, examinez, étudiez sa sainte vie; et faites d'incessants efforts, pour que la vôtre lui devienne semblable; et, par la pureté de vos mœurs, méritez, vous aussi, d'être les vivants sanctuaires de votre Dieu. Car toute dévotion à Marie qui ne mène pas là, ou du moins qui ne travaille pas sérieusement à y arriver, est vaine et illusoire. Ce n'est que de la fausse monnaie, qui n'a aucune valeur aux yeux de Dieu, aux yeux de Marie, aux yeux de l'Église catholique elle-même.

Les pécheurs, sans doute, peuvent et doivent invoquer Marie et réclamer son puissant secours ; car c'est leur refuge et leur ressource suprêmes. Mais tout pécheur, qui aspire à sa protection maternelle, doit détester ses fautes, en gémir profondément, désirer sincèrement sortir des voies de l'iniquité, et se réconcilier avec Dieu. Autrement, s'obstiner à rester dans le vice, continuer ses œuvres de mort, ne point penser à retourner au Seigneur, et néanmoins se dire et se prétendre serviteurs de Marie, c'est s'abuser étrangement. Marie ne saurait se trouver honorée de quelques supplications, que lui adressent ceux qui crucifient de nouveau leur divin Rédempteur. Non, non, on ne plaît point à la

Mère, en outrageant l'Homme-Dieu, son Fils. Ou vous croyez, pécheurs, que Marie n'a point en horreur le péché, et alors vous l'outragez, en la supposant d'accord avec vos débordements. Ou bien vous croyez qu'elle voit, avec un déplaisir souverain, vos offenses envers Dieu, et alors votre dévotion ne peut être agréable à la divine Mère, qu'autant que vous cesserez vos outrages envers le Seigneur.

Voilà, Mes Frères, le langage de l'Église catholique à ceux qui veulent honorer Marie, et mériter ses faveurs. Vous voyez que c'est le langage de la saine doctrine, de la droite raison, du simple bon sens. Ainsi il est vrai, il est juste de dire que nos fêtes religieuses, que nos pratiques de piété, que tout notre culte envers Marie ont pour but direct, pour effet immédiat, de nous faire contempler et méditer ses sublimes perfections, de nous les faire connaître, et de nous en inspirer l'admiration et l'amour; et pour but secondaire, mais non moins essentiel, et tout à fait indispensable, de nous appeler à la sainte vie, de nous faire entrer dans l'imitation et la pratique des vertus magnifiques de notre divine Mère.

4° Et le résultat vrai de ce culte, ainsi entendu, que peut-il être, sinon 1° notre sanctification véritable, et 2° la gloire même du Très-Haut? Et d'abord notre propre sanctification. Car comment devenons-nous

justes et saints? N'est-ce pas en sortant, en nous détournant du péché, et en nous portant à l'amour et à la pratique des vertus chrétiennes? Oui, c'est ainsi que l'on devient saint, en se retirant de l'abîme du mal, et en se lançant dans les nobles combats, et dans les glorieuses conquêtes de la vertu. Mais quoi de plus propre à nous faire sentir la difformité du vice, à nous en inspirer l'horreur, que la vue et le culte même de la vertu? N'est-il pas vrai que la laideur en face de la beauté, la pauvreté à côté du luxe et de l'opulence, la douleur en présence de la joie, et la perversité en regard de l'innocence, sont de la sorte mieux comprises et plus vivement senties? Oui, la seule vue de la sainteté fait le supplice du crime, et l'on ne saurait, si on est pécheur, fréquenter longtemps la vertu, sans rougir de ses fautes, sans se condamner, et sans éprouver le besoin et le désir de devenir meilleur. Et, par le fait, tandis que trop souvent la mauvaise compagnie perd l'homme, ce sont les bonnes sociétés, les beaux exemples, les sages lectures, qui ramènent les pécheurs de leurs voies mauvaises.

Or le culte de Marie nous présente la sainteté même à contempler, à bénir, à célébrer; il nous met en société, en union, avec la perfection la plus éminente, et nous fait admirer et exalter cette perfection même. En honorant la Vierge, nous honorons sa pureté, son hu-

milité, son obéissance, sa foi, son espérance, son amour, toutes ses parfaites vertus. Et, certes, c'est surtout ici qu'il faut dire que c'est déjà *avoir profité que de savoir s'y plaire*, et que se complaire à fêter, à chanter les hautes perfections de Marie, c'est montrer qu'on estime, qu'on goûte et qu'on aime soi-même la sagesse véritable.

Et toutefois ce culte nous mène plus loin ; car il nous appelle, il nous provoque à l'imitation de ce que nous vénérons ; il nous avertit que, sans le désir sincère et de sérieux efforts pour imiter Marie, notre dévotion est vaine et dérisoire, et qu'au lieu de nous servir, elle ne nous attirera de Dieu qu'un jugement plus sévère; parce que cette dévotion nous aura montré le beau chemin, et que nous ne l'aurons point suivi ; parce qu'elle nous aura présenté la vertu, et que nous lui aurons préféré le vice ; parce qu'elle nous aura mis en rapport avec la sainteté, et que néanmoins nous serons restés pervers. Et à celui qui a vu le bien, et qui ne l'a pas accompli, est réservé un jugement plus terrible : *Scienti bonum facere, et non facienti, peccatum est illi.* (Saint Jacques.)

Nous savons, et même nous sentons si bien que la dévotion à Marie nous appelle à la pratique de ses admirables vertus, que, pour l'ordinaire, il arrive, ou qu'on se retire bientôt de cette dévotion sanctifiante,

ou qu'on s'y sanctifie, en y persévérant. Oui, le cœur lâche, qui ne veut point rompre ses honteuses chaînes, qui s'abandonne à l'orgueil, à la luxure, sent, de lui-même, que les parfaits exemples de Marie le condamnent; et comme il ne veut point d'une si sainte lumière, pour n'être pas si tourmenté dans sa honte, il se retire, il s'éloigne des autels de Marie, il fuit les sacrements, aux jours de ses plus touchantes solennités, il ne dit même ni *chapelet* ni *Angelus*.

Et voilà, Mes Frères, le triste secret de ce dégoût que l'on remarque dans certaine classe de chrétiens, quand il s'agit de la piété envers Marie. Voilà pourquoi vous voyez même certaines jeunes filles, sans dévotion pour Elle. Gâtées qu'elles sont, elles veulent continuer à se traîner dans la fange. Alors elles ne seront, ni d'une congrégation, ni d'une confrérie à l'honneur de Marie. Comme le démon, elles n'aiment point la sainte Vierge, et son culte est trop pur, pour leur âme dégradée!

Quiconque, au contraire, prend goût à honorer notre céleste Mère, à célébrer ses belles fêtes, à diriger vers Marie les élans de sa confiance et de sa piété filiales; quiconque persévère avec complaisance, avec amour, dans cette belle dévotion, celui-là, Mes Chers Frères, n'en doutez pas, celui là aspire vraiment à ressembler à sa Mère bien-aimée. Je ne dis point qu'il est dès lors

impeccable; mais j'affirme qu'il travaille sérieusement à diminuer la gravité et le nombre de ses fautes. J'affirme qu'il s'humilie profondément des chutes qui lui arrivent, qu'il les déplore amèrement, qu'il s'en confesse et s'en purifie promptement ; et que, du reste, il redouble ses instantes prières à sa Mère chérie, pour obtenir, par elle, la divine miséricorde, et des grâces, désormais efficaces, de fidélité et d'amour. Oui, le vrai dévôt à Marie, pour plaire à sa céleste Mère, et avoir, par sa protection maternelle, les faveurs de son Dieu, le vrai serviteur de Marie fait une guerre sérieuse à ses mauvais penchants, et, avec le secours spécial de l'Esprit-Saint, que lui ménage son auguste Protectrice, il triomphe enfin de sa nature corrompue, il s'élève à la pratique des vertus véritables, il se fixe enfin dans l'amour de son Dieu.

Et par là même, les heureux effets de la dévotion à Marie aboutissent, en second lieu, et aboutissent vraiment à la gloire du Seigneur. Car, autant il est certain que la volonté invariable de notre Dieu, c'est que nous soyons saints : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra :* Autant il est certain que la plus vraie gloire que nous puissions procurer à Dieu, c'est de nous sanctifier pour lui, pour son amour. C'est de lui ressembler par notre sainteté acquise, et d'être saints par nos luttes généreuses, par nos laborieuses victoi-

res, comme lui-même est saint par la perfection infinie de sa nature.

Or, par la dévotion filiale qui nous lie à Marie, cette divine Mère devient l'aimant précieux qui nous attire et nous lie à Dieu; elle devient le milieu salutaire par lequel nous passons, des basses régions de la nature dégradée, dans les hautes régions de la sainteté, de l'amour et de la glorification véritable du Seigneur.

Et ceci encore de deux manières. Car, premièrement, en chantant les mérites, les perfections, les grandeurs de l'admirable Vierge, ce sont les bontés, les prodiges de Dieu même que nous célébrons : c'est le suprême Architecte que nous exaltons, en louant le chef-d'œuvre de ses mains. Et, par conséquent, nos louanges à Marie sont des louanges qui vont à la gloire du Seigneur lui-même, qui exaltent sa sagesse, sa magnificence, son amour, et qui le glorifient véritablement. De plus, le culte de Marie nous porte, nous élève à la vertu, à la sainteté. Par les encouragements si puissants de ses exemples, par la voix si forte de nos intérêts du temps et de l'éternité, et enfin par les grâces spéciales qu'elle nous obtient, la dévotion à Marie nous excite et nous aide à nous sanctifier, et à réjouir le cœur de Dieu, par la réalité et l'héroïsme de nos vertus.

Enfin, en honorant Marie, nous nous mettons en

harmonie avec l'adorable Trinité; nous nous unissons au Père, qui l'a choisie et honorée comme son Épouse; nous nous unissons au Fils, qui l'a choisie et vénérée comme sa Mère; nous nous unissons au Saint-Esprit, qui l'a choisie et embellie comme son privilégié sanctuaire. Et vraiment ainsi, de cœur et d'action, d'amour et de louange, nous glorifions, selon notre pouvoir, les trois Personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

5° Mais il est une seconde voix plus puissante encore, par laquelle Dieu nous invite au culte de notre divine Mère : c'est celle de nos grands intérêts du temps présent et du monde éternel. C'est-à-dire, ce sont les grâces toutes spéciales, les bienfaits extraordinaires, généraux et particuliers, dont ce culte est pour nous la source intarissable. Ici, Mes Chers Frères, je sens que j'ai ouvert, devant moi, le plus beau et le plus vaste champ, et que, pour vous développer ce sujet si magnifique, j'aurais à parcourir toute l'histoire de l'Église, depuis ses premiers âges jusqu'à nos jours. Et toutefois je dois me borner à quelques aperçus rapides. Redoublez donc votre plus religieuse attention, pour n'en rien échapper.

D'abord, du culte de Marie découlent sans cesse à ses serviteurs les grâces les plus abondantes. En effet, Marie voit, dans le Verbe divin, ainsi que dans un

miroir universel, toutes nos prières et tous nos besoins; et elle est tout amour pour y subvenir. Nous ne pouvons douter de cette double vérité; car, dès que Dieu révèle ce qui nous intéresse, aux anges qu'il nous a donnés pour gardiens, il ne le cache pas à Marie qu'il nous a donnée pour Mère. Les nécessités et les prières des enfants de Marie sont donc connues de Celle qui est chargée d'être leur tendre et secourable protectrice. Et de plus, sitôt que nos besoins et nos vœux arrivent à notre céleste Mère, à l'instant elle est toute miséricorde pour nous secourir. Car, si le dévouement pour leurs petits s'empare des lionnes, des tigresses, des bêtes les plus féroces, dès qu'elles deviennent mères, qui dira l'amour maternel de Marie pour ses vrais enfants?

Aussi, l'Église enseignante met sur les lèvres de Marie ces paroles de la sagesse : *Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem à Domino.* Celui qui, par une dévotion sincère envers moi, prend le vrai chemin de mon cœur, y arrive en effet, et arrive en même temps à la vie divine, et il recevra le salut de la part du Seigneur. Citons quelques faits, toujours plus frappants, que les affirmations les plus générales.

Rappelez-vous d'abord, Mes Chers Frères, la célèbre histoire de sainte Marie Égyptienne. Agée de douze

ans, elle s'enfuit de la maison paternelle, et va se cacher dans Alexandrie, pour s'y abandonner au désordre. Après dix-sept années de libertinage, elle se joint à une troupe de pieux pèlerins, qui se rendaient à Jérusalem, pour la fête de l'Exaltation de la sainte Croix; non pour aller elle-même déplorer ses fautes; mais dans le dessein secret de débaucher quelques-uns de ces pèlerins, durant leur voyage. Toutefois, arrivée à la ville sainte, plutôt par curiosité que par dévotion, elle veut entrer dans l'église avec la foule. Mais voilà qu'une main invisible l'arrête sur le seuil du temple, et la repousse en arrière. Trois fois elle fait effort pour avancer, pour pénétrer dans le lieu saint; trois fois la même force divine l'arrête et la repousse de même. Alors la grande pécheresse comprend que c'est Dieu qui la rejette, pour sa vie abominable. Humiliée, désespérée, elle promène autour d'elle un regard plein d'angoisse, comme pour chercher du secours; et alors elle aperçoit une image de Marie, peinte sur le mur du péristyle du temple. Elle va sur-le-champ se prosterner devant cette image, et ,tout éplorée, elle dit à la sainte Vierge : O Mère de Dieu! ayez pitié d'une pécheresse abominable. Je ne mérite point que vous me regardiez; mais je sais que vous êtes le refuge des pécheurs; et si par vous il m'est accordé d'entrer dans l'église, et d'y adorer mon Sauveur, je vous le promets, je change de

vie, et j'irai faire pénitence, où il vous plaira. Ces mots dits, la pécheresse se relève; elle essaye une quatrième fois de pénétrer dans le saint lieu, et elle n'éprouve plus de résistance. Alors elle va adorer la croix, et elle la baigne de ses larmes! Puis, retournant au pied de l'image de Marie, elle lui dit : O ma Reine! me voici prête; où voulez-vous que je me retire pour faire pénitence? Elle entend une voix qui lui répond : Passe le Jourdain, et tu trouveras le lieu de ton repos. Et, en effet, la pauvre Marie s'étant confessée, réconciliée avec Dieu, passe le fleuve indiqué, arrive au désert, y passe cinquant-sept ans, dans les privations, la prière et les gémissements. Et, à sa mort, le Ciel lui-même la déclare bienheureuse et sainte, et la canonise par les prodiges les plus touchants.

Au seizième siècle, se trouvait à Paris, achevant ses études, un noble et saint jeune homme, François de Sales, jusque-là plein de santé, gai, aimable, autant que sage et spirituel. Tout à coup un sombre désespoir lui tombe sur le cœur ; le démon lui persuade que sa vertu et sa piété sont inutiles, et que sa réprobation est prononcée dans les décrets éternels. En même temps que son âme se trouve comme perdue dans une profonde obscurité, son cœur se sent désolé par la plus navrante sécheresse. La crainte, le désespoir, lui ôtent la gaieté, l'appétit, le sommeil, la santé; et, après un grand

mois, qu'avait duré cette horrible tempête, il faisait peine à voir!

Enfin, revenant de classe un soir, il entre dans une église, va se prosterner au pied d'un autel de Marie, et, trouvant, écrite sur une tablette, la touchante prière de saint Bernard, le *Memorare*, il la récite de toute son âme, renouvelle ensuite son vœu de chasteté, et ajoute, parlant toujours à la Consolatrice des affligés : O ma Mère! si je dois avoir, dans l'autre monde, le cruel malheur de ne point aimer mon Dieu, obtenez-moi du moins de l'aimer de toutes mes forces, dans la vie présente. A peine cette prière généreuse était-elle finie, qu'il se sentit soudain délivré de toutes ses tentations, de toutes ses terreurs ; il retrouva le calme, la paix intérieure, la gaieté, la santé. Aussi, depuis, l'aimable Saint a persévéré dans une vive dévotion à Marie, et toute sa vie, dans ses discours et dans ses écrits, il n'a cessé de publier ses louanges et ses miséricordes.

Voici encore un troisième fait, même plus extraordinaire que les précédents. Il a été écrit par Eustachius, patriarche de Constantinople, témoin oculaire, et il nous est confirmé par saint Pierre Damien, saint Bernard, saint Bonaventure, saint Anselme, saint Ligori et beaucoup d'autres. Un archidiacre d'Adanas, ville de Cilicie, nommé Théophile, jouissait d'une si grande estime, que le peuple le désira pour évêque. Mais il

refusa par humilité. Peu de temps après, des malveillants le calomnièrent auprès de son évêque ; et celui-ci, malheureusement trompé, le priva de sa dignité. L'archidiacre destitué en conçut tant de douleur, qu'aveuglé par la passion, il va trouver un magicien juif, qui le met en rapport avec Satan. Théophile demande au démon de le secourir dans sa disgrâce. J'y consens, et vous serez vengé, dit le prince des ténèbres ; mais, pour cela, il faut renier Jésus et Marie, et me donner cette renonciation, écrite de votre propre main. Théophile souscrit à cette exécrable condition ; et dès le lendemain, en effet, son évêque détrompé sur les calomnies qui l'avaient noirci lui demande pardon, lui fait réparation, et lui rend son office. L'archidiacre alors est satisfait de se voir réintégré dans l'honneur de sa place ; mais en même temps il se sent déchiré par les remords de sa conscience ; il se trouve chargé d'un péché énorme, et il ne fait plus que pleurer. Il entre dans l'église, va se jeter, baigné de larmes, aux pieds d'une image de la sainte Vierge, et lui crie : O Mère de mon Dieu ! vous êtes si puissante et si bonne, que, malgré mon énorme forfait, je ne désespérerai point ! Il demeure ainsi quarante jours, déplorant son crime, et suppliant Marie. Au bout de ce temps, la Mère de miséricorde lui apparaît : Théophile, lui dit-elle, qu'avez-vous fait ? Vous avez renoncé à l'amour de Jésus et au

mien, pour vous livrer à votre plus cruel ennemi ! Ma Reine, répond le pauvre pénitent, c'est vrai : mais vous pouvez me pardonner, et obtenir que Jésus me pardonne. Marie, voyant sa confiance, reprend : Eh bien, courage : j'implorerai Dieu en votre faveur. Ranimé par cette promesse, Théophile redouble ses larmes, sa pénitence et ses prières, et ne quitte plus l'autel de Marie. Quelques jours après, la miséricordieuse Mère lui apparaît de nouveau, et lui dit, avec un sourire d'affectueuse bonté : Théophile, j'ai présenté à Dieu vos larmes et vos prières ; Il les a reçues, et vous a pardonné. Mais soyez désormais reconnaissant et fidèle. Ma Souveraine, reprend le pauvre Théophile, il manque encore une assurance à ma consolation : c'est que mon ennemi tient encore entre ses mains l'infâme écrit par lequel je vous ai reniée, ainsi que Jésus ; et vous pouvez me le faire rendre. Trois jours après, Théophile se réveille au milieu de la nuit; et il a la joie ineffable de trouver cet écrit sur sa poitrine !

Aussi le lendemain, au moment où l'évêque était dans l'église, en présence d'une grande multitude, l'heureux archidiacre va se jeter à ses pieds, et, pour rendre gloire à Dieu et à Marie, il lui fait, de tout ce qui lui est arrivé, un récit à haute voix, et souvent interrompu par ses sanglots. Après quoi il lui remet l'exécrable traité qui lui a été rendu. L'évêque, bénis-

sant Dieu, fait brûler ce papier infâme, à la vue de tout le peuple, qui, lui aussi, pleurait de joie, exaltait la bonté divine, et la miséricorde de Marie, envers ce si grand, et néanmoins si fortuné pécheur. Pour Théophile, après cette confession publique, il retourne, consolé et tranquille, à l'autel de sa bonne Mère, où il passe encore trois jours, en actions de grâce et en protestations d'amour; et, après ces trois jours, il meurt dans les transports de la joie, en bénissant les doux noms de Jésus et de Marie.

Je me borne à ces trois faits. Je pourrais vous en citer des millions. Mais les trois que vous venez d'entendre, et qui sont aussi incontestables que frappants, suffisent à tout jamais, ce me semble, pour démontrer que les justes, et les pécheurs repentants, qui invoquent Marie, avec une confiance vraiment filiale, reçoivent de Dieu, par sa médiation, les grâces les plus spéciales, les plus merveilleuses.

6° Et non-seulement, mes Frères, les faveurs les plus signalées de la divine Mère arrivent sans cesse en particulier, et individuellement, à ses enfants, justes, ou pénitents, qui l'implorent; mais aussi les marques publiques de sa haute protection, les prodiges évidents de sa bienfaisance générale, pleuvent en abondance sur les nations dévouées à son culte.

Je ne vous raconterai point les célèbres victoires

remportées par Héraclius sur les Persans, par Narsès sur les Goths, par Zimiscès sur les Bulgares, par Pélage sur les Arabes, par Alphonse sur les Maures; victoires attribuées à la protection spéciale de Marie, par les guerriers, par les rois mêmes, qui pouvaient en revendiquer le mérite et la gloire.

Je vous rappellerai seulement deux immortels combats, qui, dans des temps non encore éloignés, ont fait tressaillir toute l'Europe. Dans la dernière moitié du seizième siècle, l'an 1571, Sélim II, empereur des Turcs, ennemi forcené du nom chrétien, s'étant rendu maître de l'île de Chypre, s'avance avec une flotte formidable, portant cent mille hommes aguerris, se promettant bien d'écraser les Vénitiens, et de se rendre maître de tout l'Occident. Le saint pape Pie V, Philippe II, roi d'Espagne, et les Vénitiens réunissent leurs forces, pour résister à ce terrible ennemi, et lui opposent vingt mille hommes seulement, qui vont attendre la flotte turque au golfe de Lépante. Ces forces étaient bien inégales sans doute. Aussi le Souverain Pontife met-il sa principale confiance dans la protection de la Reine du ciel. Il fait distribuer aux soldats des images de Marie, des chapelets bénits, et il invite les populations catholiques à solliciter l'assistance du ciel, par l'intercession de la Mère de Dieu. Don Juan d'Autriche, général de l'armée chrétienne, voue lui-même, pour après la ba-

taille, un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. De toutes parts on court au sanctuaire de Marie, et, à Lépante même, de pieuses processions, le rosaire en main, ne cessent d'implorer son secours tout-puissant. Enfin, le 7 octobre, le combat s'engage, et bientôt il devient furieux. Depuis six heures du matin jusqu'à la nuit, la furie ne se relentit point, du côté de l'armée chrétienne. Mais alors aussi quarante mille Turcs avaient péri : cent seize pièces de gros canons, cent cinquante coulevrines, cent quatre-vingts vaisseaux, leur étaient pris, et soixante-dix autres avaient été coulés à fond. Telle fut la glorieuse journée de Lépante, laquelle est devenue un monument immortel de la protection de la Mère de Dieu sur les nations catholiques, qui recourent à elle au moment du danger.

Voici un second fait, non moins prodigieux. Un peu plus d'un siècle plus tard, en l'année 1683, les mêmes Turcs, fiers de quelques nouveaux succès, entreprirent de pousser leurs conquêtes de ce côté-ci du Danube, et de venir jusqu'au Rhin. Et voilà leurs innombrables bataillons, qui s'avancent sur la capitale de l'Autriche, pour en former le siége. La terreur les précède; tout fuit à leur approche. L'empereur d'Autriche lui-même, Léopold I^er^, ne se sentant pas de force à arrêter ce torrent dévastateur, juge prudent de quitter Vienne; et, au moment où il sort par une porte, voici les Bar-

bares qui arrivent à la porte opposée. La veille de l'Assomption, ayant assis leur camp, dressé leurs batteries, les Turcs ouvrent un feu terrible, et poussent leurs tranchées, avec une effrayante rapidité. Bientôt, sous le déluge de bombes et de boulets, que leur artillerie formidable ne cesse de vomir sur Vienne, le jour et la nuit, voici un incendie qui se déclare à une des grandes églises de la ville, incendie qui se développe rapidement, et qui menace de gagner l'arsenal. C'en eût été fait de toutes les munitions, et une explosion terrible eût détruit la moitié des assiégés. Mais les vieillards, les femmes, les enfants, et tout le clergé étaient prosternés et suppliants aux pieds des autels de Marie; et aussi, en ce moment solennel, le jour de l'Assomption, voilà le feu qui de lui-même s'arrête soudain; et ce prodige évident ranime le courage du peuple assiégé.

Toutefois celui des ennemis est loin de se refroidir. Le 31 du mois d'août, leurs travaux sont si avancés, que déjà les soldats des deux partis se battent dans les fossés de la place, avec les pieux mêmes des palissades. Huit jours plus tard, le jour même de la Nativité, Vienne, ce boulevard de la catholicité, presque réduit en cendres, est sur le point de tomber au pouvoir de l'impiété ottomane. Mais, ce jour-là aussi, les habitants et les soldats redoublent leurs supplications à Marie; et, ce même jour, ils reçoivent l'avis extraordinaire

qu'un secours prompt et assuré leur arrive; et, le même jour encore, ils voient, sur les montagnes voisines, flotter les étendards qui viennent combattre pour eux; et, à cette vue, les défenseurs de Vienne ont repris l'intrépidité des lions.

Celui qui vient à leur secours, c'est le grand Sobieski, avec ses Polonais. Sa troupe est petite, il est vrai; mais tous ses soldats sont des héros, et des héros chrétiens, que leur piété et celle de leur noble chef, avec la faveur du ciel, vont rendre le fléau des barbares et les libérateurs de Vienne. Ayant reconnu l'ennemi, et ayant pris ses positions, le douze au matin, Sobieski assiste à la messe, la sert lui-même à genoux et les bras en croix; il communie, et se met, lui et ses braves, sous la protection de Marie; et enfin il reçoit avec son armée, au nom du Souverain Pontife, une bénédiction solennelle! Après quoi, plein d'une confiance et d'une ardeur nouvelles, il crie à ses soldats : Marchons maintenant, mes amis, sous la garde toute-puissante de la sainte Mère de Dieu!

Et, en effet, cette poignée de braves se précipite sur l'armée innombrable des Tartares, et même sur son artillerie foudroyante, avec une telle résolution, une telle vigueur, que le commandant ennemi recule tout effrayé, et s'enfuit avec précipitation. Le Grand-Vizir lui-même, frémissant de honte et de rage, se voit forcé

de le suivre. Bientôt la déroute est complète; la plaine est jonchée de cadavres; le Danube engloutit dans ses flots des milliers de fuyards. Toutes les munitions, toute l'artillerie, toutes les richesses des Turcs, l'étendard même de Mahomet, sont la proie des Polonais victorieux. Et le lendemain, Sobieski, accompagné de Léopold, faisant à Vienne son entrée triomphante, lui-même de sa voix de héros, de sa voix qui a imploré Marie, et qui a dirigé la bataille, lui-même il entonne le *Te Deum*, en action de grâce de sa prodigieuse et immortelle victoire.

Et que faisait-on, Mes Chers Frères, dans notre chère et belle patrie, que faisions-nous en France, à la fin de l'automne de 1857? Partout aussi, dans toutes nos églises, le peuple et le clergé français faisaient monter vers les cieux le même hymne d'universelle reconnaissance. Et pourquoi? Pour les plus belles et les plus abondantes récoltes que notre beau pays ait vues depuis longtemps; pour une prospérité aussi magnifique qu'inespérée, et que tous les esprits sages ne peuvent attribuer qu'à la merveilleuse protection de Marie sur la France.

Et en vérité. Car, qu'avons-nous fait pour mériter cette belle et soudaine abondance? Rien. Sommes-nous devenus meilleurs? Avons-nous désarmé la Colère divine, par une sincère pénitence, par une conversion vé-

ritable? Le blasphème si affreux, la profanation si commune des saints jours, les abominations de la débauche et de la luxure, ont-ils cessé, ou même diminué parmi nous? Il n'y paraît pas. Pourquoi donc le Ciel a-t-il tout à coup changé pour nous sa vengeance en si abondantes bénédictions? Réfléchissez, Mes Chers Frères; examinez, cherchez de tous côtés : vous ne trouverez absolument rien, rien que la maternelle intercession de Marie, qui puisse avoir ainsi arrêté le courroux du Ciel, déchaîné contre nous, et ouvert les deux mains à la Bonté divine.

On peignait un jour à un Souverain Pontife les sanglantes horreurs dans lesquelles se débattait notre chère France, et on lui exprimait la crainte de voir notre nationalité succomber dans de telles horreurs. Non, non, répondait vivement le Chef de l'Église; le royaume de France est le royaume de Marie; il ne périra point : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ; non peribit.* Vous venez, ô populations françaises! d'éprouver, coup sur coup, des marques nombreuses, vraiment touchantes, vraiment toutes merveilleuses, de cette protection toute-puissante de Marie. Quand il s'est agi de la proclamation solennelle de la Conception Immaculée de cette Reine du ciel, vous vous êtes montrées joyeuses : vous avez applaudi avec bonheur, avec amour, à la gloire de votre Mère. Voilà ce que vous avez fait pour Marie; et

Marie vous l'a rendu au centuple. Elle a redoublé son intercession en faveur de la Nation qui lui est surtout dévouée. Et voilà pourquoi 1857 finit, en laissant la France dans la paix, la prospérité et la gloire.

Vous sentez, Mes Chers Frères, que j'aurais bien autre chose, à vous dire sur les bienfaits particuliers et généraux, que le monde catholique doit à sa divine Mère. Il est, dans ces cieux qui roulent sur nos têtes, comme une voie spacieuse, semée d'une quantité si prodigieuse d'étoiles, que notre vue désespère de pouvoir jamais en supputer le nombre : du reste, si beaucoup de ces astres sont assez saillants, la plupart sont même imperceptibles à nos regards; et toutefois, de leur réunion innombrable, résulte cette voie lactée, cette zone lumineuse, cette ceinture de feux qui suffirait, à elle seule, pour guider nos pas durant la nuit. Ainsi, dans le champ immense de l'Église catholique, Marie a semé, d'une telle abondance de grâces, le chemin de ses serviteurs, qu'il serait impossible de les compter; d'autant plus que, si grand nombre de ses faveurs sont publiques et éclatantes, pour la plus grande partie elles sont individuelles et voilées; et néanmoins les unes et les autres forment un sillon si beau et si large de lumière, qu'il suffirait, pour ainsi dire, à lui seul pour guider le monde religieux, à travers les ombres de notre mortalité, vers les rives éternelles. En

un mot, les prodiges de grâces que nous devons à Marie sont si innombrables, si infinis, que l'éternité ne sera pas trop longue, pour les admirer et en bénir notre bonne Mère!

De toutes ces belles vérités, voici mes légitimes conclusions : 1° C'est Dieu lui-même qui convie le monde chrétien au culte de Marie. Car, dès que ce culte si pur est une source de sanctification pour nous, et de glorification pour Dieu lui-même, Dieu voulant nécessairement ce qui le glorifie et nous rend saints; c'est le Seigneur qui nous appelle à honorer Marie. 2° C'est encore Dieu, pour un autre motif extrêmement grave, qui nous invite à invoquer sa divine Mère. Car c'est Dieu aussi qui veut que nous nous aimions nous-mêmes, et que nous recourions aux moyens assurés de nous procurer ses grâces, pour la vie présente et pour la vie future. Or, dans tous les siècles chrétiens, Il a bien voulu, et tous les jours encore il fait en sorte que la dévotion à Marie est une source intarissable de prodigieuses faveurs pour ceux qui l'implorent. Donc c'est le Ciel lui-même qui, pour la gloire du Très-Haut, pour notre sanctification, pour nos intérêts du temps et de l'éternité, nous appelle tous au culte de Marie. 3° Montrer à des chrétiens, qui ont la foi, qui ont le désir sincère et l'intérêt souverain de glorifier Dieu, de se sanctifier, d'être trouvés purs, à leur dernier jour, leur

montrer le moyen facile, infaillible, de se procurer ces avantages infinis, et d'obtenir, en même temps, toutes sortes de grâces spéciales, proportionnées à leurs besoins particuliers et publics; n'est-ce pas, Mes Frères, vous procurer une joie, un bonheur véritables? Eh bien, c'est ce que je viens de vous montrer, comme découlant sûrement de la vraie piété envers Marie. Entendez donc notre divine Mère, vous répéter les belles paroles par lesquelles j'ai commencé : *Mecum sunt divitiæ et gloria, opes superbæ et justitia :* Mes chers enfants, honorez votre tendre Mère; vous trouverez, dans mon culte, la sainteté et les ressources les plus magnifiques, les richesses spirituelles en ce monde, et l'éternelle gloire en l'autre. Ainsi soit-il!

DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE.

MARIE, LA MÈRE TOUT AIMABLE DU MONDE CATHOLIQUE.

Tous les cœurs chrétiens inclinés vers Marie. — Ce que c'est qu'une bonne mère. — Il en faut une au monde catholique. — L'Église l'a senti, dès son berceau. — Nous en sentons plus encore l'impérieux besoin. — Marie est la céleste mère de la société chrétienne. — Amour qu'elle nous porte. — Confiance et amour que nous lui devons nous-mêmes.

Ecce Mater tua : Voilà votre Mère. (Saint Jean, cap. XIX.)

Il est, Mes Chers Frères, un fait singulièrement remarquable, un fait qui prouve combien la dévotion à Marie est naturelle, facile et heureuse, pour l'âme chrétienne : c'est que parmi les protestants les plus célèbres, qui reviennent chaque jour au catholicisme, il n'en est point qui conserve la moindre répugnance pour cette dévotion, une fois bien comprise. Ils avouent, au contraire, qu'elle leur va délicieusement au cœur. Plusieurs même ont déclaré qu'ils nourrissaient, depuis longtemps, au fond de leur âme, une profonde vénération pour la Mère du Christ, et qu'ils s'affligeaient de l'injurieux oubli où la délaisse le culte protestant.

« Dès mes jeunes années, écrivait, en 1844, le sa-

« vant Hurter, qui, par sa conversion, réjouissait alors « le monde catholique, dès mes jeunes ans, sans avoir « cherché à m'instruire par la lecture d'ouvrages ortho- « doxes, sans être encore entré dans aucune discussion, « sans posséder une connaissance particulière de l'en- « seignement catholique sur la Mère de Dieu, je me « sentais néanmoins déjà pénétré pour elle d'une inex- « primable vénération. Je devinais en Marie l'avocate « du chrétien, et du fond de mon cœur, dans l'intimité « de ma vie privée, je m'adressais à elle. »

Tant il est vrai, Mes Chers Frères, qu'il est des questions que le cœur sent, et qu'il décide encore mieux que l'esprit. Et telle est la question de la dévotion à Marie. Aussi interrogez toutes les générations chrétiennes : vous ne trouverez pas une seule des grandes voix du christianisme, depuis les premiers successeurs de Pierre, jusqu'à celui qui s'est immortalisé naguère par la proclamation de l'Immaculée Conception ; depuis les Irénée, les Ignace, les Cyrille, les Épiphane, les Ambroise, les Augustin, jusqu'à saint Bernard, saint Bonaventure, saint Thomas, jusqu'à Fénelon et Bossuet; vous ne trouverez pas un génie chrétien, pas un écrivain, pas un orateur catholique, qui n'ait entonné un hymne à la louange de Marie; pas un souverain, cher à la religion, qui, comme nos Louis XIII, nos Louis XIV, nos Napoléon, ne lui ait consacré son em-

pire, et n'ait voulu régner sous ses auspices; pas une illustration dans la vraie science, dans la belle poésie, la bonne littérature et les beaux-arts, qui n'ait écrit quelques pages, ou élevé quelque monument à sa gloire.

Cherchez une cité populeuse où Marie n'ait un temple, un temple où elle n'ait un autel, et même un autel qui n'offre quelque marque touchante et de la confiance des enfants et des bontés de la tendre Mère. Je ne dis pas assez : cherchez un cœur vraiment chrétien, ou animé d'un véritable amour pour Jésus-Christ, qui ne se tourne, avec reconnaissance et amour, vers le sein virginal qui l'a conçu et donné au monde. Cherchez une âme innocente, qui ne soit heureuse d'invoquer la Vierge sans tache, ou un pécheur, touché de la douleur de ses fautes, qui ne supplie, avec une confiante ardeur, la Mère de miséricorde.

Il y a plus encore : non-seulement le sentiment de cette dévotion à Marie est universel ; non-seulement il triomphe et de l'action dévorante du temps, et des calomnies haineuses de l'hérésie, et des insolentes dérisions de l'impiété ; mais encore, en nos temps d'indifférence et de sensualisme, quand le dragon infernal redouble ses sinistres sifflements, et jette sur le monde ses derniers poisons ; quand d'infâmes romanciers fouillent les derniers replis de la perversité humaine, pour en faire suer la corruption, et la rendre plus so-

ciale ; quand les journaux impies versent impunément sur la religion un nouveau déluge de mensonges et de sarcasmes ; quand les comités secrets du protestantisme ou de la franc-maçonnerie précipitent les Verger sur les archevêques catholiques ; quand les Keller de la Suisse, suivant le même mot d'ordre, interdisent la piété publique du Mois de Marie ; c'est en ces jours de séduction et de scandales que la Famille chrétienne serre de plus près les autels, et cherche, avec des prières plus ardentes, le très-saint Cœur de celle qui a broyé la tête de l'antique serpent.

Or, Mes Frères, après avoir constaté de tels faits, on se demande naturellement quelle en peut être, et quelle en est vraiment la cause? Comment se fait-il que, non-seulement dans tous les siècles et dans toutes les classes de la société chrétienne; mais encore aussitôt qu'on voit clair dans les calomnies protestantes, et même lorsqu'on est encore de bonne foi au sein du protestantisme, et même quand les suppôts de Satan s'efforcent d'arrêter, ou d'effrayer, la dévotion à Marie ; comment se fait-il que cette dévotion paraît si juste, et qu'elle devient chaque jour plus vivace, plus fervente, plus universelle? Il y a là sûrement un instinct admirable du monde chrétien, ou mieux, une inspiration véritable, et pour nous bienheureuse, de l'Esprit-Saint.

Eh bien, pour raviver en vous cet instinct surnaturel, et vous rendre plus attentifs et plus fidèles à l'impulsion de l'Esprit de Dieu, nous allons voir : 1° ce que c'est qu'une bonne mère ; 2° s'il en faut une au monde religieux ; 3° si l'Église primitive a compris cette vérité ; 4° si nous en éprouvons plus encore l'impérieux besoin ; 5° si Marie a pour nous un amour vraiment maternel ; et 6° comment nous devons la payer de retour.

O vous ! qui n'exercez votre maternel empire, que pour la gloire du très-Haut, et le salut de vos enfants, Mère tout aimable, voici une instruction qui doit nous initier plus parfaitement encore aux desseins tout paternels de Dieu sur vous. Obtenez-nous donc de l'Esprit divin l'intelligence des amabilités infinies que le Ciel a concentrées en vous : afin que, pour la gloire de Dieu, et pour son propre bonheur, votre Famille chérie soit de plus en plus heureuse de se serrer tout près de votre cœur, dans les sentiments de la plus tendre piété filiale. *Ave Maria.*

1° Qu'est-ce qu'une bonne mère? A cette question, Mes Chers Frères, nul d'entre vous ne resterait sans réponse; et sans doute vous diriez même là-dessus d'excellentes choses ; moins excellentes néanmoins, soyez-en sûrs, que la chose elle-même. Car, pour bien exprimer cette divine chose, la maternité véritable,

il faut l'avoir méditée et bien saisie ; et, quoique ce soit ici une question capitale, généralement, même parmi les mères, on ne s'en occupe point. Écoutez donc, au moins une fois en votre vie, cette vérité importante, et qui vous regarde tous. Car on peut n'avoir point d'épouse, point de fille, point de sœur; mais pas de mère? C'est naturellement impossible : tout homme a une mère ; et tout enfant voudrait n'avoir qu'une bonne mère; et toute mère, pour être sauvée, doit être une bonne mère.

Eh bien, qu'est-ce donc qu'une bonne mère ? C'est un foyer, vivant et toujours agissant, de sensibilité, de tendresse, de sollicitude et de dévouement, pour l'enfant qu'elle a conçu et qu'elle a mis au jour. Le moindre bienfait d'une bonne mère, c'est de porter neuf mois son enfant dans son sein, de trembler sans cesse pour lui, d'éviter avec soin ce qui peut lui être nuisible, de le consacrer au Dieu dont il tient la vie, de prier souvent pour son bonheur futur, de l'enfanter enfin, en endurant pour lui les plus atroces douleurs, des déchirements inexprimables, et cela, non à regret, mais avec un amour héroïque, et même avec une joie ineffable.

A peine le fruit de son sein est-il né à la vie naturelle, qu'elle appelle pour lui une seconde naissance, infiniment plus précieuse que la première, son entrée

dans la vie divine ; et elle est plus heureuse de recevoir son enfant baptisé, qu'elle ne le fut de le recevoir vivant sur son cœur maternel. Elle l'entoure alors d'un amour indicible, de tendres soins, de douces caresses ; elle le vivifie de sa chaleur et de sa propre substance, et ne cesse de le couvrir de ses alarmes, de ses veilles, de son infini dévouement. Sans cesse elle le dispute, elle l'arrache à la faiblesse, au danger, à la maladie, à la mort, et mille fois elle le réenfante à la vie. Bientôt, et le plus vite qu'elle peut, elle l'enfante aussi à la vérité, à la connaissance, à l'amour, à l'adoration de son Dieu, dont elle lui fait bégayer le doux nom, ainsi que les noms bénis de Jésus et de Marie, plus tôt même que les tendres noms de *papa* et de *maman*. Elle travaille à ouvrir, chaque jour davantage, l'esprit et le cœur de son enfant à la religion, à la vertu, à la piété filiale, à la fraternité, à la justice, à la civilité, à toutes les vertus domestiques et sociales.

La vraie mère est tout pour la première instruction religieuse, pour la vraie éducation de ses enfants. Car au père les grands soins, les gros travaux ; mais à la mère les milles détails, intérieurs, quotidiens, incessants, de la vie de famille. Elle prévient son fils, elle prémunit sa fille, de ses recommandations réitérées, avant ses premiers rapports avec le monde. Ensuite elle lui fait rendre compte de ses premières sorties, de

ses premières observations, de ce qu'il a vu, de ce qui l'a frappé, de ce qu'on lui a dit, de ce qu'il a répondu; afin de bien saisir le travail naissant de son esprit, les premiers élans de son cœur ; afin d'avoir l'occasion et le bonheur de l'instruire chaque jour davantage.

Le jeune enfant a des devoirs à remplir envers l'autorité paternelle, devoirs de respect, d'obéissance et d'amour : des devoirs d'honnêteté, de vraie fraternité, de cordiale harmonie, envers ses frères ; des devoirs de soumission, d'un travail sérieux, de satisfaction véritable, envers les maîtres qui l'instruisent. Et qui est-ce qui l'assiste, le dirige, le soutient, l'encourage, l'éclaire, le rectifie, au milieu des chocs, des impatiences, des dégoûts, de toutes les difficultés, qui viennent mettre en déroute l'application si vacillante, la bonne volonté si inconstante de l'adolescent? C'est encore la bonne mère. C'est elle qui adoucit ce que la correction paternelle aurait de trop rude, qui apaise la partialité des frères, qui fait que l'étude répond aux exigences des maîtres, qui signale les dangers de l'inexpérience, les écueils des passions, et qui s'efforce de faire jaillir la sagesse de toutes les épreuves, et même de toutes les fautes qui échappent au jeune âge. Et lors même que la sagesse ne vient pas assez vite, au gré de ses désirs, la tendre mère ne se rebute point : elle suit à la lettre le précepte de l'Apôtre; elle prêche à

temps, à contre-temps, en toute prudence et en toute patience; elle emploie au besoin les sages punitions; elle met en usage la puissance de ses larmes et de ses prières, et auprès de son enfant, et auprès du Seigneur.

Mais c'est surtout quand il s'agit d'une vocation, du choix d'un état, que la bonne mère réfléchit, calcule, médite, le jour et la nuit, et surtout prie et fait prier, pour obtenir les vraies lumières du Ciel à elle-même, à son cher enfant; afin que ce ne soit point l'état qui plaît, qui soit choisi, mais l'état qui plaît à Dieu et dans lequel se fera heureusement la grande affaire du salut. Et Dieu seul sait toutes les vives inquiétudes qui remuent alors l'âme alarmée d'une pieuse mère, toutes les ardentes supplications qu'elle adresse au ciel pour le bonheur de son fils, et toutes les sages recommandations qu'elle lui adresse à lui-même, sur sa fidélité aux devoirs de la carrière où il s'engage, et d'où dépend son sort éternel.

Enfin, quand l'enfant chéri n'est plus sous les ailes maternelles, quand, établi dans le monde, il commence lui-même son personnage public, son rôle social, et, à plus forte raison, s'il se trouve bientôt lui-même à la tête d'une jeune famille; ah! la mère alors ne dépose pas ses émouvantes sollicitudes! Elle continue au contraire à vivre dans ce qui intéresse son enfant;

elle vit dans ses peines, dans ses joies, dans ses malheurs, dans ses prospérités, et elle reste, jusqu'à la mort, l'ange gardien, l'étoile tutélaire, le port assuré, le cœur toujours aimant, toujours dévoué, où l'enfant est toujours sûr de trouver un refuge, la miséricorde, toujours l'amour maternel, après toutes les tempêtes, après toutes les fautes, après tous les naufrages! Car l'Esprit-Saint l'a dit : *Numquid oblivisci potest mulier infantem suum :* Est-ce qu'une mère peut oublier qu'elle est mère? est-ce qu'elle peut jamais oublier son enfant? est-ce qu'elle peut cesser d'être toute tendresse, tout amour pour le fruit de ses entrailles? Non, et toujours, vivante ou morte, elle se multiplie en efforts incessants, et surtout elle multiplie ses instantes prières, pour faire de ses enfants des saints, et les enfanter à l'éternelle vie.

Ainsi, une sainte Félicité eut sept enfants, et, comme l'héroïque mère des Machabées, elle en fit sept martyrs. Une sainte Brigitte en eut huit, et elle en fit huit saints. La mère de saint Bernard en eut dix, et elle en fit dix religieux et dix apôtres. La reine Blanche, au milieu des embarras d'un vaste gouvernement, fit de Louis IX un grand roi et un grand saint. En 1840, mourait à Rome une jeune veuve, Virginie Bruni (P. Ventura); elle laissait trois enfants tout à fait orphelins, et elle mourait à l'âge de vingt-cinq ans! Et

néanmoins elle pouvait, de si bonne heure, quitter ses chers orphelins; car déjà elle avait fait pour eux le nécessaire; elle avait produit en eux l'essentiel; et voici comment : chaque soir, après la prière en commun avec ses enfants, élevant la voix avec sentiment, elle disait : « Mon Dieu! vous savez combien j'aime mes chers enfants! Cependant ne regardez pas à mon amour pour eux : et faites qu'ils meurent plutôt tous les trois à l'instant, ici sous mes yeux, que d'avoir jamais le malheur de commettre un seul péché mortel. » Et de ces trois enfants, le garçon est devenu un saint prêtre; la fille cadette est une sainte religieuse, et la plus jeune édifie le monde par sa piété et sa vertu. Tant il est vrai que c'est surtout à la mère à former l'homme moral, l'homme vertueux, le vrai chrétien, le saint, dans l'âme de ses enfants! Et tant il est vrai aussi que pour cela sa puissance est immense!

Il peut arriver néanmoins qu'après la meilleure éducation, la plus digne mère apprenne encore ou s'aperçoive un jour, que la sagesse de son fils a fait un fatal naufrage, et que son enfant, objet de tant de soins et de tant d'amour, a honteusement passé sous les Fourches-Caudines de l'enfer. Oh! alors la juste douleur de la lionne à qui on a enlevé ses petits, n'est rien, en comparaison de l'affliction qui déchire le cœur de la sensible mère! Et aussi elle pleure; et aussi elle prie;

et elle conjure son fils égaré; et en même temps elle prie, elle conjure le Seigneur, avec tant d'amour et de persévérance, que, nouvelle Monique, elle obtient, enfin le retour heureux du nouvel Augustin; car le ciel ne laisse point périr éternellement un fils qui coûte tant de pieuses larmes : *Fieri non potest ut filius tantarum lacrymarum pereat.* (Saint Ambroise.) Voilà, du moins en aperçu, ce que c'est qu'une bonne mère!

Et aussi, partout et toujours, mais surtout dans les peines, dans les dangers, dans l'infortune, le souvenir, le nom chéri d'une bonne mère, revient, surnage, triomphe et s'échappe, avec le nom même de notre Dieu. Mon Dieu! Ma mère! Voilà les deux mots qui se retrouvent sur les lèvres de l'homme malheureux. Et lors même qu'on le croirait caché, oublié et perdu, au fond d'un cœur perverti et ingrat, le nom d'une sage mère, ce doux nom, identifié avec le cœur même de l'enfant, se retrouve et se réclame, avec confiance, avec amour, au jour de malheur!

2° Or, Mes Chers Frères, notre sainte Religion ne méconnaît point, ne détruit point la nature de ses enfants. Elle est fondée au contraire sur notre nature; elle la respecte; elle s'en empare, mais pour l'élever et la perfectionner. Par conséquent l'amour d'une tendre mère, étant un besoin naturel et légitime de notre cœur, et le nom d'une bonne mère s'identifiant, dans

notre âme et sur nos lèvres, avec le nom même de notre Dieu; rien de plus naturel, ni de plus nécessaire, que ce que le catholicisme nous présente une mère, toute bienfaisante et tout aimable, à aimer, à vénérer, et qui aussi nous aime et nous protége, avec notre Père qui est aux cieux.

De plus, le monde chrétien ne doit former, selon les desseins du Seigneur, qu'une seule et vaste famille; et souvent, dans l'Évangile, Dieu lui-même prend les noms touchants de Père, de notre Père céleste, et de Père de famille (1), et en priant nous devons nous-mêmes l'appeler notre Père. A cette immense famille du genre humain, formée et unie en Jésus-Christ, Dieu se donne et apparaît comme un père, non-seulement par sa paternité créatrice, par laquelle sa puissance infinie nous a donné la vie naturelle; mais encore par sa paternité adoptive, qui nous donne la vie surnaturelle, la vie divine, et nous adopte comme ses enfants et ses héritiers, en Jésus notre Sauveur.

Or la paternité appelle la maternité, comme sa conséquence nécessaire. Là où il y a un père, il y aussi une mère. L'amour du père pour ses enfants le demande, et le cœur des enfants l'appelle pareillement. En effet, qu'un bon père perde sa digne épouse, la di-

(1) Simile est regnum cœlorum homini Patrifamilias. — Cum autem intraverit Paterfamilias, etc. (S. Matth., S. Luc.)

gne mère de ses enfants chéris, lors même qu'il se sent toute l'intelligence, toute l'activité, tout le dévouement, et toute la fortune désirables, pour bien élever et bien établir sa jeune famille, quel regret, quelle plainte laisse-t-il échapper souvent, au milieu de ses sanglots? Ah! mes pauvres enfants! quelle perte ils font! Quel trésor ils ont perdu! Ah! si je pouvais leur rendre leur tendre mère! Voilà les gémissements et les vœux par lesquels le cœur d'un père dévoué rappelle celle qui aimait ses chers enfants. Et si un jour ce père gémissant était sûr, en prenant une nouvelle épouse, de redonner à ses chers orphelins une mère pareille, aussi dévouée, aussi bonne, que celle qu'ils ont perdue, il serait heureux, et bien plus pour ses enfants, que pour lui-même. Voilà l'expérience, voilà comme est fait le cœur d'un digne père. Voilà comme la vraie paternité appelle la maternité, comme son complément, comme son couronnement, en amour, en bienfaisance pour sa jeune famille.

Eh bien, Dieu, qui a mis cet amour au cœur des bons pères, et qui est notre Père, et par la puissance de la création, et par l'adoption chrétienne; Dieu ne désire-t-il pas, infiniment plus que le meilleur de tous les hommes, que son immense famille adoptive ait une mère, digne, parfaite, qui l'aime, la couvre de sa protection, et l'environne sans cesse du plus tendre dé-

vouement? La paternité d'adoption que Dieu a pour nous appelait donc, non par besoin, non comme auxiliaire, mais par amour pour nous, et pour notre bonheur, une maternité, ou une mère, aussi adoptive, qui fût pour nous toute sollicitude, toute tendresse, toute miséricorde. — Et vous, grande famille chrétienne, ne sentez-vous pas aussi la nécessité d'une telle mère? Ah! sans doute vous avez au ciel un Père infiniment bon! Sans doute, vous avez de plus en Jésus-Christ un Rédempteur, un avocat toujours propice auprès de ce Père céleste, et, par ce divin Médiateur, vous avez accès auprès du trône de l'infinie miséricorde! Mais si Dieu est votre Père, c'est un Père infiniment saint, infiniment parfait; et nous sommes trop souvent et trop gravement coupables. Si Jésus est notre bon et miséricordieux Sauveur, Jésus aussi est le Juge souverain des vivants et des morts, et un Juge toujours juste, devant maintenir les droits de Dieu et les intérêts de sa gloire, et rendre aux pécheurs selon leurs œuvres mauvaises. Eh bien, en face d'un Père et d'un Juge, et si justes et si saints, n'est-il pas du plus grand intérêt et de l'impérieux besoin du monde religieux d'avoir une Mère toute tendre, toute dévouée, qui nous couvre de sa protection continuelle, et, par son crédit tout-puissant, nous concilie toujours le cœur de notre Père et de notre Juge célestes?

L'on entend quelquefois des enfants, observateurs aussi judicieux que pleins de franchise, s'écrier avec douleur : « Hélas ! en perdant ma bonne mère, j'ai tout perdu ! Mon père a bien repris une épouse : mais celle-ci n'a point pour moi le cœur de ma mère, et je vois bien qu'elle ne m'aime pas ! » En vous faisant une pareille confidence, le pauvre orphelin a des larmes, et dans la voix, et dans les yeux, et jusqu'au fond de l'âme. Et c'est ainsi que la perte et la privation d'une bonne mère laissent dans le cœur d'un enfant un vide, que rien ne peut plus remplir sur cette terre. D'où résulte l'évidence du besoin universel qu'a la grande famille catholique d'avoir, avec son Père céleste, avec son Rédempteur et son Juge, Jésus-Christ, d'avoir aussi une Mère tout aimante, qui veille sur nous et nous protége sans cesse du haut des cieux.

Oui, oui, le monde chrétien a besoin que, par une dispensation merveilleuse de la bonté du Très-Haut, une double maternité, divine et humaine, ou une Mère admirable de Dieu et des hommes tout à la fois, soit établie entre Dieu et nous, posée tout près de nous, pour nous être toujours tendre et secourable, pour nous inspirer la confiance et l'amour jusqu'à l'abandon, et en même temps placée tout près du cœur de Jésus-Christ, pour en incliner toujours vers nous les mérites et la grâce, comme une voie de miséricorde

par laquelle nous pouvons aller à notre Sauveur, de la même manière et par la même voie qu'il est venu à nous, ayant tout pouvoir et tout vouloir pour notre salut, en un mot, la divine clémence maternisée. Oui, il nous faut que Dieu le Père soit notre Père céleste : *Pater noster :* que Jésus-Christ soit notre premier-né et notre frère : *ut fit ipse primogenitus in multis fratribus ;* que l'Esprit-Saint, répandu en nous, soit notre Esprit d'adoption, par lequel nous appelons le Seigneur notre Père chéri : *In quo clamamus : Abba Pater;* et que Marie, associée à la Trinité, entrée dans la famille divine, épouse du Père, Mère du Fils, temple de l'Esprit-Saint, partage, et étende sur nous, d'une manière incommensurable, leurs sentiments de paternité, de fraternité, d'adoption divine, et nous montre toujours, comme notre Mère adoptive, associée à la paternité divine, la tendresse et la miséricorde, maternisées dans son cœur. Voilà la Mère, tout aimable, toute bienfaisante, qu'il faut au monde catholique, et que Dieu lui a donnée en Marie : *Ecce Mater tua.*

3° Aussi c'est bien de la sorte que l'a compris l'Église chrétienne, dès son berceau. Elle a saisi ce beau dessein, ce plan, si magnifique et si touchant, de la bonté divine. Elle a reconnu que l'éternelle miséricorde pouvait, d'une tout autre manière, opérer le salut du monde ; que cependant elle avait choisi de pré-

férence la voie de l'Incarnation en Marie; et que le but secondaire de cette marche divine avait été de donner au monde, avec son divin Sauveur, la divine tendresse personnifiée, maternisée en Marie. C'était pour cela, pour donner à la terre l'évidence de ce dessein tout aimable, que Jésus sur la croix, dénouant le drame sublime de notre universelle rédemption, avait clos son testament, avait mis le couronnement à tous les legs infinis de sa divine alliance, par cette donation suprême : *Ecce Mater tua.* C'était pour que l'Église primitive le vît encore mieux, que l'admirable Mère avait survécu au divin Crucifié, et qu'elle était restée, encore vingt-cinq ans, vivante sous les yeux des premiers chrétiens, leur montrant, sans y penser, combien elle est miséricordieusement bonne, divinement aimable et parfaite, rayonnant à tous les regards, fixés sur elle, comme la reine des nuits, la lumière du Soleil de justice, mais encore plus radoucie, et toute modeste, tout attrayante à contempler.

Et en même temps, parce que cet astre secondaire, si doux, si aimant, si bienfaisant, en brillant dans le ciel de l'Église des premiers âges, ne pouvait attirer ainsi tous les regards, sans attirer aussi tous les cœurs, Marie, vivante sur cette terre, ou enlevée aux cieux, est adoptée immédiatement par les Apôtres et par les fidèles, comme la miséricordieuse Mère de tout le monde

chrétien, et comme telle, aimée, honorée, invoquée, par l'Église universelle, avec une piété d'autant plus vive, que la mémoire de ses bienfaits infinis, du divin Rédempteur qu'elle avait donné et sacrifié au salut du monde, et l'image toute céleste de sa divine charité, étaient encore plus récentes, et plus fraîchement gravées dans tous les cœurs.

L'on est sûr de boire pure l'eau d'un grand fleuve, en remontant à sa source. Eh bien, en remontant le cours des âges chrétiens, on trouve cette maternité adoptive de Marie, qui, comme un grand fleuve, toujours riche en bienfaits, arrose, depuis dix-huit siècles, le vaste champ du monde religieux; on la trouve, comme nous l'avons vu (XVII^e^ Conférence), reconnue, vénérée, implorée, par une dévotion toute filiale, dès l'origine de l'Église. Pour la constatation de cette maternité si dévouée, pour l'intelligence du besoin général qu'en a le monde, pour le culte filial qui lui est dû, Jésus-Christ a fait, comme pour le reste de sa religion : *Cœpit Jesus facere et docere :* Il a commencé par pratiquer, et ensuite il a enseigné. Il a pratiqué envers Marie la confiance la plus entière, la vénération la plus profonde, l'amour le plus tendre; et ensuite seulement il a dit au monde chrétien : *Ecce Mater tua.* Et, certes, après avoir vu le divin Maître, pendu lui-même, Dieu-Enfant, au cou de Marie, l'avoir vu l'environner de

tant de respect, de confiance et de tendresse, durant trente-trois ans; après avoir entendu cette donation touchante et cette recommandation dernière et sacrée : *Ecce Mater tua*, l'Église primitive devait être, et a été réellement, empressée et bienheureuse de recevoir, de vénérer, d'aimer, d'implorer Marie, comme sa Mère adoptive.

L'on pouvait être tenté, dans les commencements du christianisme, de penser et de dire : Nous avons encore l'image toute vivante du Christ en nous-mêmes; nous avons Pierre, à qui il a donné les clefs du royaume des cieux; nous avons tous ses Apôtres, formés à sa divine école, munis de ses pouvoirs infinis, remplis de l'Esprit-Saint. A quoi bon Marie pour Mère? En quoi son culte pourrait-il nous être nécessaire, ou même utile! Eh bien, je ne pense pas que Satan ait même osé insinuer cette tentation, tant il a vu le cœur des premiers fidèles surnaturellement dévoués à Marie, comme à leur céleste Mère d'adoption! Toutefois, s'il a poussé ce cri séditieux, ce cri de protestant, à l'oreille, ou au cœur, de quelque chrétien, personne, comme le prouve le silence de l'histoire, personne, avant Arius, ou Nestorius, personne n'y a fait écho. Et pendant trois siècles, jusqu'à ce que de plus audacieux suppôts de l'enfer ont essayé des vociférations contraires, tout cœur vraiment chrétien s'est écrié : Il me faut une céleste Mère! Et la

Vierge, qui m'a donné mon divin Sauveur, et qui m'a été donnée pour Mère par mon divin Sauveur, cette Vierge sera ma Mère, sera mon échelle de salut, à moi pauvre pécheur, sera le motif de ma filiale confiance, sera toute la raison de mon espérance : *Hæc peccatorum schala; hæc mea maxima fiducia; hæc tota ratio spei meæ.* (Saint Bernard.)

4° Pour nous, Mes Chers Frères, malgré le protestantisme, que l'enfer a vomi sur la terre, il ne nous est pas difficile de sentir la nécessité et le bonheur d'avoir Marie pour Mère. En effet, en avons-nous moins besoin, que nos premiers Frères dans la foi? Nous n'oserions le dire : nous sentons trop le contraire! Nous ne sommes, hélas! que trop dégénérés de la foi vive, de la piété sincère, et de l'ardente charité des premiers siècles chrétiens. Et notre foi si languissante, et notre piété si endormie, et notre vie si lâche, si sensuelle, et tous les vices de notre temps, qui crient si fort vengeance contre nous, ne nous rendent que trop nécessaire la protection maternelle de Marie. Et, certes, ce n'est pas à ceux qui sont plus coupables, à croire qu'ils ont moins besoin de la Reine des miséricordes; à ceux qui couvrent, ou qui remplissent, de leurs naufrages la vaste mer du monde, à dire qu'ils puissent se passer de l'Étoile de la mer; à ceux qui sont plus inclinés aux vices, plus aveuglés par les erreurs, plus dominés par

les puissances infernales, à présumer qu'il leur faille moins le secours de Celle dont le nom seul fait l'effroi des démons.

Non, non, nous ne pouvons pas dire que nous n'ayons pas un besoin souverain de la maternité si précieuse de Marie. Et aussi nous ne le disons point; et même nous sommes loin de le penser. C'est tout le contraire. Si notre siècle est le siècle du sensualisme, notre siècle aussi, ayant au moins un vague sentiment de ses maux, paraît comprendre que sa dernière ressource est dans l'intervention protectrice de notre céleste Mère. Et c'est pourquoi, semblable à l'enfant, malade et criminel, malheureux pour avoir violé les ordres paternels, et qui, voyant son père irrité, peu disposé à lui venir en aide, se jette avec confiance dans les bras de sa mère, notre siècle, sentant ses torts immenses contre Dieu, se jette, avec un empressement plus marqué, dans le cœur de Marie, et cherche à s'y abriter contre les foudres du Ciel.

Il est, Mes Chers Frères, aujourd'hui même, au milieu du monde, une famille intéressante, vertueuse, et qne vous connaissez bien; une famille qui est sans cesse haïe, harcelée, calomniée, persécutée, par des ennemis divers, aussi nombreux que puissants; une famille qui a contre elle la protestante Angleterre, la Russie schismatique, la Turquie mahométane, et une foule d'autres

États secondaires, non moins haineux ; une famille qui a contre elle, dans son propre sein, une foule d'enfants égarés et dénaturés, qui s'appellent francs-maçons, démagogues, socialistes, politiques, journalistes, impies, incrédules, juifs, protestants, antechrists de toutes sortes. Tous ces ennemis que j'indique, du dedans et du dehors, voudraient la ruine de cette famille, et ils y travaillent sans relâche, avec un acharnement infernal. Cette famille même est souvent mal défendue, par des souverains qui s'en disent les enfants, et encore par quelques-uns de ses principaux membres, exerçant sur les autres l'autorité spirituelle. Et enfin cette famille, qui n'a pour la faire vivre que son Père céleste, mérite encore trop souvent sa colère et ses rigueurs, plutôt que sa tendresse et sa protection toutes puissantes.

Or à cette famille immense, dont vous avez la gloire d'être les enfants. et qui se nomme la grande Famille catholique; à cette famille, qui a contre elle tant d'ennemis conjurés, et qui n'a pour la défendre que la vérité et la prière; n'est-il pas bien juste, bien nécessaire, qu'il lui soit donné et maintenu, dans tous les temps, une Mère toujours tendre et dévouée, tout inquiète et toute-puissante, pour être son paratonnerre contre les vengeances célestes, son soutien dans la vérité, dans la vie divine, sa protection contre les fratricides qui lui déchirent le sein, et sa défense contre tous les bar-

bares du dehors, qui voudraient l'exterminer? Oui, une telle Mère a toujours été, et est encore une nécessité morale à la tête de l'immense Famille catholique. Et maintenant que nous approchons des derniers temps, où l'Antechrist déchaîné bondira, furieux et terrible, au milieu du monde chrétien, entraînant ou renversant les uns des coups de sa queue de serpent, tuant les autres des dernières baves de ses mortels poisons; oui, maintenant, et désormais, ô Marie! votre maternel dévouement nous est plus nécessaire encore que jamais! Et nous n'avons qu'à bénir la paternité éternelle du Père céleste, qui, en vous associant à sa fécondité infinie, vous a donné pour famille adoptive l'univers chrétien. Et nous n'avons en même temps qu'à nous serrer en enfants, de plus en plus confiants et dévoués, dans le cœur toujours miséricordieux de notre tendre Mère.

5° D'autant plus, Mes Chers Frères, que son amour pour sa famille d'adoption est vraiment ineffable. Car quelle langue humaine pourrait jamais en exprimer l'ardeur? Quel que soit l'éclat des couleurs qu'emploie un peintre, il lui est impossible de représenter la vivacité de la flamme. Le prédicateur chrétien trouve la même impossibilité à vous peindre le feu qui consume pour nous le cœur de Marie.

Plus un enfant, en venant au monde, a causé à sa

mère de déchirantes douleurs, plus il lui est cher; comme nous tenons surtout naturellement à ce qui nous a coûté le plus. Or c'est sur le Calvaire, au milieu de déchirements incomparables, que Marie nous a reçus et adoptés pour enfants : c'est en endurant des tortures infinies qu'elle est devenue notre Mère! Jamais nulle mère au monde n'a pu aimer son fils comme Marie aima Jésus; et sûrement, pendant qu'elle le pressait sur son cœur, le Dieu-Enfant communiqua à l'amour de sa divine Mère quelque chose de ses ardeurs et de ses perfections infinies. Et c'est quand son maternel amour s'est accru, pendant trente-quatre ans, c'est quand il est arrivé à la plus haute perfection, que Marie reçoit de Jésus mourant l'ordre, suprême et sacré, de reporter cet incommensurable amour sur ses enfants adoptifs. Qui pourra comprendre alors combien Marie nous aime!

Nous avons beau, tristes enfants d'Adam, étaler aux yeux d'une telle Mère tous nos torts, tous nos démérites incessants. Plus le cœur d'une bonne mère voit son enfant misérable, plus il s'attendrit; les peines et les maux de cet objet chéri ne font qu'enflammer davantage son héroïque amour; comme un vent violent ne fait qu'attiser, qu'irriter un grand incendie. L'amour de Marie pour le genre humain, au lieu de s'éteindre, n'a fait que s'embraser et se dilater davantage, sous

l'impétuosité de l'effroyable tempête du Calvaire. Par conséquent, eussions-nous poussé la fureur jusqu'à renouveler le déicide de l'Homme-Dieu, jamais Marie ne nous maudira; et plus nous sommes coupables, pourvu que notre contrition soit sincère, plus elle criera fort pour nous miséricorde.

L'amour de Dieu et l'amour du prochain, dit saint Thomas, ne partent point d'une source différente. Ce sont deux rayons qui s'élancent du même foyer divin, dans deux directions diverses; mais celui qui tombe sur les hommes n'en remonte pas moins à l'éternel Foyer d'où il est descendu. Et plus une âme brûle de l'amour divin, plus aussi elle s'enflamme d'amour pour le bonheur de ses frères. Or le cœur de Marie est une fournaise pour Dieu, cent fois plus, incomparablement plus ardente, que le cœur de tous les Anges et de tous les Saints ensemble. Donc aussi l'amour que nous portent tous les Saints et toutes les célestes hiérarchies, n'approche point de l'amour maternel que nous porte la Reine de tous les Anges et de tous les Saints.

6° A nos yeux, Mes Chers Frères, qu'est-ce qui ennoblit un bienfait? La dignité de la main qui nous le donne et le sentiment affectueux avec lequel on nous l'accorde. Celui qui nous fait une faveur, qui nous donne quelque bien, sacrifie, à notre avantage, quelque chose de ce qu'il possède; mais celui qui nous fait ce

sacrifice avec un affectueux empressement, avec un sincère amour, nous donne tout ce qu'il peut; puisque, avec son bien, il nous donne son cœur. L'on peut, pour l'ordinaire, acquitter avec de l'or ce que l'on doit à un simple bienfaiteur; mais envers un digne ami, qui, avec ses bienfaits, nous a donné son amour, on ne peut s'acquitter dignement, qu'en se dévouant tout à lui, qu'en lui rendant amour pour amour.

Quelle ne doit donc pas être notre filiale dévotion pour Marie; puisqu'à des grâces sans nombre, à des bienfaits infinis, elle joint pour nous un amour sans bornes, une tendresse maternelle inexprimable? Quel cœur de bronze n'aurions-nous pas, si nous refusions de lui rendre, non-seulement toute notre reconnaissance pour ses bienfaits, mais le plus tendre dévouement pour son ineffable dévouement? O incomparable Mère! nous devons tressaillir d'allégresse et de plaisir, en voyant l'indicible tendresse dont votre cœur est animé pour nous! Et votre cœur, si bon, si miséricordieusement dévoué à votre famille, doit attirer et enlever celui de tous vos enfants, comme l'aimant attire et enlève le fer!...

« Un autre prodige m'apparut dans les cieux, nous dit saint Jean, au chapitre douzième de l'Apocalypse. Voilà qu'un grand dragon roux, qui avait sept têtes et dix cornes, vint se dresser devant la femme qui allait en-

fanter, se tenant prêt à dévorer son fils, sitôt qu'il serait mis au jour. Mais au moment où le dragon le croyait détruire, ce merveilleux enfant fut enlevé vers Dieu, et admis à son trône éternel. L'énorme serpent, se voyant déçu et vaincu par où il avait cru triompher, se mit à poursuivre la femme qui avait enfanté ; mais encore, à l'instant où il pensait l'atteindre, deux ailes d'un grand aigle furent données à cette femme, afin qu'elle s'envolât hors des atteintes de ce furieux ennemi. A cette vue, le serpent irrité jeta de sa gueule, après la femme, comme un grand fleuve de mensonges et de fange, pour l'entraîner dans ses flots. Mais cette fois la Terre aida la femme; elle ouvrit elle-même sa bouche, ou ses entrailles, engloutit et laissa retomber aux Enfers le fleuve d'infamies, que le dragon avait vomi de sa gueule. Alors, de plus en plus frémissant de rage, à cause de son impuissance contre la femme, le serpent alla faire une guerre terrible aux autres enfants de sa race, qui gardent les divins commandements, et qui sont fermes dans la confession de Jésus-Christ.

Assurément, Mes Chers Frères, dans cette femme, Mère de l'Homme-Dieu, que Satan croyait avoir tué pour jamais sur la croix, et qui est monté au ciel, vainqueur de la Mort et de l'Enfer; dans cette femme, qui échappe, toujours victorieuse, à la rage incessante de

l'Antechrist, il nous est permis et tout facile de reconnaître Marie. Comme aussi, dans ces autres enfants, à qui le dragon infernal va faire une guerre implacable, nous voyons facilement la grande famille catholique, remise à sa maternité, pour remplacer son divin Fils, triomphant dans les Cieux.

C'est donc à nous, enfants du Catholicisme et enfants adoptifs de Marie, c'est à nous que l'antique serpent fait une guerre à mort. Il ne la fait point aux enfants des sectes égarées; parce qu'il les endort au contraire dans son esclavage. Mais rassurez-vous, vrais soldats de l'Église militante; si vous êtes sans cesse combattus, harcelés sans fin, parce que vous êtes les enfants de Marie, vous serez aussi toujours protégés et secourus par votre invincible Mère. Marie vous abritera sous ses ailes maternelles, et vous conservera victorieux, tant que vous voudrez l'être. Veuillez seulement combattre sous son bouclier protecteur, et, au fort de la tentation, invoquez votre Mère, et prononcez, avec confiance, son nom si redoutable à tout l'Enfer; et, avec son maternel appui, vous serez toujours vainqueurs.

« Au milieu de l'affreux désert, où je me suis reti-
« rée, disait à l'abbé Zozime Marie Égyptienne, je com-
« battis, pendant dix-sept ans, contre mille désirs
« violents, et une furieuse inclination au mal. Mais,

« au plus fort de mes assauts, je me mettais à pleurer,
« à me frapper la poitrine, et j'appelais à mon aide
« l'auguste Mère de Dieu, qui m'avait prise sous sa
« protection, la conjurant d'éloigner de moi ces pen-
« sées qui désolaient mon âme. Alors je voyais une lu-
« mière resplendissante m'environner de toutes parts ;
« mes ennemis cessaient de m'assaillir, et mon esprit
« rentrait dans le calme. »

Entendez, chrétiens, qui avez à lutter contre mille ennemis divers : entendez, et mettez à profit, le secours tout-puissant que nous avons en Marie. Si vous tombez, si vous périssez, c'est votre faute. Invoquez et appelez Marie à votre défense ; et tous les démons prendront la fuite, et vous remporterez la victoire !

Soyez à jamais béni, ô mon Dieu ! de nous avoir donné en Marie la Mère qu'il faut à votre immense famille catholique ; la Mère Immaculée, toujours digne, et toute-puissante sur votre cœur paternel, et aussi toujours tendre et dévouée pour sa famille adoptive ! Et vous, ô Marie ! montrez-vous toujours pour nous Mère de la grâce et de la miséricorde ; et faites-nous triompher de Satan, et maintenant, et à l'heure de la mort. Ainsi soit-il.

VINGTIÈME CONFÉRENCE.

IMPORTANCE ET MISSION DE LA FEMME.

Dégradée d'une manière effroyable sous le paganisme. — Relevée d'une manière admirable sous le christianisme. — Et relevée par Marie. — Mais il fallait un modèle pour la soutenir et l'encourager dans sa réhabilitation; et elle le trouve, pour ses trois états, en Marie, vierge, mère et veuve. Aux femmes à rendre à Marie et à la religion ce que celles-ci ont fait et font encore pour elles...

Fallax gratia, et vana est pulchritudo : Mulier timens Deum ipsa laudabitur.

La grâce extérieure n'est qu'une tromperie, et la beauté n'est qu'une vanité : La femme qui repose sa vertu sur la crainte du Seigneur, méritera seule de vrais éloges. (Paraboles de Salomon, cap. xxxi.)

Voilà, Mes Chers Frères, des paroles divines qui heurtent de front, qui contredisent ouvertement les tendances trop générales de notre siècle. En effet, de nos jours, pour une multitude innombrable, je ne dis pas seulement de jeunes gens légers, mais d'hommes sensuels, les formes extérieures sont tout : et, semblables à ces volatiles inconstants, qui portent leurs capricieux hommages à toutes les brillantes apparences,

et même à nos nocturnes flambeaux, sur lesquels ils se précipitent et se brûlent, ces hommes superficiels se laissent séduire par des dehors éphémères, s'en vont, tristes captifs, dominés par leurs sens, prostituer leur cœur à de vaines et trompeuses beautés, et se livrent même à ces nocturnes vampires, qui, en suçant le plus pur de leur sang, tuent jusqu'à leur âme, et dévorent en eux toute conscience, toute dignité, tout honneur.

Mais ils mentent, Mes Frères, ces honteux esclaves de leur nature dégradée; ils mentent à leur dignité d'hommes; ils mentent à la dignité de l'autre sexe; ils mentent à tout le Christianisme; ils mentent à l'Esprit-Saint lui-même. La femme a une tout autre importance que celle à laquelle ils voudraient la rabaisser, l'imitation de la brute; elle est née pour un rôle, pour des destinées autrement nobles! Pour vous en convaincre à l'instant, rappelez-vous la parole du Créateur, à l'origine du genre humain.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Donnons-lui, non une esclave, mais une aide, une compagne. » Et un peu après : « Serpent, tu as vaincu l'homme par la femme; mais à ton tour une femme te broiera la tête; et, malgré toi, la femme reste et sera la Mère des vivants, l'auxiliaire et le salut de l'homme. » Voilà l'importance que le Seigneur lui-même assigne à la femme: importance du reste justifiée par l'histoire. Car rappe-

lez à vos souvenirs les belles actions des Débora, des Judith, des Esther, des nobles héroïnes de l'Ancien Testament. Songez à Marie, donnant au monde son Sauveur, le rachetant au temple, pour qu'il rachetât les hommes, le dérobant à la fureur d'Hérode, l'élevant à Nazareth, le conduisant, le sacrifiant sur le Calvaire, et à la gloire divine et à notre salut; et de plus, elle-même gardant, soutenant, réchauffant le berceau de l'Église naissante. Songez encore aux saintes femmes, seulement aux plus célèbres du Christianisme, aux belles œuvres des Hélène, donnant au monde la vraie Croix, retrouvée par son zèle; des Monique, donnant deux fois la vie à des docteurs tels qu'Augustin; des Clotilde, érigeant la croix victorieuse sur le berceau français du monde moderne. Rappelez-vous les Bathilde, les Blanche de Castille, les Élisabeth, les Thérèse, nos Geneviève, nos Jeanne d'Arc : et vous avouerez bien vite que la femme a une importance immense, même sous le rapport social.

A plus forte raison, dans la société domestique, dans tous les états, même les plus obscurs, par son influence, bonne ou mauvaise, par sa faiblesse, par son cœur, par ses charmes, par ses vices ou ses vertus, la femme est une puissance comme infinie, soit en bien, soit en mal. Non-seulement elle enfante, mais elle fait, c'est-à-dire, elle élève, et elle forme l'homme moral,

bon ou mauvais, dans l'enfant jusqu'à l'adolescence. Elle agit, dans tous les temps, et à tous les âges, sur l'homme, comme mère, comme épouse, comme sœur ; et même, sans qu'on le remarque assez, toute petite enfant, elle agit déjà sur les parents dont elle tient la vie. Que de pères ont avoué : C'est ma petite fille qui m'a ramené à Dieu, à la prière, à l'amour de Marie! Et, en effet, quel père peut résister aux charmes d'une pieuse enfant? La femme ne peut ni se perfectionner, ni se dégrader, seule; c'est-à-dire sans en faire autant autour d'elle, et jamais à demi. Elle fait ou défait les maisons, les familles : elle fait les communes, unies ou divisées; les sociétés, les mœurs publiques, honnêtes ou gangrénées. Et par conséquent elle est incalculable l'importance, elle est vraiment sans bornes l'influence, heureuse ou fatale, de la femme sage, ou pervertie.

Or, Mes Frères, puisqu'il en est ainsi, voici les graves questions que j'offre à votre juste intérêt : Quelle est la vraie mission de la femme? Pourquoi, et jusqu'à quel point a-t-elle été dégradée sous le Paganisme? Jusqu'à quelle hauteur au contraire est-elle relevée sous notre sainte Religion? Comment Marie, cause de cette heureuse réhabilitation, est-elle le parfait modèle de son sexe, en ses trois états principaux ? Et enfin qu'est-ce que la femme doit surtout faire pour Marie et pour la Religion, qui ont tant fait pour elle?

O Marie! Coopératrice, avec Dieu, des grands mystères qui nous ont sauvés; Mère adoptive et si bienfaisante donnée au monde chrétien; Réparatrice glorieuse d'Ève tombée et de sa postérité avilie : obtenez-nous l'intelligence : afin que les deux moitiés du genre humain, voyant ce qu'elles vous doivent, vous en soyez de plus en plus, avec Dieu, aimée et bénie. *Ave Maria.*

1° Quelle est la véritable mission de la femme en ce monde? Dans la Conférence précédente j'ai déjà répondu à une partie de la question, en vous montrant à l'œuvre la digne Mère. Mais là ne se bornent pas le rôle, l'activité, l'influence de la femme chrétienne. Ce qui nous le prouve immédiatement, et sans réplique, c'est la parole primitive du Créateur : « Il n'est pas bon qu'Adam soit seul : faisons-lui une aide, une auxiliatrice, qui lui soit semblable : *Non est bonum esse hominem solum : faciamus ei adjutorium simile sibi.* » Donc c'est pour le bonheur même de l'homme, pour qu'il ait un secours, une auxiliaire dans le voyage de la vie, et qu'il arrive plus sûrement à sa fin surnaturelle, qui est Dieu, et son éternelle possession.

Or, pour remplir cette destination, toute de confiance, la compagne du pèlerinage de l'homme a surtout à remplir trois fonctions principales : 1° Inspirer à l'homme voyageur de bons sentiments; 2° lui adou-

cir les peines de l'exil; et 3° l'encourager, l'aider efficacement à parvenir au terme fortuné du pèlerinage.

Et d'abord insinuer à l'homme des sentiments, qui lui fassent aimer Dieu et la vertu. Oui, Mes Frères; pour ne point parler de celles qu'une vocation spéciale consacre à l'éducation de leur sexe, je dis : la mission des femmes, pour la généralité, est moins d'expliquer la vérité, que de la faire sentir, moins de prêcher la vertu, que de la faire aimer. Dans la femme prédomine la puissance affective, ou le sentiment; et le grand Apôtre paraît lui-même le reconnaître, lorsque, recommandant à deux reprises aux hommes d'aimer leurs épouses, comme le Christ a aimé son Église, il s'abstient de faire aux épouses un précepte analogue, comme si la chose allait d'elle-même. Aussi c'est cette prédominance du sentiment qui détermine cette spécialité propre à la mission de la femme, et qui consiste à faire passer, à faire descendre la vérité jusqu'au fond du cœur, et à l'y convertir en amour. Car le sentiment ne s'enseigne pas, il s'insinue. Et cette mission inspiratrice de la femme s'accomplit surtout dans le sanctuaire de la famille, dans les confidences mutuelles, dans l'effusion des âmes, dans les épanchements intimes de la tendresse, de l'amitié, de la joie, de la douleur. La prédication de la femme ne va pas à ébranler les hommes en masse, mais à saisir dans le

vif les individus qui vivent en sa société, à pénétrer leur âme par des tons voilés, onctueux, insinuants, et qui, plus doux, plus aimés, n'en sont que plus salutairement efficaces. Et vraiment, par une bonté admirable de notre Dieu, par une touche indirecte de l'Esprit-Saint, dans la jeune enfant, qui vit comme un ange, gracieux, aimable, sous les yeux des auteurs de ses jours; dans la jeune sœur, qui vit pieuse, pure et délicatement affectueuse, au milieu de ses frères; dans l'épouse chrétienne, qui environne son époux de sa religion, de ses mille prévenances, de ses solides vertus; dans la digne mère, qui entoure sa famille de ses touchants exemples et de son continuel dévouement: il y a un charme secret, un attrait délicieux et puissant, ordinairement victorieux, pour gagner à Dieu ceux qui en sont les heureux témoins.

Ce qui centuple, ce qui divinise cette puissance d'insinuation, c'est le second bienfait de la mission de la femme, lequel consiste à diminuer, à adoucir à l'homme les peines du voyage de cette vie. Placée en effet à ses côtés, depuis son entrée dans la vie, jusqu'à son arrivée au tombeau, sa compagne ne saurait être indifférente aux maux de son exil. Car, tirée du côté et de tout près du cœur du premier homme, pour être toute sensibilité, toute bonté, pour vivre par le cœur, et être comme le cœur de l'homme, elle est naturelle-

ment destinée, naturellement vouée au soulagement de ses misères. C'est pourquoi elle est un être de commisération, qui se sent le cœur peiné et déchiré, à la vue, ou même au seul récit, de la souffrance. La sympathie, la compassion, la bienfaisance, lui sont un besoin, sont comme son élément et sa vie. Elle se frappe plus vivement des maux de ses frères, que des siens propres ; et, aussitôt qu'elle est atteinte par l'image de leurs peines, il s'échappe soudain de ses entrailles un douloureux accent, un gémissement aigu ; et son soulagement alors, son bonheur sensible, c'est d'adoucir, de guérir, ou du moins de consoler, les souffrances qu'elle partage sensiblement. Et vous savez bien, Mes Chers Frères, que la femme chrétienne s'est élevée incomparablement plus haut, que cette compassion qui lui est naturelle. Car elle a voué sa virginité, sa tendresse, toutes ses ressources, toutes les puissances de son esprit et de son cœur, à soulager l'infortune; et non-seulement celle de ses parents, de ses amis, mais celle qui lui est le plus étrangère, et jusqu'aux plus dégoûtantes misères de ses ennemis et de ses persécuteurs. La première association de charité fut liée sur le Calvaire; et ce fut par des femmes, qui réunirent aux douleurs ineffables de Jésus et de Marie leurs larmes compatissantes. Et dès lors le foyer toujours fécond de la charité catholique n'a cessé d'enfanter une

foule innombrable de congrégations de femmes, toutes vouées à soulager, à diminuer les maux, à expier et à contre-peser les crimes de l'humanité. Mais je m'arrête : le tableau de dix-huit siècles de dévouement serait trop long à dérouler. Pour le moment il suffit à votre intelligence d'avoir entrevu cette ravissante idée.

Mais si la femme peut et doit, par sa puissance d'insinuation, se glisser doucement au cœur de l'homme, et le gagner totalement par la puissance de ses bienfaits, est-ce pour elle qu'elle doit saisir le cœur de l'homme? Est-ce pour l'arrêter à elle-même, comme à son terme, comme à une idole, comme à une divinité? Abomination seulement de le penser! Car Dieu ne se contredit point dans ses œuvres, et il n'a donné à aucune créature le droit de renverser ses desseins. Or, pourquoi a-t-il créé tout l'univers? Pour sa gloire. Pourquoi a-t-il créé l'homme? Pour en être connu, servi, aimé, glorifié. Pourquoi a-t-il formé la femme? Aussi pour le même but essentiel; et ensuite pour être à l'homme un secours, une seconde puissance, qui l'aide à remplir sa destinée, qui l'aide à marcher, à se rendre à son terme, qui est son Dieu.

L'homme donc, en accomplissant ici-bas la tâche pour laquelle le Créateur lui a donné l'existence, doit tendre à Dieu, à sa glorification en ce monde, à sa possession éternelle. Et la femme aussi doit marcher

vers le même terme et atteindre la même fin. Et si une puissance d'insinuation et de bienfaisance lui a été donnée à mettre en œuvre à l'égard de l'homme, ce ne peut être que pour le soulever, le diriger, le pousser vers son Créateur. Et si la femme peut et doit faire pénétrer le sentiment au cœur de l'homme, ce doit être surtout le sentiment des vérités divines, des divines révélations, des ordres suprêmes, le sentiment de sa noble destinée, de sa fin surnaturelle, le sentiment du devoir religieux, ou qui lie l'homme à son Auteur; c'est-à-dire le sentiment du respect, de la foi, de l'obéissance, de l'adoration, de l'amour toujours filial qu'il doit à son Dieu. Oui, voilà surtout, femmes chrétiennes, pourquoi le ciel vous a placées les compagnes de l'homme sur la terre, et vous a faites si sensibles et si bienfaisantes : c'est pour faire, en vous et par vous, le bien de l'homme; mais surtout son bien absolument nécessaire, son souverain bien, son bien éternel. Et s'il vous est donné de vous insinuer au cœur de l'homme par de doux sentiments, et de le gagner par des bienfaits, c'est surtout pour l'attirer, le gagner, l'attacher à son Dieu, en ce monde, et l'aider à conquérir sa félicité suprême.

2° Mais, hélas! nous le savons tous, ce n'est pas ainsi que la première femme a rempli sa divine mission! Devenue criminelle, moins par la malice de son

cœur, dit saint Ambroise, que par la mobilité de son esprit, Ève, de séduite, se fait séductrice. Elle introduit le mal dans le monde terrestre, en corrompant l'homme primordial et universel, qui renfermait en soi tout le genre humain. Elle fait naître l'idolâtrie; car son ingénieux caprice devient pour Adam une idole, dont le culte et l'empire prévalent sur l'adoration de la volonté divine. Au lieu de faire pénétrer au cœur du père commun le sentiment, l'amour de la vérité, le dévouement à son Dieu, et de l'aider à traverser les jours de l'épreuve, de manière à parvenir à son union éternelle, elle insinue dans son cœur l'orgueil, l'indépendance, la révolte, la préférence de la créature sur le Créateur, la volupté, la félicité cherchée et placée dans l'acquiescement au caprice de la femme, et non plus dans la conformité à la volonté divine.

Aussi, parce que, selon l'oracle divin, et selon la justice, la créature est toujours punie par où elle pèche, la femme, pour s'être fait adorer par l'homme, devient son esclave : *Sub viri potestate eris : ipse dominabitur tuî.* Et pendant quarante siècles, l'homme, séduit par sa compagne, s'en prenant à elle de la malédiction qui pèse sur lui, fait lui-même peser sur elle un sceptre brutal. Et jusqu'à Jésus-Christ, ou mieux, jusqu'à l'établissement du règne bienheureux du Christianisme, la servitude publique et privée de la femme,

servitude que l'opinion, la législation et les mœurs ont constamment scellée de leur triple sceau, cette servitude, si humiliante pour la femme et pour l'homme lui-même, a fait partie de l'ordre social. Et cette oppression, cette dégradation continuent encore, dans toutes les contrées qui n'ont pas reçu la loi, qui ne vivent pas sous l'Évangile, qui seul affranchit le monde.

N'attendez pas que je vous montre, jusque dans ses plus bas degrés, l'échelle de hontes que l'homme a fait descendre à la femme, au milieu de toutes les aberrations païennes. Non, je sais le respect que je dois au saint lieu qui nous rassemble. Au surplus, par le peu que je vais vous dire, vous pourrez facilement supposer le reste. Si vous jetez un coup d'œil sur l'histoire des nations antiques, vous voyez partout la femme esclave, avilie, méprisée, ne s'appartenant pas, n'ayant aucun droit, ni sur ses travaux, ni même sur le fruit de ses douleurs. Platon qui, dans sa république, admet la communauté des femmes, ne veut pas que la loi les perde de vue un seul instant. Car, dit-il, si cet article est mal ordonné, mal surveillé, elles ne seront plus seulement la moitié du genre humain; mais elles en seront autant de fois plus la moitié, qu'elles ont de fois moins de vertus que les hommes. Je cite des témoignages, sans les approuver.

Les femmes d'Athènes étaient assujetties à une tutelle, ou à un esclavage, interminable. A la mort d'un père qui ne laissait qu'une fille mariée, le plus proche parent du défunt avait droit d'enlever cette femme à son mari, et d'en faire sa femme. Tout mari pouvait de même léguer son épouse, comme une portion de sa propriété, à tout individu qu'il lui plaisait de choisir pour son successeur : et c'est ainsi que se vit léguée la mère même de Démosthènes.

Hippocrate enseignait, dans sa fameuse École, que la femme est perverse par nature, et que si on ne combat journellement, si on ne réprime sans cesse ses penchants mauvais, ils poussent en tous sens, comme les branches de l'arbre.

La loi romaine, tirée en grande partie de celle de la Grèce, n'avait pas moins de barbarie contre la femme. Elle autorisait le divorce, avec une facilité effrayante, et l'abus en devint si fréquent, que l'empereur Auguste voulut en vain y mettre quelques formalités, pour le restreindre. Aussi Sénèque s'écrie : Y a-t-il aujourd'hui une femme qui rougisse d'avoir fait divorce, depuis que les femmes d'une naissance illustre comptent leurs années, non pas sur le nombre des consuls, mais sur celui des maris qu'elles ont eus ! Elles divorcent pour se marier, et elles se marient pour faire divorce : *Exeunt matrimonii causâ, nubunt*

divortii. C'est ainsi que les dames romaines s'affaissaient dans les dernières infamies !

La femme, établit un législateur indien, Menu, fils de Brahma, n'est jamais propre à l'indépendance; mais elle doit toujours être régie, par son père durant son enfance, par son mari dans sa jeunesse, par son fils en sa vieillesse. Au reste la jeune veuve indienne est obligée de se précipiter dans le bûcher, où brûle le corps de son mari, afin d'aller le servir en l'autre monde. Et cette atroce législation règne encore dans la majeure partie de l'Orient : car, en 1803, le gouvernement du Bengale, ayant voulu connaître le nombre des femmes que détruisait annuellement cette frénésie barbare, trouva qu'il n'était pas moindre de trente mille par année. Exclues des jouissances et des consolations les plus essentielles de la vie; séparées de tout commerce avec le monde; emprisonnées, pour leur vie, dans les murs d'un sérail; considérées comme des instruments de plaisirs; nées uniquement pour être les esclaves des voluptés, des caprices, des fureurs de maîtres superbes; vouées aux plus durs, aux plus ignobles travaux; objets de commerce, et en effet échangées et vendues, comme des pièces de bétail, et faisant réellement l'office des viles bêtes de somme, chez tous les sauvages : voilà comme, dans la Chine, en Turquie, dans presque toutes les plages orientales,

dans l'Océanie, chez les tribus errantes de l'Amérique, sous le Brahmisme, sous l'Alcoran, sous le Paganisme, voilà comme est traitée encore la grande moitié du genre humain : voilà le hideux avilissement où la femme est descendue avant l'Évangile, et où elle est encore dégradée, partout où ne règne pas le Christianisme. C'est ainsi que toutes les législations anciennes ont pris de sévères précautions contre la femme, l'ont traitée cruellement et en ennemie, ont appesanti sur elle une main de fer, et, pendant quatre mille ans, l'ont laissée avilie, opprimée, tourmentée, comme une victime de malédiction, abandonnée à la loi, au mépris, à la fantaisie, à la barbarie du maître (1).

3° Rien n'est plus vrai, Mes Chers Frères, que cette dégradation universelle de la femme. Cependant nous avons peine à croire aujourd'hui qu'elle ait eu à ployer sous tant d'opprobres. Car les temps sont bien changés : une révolution heureuse s'est faite dans les mœurs chrétiennes. La malédiction s'est changée en bénédiction, et l'humiliation en gloire. Quand les Turcs, les Persans, les Chinois, les Indiens, les Infidèles, les Sauvages, voient comme la femme est traitée en Europe, comme elle est émancipée, relevée, glorifiée, par le Christianisme, ils croient rêver : ils ne

(1) Voir comte de Maistre, *Éclaircissements sur les sacrifices.*

comprennent rien à ces femmes, *compagnes d'un époux et reines en tous lieux, libres sans déshonneur, fidèles sans contrainte, et ne devant jamais leurs vertus à la crainte*. Ils ne comprennent rien à la liberté, à la vertu, à la dignité de la femme; parce qu'ils ignorent malheureusement la religion, qui a opéré et qui continue ces merveilles morales.

Et nous, chrétiens et chrétiennes, qui vivons au milieu de ces charmantes merveilles, qui en éprouvons chaque jour les bienfaits, les comprenons-nous davantage? Et surtout bénissons-nous assez la Source sacrée d'où ils nous arrivent? Écoutez donc, pour la mieux connaître, et lui être plus reconnaissants.

Quinze ans avant l'Incarnation du Fils éternel de Dieu, un jour, dans l'enceinte auguste du Temple de Jérusalem, une jeune enfant se présente et se voue au Seigneur. Conçue sans péché, elle s'élève, elle grandit sans cesse dans toutes les faveurs divines. Avant d'avoir atteint son troisième lustre, la royale enfant a résolu de s'affranchir et de s'éloigner à jamais de l'homme, pour être plus rapprochée et ne dépendre que de son Dieu. La première des filles d'Ève, elle saisit l'étendard de la virginité, et se consacre à jamais, corps et âme, au Seigneur. Et cette consécration virginale, et son humilité, et toutes ses angéliques vertus lui méritent la grâce d'être choisie, pour enfanter le

Sauveur du monde, le Libérateur universel, qui délivrera la femme et l'homme lui-même. Et bientôt Gabriel arrive à Nazareth ; et, s'inclinant de respect devant la noble Vierge, il lui dit : Je vous salue, Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; et vous êtes bénie entre toutes les femmes. Et la Vierge choisie, ayant entendu le divin message, prononce son immortel *Ecce ancilla*, son *fiat* si heureux pour nous ! Et quelque temps après, la Vierge Mère, s'étant rendue à Bethléem, en rapporte le berceau miséricordieux.

Et un autre jour, trente-trois ans plus tard, après que la divine Mère eut racheté, sauvé, élevé le Dieu-Enfant ; après que celui-ci eut jeté au milieu du monde, avec son Évangile et ses prodigieux bienfaits, les preuves convaincantes de sa divinité, il arrive qu'un grand peuple en délire, se faisant l'opiniâtre écho de tout l'Enfer, exige, à cris redoublés, le sang de l'Homme-Dieu. Et l'admirable Mère, aimant Dieu, aimant les hommes, avec un héroïsme plus fort que la mort, suit son divin Fils au Calvaire, et, sans murmurer, le sacrifie et l'immole à la gloire du Ciel, et au salut de la terre !

Alors, chrétiens, vous le comprenez, la sentence de malédiction, qui, depuis quatre mille ans, pesait sur la femme, était deux fois révoquée. Elle l'avait été à l'étable de Bethléem ; elle le fut de nouveau sur le Golgotha, quand le divin Crucifié mourant s'écria : En-

fants, voilà votre Mère. Dès lors, et depuis, partout et toujours, l'homme chrétien, voyant, sur nos autels, le Dieu-Enfant que Marie nous présente pour Sauveur; voyant, sur toutes nos images du Calvaire, la divine Mère héroïquement debout, à côté de son Rédempteur immolé, depuis dix-huit siècles le monde chrétien a dû s'écrier : *Si per Evam interitus, per Mariam salus :* Si par Ève la mort, par Marie le salut. Si par la femme est venue la séduction, la déchéance, par la femme aussi est rendue la vie divine, l'éternelle vie.

Déjà, même avant l'Incarnation et la Rédemption, si l'homme eût été juste, il s'en serait pris à lui-même, bien plus qu'à la femme, de la malédiction qu'il avait encourue. Car il ne tenait qu'à Adam, créé droit, sans concupiscence au mal, de se roidir contre les insinuations d'Ève séduite. Mais, à plus forte raison, maintenant que l'homme a trouvé en la femme son Sauveur, sa réhabilitation, son salut; maintenant que, sous l'heureux empire du Christianisme, la femme s'efforce partout d'aimer et d'imiter Marie, et de n'être plus, à son exemple, pour l'homme qu'un continuel foyer d'amour et de bienfaits; maintenant, comme l'ont chanté les Anges : Paix sur la terre et gloire au Ciel : la femme est relevée, réennoblie. C'est elle-même qui a relevé l'homme tombé : que la confiance, la liberté, l'honneur lui soient partout rendus; c'est équité, c'est justice!

Voilà, Mes Frères, comme notre commune Mère, la divine Marie, a réparé heureusement l'immense infortune et la ruine infinie, qu'avait causées la première femme. Voilà comme tout son sexe a retrouvé, avec la sainte Vierge, plus que sa dignité première; et comme la femme, en relevant l'homme, est remontée elle-même au niveau de l'homme, est redevenue la digne compagne de l'homme, est redevenue l'instrument le plus aimant, le plus actif, le plus puissant, de la vérité, de la vertu, de la bienfaisance privée et sociale, de la félicité, présente et éternelle, de l'homme.

Il est, nous le savons, des idéologues, des rêveurs, qui prétendent que cette régénération, cette réascension du sexe n'est point l'effet du Christianisme; qu'elle est, au contraire, le produit de la marche du temps, ou de la marche toujours ascendante de l'humanité. Mais ce n'est de leur part qu'une utopie menteuse. Les progrès du temps, l'ascension prétendue continuelle de la race humaine devraient être les mêmes partout. Et les faits sont là pour donner à ce système le plus triste démenti. Dans les deux hémisphères, il est, à côté des contrées chrétiennes, des peuplades qui ne le sont pas. Et partout où le Christ n'est pas connu, ne règne pas, la femme est encore ce qu'elle était, il y a dix-huit siècles, sacrifiée ou brûlée dans l'Inde, esclave sous le Coran, bête de somme chez le sauvage.

4° Rendez donc, enfants du catholicisme, rendez, comme dit le grand Apôtre, l'honneur à qui l'honneur appartient : *Cui honorem, honorem.* Sans doute, à Dieu, maintenant et toujours, l'amour et la bénédiction, de ce qu'il a bien voulu donner Marie pour Mère au monde; mais aussi amour et gloire à Marie, qui a relevé Ève tombée, qui a restauré sa postérité avilie, qui a vengé son sexe opprimé et abruti! Amour et gloire à Marie, qui non-seulement s'est faite la bienfaisante Réparatrice d'Ève, mais encore a laissé à son sexe, pour ses trois états principaux, le parfait modèle qu'il doit suivre, pour se maintenir dans la dignité qui lui est rendue.

Oui, Mes Chers Frères, Marie, Vierge, Mère et Veuve, montre à la femme, dans les trois grandes phases de sa vie, comment elle pourra se conserver, et, avec elle, l'homme lui-même, à la hauteur surnaturelle, où l'a relevée sa prodigieuse Libératrice. Pour l'enfance d'abord, rappelez-vous sa présentation si précoce au temple, sa consécration si prompte au Seigneur. Passant comme du berceau à l'autel, elle se dérobe, elle se cache au monde; elle se jette, Ange de pureté, de piété et d'amour, au sein de Dieu; elle l'adore; elle prie, avec une ferveur toute céleste, et pour elle, et pour sa famille, et pour tout son peuple. En même temps, elle s'instruit dans la loi divine avec une sainte ardeur;

elle s'avance, avec une émulation toujours croissante, dans toutes les connaissances qui peuvent orner l'esprit, comme dans toutes les vertus qui peuvent embellir le cœur. Elle s'applique aussi, elle se rend habile à tous les travaux manuels, à tous les talents, qui conviennent à son âge, à son sexe, à son avenir. Elle vit, elle grandit, pieuse, modeste, laborieuse, s'ignorant elle-même, édifiant ses compagnes, et élevant sans cesse vers le Ciel le parfum de ses vertus, chaque jour plus parfaites. C'est ainsi que Marie s'achemine vers sa sublime vocation, et qu'elle arrive à sa quinzième année, préparée, comme le merveilleux sanctuaire, pour l'Incarnation du Verbe éternel.

Eh bien, que la jeune enfant imite, parmi nous, cette consécration si empressée de la jeune Vierge à son Dieu. Qu'elle grandisse, chaque jour plus pieuse, plus instruite, plus laborieuse, plus remplie de grâces et de vertus. Qu'adolescente elle suive Marie dans tous ses progrès, toujours croissants. Qu'au sein de l'école publique, et dans le sanctuaire de la famille, son printemps s'écoule dans une docilité respectueuse aux sages leçons de ses institutrices et de ses parents, dans les pratiques sanctifiantes d'une belle et douce piété, dans l'application sérieuse aux travaux utiles, loin des piéges dangereux et des plaisirs coupables d'un monde corrupteur. Que la jeune fille s'ornant ainsi, chaque

jour davantage, de pureté, de vertus, de talents, de connaissances religieuses, domestiques et sociales, arrive, comme Marie, toute préparée à l'exécution des desseins particuliers que son Dieu a sur elle. Oh! alors saintement élevée, noble par l'esprit et par le cœur, par son éducation et ses mœurs, elle ne donnera que de nobles pensées, que de nobles sentiments, à tout ce qui l'environne, et elle se tiendra, avec ce qui l'entoure, ou l'approche, à la noble hauteur, où Marie a relevé la vierge chrétienne.

Pour l'état saint du mariage, souvenez-vous que la Vierge immaculée ne s'y est point jetée d'elle-même. Elle n'y entre que pour obéir au Seigneur, et qu'en épousant, non un prince brillant, mais le juste Joseph, l'humble artisan, que pour elle le Ciel lui-même a choisi. Épouse toujours vierge, et néanmoins prodigieusement féconde, portant en elle-même le Verbe de vie, elle ne se vante, ni ne se prévaut de rien; mais, toujours plus humble, à proportion de son élévation infinie, elle se dévoue en silence à tous les devoirs les plus obscurs de sa position, et environne le pauvre, mais chaste charpentier, de sa tendresse tout angélique, avec plus de bonheur, que si c'était un puissant roi. Édifier sans cesse le saint protecteur de sa virginité, ne lui inspirer que des sentiments toujours plus célestes, que des désirs toujours plus séraphiques, l'en-

tourer d'un respect profond, d'une obéissance sincère, de soins empressés, écarter de lui, et lui adoucir, autant que possible, toute souffrance, l'élever chaque jour plus haut dans l'amour de son Dieu, et l'endormir enfin, quand sa dernière heure est venue, dans les bras, et sous le saint baiser de Jésus-Christ : voilà comme Marie a rempli sa mission d'épouse toute virginale.

Et voilà donc aussi, épouses chrétiennes, comme vous pourrez vous tenir vous-mêmes à la sainte élévation où Elle vous a rétablies. D'abord point de mariages de caprices ni de fantaisie : car le caprice est bientôt passé; mais la chaîne reste, et ne fait plus sentir que son accablante pesanteur. Préférez, non ce qui est brillant, mais ce qui est plus vertueux. Soyez toujours franchement pieuses, saintement fidèles aux divines lois de la chasteté conjugale, d'une conversation et de mœurs, toujours édifiantes. Que vos prévenances et vos attentions, toujours affectueuses, écartent d'un époux les peines, les douleurs, ou du moins les lui rendent moins aiguës, moins amères; et surtout que vos paroles, toujours sages, toujours chrétiennes, l'aident à les sanctifier, lui inspirent de bons sentiments, le juste amour de la vérité, de la vertu, la fidélité aux pratiques religieuses, et le conduisent, par l'amour de son Dieu, en ce monde, à son éternel héritage. C'est ainsi qu'épouses fidèles,

vous vous conserverez à la haute élévation que vous avez regagnée par Marie.

Pour vous, mères et veuves chrétiennes, j'aurais infiniment à vous dire, et toutefois vous n'aurez que quelques mots. Dites-moi : Quelle est l'essence de la mère? Ah! c'est d'aimer et d'élever son enfant! Oui, voilà le besoin, voilà la vie de la mère. Et toute l'âme de la mère chrétienne, c'est d'aimer et d'élever son enfant, en Dieu et pour Dieu. Et quelle différence notable y a t-il entre la mère et la veuve? C'est que celle-ci, quand sa famille n'est plus sous ses ailes maternelles, quand ses enfants peuvent se suffire désormais à eux-mêmes, celle-ci n'étant pas, ou n'étant plus, absorbée dans les sollicitudes de la mère, meurt, chaque jour davantage, au monde, pour se cacher en Dieu, et vivre totalement à Dieu. Eh bien, rappelez-vous les parfaits exemples que vous a donnés la divine Mère, dans nos précédents entretiens : comme elle a aimé et élevé en Dieu et pour Dieu son divin Enfant (XIII^e^ Conférence, Marie vouée, etc.) : comme, après l'avoir sacrifié à Dieu et à notre salut, sur le Calvaire, et aussi, après avoir donné à l'Église naissante, sa famille adoptive, les soins nécessaires, elle vivait totalement morte au monde, et absolument cachée et absorbée en Dieu. Rappelez-vous encore ce que vous avez entendu, dans la dernière instruction, sur une bonne et digne mère (XIX^e^ Confé-

rence). Et en imitant Marie, selon vos forces, divinisées par la grâce, vous serez, et de dignes mères, et de saintes veuves. Vous serez, selon l'expression d'Isaïe, de nobles servantes de Marie, formées sur le modèle de votre parfaite Souveraine : *Sicut ancilla, sic Domina ejus :* ou comme dit Ézéchiel : De nobles filles, dignes de votre Mère : *Sicut Mater, ità et filia ejus.*

5° O femmes chrétiennes! le christianisme a établi et maintient partout le respect qui vous est dû. Il sauvegarde votre incorruptibilité, en proscrivant envers vous jusqu'aux impurs désirs, jusqu'aux pensées déshonnêtes, en frappant de réprobation jusqu'à la pensée de l'adultère; en interdisant la polygamie, qui n'est que l'adultère légal, et la trompeuse facilité du divorce, qui n'est que la polygamie successive. Il vous couvre de sa protection morale, en maintenant la sainteté, l'unité, l'indissolubilité du mariage, en enseignant à l'homme à aimer son épouse, comme le Christ a aimé son Église : *Viri, diligite uxores vestras, sicut Christus dilexit Ecclesiam.* Voyez donc, filles et femmes chrétiennes, ce que Marie, votre Mère et votre gloire, et ce que notre sainte Religion, votre divine Protectrice aussi, voyez, comprenez, sentez, ce que Marie et la Religion ont fait, et continuent à faire, pour vous! Et vous, qui avez tant de cœur, payez d'un généreux retour vos deux divines Libératrices. Aimez et honorez la Religion,

aimez et honorez Marie. Faites connaître, aimer et honorer la Religion; faites connaître, aimer et honorer Marie.

L'histoire constate que, quand l'Évangile est annoncé à un peuple, à une nation infidèle, les femmes montrent toujours une sympathie particulière pour la parole de vie, et qu'elles devancent ordinairement les hommes, par leur saint empressement à la recevoir avec foi, et à la propager avec un zèle apostolique. Comme la glorieuse Vierge, ayant entendu l'Annonciation, termina le céleste message, en disant : Voici la servante du Seigneur : ainsi l'annonciation de la foi catholique trouve encore aujourd'hui un écho plus empressé, plus fidèle et plus retentissant, aux cœurs de son sexe. Ce furent les saintes femmes, qui, ayant devancé, au tombeau du Sauveur, ses Apôtres eux-mêmes, furent les premières à connaître et à publier sa résurrection; et la prédication des femmes, quoique moins éclatante, continue à être très-précieuse dans le catholicisme.

Eh bien, vous que Marie et la Religion ont délivrées de l'esclavage, ont relevées à une dignité surnaturelle, vous avez toujours les mêmes motifs d'aimer vos deux saintes Libératrices. C'est la Religion, aimée et observée, c'est Marie, honorée et imitée, qui vous soutiendront à la haute élévation qui vous est rendue. Étudiez donc, mieux de jour en jour, et notre sainte Religion, et

Marie elle-même. Efforcez-vous de bien les connaître, de les aimer vivement; de bien accomplir la première, d'imiter fidèlement la seconde; et l'amour que vous aurez pour l'une et l'autre, vous rendra zélées et éloquentes, puissamment persuasives, pour les faire régner heureusement toutes les deux.

Parfois sans doute vous trouverez encore votre divine mission difficile et peu fructueuse. Mais alors, pour soutenir votre saint courage, rappelez-vous que si Marie a donné au monde la Lumière éternelle, c'est dans une étable; que si elle a élevé le Dieu-Enfant, c'est en exil, et dans la pauvreté si obscure de Nazareth; que si elle vous a réhabilitées, c'est en épuisant, avec Jésus, la coupe de toutes les douleurs. Rappelez-vous enfin que c'est par l'étable et le Calvaire que la divine Mère a mérité son Assomption triomphale aux Cieux, et sa glorification universelle par le monde catholique. Et vous fortifiant de ses touchants exemples, vous imiterez sa générosité héroïque, et vous aurez part à son éternelle gloire. Ainsi soit-il!

VINGT ET UNIÈME CONFÉRENCE.

SOLENNITÉS DU CULTE DE MARIE.

Les solennités du culte de Marie. — Résumé du plan divin sur la divine Mère. — D'où résulte l'évidente légitimité de son culte. — Tout culte a besoin d'expressions, de manifestations extérieures. — C'est pourquoi celui de la Vierge a ses fêtes publiques et éclatantes. — Combien leur cercle annuel fait de bien aux deux sexes, par la rénovation morale qu'il y opère, avec une douce efficacité. — Pour leur propre bonheur, les hommes mêmes doivent être zélés à favoriser ce culte sanctificateur.

Sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus.

Dans son culte se trouvent la sainteté et la magnificence. (Ps. XCV.)

Mes Chers Frères,

Le plan admirable de Dieu sur Marie a passé, en détails, devant vos regards. Mais il est bon de jeter un nouveau coup d'œil sur l'ensemble.

De toute éternité, le Très-Haut voit comment il créera, comment se perdra, et comment il sauvera le monde. Un Ange déchu, Ève trompée, Adam séduit, précipiteront le genre humain ; mais un Ange fidèle, une nouvelle Ève et un second Adam répareront sa ruine.

Marie sera l'Ève nouvelle, éternellement prédestinée, et, dès la chute primitive, annoncée, puis, d'âge en âge, figurée, et, de jour en jour, mieux désignée, pour sa grande mission de vraie Mère des vivants.

Afin qu'elle soit une digne Mère du Christ, et une Mère aussi plus honorée de l'humanité, plus terrible à l'Enfer, plus puissante sur le cœur de Dieu en faveur des hommes, elle est conçue sans péché, formée dans la grâce divine.

Trois fois noble par sa naissance, incomparablement illustre, et néanmoins voilée et toute silencieuse, elle s'en va, par le vœu de sa mère, et l'attrait tout-puissant de l'Esprit-Saint, à son quatrième printemps, se cacher au temple, se jeter dans le sein de Dieu, et sous les ailes de ses Anges; et elle y grandit, et elle s'y élève, et elle s'y perfectionne, comme le divin chef-d'œuvre, comme le temple virginal de l'adorable Trinité.

Alors le Seigneur lui envoie un des premiers princes de sa cour, pour lui proposer le plan, et lui demander sa coopération, toute virginale, aux grands mystères de notre salut. Et Marie répond par son immortel *Ecce ancilla*. Et la voilà devenue l'arche de la nouvelle alliance, le sanctuaire du Verbe incarné.

Après avoir mis au monde, allaité, présenté, racheté au temple, sauvé en Égypte, rapporté à Nazareth, le Dieu-Enfant, l'avoir nourri, vêtu, élevé, avec un amour

d'adoration, elle le livre, elle l'immole à la justice divine et au salut des hommes; et, la tâche sublime de sa divine maternité étant finie, elle reçoit et elle embrasse, avec un amour infini, avec tout l'amour qui coule du cœur de Jésus dans le sien, le rôle tout miséricordieux de la maternité adoptive du monde chrétien.

Et, en effet, elle garde, elle soutient, elle réchauffe le berceau de l'Église naissante, avec une tendresse toute divine ; elle pénètre les Apôtres, les chrétiens, de sa foi, de sa charité, de toutes ses ravissantes vertus ; et, depuis dix-huit siècles, Mère de grâce et de miséricorde, Refuge des pécheurs, Salut des infirmes, Consolatrice des affligés, Secours des Chrétiens, elle couvre le monde religieux, et surtout notre royaume très-chrétien, de sa protection toute-puissante, et de ses bienfaits infinis.

Et en mettant cette Mère, si parfaite et si bienfaisante, à la tête de sa grande Famille catholique; en remettant à sa disposition la distribution de ses faveurs et les prodiges de sa grâce; en nous invitant à l'aimer, à la vénérer, à l'invoquer avec une confiance filiale, Dieu a fait de sa divine Mère un attrait, un charme, un milieu aimant et aimable, par lesquels s'élèvent et s'attachent à lui les cœurs chrétiens, et même finalement ceux d'une immense multitude de pécheurs, longtemps égarés. Voilà, en abrégé, le plan de Dieu sur Marie ;

plan magnifique, tout à la gloire du Seigneur, tout à la confusion éternelle des démons, tout à l'avantage de l'Église militante, tout à la joie immortelle et universelle des cieux.

Maintenant, Mes Frères, pour répondre à ces grands desseins de Dieu, l'Église catholique n'avait-elle rien à instituer, à établir, en l'honneur de Marie, et pour mettre en société avec Elle ses enfants de la terre? Nul homme sensé n'oserait le dire ; car les bienfaits de la puissance ne descendent sur ceux qu'elle protége, qu'au moyen des rapports réciproques des protégés et de leur protecteur. Oui, l'Église avait à déterminer comment s'exprimerait et se manifesterait sa piété filiale envers sa Mère adoptive. C'était à l'Église, pour ne pas laisser ses enfants s'égarer dans des idées et des pratiques arbitraires, à régler et à prescrire l'expression, le langage, les formes et les solennités du culte hyperdulique qu'elle doit à Marie. Et aussi l'Église enseignante n'y a pas manqué. Et c'est le cercle des belles solennités, consacrées annuellement à la gloire de notre auguste Reine, qui va présentement passer devant vos regards.

O Marie! rien n'est plus touchant, rien n'est plus édifiant, que les belles fêtes justement établies, et pieusement célébrées à votre honneur. Mais hélas! vos enfants, trop matériels, n'en saisissent pas assez le but, la beauté, l'esprit, l'enseignement sublimes! Obtenez-

nous donc d'en mieux comprendre et d'en mieux mettre à profit les salutaires avantages. *Ave Maria.*

1° La première solennité à l'honneur de Marie, c'est celle de sa Conception Immaculée. Durant l'Avent, pendant que le peuple catholique s'avance dans cette sainte avenue à l'extrémité de laquelle le regard réjoui aperçoit déjà Bethléem, l'Étable, le Dieu-Enfant, l'Église nous appelle à saluer, à célébrer l'heureux moment où commença l'Ère de la Rédemption, le premier jour que fit l'Éternel, pour la délivrance des hommes, et pour l'allégresse de la terre et des cieux.

Il est doux, Mes Frères, l'instant où le malade passe de la douleur à la santé, où le prisonnier passe du cachot à la liberté! Que dis-je, l'instant où le malade oppressé, découragé, se relève à l'espoir de sa prochaine guérison; où le malheureux, condamné à une détention perpétuelle, passe à l'espérance qu'il recevra bientôt sa grâce! Doux et béni doit donc être aussi, pour tout le monde chrétien, le moment heureux où fut formée sans tache, au sein maternel, la *Tige de Jessé*, destinée à porter le Salut d'Israël. Si Job, dans l'excès de ses douleurs, s'écriait : Malheur à la nuit où j'ai été conçu! nous, enfants adoptifs de Marie, et qui en attendons notre Sauveur, ne devons-nous pas nous écrier, avec une joie véritable : Bénie soit à jamais l'heure fortunée où, pour nous, a été conçue, toute belle et toute sainte,

la Mère, la Corédemptrice de notre humanité! Elle est donc bien juste la fête de l'Immaculée Conception de Marie.

D'autant plus, qu'il n'y a qu'allégresse, parce qu'il n'y a qu'innocence et que grâce, en cet heureux événement. Car, dès le matin de son premier jour, dès l'aurore de sa vie, dès le premier instant de son existence, elle est pure comme le lis, blanche comme la neige; elle est formée dans l'amour de son Dieu, elle est ornée de tous les dons de l'Esprit-Saint, elle écrase sous son pied vainqueur la tête venimeuse du serpent maudit, cette merveilleuse créature, la Fille par excellence de Dieu le Père, la Mère prédestinée du Verbe éternel, déjà le Sanctuaire chéri de l'Esprit-Sanctificateur. Et puisqu'elle n'a point été flétrie par l'haleine empestée du Dragon infernal, qu'elle a reçu la grâce en même temps que l'être, la sainteté avec la vie, et qu'elle nous est annoncée comme l'aurore du Soleil de Justice, qui délivrera le monde de ses ténèbres, de ses crimes et de l'Enfer, il n'y a que joie, comme toute justice, à fêter, à bénir, à célébrer sa toute sainte Conception.

Et en même temps, par une réaction salutaire, quels heureux effets ne produit pas sur nous cette belle fête? O Marie! s'écrie, en la célébrant, l'âme chrétienne, O Marie! votre gloire la plus douce, c'est d'avoir été conçue sans tache, comme votre premier mérite, c'est d'a-

voir vécu, toute votre vie, sans péché. Par là vous fûtes toujours unie à Dieu, toujours dans une paix divine, comme dans la plus haute élévation. Donc aussi, pour moi, ma gloire et mon bonheur sont d'être, le plus possible, sans péché, unie à mon Dieu, à sa grandeur infinie, à sa félicité suprême.

Une mère souillée, ne fût-ce qu'un instant, eût été un déshonneur pour Jésus-Christ ; car l'homme tire sa gloire, ou sa honte, de ceux qui lui ont donné le jour : *Gloria hominis ex honore patris sui; et dedecus filii pater sine honore.* Or, si j'ai le malheur de me souiller, je serai, moi aussi, la honte de mon père, qui est Dieu, et de Marie, qui est ma Mère.

En faveur de la dignité et des mérites infinis du Christ, la Vierge, prédestinée pour être sa mère, a été préservée de toute souillure, conçue et confirmée dans la grâce divine. Eh bien, par les mérites du même Sauveur, nous avons été, nous aussi, relevés de l'abîme du péché, rétablis dans l'amour divin, adoptés pour enfants de Dieu et pour ses héritiers éternels. Si, par une supposition de l'impossible, Marie, conçue sans tache, se fût, pendant sa vie, jetée dans le péché, quel tort, quelle honte, quel malheur n'aurait-ce pas été pour elle? Et nous, rétablis dans la vie surnaturelle, par le même Sang rédempteur, si nous nous précipitons de nouveau sous les pieds de Satan, quelle honte

aussi, quelle infortune ne sera-ce pas pour nous? Ah! il nous faut donc détester le péché, l'avoir en horreur, et nous efforcer de vivre, purs et fidèles, dans l'amour de notre Dieu! Et voilà comme la première solennité catholique à l'honneur de Marie, est tout d'abord, et une juste source de joie, et une puissante leçon de moralité, pour le peuple chrétien.

2° Neuf mois après en arrive une seconde, non moins joyeuse, non moins instructive : c'est la Nativité de Marie. Quand cette prodigieuse Enfant fit son entrée dans la vie, le Ciel et l'Enfer s'émurent, mais d'une manière bien différente. Initiés aux desseins suprêmes, les Anges la saluèrent avec des transports d'amour. Satan, au contraire, tremblant pour sa tête, la vit avec une terreur inénarrable, et l'accueillit par un affreux rugissement. Ignorant la merveille qui s'accomplit pour son bonheur, la terre alors resta muette. Mais aujourd'hui c'est à notre tour d'y applaudir, dans les plus vifs sentiments de l'allégresse. C'est pourquoi l'Église, appelant ses enfants autour du berceau de la Vierge naissante, salue avec bonheur cette céleste Aurore, fille toute pure, et bientôt divine Mère de l'éternel Soleil, et bénit, avec reconnaissance, le grand Dieu qui, par ces douces et silencieuses merveilles, prépare la défaite de l'Enfer, et notre commune Rédemption.

Et aussi, pendant que, serrés autour des autels de Marie, nous fêtons avec joie son premier jour, que nous dit cette religieuse solennité? Enfants du catholicisme, voyez bien, et sentez de plus en plus trois vérités importantes. La première, c'est que le monde, par la dégradation originelle, assis dans l'ombre de la mort, rempli d'erreurs et de péchés, ne peut être éclairé, relevé et sauvé, que par l'Homme-Dieu-Sauveur, attendu de Marie; et par conséquent ne comptez point sur vous; mais ouvrez, avec docilité, vos esprits et vos cœurs aux enseignements, aux préceptes, aux sacrements sanctificateurs de Jésus-Christ. La seconde, c'est que la grandeur des destinées que Marie vient accomplir, doit vous pénétrer de la sublimité de votre propre vocation. Quelle gloire à l'avenir de la jeune Vierge de former de son sang, de nourrir de son lait virginal, d'avoir sous son empire, le Dieu-Enfant, Rédempteur et souverain Maître de l'univers! Et toi, Enfant chrétien, pourquoi es-tu venu : *Ad quid venisti?* Ah! c'est pour être, non la mère, mais l'Enfant de Dieu, le Frère du même Homme-Dieu, le temple vivant de l'Esprit-Saint, participant de la nature divine, et dans le monde présent, et dans le monde éternel : *Divinæ consors naturæ*. La troisième, c'est que Jésus-Christ n'a pas pris sa Mère parmi les brillantes reines de ce monde, et qu'il n'a pas fait naître Celle qu'il s'est choisie, au milieu des splen-

deurs de la gloire et de l'opulence du siècle. Non : il l'a fait germer, prendre racines et éclore, dans les splendeurs de la grâce, sous la rosée abondante des dons merveilleux de l'Esprit-Saint; mais, du reste, voilée sous les humbles nuages de la pauvreté, du silence et de l'obscurité. Tant-il est vrai que Dieu se rit de nos prétentieuses grandeurs! Il doit vouloir, et il veut que sa Toute-Puissance soit reconnue dans les prodiges de sa droite. C'est pourquoi il prend, pour les opérer, les créatures les plus humiliées, les plus inconnues; afin que la gloire lui en revienne tout entière. Donc, enfants du catholicisme, plus vous serez profondément humbles, plus Dieu vous chérira, vous exaltera, et vous emploiera avec complaisance, comme les instruments de sa puissance et de sa gloire.

3° Dans ces deux premières merveilles, la Vierge sans tache nous paraît peu active : mais voici, au vingt et un novembre, une nouvelle fête, qui nous la montre elle-même agissante : c'est sa présentation empressée au temple du Seigneur. En cette consécration, qui ouvre son printemps, la royale Enfant accomplit le vœu sacré de sa sainte Mère, et elle répond à l'appel intérieur de l'Esprit-Saint. Elle se prive des jouissances si délicieuses de la tendresse de ses parents, s'éloigne de leur maison, si chère au cœur de l'Enfant, se dépouille absolument de toutes choses, adopte des supé-

rieurs auxquels sa volonté se soumet sans réserve, se lie à Dieu par le vœu d'une perpétuelle virginité, et, par sa persévérante fidélité à la grâce, s'élève à la plus haute perfection.

Or, quelle puissance salutaire n'ont pas de tels exemples sur le peuple chrétien, qui les fête et les approfondit pieusement? Car ce vœu maternel, qu'accomplit la virginale Enfant, n'est que la juste reconnaissance des droits de Dieu sur chacun de nous. Cet appel de l'Esprit divin, auquel elle se rend si docile, ce n'est que la voix intérieure de la grâce qui nous appelle nous-mêmes. Cette consécration si précoce de Marie n'est donc que l'image de celle que tout homme doit accomplir, dès les premières lueurs de sa raison.

Mais de plus, en y réfléchissant, est-ce qu'il y a moyen de la différer, cette donation effective et spéciale de chacun de nous? Est-ce qu'elle n'est pas faite, depuis le jour heureux de notre régénération baptismale? N'avons-nous pas été alors consacrés les vivants sanctuaires des trois Personnes divines? Eh bien, marchons-nous, persévérons-nous dans la fidélité aux engagements de notre baptême, comme Marie a persévéré dans sa consécration si prompte à son Dieu? Et nos progrès dans la vertu, nos accroissements spirituels sont-ils en rapport avec les grâces toujours croissantes, que ne cesse de nous verser l'Esprit sanctificateur?

N'est-ce pas aussi le jour de nous rappeler l'effrayante parabole de l'Évangile, où le maître fait rendre à ses divers serviteurs un compte proportionné au nombre des talents qu'il leur a confiés? Oui, sans doute : car cette parabole trop oubliée, avec le modèle si éloquent, si touchant, que nous offre la jeune Vierge, courant à l'autel du Seigneur, doit nous élever au-dessus de notre paresse naturelle, nous faire marcher d'une manière conforme aux obligations du Christianisme, et à toutes les inspirations de la grâce divine. Et combien donc ne serions-nous point coupables, si nous refusions à Dieu la fleur de nos années; si nous ne lui offrions que les rebuts du monde, que les restes d'une vie passée dans le crime? Ah! jetons-nous donc, nous aussi, tout entiers et sans réserve, dans l'amour et le service du Seigneur!

4° Puis, au vingt-cinq mars, quand la Vierge vient d'accomplir son troisième lustre, voici, avec Gabriel qui descend des cieux, et qui arrive à Nazareth, une quatrième fête à l'honneur de Marie, celle de sa glorieuse Annonciation. A ce seul mot, le vrai chrétien se ranime, sa poitrine s'élève, un cri de joie s'échappe de son cœur. Qu'y a-t-il donc? L'Évangile de la fête chante le récit sublime du divin message de l'Ange de la force de Dieu. Tout le peuple fidèle y voit, y entend la Vierge, toute troublée aux paroles de l'Esprit céleste, prendre

de prudentes précautions, pour s'assurer que tout vient réellement du Très-Haut; puis, quand elle en est certaine, terminer le dialogue, à jamais admirable, unique dans les annales du monde religieux, par cette conclusion immortelle : Je suis la servante du Seigneur : que ses desseins s'accomplissent!

A ce *fiat* virginal, tout le peuple catholique comprend qu'il s'opère à l'instant, au sein immaculé de Marie, un prodige infini de miséricorde et d'amour; que la nature humaine et la nature divine s'embrassent, d'une éternelle étreinte, dans la personne du Verbe fait chair; que l'Emmanuel est avec nous; que le Fils de Dieu est descendu dans l'humanité, et qu'il exalte notre pauvre nature, en l'assumant dans l'unité de sa personne divine, au-dessus des anges mêmes, et jusqu'à la plus réelle déification : *Christus unus, assumptione humanitatis in Deum* (Symb. S. Athanase). Et par conséquent cette fête est celle de la divine maternité de Marie; c'est celle de l'union du Verbe éternel avec l'humanité; c'est celle du vrai commencement de notre salut; c'est celle des noces de la terre avec le ciel!

Or, pendant que le monde catholique célèbre ces grands et si touchants mystères, qui pourrait dire toutes les salutaires pensées, tous les pieux mouvements, tous les sentiments de reconnaissance et d'amour, qui remuent les cœurs et les élèvent vers Marie, et, par

Marie, jusqu'à Dieu? Où va ce premier Prince de la Cour céleste? Est-ce à Rome, cette fière maîtresse des nations? Est-ce à Jérusalem, la cité du grand Roi? Non; mais dans le royaume le plus petit de la terre, dans la province la moins connue de ce petit royaume, et dans la plus petite ville de cette chétive province, à Nazareth, où se trouvent la foi, l'humilité, la pureté, toutes les vertus parfaites, réunies au cœur d'une jeune Vierge.

Et en arrivant, que dit le divin messager? Je vous salue... non pas : Noble descendante des antiques patriarches; non pas : Treizième génération du sang royal de David; mais : Je vous salue, Pleine de grâce, vous en qui habite avec délices le Seigneur. Et la preuve qu'il dit bien vrai, c'est qu'en entendant ces justes éloges, la sainte Enfant est toute troublée; c'est qu'elle réserve avant tout son intégrité virginale; c'est que, pendant qu'elle devient la Mère de Dieu, elle s'écrie, comme oppressée d'un saint effroi, sous le poids de sa dignité : Voici la servante du Seigneur. O Dieu! comme la pureté vous plaît! comme la vraie humilité vous attire! O Marie! Vierge des vierges, rendez-nous donc purs! O Verbe incarné! rendez-nous donc humbles! O Fils de Dieu, qui descendez à nous par amour, faites-nous donc la grâce de nous élever à vous par amour, et par une conformité filiale, à tous vos desseins!

5° Une nouvelle solennité prouve bientôt combien sont réelles toutes les vertus, qui ont attiré à Marie la préférence du Très-Haut, et l'honneur infini de la maternité divine : c'est la Visitation. Car, en ces jours où la jeune Vierge sort de sa retraite, et de son profond silence, voyez sa craintive et délicate pudeur! La voilà qui prend les chemins écartés de la foule, et qui passe comme un trait, ou plutôt comme un ange, qui touche à peine le sol, à travers les montagnes de la Judée. Voyez son humilité profonde : elle vient, Mère de Dieu, à la mère du Précurseur; elle salue la première; elle ne dirait pas un mot de sa dignité infinie, ni de tous les prodiges accomplis en elle, si l'Esprit-Saint lui-même n'en faisait la révélation à sainte Élizabeth. Et quand celle-ci, toute ravie d'admiration, en échappe quelque chose, et bénit l'heureuse Vierge, et le Fruit divin de sa prodigieuse fécondité : Ah! ce n'est point moi, répond Marie, mais c'est Dieu seul qu'il faut voir et louer, dans ces étonnants mystères! Et aussi mon âme le glorifie, et mon esprit tressaille d'allégresse et d'amour dans le Dieu mon Sauveur. Et le reste de ce ravissant *Magnificat*, qui sera, dans peu, le doux objet de nos pieuses méditations.

Ainsi : pudeur virginale, qui craint, qui fuit tout danger, lors même qu'elle n'a rien à craindre, et qui nous apprend à redouter, à fuir les écueils, si fatals à notre

fragile vertu : humilité, qui tient cachées toutes ses prérogatives, qui s'abaisse toujours plus, à proportion que Dieu l'élève, et qui nous montre à être humbles, à proportion des grâces et des talents que nous avons reçus : charité, qui vole féliciter Élizabeth, se réjouir de son bonheur, lui rendre les soins, les services les plus affectueux, et sanctifier, du même coup, le miraculeux Précurseur, et, avec lui, de plus en plus toute la pieuse maison de Zacharie : vive reconnaissance envers Dieu, qui éclate uniquement sous le choc flatteur des louanges les plus méritées : exemple parfait des sentiments et des vertus, que doivent porter et manifester, au milieu du monde, les âmes chrétiennes, en qui Jésus habite par sa grâce : toutes les édifications, les plus admirables, se trouvent dans cette touchante visitation de Marie, et ne peuvent qu'agir heureusement sur les chrétiens, et surtout sur le sexe pieux, qui la célèbrent.

Neuf mois après le 25 mars, les majestueuses sonneries des grandes villes et les petites cloches des plus humbles villages font soudain retentir leurs joyeuses volées, au milieu des ténèbres de la nuit. C'est Noël ! c'est la Nativité, pour nous à jamais bienheureuse, de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! L'Église, par les réjouissantes vibrations de l'airain sacré, appelle tous ses pieux enfants autour du berceau de l'Enfant-

Dieu. Et, assurément, c'est bien le divin Nouveau-Né qui est le premier et le principal objet de nos adorations, de tous nos chants de reconnaissance et d'amour, comme il est la première et la principale cause de notre commune allégresse.

Cependant, au milieu de toutes ces belles fêtes de la Naissance, de la Circoncision, de la Manifestation, de la Présentation du Dieu-Enfant, la joie que nous avons à voir, à bénir, à aimer notre divin Sauveur, ne nous empêche pas de voir aussi sa divine Mère. Car c'est de son sein virginal que nous le voyons naître pour nous, comme le Soleil du sein radieux de l'aurore, comme l'Époux tout brûlant d'amour de la pauvre humanité : *Tanquam Sponsus procedens de thalamo suo.* C'est entre les bras, c'est sur le cœur maternel de Marie, que nous le voyons pressé, réchauffé, caressé, allaité. C'est Marie qui offre pour nous, en sacrifice à Dieu, les premières gouttes du sang du divin Circoncis; qui le présente lui-même aux adorations des Rois, ces prémices de la gentilité, qui apportent à ses pieds, l'or, la myrrhe et l'encens des régions orientales; qui le porte au temple de Jérusalem, l'y offre au Très-Haut et le rachète, pour qu'il soit lui-même le Rédempteur universel. C'est Marie qui le prend, en toute hâte, durant la nuit, le suspend à son cou, et, le pressant sur son cœur alarmé, l'emporte, en diligence, sur la terre étran-

gère, pour le dérober à la fureur sanguinaire du cruel Hérode; comme c'est Marie encore qui le rapporte, ou le ramène, à Nazareth, y continue à le nourrir et à l'élever, pour la gloire du Ciel et le salut de la terre.

Or, dans tous ces grands mystères, qui dira toutes les vertus dont Marie nous offre les parfaits exemples? Et qui dira, et qui même comprendra tous les salutaires effets que ces exemples émouvants produisent sur le peuple fidèle, et surtout sur les bonnes mères, et, par celles-ci, sur toutes les familles chrétiennes? Car ce qu'une pieuse mère a médité, ce qu'elle a compris, ce qu'elle sent, elle ne le garde pas pour elle seule; mais elle le verse, elle le communique, elle le fait partager à son époux, à ses enfants. Et, certes, tout époux, toute mère et tout enfant, qui suivent avec intelligence les touchants événements de la divine enfance de Jésus, ne sauraient se refuser d'y puiser les plus puissantes leçons. En voyant saint Joseph si dévoué, si soumis à Dieu, si fidèle dans toutes les épreuves; Marie élevée à un honneur infini, et cependant si modeste, si humble, si obéissante, même au pauvre charpentier; et le divin Enfant lui-même, si absolument consacré à l'humiliation, à la souffrance, à tout ce qui peut glorifier son Père, édifier et racheter les hommes; toute créature intelligente, en considérant, en méditant les exemples admirables de la Sainte Famille, doit, comme né-

cessairement, s'élever à la pratique des plus nobles vertus chrétiennes. Et voilà l'effet infiniment précieux qu'opère, sur les populations, la célébration annuelle de ces fêtes si touchantes, qui occupent, durant l'hiver, la piété catholique.

6° Pendant la pénitence quadragésimale, lorsque la voix de l'Église et de ses ministres presse, avec le plus d'instance, les pécheurs égarés de céder à leurs remords, et de revenir au Seigneur, une nouvelle fête de Marie vient remuer les cœurs chrétiens, les ébranler, les pénétrer d'une salutaire douleur : c'est sa déchirante Compassion. Durant toute la vie publique de l'Homme-Dieu, la divine Mère s'est tenue silencieuse, voilée, effacée, comme si elle n'était plus de ce monde. Quand sont arrivées les heures, à jamais lamentables, accordées aux puissances des ténèbres; quand se dresse l'infâme gibet du Calvaire, Marie alors paraît aux côtés de son divin Fils, et, comme une colonne inébranlable, debout auprès de la croix, sublime d'un héroïsme, plus fort que toute la rage de l'enfer, elle reçoit, elle partage, avec le Rédempteur mourant, l'horrible tempête où succombe l'auguste Victime de notre salut.

Je vous ai redit l'histoire de cette sanglante catastrophe, et les douleurs incomparables, et à jamais ineffables, de la divine Mère. Je ne rentrerai donc point dans l'exposé de ses désolations. Attachons-nous

seulement à bien saisir les hauts enseignements qu'elle y offre à notre filiale imitation. Car tel est le but principal de l'Église, dans cette solennité, comme dans toutes les autres, à l'honneur de la Vierge bénie.

Eh bien, que nous montre cette douloureuse Compassion? Au sommet du Calvaire, entre la terre et le ciel, à côté de Jésus crucifié, agonisant et mourant, elle nous montre la Vierge sans tache, toujours sainte et parfaite, et, de plus, l'auguste Mère du Dieu Sauveur, la Bienfaitrice, la Corédemptrice des hommes, la Zélatrice par excellence de la gloire divine, en un mot, Marie, si digne à tous les titres d'être à jamais exemptée de la souffrance, broyée cependant, abîmée dans des tortures inouïes, inénarrables. Et à cette vue, quelle âme chrétienne, et surtout quelle mère intelligente osera encore se plaindre de ses maux, ou murmurer de ses épreuves, si elle met ses fautes personnelles, trop journalières, trop nombreuses, en regard de la sainteté toujours parfaite de la Vierge immaculée?

Et non-seulement Marie souffre, sans plainte ni murmure, des atrocités inouïes; mais encore elle les endure, avec un amour trois fois héroïque, trois fois sublime, envers son Fils, envers Dieu, envers le genre humain. Pour son divin Fils, l'héroïque Mère le suit, l'accompagne, malgré les éclats de fureur, malgré les cris de mort, au milieu de toutes les moqueries,

au milieu de tous les opprobres d'un peuple en délire, et nonobstant les menaces, les grincements de dents, et toutes les terreurs, que lui présentent ses bourreaux acharnés. La loi ancienne défendait de faire périr l'agneau sous le regard de sa Mère. Les Juifs au contraire se sont fait un plaisir barbare d'ajouter cette atrocité de plus à toutes les horreurs qu'ils ont fait endurer à Jésus et à Marie. Et la divine Mère n'a pas reculé devant toutes ces monstruosités : elle les a soutenues et dévorées, par la perfection de son maternel amour, plus fort que la mort. A chaque nouvelle abomination qu'éprouve l'Homme-Dieu, Marie est là, partageant avec lui le vinaigre, le fiel, chaque nouvelle horreur, ne l'abandonnant point, même quand le Ciel l'abandonne, même quand la vie l'a abandonné! O mères! apprenez donc que vous n'êtes point mères pour votre vanité, pour vos plaisirs; mais que vous êtes mères, pour être tout dévouement, toute générosité; pour être des martyres, immolées à la souffrance pour le bonheur de vos enfants. Envers Dieu, qu'est-ce que Marie lui refuse? Rien! L'auréole de son intégrité virginale, la gloire de sa maternité divine, son divin Fils si parfait, si aimable, si aimé, si adoré, elle sacrifie tout à la glorification du Très-Haut. Les honneurs infinis que méritent Jésus, comme Dieu, son innocence si glorieuse, même en tant qu'homme, toutes ses satis-

factions maternelles, même purement humaines, sa réputation même, comme Mère d'un maudit, d'un Crucifié : tout est livré, immolé. Son cœur de Mère s'offre tout entier aux sept glaives de douleurs, qui le transpercent totalement ; et son âme s'ouvre, large et profonde, comme la mer, pour recevoir tous les torrents d'angoisses et d'opprobres, qu'il convient à la suprême Justice d'y précipiter. Voyez donc aussi, ô mères! que votre paix, votre repos, vos jouissances maternelles, vos enfants eux-mêmes, vous devez tout offrir, et, quand il le demande, tout donner, tout sacrifier au Seigneur. Enfin à nous-mêmes, au salut du monde, Marie fait également les sacrifices les plus infinis. De même qu'en nous donnant son Fils éternel, le Père céleste nous a tout donné : *Cum illo omnia nobis donavit ;* de même aussi Marie, en livrant l'Homme-Dieu son Fils au besoin de notre rédemption, nous a fait une donation aussi infinie. Et de même encore que Jésus a offert son sang pour l'universalité des pécheurs, pour ses propres bourreaux, pour tous les réprouvés ; de même aussi Marie, s'associant, s'identifiant avec Jésus immolé, l'a offert pour le salut de tous ses plus mortels ennemis ; et, dans le même instant enfin, elle a reçu dans ses bras, et dans son cœur, tous ces mêmes ennemis, adoptés pour enfants, avec la totalité du genre humain. O chrétiens! ô enfants de Marie! comme

cette Compassion si héroïque de notre bonne Mère nous apprend à ne rien refuser à Dieu, à ne rien refuser à nos frères, à embrasser amis et ennemis dans la sincérité, dans le dévouement, dans les bienfaits de notre charité !

7° Toutes ces fêtes si instructives, si touchantes, sont terminées, sont couronnées par une dernière plus sublime, plus ravissante encore, par celle de sa glorieuse Assomption. Au milieu du mois d'août, et ordinairement au milieu des travaux des moissons; quand de riches récoltes attirent fortement l'esprit, le cœur et le corps de l'homme vers la terre; quand les feux de la canicule, brûlant le sang dans nos veines, rendent plus actif en nos cœurs le foyer des flammes impures; à ce moment si grave, déjà loin des salutaires influences de la Fête-Dieu, et encore trop distant de celles de la Toussaint, l'Église rassemble ses enfants, pour les faire assister à l'élévation triomphale, à l'apothéose, au couronnement immortel de la Vierge dans les cieux.

Or, Mes Chers Frères, quels puissants, quels magnifiques encouragements ne donne pas, au monde catholique, cette brillante solennité de notre divine Mère? Les privations amères de la plus continuelle pauvreté, les humiliations les plus profondes, les souffrances les plus déchirantes : Voilà les trois douloureuses com-

pagnes de la vie si parfaite de la Vierge en ce monde. Mais enfin, au jour de son Assomption triomphante, le Bien infini succède pour elle à la pauvreté absolue, la gloire la plus éclatante aux humiliations les plus terribles, et l'allégresse éternelle au martyre si cruel de sa divine maternité. Et nous voyons Marie, toute transformée, toute radieuse, toute consommée dans les splendeurs, dans la félicité, dans la puissance infinies de son adorable Fils.

Oh! ce n'est donc pas un mal, c'est au contraire un bien inappréciable, de passer, pour Dieu, pour son amour, et par soumission à ses paternels desseins, de passer par la pauvreté, par l'abjection, par les tribulations, par les plus pénibles épreuves, et même de rester, toute sa vie, en ces amertumes, si coûteuses à notre nature! Non. Être pauvre, humilié, souffrant de tous côtés et de toutes manières; et supporter et traverser toutes les peines de la vie, avec fidélité au Dieu qui les envoie, ou les permet; c'est le chemin sûr de notre ascension, de notre transfiguration, de notre déification à jamais glorieuses, à jamais bienheureuses, dans les splendeurs éternelles!

Courage donc, enfants du Catholicisme! Courage, pauvres, humiliés, souffreteux, affligés de ce monde! Voyez rayonner sur la tête auguste de Marie les nombreux et brillants diadèmes, qui couronnent ses innom-

brables vertus! Et dites-vous : Ah ! puisqu'il ne tient qu'à moi de voir aussi ma tête ceinte à jamais de semblables couronnes, je veux, oui, je veux les conquérir, en me dévouant sans murmure, et avec courage, et avec amour, à tous mes devoirs, aux vertus de ma religion, à toutes les affligeantes épreuves par lesquelles il plaira au ciel d'exercer ma fidélité ! Je ne craindrai plus les maux passagers de la vie présente. Je me réjouirai même d'en éprouver, d'en supporter beaucoup pour mon Dieu, sachant qu'un moment de tribulation, ainsi soufferte sur la terre, me produira dans les cieux un poids éternel et immense de gloire.

Et puisque Marie est couronnée si glorieusement Reine de la terre et du ciel, Reine des divines miséricordes; oh! ce nous est un souverain motif d'éternelle confiance, à nous pauvres mortels, à nous pauvres pécheurs, de l'honorer, de l'invoquer, comme notre toujours tendre et toute puissante Mère! Oui, sa brillante Assomption, en nous la montrant si élevée, si radieuse dans la gloire céleste, élève en même temps vers elle notre confiance, notre tendresse, nos invocations filiales. Notre glorieuse Mère est la maîtresse et la terreur de tout l'Enfer; elle est toute puissante sur le cœur du souverain Juge des vivants et des morts. Soyons donc de vrais enfants de Marie, et notre salut est assuré.

Voilà, Mes Chers Frères, un trop court aperçu de ce que dit à nos cœurs ce cercle annuel des fêtes, si belles et si touchantes, de Marie. Oh ! si vous pouviez pénétrer dans le secret des âmes, que de miracles d'attraction et de grâce, que de merveilles de conversion et de sanctification, vous y verriez opérées, par la célébration de ces pieuses solennités, consacrées à l'honneur de l'admirable Vierge ! Quelles puissantes leçons ! Quels encourageants exemples ! Quel parfait modèle les âmes chrétiennes y trouvent, à tous les moments de l'année, à toutes les graves époques de la vie ! Ce que sont les grands mystères, la vie toute divine, le culte trois fois saint, les fêtes si sublimes, de Jésus-Christ, pour la sanctification des hommes, les mystères ravissants, la vie tout angélique, le culte tout sanctifiant, les fêtes si touchantes de Marie, le sont, pour la sanctification et la perfection de l'autre sexe : parce que la Vierge Mère a été la copie fidèle, l'imitation accomplie du divin Sauveur.

A toutes ses fêtes, la Vierge parfaite, montrant son cœur maternel, ou nous ouvrant ses mains pleines des divines bénédictions, ou présentant à notre amour son divin Enfant, semble nous dire : Venez, mes enfants, approchez de moi, je vous enseignerai la crainte et l'amour de votre Dieu : *Venite, filii, timorem Domini docebo vos.* Venez, jeunes enfants, je vous montrerai à vous donner à Dieu, dès votre première aurore, et à

vous consacrer à lui entièrement et sans retour. Venez, jeunes filles, je vous apprendrai, par mon exemple, à vous appliquer à la vraie piété, à une solide instruction, au travail, à l'acquisition de tous les talents qui peuvent faire votre gloire. Venez, vierges chrétiennes, je vous ferai voir qu'il ne faut entrer dans l'état saint du mariage, que par l'ordre d'en Haut, et qu'avec celui que veut pour vous le Seigneur. Venez, mères, qui voulez opérer votre salut ; je vous montrerai comment vous devez élever vos enfants, comment vous devez respecter, chérir et sanctifier vos époux. Venez, veuves délaissées et gémissantes, et vous verrez en moi où et comment vous devez chercher la consolation et la sanctification de vos dernières années. Venez, justes, je vous montrerai le chemin, et vous obtiendrai la grâce de la persévérance ; venez, pécheurs repentants, je solliciterai pour vous et vous obtiendrai les divines miséricordes. Venez, tous enfants de Christ, aimez votre tendre mère, et efforcez-vous d'être ses imitateurs, comme elle a été elle-même l'imitatrice de l'Homme-Dieu : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.*

Voilà comme les douces fêtes de Marie, en nous appelant à la vénérer, à l'aimer, nous provoquent, nous élèvent, peu à peu, à son imitation, nous excitent et nous font travailler à lui ressembler, du moins un peu, par la pratique de ses attrayantes vertus. Voilà le service

immense, infini, que la Religion rend aux deux sexes, et à tout le corps social, en leur faisant parcourir annuellement cette belle chaîne des fêtes de Marie. Les femmes y gagnent, y profitent en sainteté, en vertus; et les hommes profitent aussi de toutes les bonnes leçons qu'y puise l'autre sexe. Et par conséquent, il est du bonheur et des intérêts souverains de l'homme de favoriser le culte de l'illustre Vierge, de pousser, au besoin, la femme à la piété envers elle, à la parfaite célébration de ses solennités si édifiantes. Les plus petites enfants, les jeunes filles adolescentes, les vierges, les épouses, les mères, les veuves chrétiennes, en sanctifiant les fêtes de Marie, ne peuvent-elles mêmes que devenir meilleures, pour la gloire, la bienfaisance, et la félicité, domestique et sociale. Ainsi soit-il.

VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE.

LE ROSAIRE.

Autre expression principale du culte de Marie. — Dévotion glorieuse dans son origine, dans son but, dans ses moyens, dans ses succès; enrichie de faveurs spirituelles immenses; instructive sur les mystères et sur les faits merveilleux qui sont l'âme et la base du christianisme; d'où suivent une connaissance et un amour plus véritables de Jésus et de Marie.

Eris corona gloriæ in manu Domini, et diadema regni in manu Dei tui :

Vous serez une couronne de gloire dans la main du Seigneur, et un diadème royal dans la main de votre Dieu. Isaïe, cap. 62, v. 3.

Certes, Mer Chers Frères, si nous demandons au monde ce qu'il en pense, il n'appellera point le Rosaire une couronne de gloire. Vous le verrez, au contraire, sourire de dédain sur cette pratique spéciale de piété envers Marie, et décocher ses traits contre ceux qui s'abêtissent à cette dévotion monacale. Le chapelet! c'était tolérable, peut-être, dans les ténèbres du moyen âge ; mais c'est indigne du siècle des lumières! Et la dernière concession qu'on puisse vous faire, par pitié, c'est de renvoyer cette routine de l'ignorance aux

robes noires, aux capucins, aux jeunes fillettes, et aux vieilles femmes.

Déjà, vous le savez, ce n'est pas à l'homme animal à comprendre ni à juger les choses spirituelles : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritûs Dei.* Ce n'est pas avec une ignorance, trop réelle, des vérités religieuses, avec une légèreté pitoyable, et qui rend incapables de les approfondir, avec de sots préjugés, des dédains préconçus, et souvent avec une immoralité qui ferme toute entrée à la divine Sagesse : *Non in malevolam animam introibit Sapientia Dei :* Ce n'est pas avec tous ces terribles obstacles que le monde peut voir clair dans les profondeurs admirables des pratiques de notre foi.

Et de plus, l'esprit du monde est loin d'être l'esprit de Jésus-Christ, *quem non potest accipere, quia non novit eum, nec scit eum.* L'esprit du siècle, c'est au contraire l'esprit antichrétien, ou de l'Antechrist lui-même, qui toujours poursuit de sa haine implacable les choses divines. Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, a dit le Seigneur à Satan ; entre ta race et la sienne. Tu chercheras à lui mordre le talon, et néanmoins elle t'écrasera la tête. Tu emploieras la ruse pour la surprendre, pour l'empoisonner, par quelque endroit faible ; et cependant elle brisera ton empire, malgré tes fureurs impuissantes. Or, le dragon infernal continue sa guerre à Marie, qui, de son côté, lui con-

tinue la sienne. Dans sa Conception immaculée, et sur le sommet du Calvaire, la Vierge bénie a broyé l'ange déchu : mais ce ne sera qu'au dernier des jours que celui-ci sera enchaîné pour jamais. Jusque-là l'Antechrist est en action contre le Rédempteur et contre sa divine Mère, qui ne cherche que notre salut, par le règne de son divin Fils. Et le monde, ennemi de Jésus et de Marie, n'est que l'organe de l'esprit et de la haine de l'Enfer.

Par conséquent, Mes Chers Frères, les mépris, les sarcasmes du monde, n'étant que la preuve de sa stupide ignorance, que l'expression de la haine de l'Antechrist, ne sont que la démonstration même des torts que se donne le monde, et que l'évidence de la condamnation qu'il mérite. Vous riez de mon chapelet, Messieurs ! et vous en riez, parce que vous n'y connaissez rien, et parce que Satan vous fait les échos de son aveugle fureur. Eh bien, votre rire me fait deux fois pitié, comme il fait deux fois votre honte. C'est nous catholiques qui sommes en droit de rire de vous voir si inféodés à l'Esprit des ténèbres. Oui, *à priori*, avant toute discussion, déjà vous avez tort; parce que vous ne discutez rien, parce que vous blasphémez ce que vous ignorez, et que vos superbes dédains ne sont que le langage des colères infernales.

Mais, sages enfants du rosaire, chrétiens pieusement

dévoués au chapelet, vous avez bien d'autres motifs de lever la tête! Non, non, ce symbole de votre piété pour Marie n'est pas un objet dont vous ayez à rougir : c'est au contraire une noble couronne de gloire que le ciel lui-même a remise en vos mains. Vraiment divine, ou prodigieuse, dans son origine, dans son but, dans ses moyens, dans ses succès et dans ses victoires : comblée d'immenses richesses spirituelles : source inépuisable d'instructions sur les mystères, qui sont la base, l'âme de toute la religion; et, par là même, foyer tout-puissant de lumière et d'amour, pour la gloire de Dieu et la sanctification des hommes : Voilà la dévotion du Rosaire; et c'est ce que vous verrez dans ce discours.

O Marie ! vous qui avez apporté le Rosaire au monde, pour arrêter les progrès de l'hérésie, et la refouler aux enfers, avec ses affreux ravages; et aussi pour répandre et entretenir dans le plus pauvre peuple, comme parmi les docteurs, la connaissance et l'amour des beaux mystères qui nous ont relevés et sauvés : toujours pour la gloire de Dieu, et le salut de vos enfants, obtenez-nous l'intelligence des divines choses que nous abordons. *Ave, Maria.*

1° Sur la fin du douzième siècle, une hérésie hideuse s'abat tout à coup, comme un fléau dévorant, sur le midi de la France, et déploie surtout ses fureurs dans Albi et ses environs; ce qui la fait surnommer l'hérésie

des Albigeois. Nier la divinité de Jésus-Christ et la maternité divine de Marie; prétendre que le mariage et la procréation des enfants sont des crimes; crier qu'il faut détruire toute religion extérieure, exterminer les prêtres et renverser tout christianisme; courir, de toutes parts, au vol, au pillage, s'emparer de tout ce qu'on trouve bon; dépouiller, incendier, ou jeter par terre les églises; assassiner les pasteurs et les légats mêmes du Saint-Siége, massacer quiconque n'admet pas ces monstruosités; remplir, en un mot, tout le Midi de spoliations, de brigandages, d'incendies, de sang et de carnage : voilà une idée des horreurs dans lesquelles se ruaient, se roulaient ces sectaires. Vous voyez, Mes Frères, que le protestantisme, et sa dernière expression, le socialisme, ne datent pas d'aujourd'hui, ni même de trois siècles; mais qu'ils ont eu de trop célèbres prédécesseurs, dont ils ne sont que les misérables singes et les criminels copistes.

Au milieu des ravages de ces bêtes féroces, les catholiques durent se défendre. On crut même devoir prêcher la croisade contre ces barbares, pires que les farouches disciples du Coran; et il y eut de sanglantes mêlées et d'horribles massacres; et toutes ces atrocités, au lieu d'enrayer le fléau dévastateur, ne firent que l'étendre d'avantage. Parmi tant d'abominations, le Souverain Pontife crut qu'il n'y avait qu'un saint, sus-

cité et béni du ciel, qui pût remédier à de si grands maux, et il jeta les yeux sur saint Dominique, pour cette mission si difficile.

Le Saint, qui venait d'établir l'ordre glorieux des Frères Prêcheurs, se rend, avec quelques-uns des siens, sur le théâtre de tant de calamités. Mais quand il a sondé les dispositions de l'hérésie, il reconnaît bien vite qu'il a sur les bras une tâche surhumaine, et pour laquelle toute la prudence et toutes les ressources de l'homme, même de génie, ne sont rien. Aussi met-il dès lors toute sa confiance dans l'intervention du ciel et dans la protection de Marie; et c'est à cette auguste Reine, qui continue à tenir, sous son pied vainqueur, la tête orgueilleuse de l'antique serpent, que Dominique s'adresse sans relâche, et avec toute l'effusion d'un cœur confiant, la conjurant de prendre elle-même la défense de sa maternité divine, et de la divinité même du Rédempteur.

Et en effet, Marie, tenant dans ses bras maternels l'Enfant-Dieu, apparaît à son suppliant serviteur, elle-même et son divin Enfant tenant en main un rosaire, qu'ils présentent à saint Dominique, en lui disant l'usage qu'il en doit faire : c'est-à-dire le mode de le réciter, la méditation intérieure qui en doit accompagner les divines prières, la multiplication qui en doit être faite, et la manière de le prêcher, et de le répandre

parmi le peuple, comme le merveilleux marteau qui brisera l'hérésie.

Divinement instruit, ayant tout vu, tout compris dans ces apparitions et ces révélations miraculeuses, Dominique, sous l'illumination d'En Haut, exécute les ordres célestes, et avec une ferveur admirable et avec les succès les plus prodigieux. En peu de temps le but du saint Rosaire est entendu, approuvé, et la pratique s'en adopte et s'en répand de toutes parts, même jusqu'à la cour des rois de France et d'Espagne. Et bientôt le Rosaire est plus puissant que les armées pour tuer l'hérésie : car, lui seul avec le divin Rosaire, saint Dominique a le bonheur de ramener à la vraie foi plus de cent mille hérétiques. Et voilà, Mes Frères, en quelles graves circonstances est né le Rosaire, et comme il a été apporté du ciel à un saint illustre, à un brillant thaumaturge, à un saint à miracles, et que par conséquent l'on ne saurait soupçonner d'imposture : d'autant plus que le Rosaire a immédiatement triomphé de l'hydre aux mille têtes de l'hérésie. Voilà comme, cette fois encore, Dieu a choisi, avec la médiation de Marie, ce qu'il y a de plus infirme aux yeux du monde, pour confondre ce qu'il y a de plus superbe et de plus terrible dans le monde.

2° Mais quel est le but vrai de cette dévotion inspirée du ciel? Ah! il n'est pas moins noble, pas moins

divin, que son origine même! Vous allez le comprendre. Qu'est-ce qui fait l'hérésie, l'incrédulité, l'impiété, Mes Chers Frères? C'est l'ignorance de l'esprit et la corruption du cœur : *Alienati à vitâ Dei per ignorantiam quæ est in illis, propter cæcitatem cordis ipsorum.* On avance des erreurs, ou l'on nie des vérités de foi, par ignorance : et ensuite l'orgueil fait qu'on ne démord point de ses aberrations; mais qu'on se révolte contre l'Autorité enseignante; et enfin la corruption des mœurs, punition et suite ordinaires de l'orgueil, empêche de revenir à la droite voie.

Or, à ces deux grandes sources d'empoisonnement moral, quel peut être le remède? L'instruction religieuse et la sainteté de la vie. Et par conséquent, instruire les populations égarées par l'incroyance, gâtées par l'hérésie, séduites par l'impiété; et, par l'instruction, qui est la vie de l'intelligence, les ramener doucement à la saine morale, qui est la vraie vie du cœur; voilà le double antidote, efficace pour préserver, ou pour guérir, des mortels poisons de l'hérésie, ou de l'incrédulité. Et tel est aussi le double but de la divine institution du Rosaire. Car, qu'est-ce qui peut donner à l'homme la connaissance réelle et les saintes vertus de la Religion? C'est principalement la méditation approfondie des grands mystères, qui sont le fond, la base et la vie de notre foi.

Eh bien, par la dévotion bien comprise du Rosaire, dans la récitation de sa première partie, ou du premier chapelet, qui n'en est que le premier tiers, pendant que, de bouche, on récite de saintes prières, on médite, dans le fond de son cœur, les cinq premiers mystères, qu'on nomme *joyeux*, et qui sont : L'Annonciation de Marie et l'Incarnation du Verbe, la Visitation, la Naissance de l'Homme-Dieu, sa Présentation au temple, avec la Purification de sa divine Mère, et enfin Jésus perdu et retrouvé au temple. Dans la seconde partie, ou deuxième chapelet, l'on considère, pendant que les lèvres prient, les cinq mystères qu'on appelle *douloureux :* L'Agonie de Jésus au Jardin des Olives, sa cruelle Flagellation, son Couronnement d'épines, sa Marche et son Crucifiement au Calvaire, et sa Mort sur la croix. Enfin, dans la troisième partie, ou troisième chapelet, l'on approfondit les cinq mystères *glorieux*, savoir : La Résurrection; l'Ascension du Rédempteur, la Descente de l'Esprit-Saint, l'Assomption et le Couronnement de Marie dans les cieux. Voilà les vérités joyeuses, déchirantes et glorieuses, que parcourt, que médite, une fois au moins chaque semaine, celui qui pratique la sublime dévotion du Rosaire. Car voilà le fond de cette noble pratique de piété. Et voilà aussi le moyen, ou jamais, de connaître les beaux mystères, qui sont bien la substance de tout le catholicisme.

Mais voilà aussi, Mes Chers Frères, le moyen infaillible de se retirer du vice, de se reporter et de s'avancer dans la voie des vertus chrétiennes. *Desolatione desolata est terra*, a dit Jérémie, *quia nullus est qui recogitet corde*. Toute la terre est désolée par le vice, parce qu'il n'est personne qui soit attentif aux vérités divines. Donc si on les médite, et surtout les plus touchantes, on se retirera des voies mauvaises, et l'on marchera vers la sainteté véritable. Or, c'est ce que fait le chrétien dévoué au saint Rosaire. Il passe en revue, et dans une contemplation affectueuse, les mystères si frappants, accomplis pour son salut. Et n'étant plus ignorant, il ne saurait, non plus, rester tranquillement méchant. Car peut-on demeurer orgueilleux, quand on médite chaque semaine les prodigieux abaissements du Verbe Incarné? Peut-on vivre rebelle aux préceptes divins, quand on considère si souvent Jésus obéissant jusqu'à la mort de la croix? Peut-on refuser à Jésus et à Marie ce qu'ils nous demandent, pour notre éternelle gloire, quand on les voit, l'un et l'autre, passer, pour nous sauver, par toutes les horreurs infinies du Calvaire? Et quand on contemple fréquemment Jésus et Marie, s'élevant en triomphe au plus haut des cieux, ne se sent-on point vivement excité à se dévouer courageusement à la vertu, pour gravir soi-même, pur et saint, les hauteurs éternelles? Oui, cela est incontes-

table. L'on ne saurait pratiquer, quelque temps avec intelligence, la dévotion du Rosaire, sans devenir plus instruit des grands mystères qui font l'essence de la Religion, et sans devenir meilleur. Tant il est vrai que cette dévotion est un vrai foyer, doublement puissant, d'instruction religieuse et de sanctification ! Et par conséquent rien de plus beau, rien de plus noble, que le double but où tend la sainte pratique du Rosaire.

3° Mais plus est grand, immense, le bien que veut réaliser une institution vraiment divine, plus doivent être simples et populaires les moyens qu'elle met en œuvre, pour y arriver. Eh bien, à ce cachet divin, reconnaissez encore le Rosaire comme l'œuvre du ciel. En effet, c'est tout le monde, mais c'est surtout le peuple, pauvre, ignorant, qu'il s'agit de préserver, ou de retirer de l'erreur, qu'il s'agit d'éclairer et de sanctifier.

Or, Mon Cher Auditeur, si, pour l'exécution d'un si noble dessein, il vous était donné d'offrir au public un livre à la portée de toutes les intelligences, où chaque âge, chaque état, chaque personne trouverait l'aliment dont son âme a besoin, où les simples puiseraient les hautes vérités de la foi, et les puissants mobiles de la sagesse chrétienne, et où les savants et les parfaits trouveraient sans cesse des lumières et des motifs, pour s'élever à une science et à une perfection

toujours plus hautes; vous, auteur d'un tel livre, vous croiriez avoir fait à la société un présent magnifique. Vous jugeriez insensé de blâmer votre ouvrage, déraisonnable même de le voir avec indifférence, et très-sage au contraire de le lire fréquemment.

Eh bien, le Rosaire, récité selon le noble but de son institution, nous offre précisément ces immenses avantages, et il les offre aux savants et aux ignorants, aux justes et aux pécheurs. En effet, après un signe de croix, qui est une consécration formelle de l'acte religieux qu'on va faire à l'adorable Trinité, le prélude, ou le début, de cette pieuse guirlande, c'est la récitation du Symbole des apôtres, la profession explicite de cette foi catholique, qui remonte au berceau du Christianisme, qui a traversé dix-huit siècles d'assauts et de combats, qui serre tous les vrais enfants de l'Église dans sa belle unité, et qui a toujours fait la confusion écrasante de ses ennemis. Cette adoration suprême de Dieu par la foi est suivie de l'Oraison Dominicale, une seule fois récitée en l'honneur de l'unité de la nature divine, mais qui revient à la tête de chacune des quinze dizaines, composant l'admirable couronne.

Et qu'est-ce de cette seconde prière? Mais c'est celle que le Christ apprit à la terre, et qui est l'abrégé pratique de toute la religion et de tout le culte chrétien.

C'est, en quelques mots, tout l'Évangile, dit saint Cyprien. Elle ne renferme pas seulement les hommages et les demandes que l'homme doit présenter à l'Éternel, dit Tertullien; mais encore, en abréviation, l'admirable doctrine et les divins préceptes du Sauveur. Cette belle prière, dit un grand maître, le célèbre Thomas à Kempis, égale en excellence tous les plus parfaits désirs des saints. Elle présente, en peu de mots, les louanges, les vœux, les gémissements, contenus dans les psaumes et les cantiques sacrés : elle demande tout ce qui est nécessaire pour cette vie, tout ce qui est bon et indispensable pour la vie éternelle : elle touche sûrement le cœur de Dieu; parce qu'il reconnaît dans l'âme qui la lui adresse, l'esprit et le langage de son Fils bien-aimé : elle élève, elle transporte le cœur de la terre au ciel. Aussi l'Église en fait-elle usage, avec un tremblement respectueux, au milieu de ses divins mystères; elle la met à la bouche, et, tant qu'elle peut, au cœur de ses enfants et de ses prêtres, plusiurs fois le jour; et c'est par elle que commence, que s'interrompt, que reprend et que finit, cet office majestueux que récitent, chaque jour, des millions de religieux et de ministres sacrés, dans toute l'étendue des deux mondes.

Après cette Oraison sublime, que la terre ne saurait trop redire, viennent trois *Ave*, ou la Salutation de

l'ange à la Vierge, répétée trois fois à la gloire de la Trinité des personnes de l'Être divin, et aussi pour en obtenir les trois vertus théologales, dont l'héroïsme fait les saints. Qu'est-ce encore de cette troisième prière? C'est l'hommage inouï, unique, d'un prince de la cour céleste à la plus pure des Vierges, pour ménager et résoudre avec elle le haut problème de notre universelle rédemption.

Le Très-Haut lui-même en a dicté les premières paroles : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes privilégiée et bénie par-dessus toutes les femmes. Sainte Élizabeth, inspirée du ciel, aux tressaillements prodigieux du saint précurseur, répétant, sans le savoir, les mêmes termes que Gabriel, a prononcé les paroles suivantes : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni à jamais sera le Fruit de vos entrailles. Et enfin l'Église, toujours conduite par le même Esprit-Saint, a suggéré le reste à ses fidèles enfants, pour écraser à jamais les blasphèmes de Nestorius : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant, et à l'heure de notre mort.

Puis, ce début si pompeux est terminé par la belle doxologie du *Gloria Patri*, etc., à la louange de l'auguste Trinité : doxologie qui finit également chaque dizaine subséquente, pour nous bien apprendre que

tout notre culte envers Marie doit nous mener à Dieu, et que c'est pour l'honneur de ses trois personnes divines, que tout commence et que tout finit dans la religion. Doxologie admirable, et que tout commentaire ne saurait rendre dans sa beauté ! Oui, gloire, bénédiction, amour à jamais à Dieu, Père éternel, auteur de tous les mondes, qu'il gouverne avec une régularité si étonnante ! Gloire, louange, amour à jamais à Dieu, Verbe et Fils coéternel, qui s'est fait chair et qui est mort pour sauver l'homme égaré et coupable ! Gloire, bénédiction et amour à jamais à Dieu, Esprit sanctificateur, qui inspira les Prophètes, forma pour notre salut le corps et l'âme de notre Sauveur, éclaira, transforma, embrasa les Apôtres, et dont l'assistance indéfectible dirige et soutient l'Église catholique ! Oui, Trinité indivisible, que gloire et actions de grâces vous soient rendues, maintenant, et à toujours, et au delà des perpétuelles éternités !

Et pendant que le chrétien, roulant sous ses doigts les pieuses dizaines de son rosaire bénit, adresse à Marie, à Dieu, à toute la Trinité, les magnifiques supplications qu'il renferme, son esprit et son cœur doivent, comme nous l'avons dit, méditer et creuser, approfondir et goûter les mystères si touchants de joie, de douleur et de gloire, qui sont l'histoire, et comme la moëlle, de tout le catholicisme. Et si cette sainte pratique est bien

comprise, bien observée, elle fait un bien incalculable aux plus petits, aux plus ignorants, qui, tout simples qu'ils sont, y comprennent et y puisent toujours beaucoup, mais plus encore aux érudits et aux avancés, qui, avec un bon cœur, y goûtent et y moissonnent chaque jour davantage : puisque les mystères qu'ils y savourent, tiennent de l'infinité de Dieu même, et que plus on y prend, plus on y trouve à prendre.

4° Aussi, Mes Chers Frères, cette dévotion si ravissante est-elle bien vite devenue générale dans l'univers catholique. Le peuple, qui, ayant plus de belle simplicité, plus d'humilité véritable, comprend aussi mieux et plus vite, que les savants orgueilleux, les choses divines, le peuple dès l'abord saisit, et adopta cette précieuse pratique. Et toutefois elle ne resta point dans le simple vulgaire. Le chapelet devint la parure des grands, des magistrats et même des guerriers, dans une grande partie de l'Europe. Les bourgeois et les gentilshommes le disaient, en allant aux champs, ou en revenant à leur demeure; les plaideurs au palais, en attendant leurs avocats, et les chrétiens de toutes les classes, en allant gagner des pardons aux églises éloignées, et en lointains pèlerinages, comme encore il y a cinquante ans, les héroïques Vendéens, en marchant aux combats.

Mais, de plus, les rois eux-mêmes ont donné l'exem-

ple. Blanche de Castille et son glorieux fils, saint Louis, disaient chaque jour le saint Rosaire. Louis XI en portait un sur sa poitrine, lorsque, vers la fin de sa vie, il se montrait de loin, sur les murs du Plessis, en costume de roi. Un roi d'Angleterre, Édouard III, donna son chapelet, enrichi de perles, à Eustache de Ribeaumont, chevalier de France, qui l'avait deux fois abattu. Les Suisses, à Grandson, trouvèrent, sous la tente ducale de Charles de Bourgogne, son *Pater*, ou chapelet, où les Apôtres étaient représentés en or massif. On sait que le fameux connétable Anne de Montmorency disait toujours son chapelet, en marchant à la tête de ses guerriers. Quelquefois, dit un historien de l'époque, il laissait un *Pater* en suspens, pour commander une évolution militaire, ou pour donner le signal de l'attaque; puis il achevait ses *Ave*, tant il était dévotieux! Un Rosaire bénit était attaché au glorieux pavillon amiral de Don Juan d'Autriche, à l'immortelle bataille de Lépante.

Un jour, dit le célèbre Père de la Rue, je fus admis à l'audience de Louis XIV. Je le trouvai récitant son chapelet; et, comme je lui en exprimais ma surprise, en même temps que ma joyeuse édification, le grand roi me répondit : Ne soyez point si surpris, mon père; je me fais gloire de dire mon chapelet. C'est une pratique que je tiens de la reine ma mère; et je serais

fâché de manquer un seul jour sans m'en acquitter.

Cette piété avait été aussi celle de Louis XIII, et de bien d'autres têtes couronnées; celle des Thomas d'Aquin, des Bonaventure, des plus grands docteurs; celle des François de Sales, des Vincent de Paule, des François Xavier; celle des Fénelon et des Bossuet. Quand le glorieux Apôtre des Indes parcourait, en les conquérant à Jésus-Christ, les vastes contrées de l'Orient, souvent ses catéchistes, ou d'autres chrétiens, venaient réclamer son merveilleux pouvoir de grand Thaumaturge, soit pour la guérison d'un malade, soit pour la délivrance d'un possédé, soit même pour la résurrection d'un mort. Et l'apôtre, trop pressé de son saint ministère, pour se rendre sur le théâtre indiqué, détachait le chapelet qu'il portait d'ordinaire à son cou, l'envoyait toucher aux malades, aux possédés, ou aux morts; et, comme dit l'Évangile, de Jésus lui-même : Ceux qui le touchaient, étaient délivrés des liens de la maladie, du démon ou de la mort : *Et quotquot tangebant, salvi fiebant.*

L'on a vu, une multitude de fois, les démoniaques, les possédés du démon entrer en fureur, à la seule vue d'un chapelet, et, à son seul contact, entrer dans d'affreuses convulsions, puis devenir comme roides morts, jusqu'à ce que l'on éloignait d'eux la pieuse couronne : tant le chapelet est redoutable aux princes des ténè-

bres ! L'on a entendu Satan, dans des adjurations, ou sous l'autorité des commandements qui lui étaient faits au nom du Tout-Puissant, avouer qu'après Dieu c'est Marie qui a toute sa haine, que son nom seul fait son effroi, et que la dévotion du Chapelet et du Rosaire arrache plus de victimes à l'Enfer, que toutes les autres pratiques pieuses. Et c'est pourquoi il n'y a plus aujourd'hui, dans le monde chrétien, une paroisse, ni une famille catholique, où l'on ne récite le Rosaire. Du nord au midi, du couchant à l'aurore, la couronne de victoire, descendue du ciel, roule ses saintes dizaines entre les mains de tous les vrais enfants de la foi. S'il y a quelques exceptions, elles se trouvent chez les bourgeois voltairiens, chez les faux philosophes et chez quelques dames mondaines, qui vivent dans l'idolâtrie de leurs sens : parce que dans l'orgueil, dans l'avarice, dans le sensualisme ; dans l'idolâtrie de la raison, des sens et des écus, il n'y a point de place, ni pour Dieu, ni pour Marie, ni pour le ciel !

5° Ce qui, malgré les moqueries stupides de l'hérésie et de l'impiété, ce qui engage, ce qui détermine tout vrai catholique à se dévouer à cette noble dévotion, ce sont les avantages immenses, les grâces spirituelles et innombrables, qui y sont attachées. Tous, nous offensons Dieu en bien des choses : *In multis offendimus omnes*. Et tous, trop souvent coupables, nous n'avons

que trop besoin d'indulgence pour nos fautes, sans cesse renaissantes. Aussi l'Église, toujours inspirée et conduite par l'Esprit-Saint, animée d'une tendresse maternelle pour le bien de ses enfants, l'Église, en approuvant, en recommandant le Rosaire, en a enrichi la pratique et les pieuses confréries de faveurs et d'indulgences considérables : au point que tout catholique, fidèle à son Rosaire, et à ses intérêts spirituels, peut obtenir, au moins deux fois par mois, la rémission de toutes les peines dues à ses fautes, toujours trop fréquentes, et s'il veut, s'assurer, à peu près, qu'à sa mort, il sera quitte des tourments du Purgatoire. Et sans doute ce sont là des avantages admirables!

De plus, l'Église excite, et a formé, dans presque toutes les agglomérations catholiques, des associations, des confréries du Saint-Rosaire; et les membres de ces glorieuses associations y trouvent encore des biens spirituels tout particuliers, et des plus considérables. En effet, ces confréries nous unissent, nous lient, nous mettent en relations, intimes et toutes spéciales, avec des frères chrétiens, qui font profession des mêmes saintes pratiques, qui se dévouent aux mêmes prières que nous, et pour nous, comme nous pour eux. Or, rien d'utile comme ces unions, toutes de piété et de charité, pour nous affermir dans le bien, et nous fortifier dans la vertu. Car au moral, comme au physique, l'union c'est la force.

Et l'on trouve dans la société des gens de bien, dans leurs saintes prières, dans leurs bons exemples, comme des parfums de sagesse et de justice, des encouragements et des secours, pour être soi-même meilleur.

En outre, dans cette société spirituelle du Rosaire, les prières, les bonnes œuvres, les mérites de chaque associé forment comme un trésor commun, qui appartient à tous, et qui profite à chacun. Nos prières sont trop souvent faibles, tièdes, languissantes. Si elles sont seules, solitaires, elles demeureront sans force, elles seront sans vertu, pour monter au ciel, et y toucher le cœur de Dieu. Et, au contraire, par leur réunion à celles de vos frères associés, elles participent à la bonté, à la ferveur, à la sainteté, aux mérites des autres. Il y a, et il s'opère une réversibilité de leur foi, de leur amour, de leurs saintes dispositions, en votre faveur et à votre profit spirituel. Leur abondance supplée à votre pauvreté, à votre infirmité personnelle : et secondées des leurs, vos pieuses dizaines arrivent toutes puissantes sur le cœur de Marie, et, par Marie, sur le cœur de Dieu même.

Tant que la santé dure, robuste, vigoureuse, c'est aisé de rire de la piété et des choses saintes. Mais vient, et vient bien vite, l'heure lugubre de la maladie, et celle encore plus effrayante de la mort! Et, à ce moment suprême, quand tout nous abandonne, quand ceux

mêmes qu'unit à nous la nature, se retirent de nous ; oh ! alors on ne rit plus ! On crie, au contraire, à la joie, au rire : Pourquoi m'avez-vous trompé ? Et l'on tremble, quand on voit qu'il faut marcher, sans remise, au terrible tribunal. Et qu'il est bon, qu'il est doux alors d'avoir autour de soi de charitables et pieux amis, de fidèles coassociés, qui nous assistent dans la lutte suprême, se réunissent auprès de notre lit de douleur, ménagent notre réconciliation avec le Seigneur, prient pour nous, aux moments de notre agonie et de notre trépas, se trouvent nombreux à nos funérailles, versent quelques larmes, et surtout de ferventes prières, sur notre tombe, et nous suivent par delà, au lieu lamentable des expiations, nous appliquent l'heureux suffrage, les indulgences si précieuses du Rosaire, qu'ils continuent à réciter pour nous, nous aident à satisfaire à la divine justice, ne nous délaissent point dans le Purgatoire, dans ce vestibule rigoureux du Ciel, mais nous introduisent enfin dans les immortelles splendeurs ! Oh ! oui, Mes Chers Frères, on est bienheureux, à la mort, d'éprouver ces immenses bienfaits d'une charité toute fraternelle, de la toute belle et tout avantageuse Association du Saint-Rosaire ! Et par conséquent, il est donc sage, il est donc dans nos plus chers intérêts de nous enrôler dans cette pieuse Confrérie, de nous réunir à cette sainte milice,

d'y donner notre nom, et aussi notre concours le plus religieux, pour y profiter de celui de nos frères. Et si déjà nous avons l'honneur d'en faire partie, d'y inviter, d'y engager ceux qui n'ont pas encore ce bonheur, de redoubler de zèle et de fidélité, pour les saints engagements que nous avons contractés, d'y donner le bon exemple à nos coassociés, et d'être toujours pieusement soigneux, et saintement empressés, pour recueillir les fruits infinis de cette magnifique association.

6° Toutefois, Mes Chers Frères, la paresse, l'incroyance, la suffisance, la sottise, d'un certain nombre de chrétiens croient avoir trouvé de bonnes raisons pour se dispenser de cette glorieuse pratique de piété ; et vous-mêmes, dans l'occasion, vous les entendrez se récrier, se défendre, même avec un air de triomphe : Le Chapelet! Tant de répétitions monotones, ennuyeuses, inutiles! Mais c'est de la folie !

Vous riez de nos répétitions, messieurs! Et vous en riez avec cette légèreté pitoyable! Et vous vous posez, aussi étourdiment, en contempteurs d'une dévotion universelle dans l'Église catholique! Ah! pauvres insensés! Mais est-ce que Jésus-Christ, votre Sauveur, n'a pas, lui aussi, au Jardin des Olives, répété, durant trois heures, la même prière? Et la même prière, entendez-vous, la même prière, pour la gloire de Dieu

son Père, pour votre propre exemple, et pour votre salut? Est-ce que, dans les hauteurs des cieux, les Anges et les Chérubins ne redisent pas sans fin, et d'une voix infatigable, et avec une félicité toujours croissante : Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées : *Incessabili voce proclamant* : *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus Dominus*, *Deus Sabaoth?* Est-ce que, dans la douleur qui vous oppresse, ou dans l'allégresse qui vous transporte, vous songez à rougir de répéter vos mêmes plaintes, ou vos mêmes cris de joie? Est-ce que, dans l'amour honnête, et même dans l'égarement de l'amour coupable, vous dites autres choses que ces mots : Je vous aime! Est-ce que vous vous fatiguez, est-ce que vous vous ennuyez à redire ce langage d'un cœur pur, ou même d'un cœur criminellement passionné? Donc si vous trouvez nos *Pater*, nos *Ave*, trop monotones, trop ennuyeux, c'est que vous n'aimez ni la prière, ni Marie, ni Dieu lui-même. Et si vous en êtes là, messieurs, songez-y; c'est très-grave!

Mais c'est trop simple! Et puis à quoi bon compter ainsi ses prières? Il n'est pas besoin de chapelet du reste pour cela. Dites des *Pater*, des *Ave*, tant qu'il vous plaira : Dieu les comptera bien sans vous!

C'est trop simple! Dites donc : Est-ce que Dieu et Marie ont besoin de vos beaux mots, ou de vos belles

phrases, si toutefois vous êtes capables d'en faire? Est-ce que toujours le langage de la vraie piété, de la supplication, de la confiance et de l'amour véritables, ne fut pas la simplicité même? Est-ce que ce n'est pas cette même simplicité qui en fait la convenance et la sublimité même? Le Paganisme et la Littérature même profane ont senti, et disent que la prière doit être simple et humiliée. Car les grands mots dont alors un suppliant remplit sa bouche, ne partent point d'un cœur que sa misère touche. Et, du reste, n'y a-t-il pas beaucoup plus d'ignorants, que de savants? Et faudrait-il, pour flatter votre vanité, que l'Église fît prier le peuple dans un langage, au-dessus de sa compréhension? Vous n'oseriez le dire.

Et pourquoi le chrétien tient-il à compter ses *Pater* et ses *Ave*, avec son Chapelet, ou son Rosaire? Est-ce pour que son Dieu en sache mieux le nombre? Il n'y a que l'ignorante impiété qui puisse avoir d'aussi stupides pensées! Car le Catholique, le plus ignorant, sait que Dieu voit tout, même ses plus secrets sentiments. Oui; et s'il compte ses prières sur cette guirlande bénite, qu'il roule entre ses doigts, c'est pour s'assurer lui-même qu'il remplit les conditions que l'Église a posées à la concession et à l'obtention de ses faveurs spirituelles. Et si vous, messieurs, vous comptez avec soin, non-seulement les pièces d'or, mais la plus me-

nue monnaie, qu'on vous remet entre les mains, pour vous assurer que vous avez votre compte ; ne trouvez donc point mauvais que le dévot au Rosaire s'assure aussi qu'il y met le compte, pour recueillir les biens immenses que lui accorde l'Autorité spirituelle.

Eh bien, soit ; mais qu'on laisse le Chapelet aux ignorants, aux enfants, aux bonnes femmes ; et qu'on ne l'impose pas, et même qu'on n'en parle pas, aux hommes instruits et raisonnables : ils n'en ont pas besoin, pour prier Dieu, ni la sainte Vierge, comme il leur convient !

Où avez-vous vu, messieurs, que l'Église impose à qui que ce soit la dévotion du Chapelet ? Je vous défie de le dire ! Le Chapelet, le Rosaire, sont des pratiques de dévotion, et non point d'obligation. Ils peuvent cependant devenir obligatoires ; mais quand ils nous sont imposés comme pénitence sacramentelle, comme œuvres satisfactoires, par le prêtre dépositaire des secrets de notre conscience. Hors ce cas, c'est à notre dévotion. Mais quand l'Église vous l'imposerait, messieurs, quel mal y aurait-il ? Je voudrais bien savoir, tout savants que vous êtes, ce que vous pourriez dire de meilleur et de plus beau, que le Chapelet ? Ce que vous pourriez faire de plus excellent, que de méditer les quinze mystères sublimes du Rosaire ? Oui, oui, esprits distingués, érudits, lettrés, philosophes, sa-

vants de ce monde, le Chapelet est une bonne et sainte pratique, pour les ignorants, pour la grande masse des chrétiens : parce que, s'ils ne peuvent comprendre ni approfondir d'autres ouvrages religieux, ils peuvent toujours méditer, entendre, et gagner quelque chose, en méditant le beau livre du Chapelet. Mais ce livre aussi est bon pour tous les jeunes gens, pour les hommes faits, même pour les savants, même pour les docteurs. Car il vous présente, messieurs, ce livre tout céleste, il vous offre à méditer des mystères ravissants, aussi élevés que les cieux, plus vastes et plus profonds que l'Océan, des mystères qui renferment des leçons, des beautés, des perfections infinies, des mystères que de plus grands docteurs que vous ont trouvés toujours plus instructifs, toujours plus charmants, à proportion qu'ils les ont creusés davantage.

Vous n'avez pas besoin du Rosaire, pour prier Dieu ni sa sainte Mère ! Et que voulez-vous donc, ou plutôt, que pourriez-vous dire de meilleur à Dieu, que la prière que son divin Fils vous a lui-même enseignée? Et quoi encore de plus convenable pourriez-vous adresser à Marie, que la salutation même de l'Ange, et dont les paroles viennent de Dieu même, et de l'inspiration de son divin Esprit? Vraiment, il vous sied bien d'avoir la prétention d'honorer Dieu et de toucher son cœur, par des prières plus parfaites que

celles qu'il a lui-même révélées ! Vous savez sans doute mieux que Dieu, comment il faut lui parler à lui-même, et à sa divine Mère ! Ah ! pauvres penseurs, pauvres savants d'un jour, ne voyez-vous donc pas qu'il ne peut y avoir qu'un sot et aveugle orgueil qui vous empêche de trouver beau et bon ce que Dieu lui-même a réglé pour son culte, pour sa gloire et votre salut ! Au moins vous, Mes Chers Frères, sachez comprendre l'imbécillité de toutes ces misérables objections de la lâcheté, de l'incroyance, de la corruption du cœur; et, en les couvrant de votre noble dédain, dévouez-vous avec sagesse à une dévotion si honorable et si salutaire.

7° Il n'y a rien, comme les bienfaits, pour toucher le cœur et ravir la reconnaissance et tout l'amour de l'homme. Les animaux eux-mêmes, et jusqu'aux plus féroces, sont sensibles à la bonté; et l'on en a vu, parmi ceux qu'on en croyait le moins susceptibles, comme les lions et les serpents, se laisser charmer, attacher, dominer entièrement par la bienfaisance de l'homme. Quand même il est question de la plus délicate, comme de la plus impétueuse de toutes les passions, l'on ne dit point : Est assez aimable, qui est assez beau ; non, mais : Est assez beau, est assez charmant, celui qui est assez bon : *Sat pulcher, qui sat bonus*. Par quoi l'on avoue que c'est surtout la bonté qui séduit, qui prend et emporte le cœur.

Or, Mes Chers Frères, qu'est-ce que le chrétien qui récite et médite bien son Rosaire, qu'est-ce que ce chrétien trouve, voit et admire, en Jésus et en sa divine Mère? Un enchaînement infini de bontés touchantes, de miséricordes les plus entraînantes, de tendresses toutes puissantes, pour attendrir et enlever son cœur. Il contemple, dans l'Annonciation et l'Incarnation, la virginité et l'humilité de Marie, si belles, si attrayantes, qu'elles attirent en son sein le Fils de Dieu, et qui doivent bien aussi attirer nos cœurs à l'admirable Vierge; et, en même temps, l'amour infini du Verbe éternel, qui épouse et s'identifie notre nature, et devient notre semblable, notre ami, notre frère, pour nous relever et nous sauver. Il contemple, dans la Nativité de l'Homme-Dieu, tous les abaissements, tous les sacrifices, tous les dévouements, tous les bienfaits commencés pour notre commune Rédemption; et, dans tous les autres mystères, poursuivant le cours de sa vie divine, il arrive au Golgotha, où il voit tous ces mêmes sacrifices infinis, continués et consommés pour notre salut. Et à cette vue le chrétien est obligé de s'écrier, avec le grand Apôtre : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me :* Il m'a aimé moi-même d'un amour tout spécial, et il s'est livré pour moi personnellement, et je ne saurais reconnaître son amour immense, qu'en lui donnant tout le mien!

Je ne pousse pas plus loin cette considération des quinze mystères, qu'offre cette dévotion aux pieuses méditations des chrétiens. Vous entrevoyez suffisamment à quels vastes et sublimes développements elle ouvre la voie. Le plus magnifique discours même n'y suffirait pas. On a écrit des centaines de volumes sur les amabilités de Jésus-Christ ; et l'on n'a pas épuisé la matière; car elle est infinie! Et toutefois on en trouve non-seulement les grands traits, mais toute la profondeur et toute l'infinité même, dans les quinze mystères du saint Rosaire. Et aussi, plus un cœur chrétien creuse cette mine admirable, ou plutôt, plus il se plonge dans cet Océan, sans fond et sans rivages, des bienfaits et des enseignements infinis de Jésus et de Marie, plus il y découvre tous les trésors cachés de la vraie science et de la suprême sagesse de Dieu, et plus aussi il se sent porté à aimer l'Homme-Dieu et son auguste Mère.

Car si la volonté est une puissance aveugle, qui ne marche, qui n'aime, ou ne hait, qu'autant que l'entendement l'éclaire, il est moralement impossible aussi qu'une fois inondée de si grandes lumières, sur l'amour et les bienfaits infinis que nous devons à Jésus et à Marie, il est comme impossible que notre volonté ne se détermine pas enfin à aimer, de toute sa force, notre divin Sauveur, et son admirable Mère. Malheureux ! dit à Dieu saint Augustin, malheureux celui qui sait tout

et qui ne vous connaît pas : *Infelix homo qui, sciat omnia, te autem nescit!* Heureux, au contraire, celui qui vous connaît, quand même il ignorerait tout le reste : *Beatus autem qui te scit, etiam si illa nesciat.* Eh bien, ce malheur lamentable d'ignorer Dieu n'est pas celui du chrétien dévoué au Rosaire. Au contraire, avec ce livre, si simple et si sublime, il médite et il connaît son Dieu, il connaît sa divine Mère, autant qu'il en est capable ; et, les connaissant, il les aime de toutes les puissances de son âme.

Aimons donc, Mes Chers Frères, et aimons tous cette ravissante dévotion du saint Rosaire ; cette dévotion qui vient du ciel, qui a foudroyé l'hérésie, dont le noble but est l'instruction et la sanctification des chrétiens, et par des moyens si excellents, ou par des méditations et des prières si parfaites ; cette dévotion, qui n'est point seulement populaire, mais qui est devenue celle des plus nobles guerriers, des plus grands rois et des plus illustres docteurs, qui est aussi répandue que l'Église catholique, et qui est enrichie de faveurs et d'avantages immenses, pour cette vie et pour l'éternité. Méprisons les sots discours de la lâcheté et de l'impiété. Que jamais la paresse, ni l'orgueil, ni le vice, ni le respect humain, ne puissent nous détourner d'une pratique si glorieuse, si instructive, si salutaire!

Aimons, oui, aimons à méditer les divins mystères

si beaux, si encourageants, par lesquels s'est opérée notre Rédemption. Aimons à redire, comme de fidèles échos, et à renvoyer vers le ciel les saintes paroles qu'il a laissé tomber sur la terre. Aimons, dans de sérieuses réflexions, à suivre souvent, pas à pas, notre Rédempteur et notre modèle, depuis son Incarnation jusqu'à son retour dans les Cieux, et à contempler aussi notre divine Mère, depuis son Annonciation jusqu'à son couronnement dans les éternelles splendeurs. Et parce qu'il nous faut des forces surnaturelles, pour imiter leurs parfaits exemples, en les méditant, prions de toute notre âme, pour obtenir les secours nécessaires à leur véritable imitation; et appliquons-nous ensuite avec courage, avec persévérance, à faire revivre en nos cœurs et en nos mœurs, au moins les principales vertus de Jésus et de Marie.

Ainsi le Chapelet, le Rosaire, seront vraiment des couronnes de gloire en nos mains, comme dans celles de Dieu. Le Chapelet sera pour nous comme le pendant de la Croix, l'abrégé du Christianisme, le foyer de la lumière religieuse et de l'amour divin, le symbole de notre piété et de notre courage comme chrétiens, notre couronne de victoire dans nos combats, notre diadème d'honneur dans l'immortelle société des Saints. Ainsi soit-il!

VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE.

LE SAINT SCAPULAIRE.

Son origine, son but, ses avantages. Images et médailles de Marie. Médaille miraculeuse. Conséquences.

Cum simplicibus sermocinatio ejus :

Ses confidences divines sont pour les âmes simples. (Proverb., cap. v, 32.)

Il est, Mes Chers Frères, une différence incommensurable entre les jugements de Dieu et ceux de l'homme. Nous nous laissons tromper par de brillants dehors : le Seigneur sonde les cœurs et les reins. Souvent le monde admire et applaudit des grandeurs apparentes, qui ne sont qu'abominations aux yeux de l'éternelle Sagesse. Et il est au contraire des âmes ignorées, inconnues, qui passent la majeure partie de leur carrière mortelle, dans l'étable, ou sur le Calvaire, ou même jusqu'au fond des plaies de leur bien-aimé Sauveur, qui sont même méprisées du monde, et qui sont grandes et toutes-puissantes devant Dieu.

Eh bien, qu'à ces âmes, toutes de simplicité, d'humilité et d'amour, Dieu ait voulu donner, dès ici-bas,

un rayon précurseur de ses éternelles clartés, que le Dieu qui résiste aux superbes, tandis qu'il donne ses grâces aux humbles, ait révélé aux petits ses secrets, et leur ait accordé ses faveurs, de préférence aux suffisants et aux orgueilleux du monde; il n'y a rien là que puisse contredire la plus sévère raison, ni même qui doive nous étonner. Les secrets, les faveurs de l'amitié, n'est-ce pas pour les vrais amis? Ne faut-il pas que le véritable amour sache tout, et qu'il l'apprenne de la bouche même de celui qu'il aime? Si le monde en est jaloux, s'il s'en offense, s'il n'y comprend rien, tant pis! Qu'il devienne humble, simple, dévoué à Dieu, et il recevra les confidences et les faveurs divines.

Dieu donc, Mes Chers Frères, nous ayant révélé qu'il abaisse sa puissance infinie, jusqu'à la remettre à la disposition de ceux qui le craignent : *Voluntatem timentium se faciet Dominus :* et, à plus forte raison, qu'il la confie à ceux qui l'aiment, il n'y a rien d'étonnant, au point de vue de la foi, il n'y a même rien que de naturel, à ce qu'une âme simple et pure, inconnue des mondains, mais fort bien connue de Dieu et de ses anges, une pauvre bergère de Domremy, ou de Nanterre, un pieux et modeste moine, une humble religieuse, ensevelis dans les profondeurs d'un cloître, ou cachés au fond d'une campagne obscure, aient des apparitions,

des révélations, des confidences célestes, lors même qu'ils ne sauraient ni lire, ni écrire; parce qu'alors n'en paraît que mieux l'intervention divine. Oui, oui, Père saint, disait Jésus-Christ à son Père éternel, je vous loue et vous bénis, de ce que vous avez dérobé vos mystères aux habiles et aux prudents du siècle, tandis que vous les avez notifiés aux humbles et aux petits : *Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.*

Or, nous touchons, Mes Chers Frères, à quelque chose de semblable, et, pour y préparer votre foi, j'ai dû commencer par les observations qui précèdent. Il s'agit de nouvelles expressions de notre piété filiale envers Marie. Il s'agit du Scapulaire, d'images, de médailles bénites, de médailles miraculeuses, toutes choses que l'impiété traite de vaines amulettes, et de bigoteries extravagantes. Et nous allons voir qui est-ce qui se trompe, des censeurs irréligieux, ou des pieux enfants de la foi catholique.

O Marie! le serpent infernal continue à dresser ses embûches autour de vos talons. J'ai entrepris de venger votre gloire et votre culte, même dans ce que les suppôts de Satan y trouvent de moins noble et de plus petit. Obtenez de l'Esprit-Saint, à votre pauvre serviteur, et à tous ceux qui m'écoutent, un rayon de lumière, qui nous fasse démêler la vérité, des mensonges

de l'enfer, et des moqueries insensées de tous ceux qui s'en font les échos. *Ave, Maria.*

1° Entre les montagnes fameuses de la Palestine, il en est une très-renommée, et qui tient au sujet qui nous occupe; c'est le mont Carmel. Son extrémité septentrionale vient se baigner dans la Méditerranée, en la dominant par un promontoire, haut d'environ trois cents mètres, sur la pointe duquel s'élèvent et se dessinent de loin, aux regards du voyageur fatigué et du navigateur en péril, le monastère et l'église de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Cette montagne fut la demeure privilégiée des Prophètes de l'ancienne Loi. Dans ses flancs étaient creusées des grottes nombreuses, qui leur tenaient lieu de maison et d'oratoire; et qui, depuis Jésus-Christ, ont servi de retraite à un grand nombre de pieux solitaires. On y en remarque, encore aujourd'hui, spécialement deux, que l'on visite avec respect : c'est celle d'Élie, renfermée dans l'église actuelle; et celle de l'École des prophètes, et qui a douze mètres de long, sept de large, et cinq de haut. C'était là qu'Élie et d'autres grands prophètes réunissaient leurs disciples. C'est là aussi, selon la tradition, que la Sainte Famille, revenant de l'exil de l'Égypte, s'arrêta pour passer la nuit. Et c'est là enfin qu'a été élevée la première chapelle, ou la première église, en l'honneur de Marie, après

sa glorieuse Assomption, l'an 83 de Jésus-Christ.

Durant le cours du treizième siècle, un saint homme, nommé Simon Stoch, d'origine anglaise, menait, sur cette montagne, chère à Marie, une vie tout angélique, avec ses frères dans la foi, dits *frères de Notre-Dame du Mont-Carmel.* Ce religieux, d'une éminente piété, élu supérieur général de son ordre (l'ordre des Carmes), se vit favorisé de visions célestes. La sainte Vierge lui apparut, et lui donna un Scapulaire, qu'elle lui laissa entre les mains, comme une preuve indubitable de son apparition, et comme un modèle de celui qu'elle voulait voir porter, en signe de sa protection toute spéciale, à tous les enfants du Carmel. Et c'est jusqu'à cette époque que remonte l'institution de la Confrérie du saint Scapulaire. (Voir Godescard, Bouvier, etc.)

Launoy a attaqué la vérité de cette vision de Marie à son saint Serviteur. Mais l'illustre et docte Benoît XIV l'a réfuté, d'une manière victorieuse, dans son grand ouvrage de la Canonisation des saints, et encore dans son Traité des fêtes catholiques; et le docte Pontife y établit, comme certaines, l'apparition de la divine Mère, et sa donation du saint vêtement du Carmel. L'on ne saurait toutefois révoquer en doute l'existence de la Confrérie du saint Scapulaire, ni son authenticité bien et dûment approuvée, par plus de six Pontifes Souverains, ni les faveurs spirituelles dont elle jouit, ni sa

fête annuelle au 16 juillet, sous le titre de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Il y a plus. Au temps d'Honorius III, on sollicitait fort ce Pontife de supprimer cet ordre, inconnu en Europe, et qu'on lui peignait comme peu en harmonie avec les dispositions des peuples catholiques. Comme Honorius flottait dans l'irrésolution, notre miséricordieuse Mère lui apparut, lui ordonna formellement d'accueillir avec faveur et l'Ordre lui-même et les frères qui le composaient; de plus elle déclara doter elle-même cet ordre bien-aimé de nombreux priviléges, et pour la vie présente, et pour la vie future; promettant aux fidèles, qui, enrôlés sous les livrées du saint Scapulaire, se voueraient à quelques mortifications, réciteraient quelques prières à son honneur, et garderaient, selon leur état, la chasteté chrétienne, de les consoler et de les soulager, par sa tendresse maternelle, au Purgatoire, et de les en retirer bientôt, par son intercession toute-puissante, pour les conduire en la céleste patrie. (Légende du Brév. Rom. au 16 juillet.)

Voilà, chrétiens, l'origine toute merveilleuse du saint Scapulaire. Il en est donc de ce nouvel emblème de la dévotion à Marie, de ce lien de piété filiale envers elle, comme du saint Rosaire. Ici encore tout est prodigieux, céleste, divin, dans son origine. C'est Ma-

rie qui a révélé et donné le saint Scapulaire à un Saint Religieux de la plus éminente piété; sur le sommet d'une montagne qui lui est consacrée, et d'où l'on domine au loin la terre et les mers; où vécut ce que l'ancienne Loi eut de plus parfait; où fut érigée la première église à la gloire de la divine Mère; où s'est réuni, dès l'abord, fuyant les persécutions judaïques, ce que la Palestine eut de plus dévoué à la perfection évangélique et au culte de Marie. C'est sur cette montagne sanctifiée que la Vierge apparaît à un saint canonisé, dont la sainteté a été constatée par des miracles, antérieurs et subséquents à sa mort. Car ce n'est qu'après ces preuves d'une sainteté incontestable que l'Église canonise ses saints enfants. Donc saint Simon Stock n'a pas menti. Donc le saint Scapulaire, qu'il a établi, comme l'ayant reçu de la Reine du Ciel, a vraiment cette origine céleste.

Et qu'est-ce que l'incroyance peut contester dans ces faits merveilleux? Est-ce la possibilité de l'apparition de la sainte Vierge? Mais, dans le cours des âges chrétiens, elle a apparu des milliers de fois à une foule de saints personnages, de tous rangs et de toutes conditions. (Aux Stanislas Koska, aux Bergère de Domremy, aux de Ratisbonne, etc., etc., etc.) Est-ce la convenance de l'institution du saint Scapulaire? Mais depuis quand est-ce aux impies à juger de la convenance des

pratiques religieuses, et de la sagesse de leur établissement? Ah! si c'était à eux à décider de ces choses, saintes et sacrées, il y a longtemps qu'ils auraient relégué dans l'empire de la lune, et la confession, et tous nos sacrements, et le Décalogue, et même tout le symbole catholique!

Les nobles, les grands de la terre, parent de leurs livrées les derniers valets qui sont à leur service. Les rois des nations couvrent d'habits distinctifs, et leurs premiers ministres, et tous les serviteurs de leur maison, et tous les gouverneurs de leurs provinces, et jusqu'aux moindres dignitaires, qui participent de leur autorité; et cela, comme marques du pouvoir qui leur est confié, et comme signes aussi de la protection royale, qui les couvrirait au besoin. Joseph en Égypte se vit paré du collier d'or des Pharaons; Daniel se vit décoré de celui de Balthasar; Mardochée se vit couvert du manteau royal d'Assuérus. Et Marie, Mes Chers Frères, Marie, ayant une famille, spéciale et toute dévouée, dite *des frères de Notre-Dame du Mont-Carmel*, Marie aurait commis une inconvenance, en parant de ses pures et blanches livrées, en ornant du saint Scapulaire, les membres de sa famille chérie, et tous ceux qui, dans la suite, voudraient s'y enrôler! Le penser, serait une complète absurdité.

Et qu'est-ce qui distingue donc cet habit virginal,

dont elle a gratifié ses affectionnés enfants? Sur une de ses parties se trouve représentée la douce image de la Vierge bénie, et, sur l'autre, les monogrammes de Jésus et de sa divine Mère. C'est-à-dire : ceux qui sont de la grande famille du Carmel, ou de la sainte Confrérie du Scapulaire, Confrérie aujourd'hui vaste comme le monde, tous ces pieux chrétiens sont spécialement dévoués et consacrés à Jésus et à Marie. Et, de plus, l'auguste Vierge, en les couvrant de son image, les prend sous sa protection toute miséricordieuse et toute-puissante, les déclare ses serviteurs favoris, ses enfants privilégiés, placés sous sa défense toute spéciale, et s'engage, tant qu'ils seront fidèles à leurs engagements, à être leur Mère, leur protectrice toute zélée en ce monde et en l'autre. Or qu'y a-t-il en cela qui ne soit parfaitement juste, et saintement respectable?...

2° Mais vous me demanderez peut-être quel est le but d'une semblable dévotion; et quelle utilité elle peut avoir? Il est, Mes Frères, tout près du trône des grands monarques de ce monde, à côté de ce qu'on appelle leur maison, ou leur cour, comme une maison, ou cour secondaire : c'est celle de leur royale épouse. Celle-ci, en effet, qu'elle porte l'auguste nom de reine, ou d'impératrice, a son monde particulier, ses dames d'honneur, ses suivantes, ses intendants, ses officiers

spéciaux, ses courtisans. Et, néanmoins, sa maison n'ôte rien, ne diminue rien à la dignité de la maison, ou de la cour du monarque. Au contraire, elle l'embellit, la rend plus majestueuse et plus aimable. Ceux qui composent cette cour de l'épouse du souverain, n'ont d'influence, ou de crédit, que par leur souveraine ; mais ils n'en sont pas moins tout aises, et tout fiers, d'être, et de se maintenir, en ses bonnes grâces : parce qu'ils ont la juste confiance de s'avancer, par celles-ci, dans les faveurs mêmes du Souverain.

Eh bien, appliquez cette comparaison à la cour de Marie, ou à la Confrérie du saint Scapulaire. Le souverain de tous les mondes a sa Cour céleste, première et suprême, et dont sa divine Mère fait partie elle-même, avant toutes les plus brillantes hiérarchies. Mais ceci n'empêche point que Marie, Reine de la Terre et des Cieux, n'ait aussi sa cour, ou sa famille spéciale, au ciel et sur la terre. Et ceux qui, dès ce monde, ont l'honneur d'en faire partie, une fois établis, et en se conservant, dans les saintes grâces de leur Souveraine, sont bien assurés d'être, et de s'élever bien haut, dans les faveurs immortelles du souverain Roi. Et tel est le noble but que désirent atteindre, et qu'atteignent heureusement, les membres de la Confrérie du Carmel. Ils aspirent à être de la famille privilégiée de la Reine du ciel, de sa maison, de sa cour chérie ; et s'ils font ce

qu'ils promettent, en recevant le saint vêtement qui leur est donné, ils sont sûrement les favoris de Marie et de Dieu même.

En effet, en entrant dans l'association du Carmel, on se propose de pratiquer, chaque semaine, quelque pénitence, quelques actes de mortification, en rapport avec son état et ses forces ; de réciter tous les jours quelques prières à Marie; afin d'obtenir, par sa médiation maternelle, le secours divin, pour éviter le péché, et s'élever à la vertu, et surtout à celle qui coûte le plus à notre nature dégradée, l'héroïque chasteté ; et enfin de gagner les grandes indulgences, les faveurs spirituelles, précieuses, immenses, que l'Église offre et accorde aux associés du Scapulaire.

Or, Mes Frères, est-ce que ce n'est point là un noble dessein, un but saint et tout divin ? Sans aucun doute. Quand on se tient habituellement dans l'esprit de pénitence, et qu'on s'impose fréquemment quelque satisfaction à la suprême Justice; quand on demande tous les jours des forces au Ciel, pour combattre ses passions et en triompher, et qu'on se dévoue, avec un généreux courage, aux vertus les plus coûteuses à nos tristes penchants ; quand on est zélé à se purifier souvent, pour mériter les avantages innombrables dont est dotée la société du Scapulaire : on peut dire alors qu'on ne se traîne pas terre-à-terre, avec la masse des pé-

cheurs; mais qu'on lutte, qu'on combat contre soi-même, qu'on se fait une guerre courageuse, et qu'on s'élève chaque jour, de quelques degrés, dans la belle région des vertus chrétiennes. C'est-à-dire : on peut se rendre le témoignage glorieux qu'on se purifie, qu'on expie ses fautes, qu'on se libère envers la justice divine, par les indulgences toujours nouvelles qu'on reçoit du trésor de l'Église, qu'on se sanctifie de plus en plus, et qu'on marche vraiment vers le terme sublime pour lequel Dieu nous a placés en ce monde, et qui n'est autre que lui-même et sa possession éternelle. Et, de toute évidence, ce but est grand, excellent, parfait; puisqu'il est Dieu même. Et tel est le but suprême que poursuit la pieuse association du Scapulaire, en se couvrant du manteau virginal de Marie, comme d'une cuirasse impénétrable aux traits empoisonnés de Satan. Et, par conséquent, le but définitif de cette sainte Confrérie est d'une dignité telle, qu'il n'y a rien au-dessus, ni sur la terre, ni dans les cieux.

3° J'arrive aux médailles, aux images de Marie. Saisissez vite le peu que je veux vous en dire. Dans le monde, vous ne blâmez point, vous admirez au contraire, le jeune homme qui porte sur lui le portrait, l'image d'une personne aimée, et réciproquement. Vous aimez, vous louez un fidèle époux, qui conserve et qui regarde, souvent, avec amour, le portrait de son

épouse absente, et encore réciproquement. Vous célébrez, vous bénissez la piété filiale des sages enfants, qui conservent et qui vénèrent religieusement les tableaux, qui leur représentent les traits, le regard, le sourire de leurs parents chéris. En un mot, dans le monde, on admet, on exalte le culte de l'amitié, de la reconnaissance, et de leurs doux souvenirs.

Or tout chrétien a une Mère adoptive, et une Mère qui nous a aimés, et qui nous aime, comme jamais mère n'aima, ni n'aimera, son unique enfant! Une Mère toute sainte, toute parfaite, toute dévouée à notre bonheur, commun et particulier. Une Mère toutefois éloignée de nous; mais qui n'en est que plus entièrement, et que plus puissamment, consacrée à nos plus précieux intérêts, du monde présent, et du monde éternel. Et cette Mère, si bonne, si tendre, si miséricordieuse, qui a tant souffert pour nous, qui nous continue un amour si constant, si inquiet, si puissant, vous la connaissez : c'est Marie !

Eh bien, les âmes chrétiennes, les bons cœurs, tiennent justement à l'image de Marie, ou aux médailles bénites, qui leur redisent les bienfaits et l'amour de cette incomparable Mère. Ils se font gloire et bonheur de la porter sur leurs personnes, de la presser sur leurs cœurs, sur leurs lèvres, en signe de respect, de gratitude et de tendresse filiale. De plus, cette douce image

de la divine Mère, ils le sentent bien, les excite puissamment à l'horreur du vice, à la fuite de toute faute grave, et les encourage au contraire à l'innocence, à la pureté, à toutes vertus. Et enfin, cette même image, redoutée de l'Enfer, est, pour les vrais chrétiens, qui s'honorent de la porter sur leur poitrine, un bouclier protecteur, qui les défend contre les assauts des démons.

Et pendant que notre piété pour les saintes images de notre céleste Mère, est pour nous si juste, si édifiante, si salutaire, à tant de titres, les impies, les incroyants du siècle viendront en faire des moqueries, des dérisions! Allez donc, misérables philosophes, qui méconnaissez, qui voulez supprimer le culte des plus justes souvenirs, qui tuez les élans les plus nobles, les plus précieux des bons cœurs!... Mais que dis-je? Que vois-je briller à vos doigts, censeurs téméraires de la piété catholique? C'est un anneau nuptial, c'est une alliance, c'est un charmant souvenir d'une personne chérie. Et, homme inconséquent, vous osez condamner le chrétien, qui garde sur lui l'image de la meilleure, de la plus vénérable de toutes les mères! Que vois-je aussi dans vos temples, vous, protestants, qui blâmez chez nous les images du Christ, de la Vierge et des saints, et le culte que nous leur rendons? Mais ce sont, dites-vous, des médaillons, des bustes, des tableaux, des statues,

de nos plus illustres coreligionnaires, qui nous rappellent leurs talents, leur science, leurs belles actions, et qui nous provoquent à les imiter... Eh! calomniateurs, en contradiction avec vous-mêmes, vous faites chez vous ce que vous censurez chez nous! Vous tapissez les murailles de vos temples des images d'hommes sans sainteté, sans vertus; et vous calomniez, vous réprouvez, parmi les catholiques, les images de la sainteté la plus réelle, de toutes les plus parfaites vertus! Assez, assez, protestants incrédules, illogiques et menteurs, votre impudent babil ne nous en imposera pas! Notre piété à porter sur nous, et à vénérer, l'image bénie de notre divine Mère, cette piété est trois fois sacrée. Nous nous en faisons trois fois honneur! Nous la garderons, avec un dévouement trois fois religieux!

L'Enfer n'a pas trouvé de moyen plus propre à se consoler de la ruine de l'idolâtrie, que de faire une guerre à mort aux images sacrés de Jésus et de Marie. Il les a maudites, par la bouche d'une foule d'hérétiques. Il les a déchirées et brûlées, par la main d'une foule d'hérésiarques. Il les a fait condamner, par les décrets sacriléges de cinq empereurs iconoclastes. Eh bien, plus l'Enfer a déployé de rage et d'efforts, pour en bannir l'usage de la piété chrétienne, plus ces images sont devenues chères aux serviteurs de Marie. Sainte Edwige, duchesse de Pologne, portait, avec tant

d'amour, l'image de Marie, enchâssée dans un anneau, que, même après sa mort, il fut impossible de la lui arracher. Saint Louis portait une même image suspendue à son cou. C'était son bouclier dans les combats, et l'objet de sa filiale vénération, au sein même des plaisirs de la chasse; et tandis que ses courtisans poursuivaient avec ardeur le sanglier, ou le cerf aux abois, le saint roi s'agenouillait pieusement devant l'image de Marie, et lui faisait l'hommage de son cœur. Laissons, Mes Frères, laissons railler et déraisonner l'hérésie et l'impiété; et, comme le saint roi dont s'honore la France, honorons-nous aussi, en vénérant notre céleste Mère, jusqu'en ces douces et bien-aimées images.

4° Mais, nous reproche l'incroyance, vous poussez votre piété pour l'image de Marie, jusqu'à l'excès, jusqu'au ridicule. Vous croyez à la médaille miraculeuse; vous la prônez, vous la propagez comme telle. Et si ce n'est là du fanatisme, c'est au moins une sotte crédulité.

Pour répondre à cette objection, je cite les faits. Les voici. C'était vers la fin de 1830 : année d'humiliants souvenirs! En trois jours, trois générations de rois sont chassées du sol de France. Le trône antique des Charlemagne, des saint Louis, des Henri IV, croule soudain sous la chute inattendue de la royauté. Les

temples catholiques ont senti comme des oscillations, et, durant quelques semaines, nos saints autels ont tremblé. La hache des hommes impies s'est levée, prête à briser de nouveau nos tabernacles sacrés; et l'impiété triomphante, battant ses mains d'aise, a cru revenus ses jours de sang. Une loi du 8 décembre supprima tout à coup plusieurs fêtes, bien chères aux populations catholiques; mais surtout la plupart des fêtes de Marie, son Immaculée Conception, sa Nativité, son Annonciation, sa Purification, rentrèrent parmi les jours obscurs de l'année. En un mot, pour notre foi, l'avenir s'ouvrait triste et menaçant!

Eh bien, un jour de ces fêtes supprimées par la loi irréligieuse, une humble fille de Saint-Vincent-de-Paul, la sœur Sainte-Anne, fatiguée, comme Tobie, des œuvres de sa charité, va s'agenouiller dans la chapelle de sa Congrégation (rue du Bac); et là, elle gémit surtout de voir rayés, des jours solennels, ceux que la piété de nos pères avait consacrés à la divine Mère du Christ. Ah! disait-elle, en gémissant, dans l'élan de son pieux patriotisme, ah! si vous n'êtes plus, ô Marie! la patronne de la France, que deviendra notre infortunée patrie?

Tout à coup quelque chose de nouveau, d'inconnu, se passe dans la chapelle. Un frémissement de l'air, comme serait le bruit des ailes des anges, se fait en-

tendre de la sainte fille. Ses yeux aussi sont subitement frappés d'une vive et douce lumière; des parfums d'une odeur charmante lui semblent descendus des cieux; des délices ineffables inondent son âme, et, à travers ses larmes, douces comme elle ne les a jamais senties, elle voit des rayons éclatants briller sur l'autel. Au milieu de ces rayons lumineux, la fille de Vincent de Paul reconnaît la Vierge, telle que les peintres l'ont souvent représentée : debout, les pieds posés sur un globe, entouré de nuages, les bras tombant vers la terre, et des jets de lumière céleste partant de ses mains ouvertes et étendues, la tête un peu penchée en avant, paraissant écouter les prières des hommes, et une couronne d'étoiles rayonnantes autour de son front virginal.

Tu reconnais, dit alors, à la Sœur la voix d'un Ange, tu reconnais la Reine du ciel; et c'est elle vraiment. Les rayons, que tu vois partir de ses mains, sont le symbole des grâces qu'elle obtient aux mortels. Et en même temps la pieuse sœur voit écrits, en caractères brillants, ces mots : O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. Servante de Dieu et des pauvres, reprit, après une pause d'un instant, la voix merveilleuse qui avait déjà parlé, fille aimée de Marie, ta piété, ta charité t'ont fait trouver grâce à ses yeux. C'est pourquoi elle te commande de faire frap-

per une médaille, qui représente fidèlement la vision dont tu es favorisée. Et cette image bénite, indulgenciée, sera comme un bouclier protecteur, pour ceux qui la porteront, et qui diront, comme tu l'as vu écrit : O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. Cela dit, la voix fait silence, et tout disparaît.

Dire ce que la sœur Sainte-Anne, en ce moment, ressentit de vives et de délicieuses émotions, nulle langue humaine ne le pourrait ! Comment exprimer ce que Saul, converti aux portes de Damas, éprouva dans son cœur, et dans tout son être? Comme encore ce que sentit le jeune de Ratisbonne, dans la chapelle de l'*Ara cœli*, à Rome ? la voix de l'homme, même celle de ceux qui ont goûté ces merveilles, est impuissante à le notifier. Toutefois, après cette vision toute céleste, la sœur ayant bien réfléchi, devant Dieu, à ce qu'elle avait à faire, alla, quelques heures après, tout raconter, avec une parfaite exactitude, à son confesseur.

Celui-ci, en homme éclairé et prudent, lui conseille l'humilité et le plus profond silence. Et pour mettre encore mieux à l'épreuve la vertu de la religieuse : Craignez, ma fille, lui ajouta-t-il, craignez de prendre l'ombre pour la réalité. Vous êtes le jouet de vos propres pensées. Qui êtes-vous, du reste, pauvre pécheresse, pour vous croire favorisée de grâces extraordi-

naires, et vous donner comme l'organe des volontés du ciel ! Ah ! prenez garde ! l'orgueil est bien près de semblables illusions; et l'orgueil, c'est la chute et l'abîme ! Soyez donc humble, et taisez-vous.

La religieuse s'humilia profondément, suivit en toute ponctualité les sages conseils de son prudent directeur, et, pendant quelque temps, tout resta dans le silence. Au bout de quelques mois, voici une seconde et même vision, avec même ordre de faire frapper la pieuse médaille. Même récit en est fait au confesseur ; mêmes recommandations de la part de ce dernier; et encore même obéissance de la part de la sœur. Enfin voici une troisième apparition ; et à celle-ci la voix d'en haut dit à la religieuse ces paroles remarquables : Fille de Vincent de Paul, va de nouveau trouver ton confesseur, et dis-lui tout. Je te l'annonce, il n'ajoutera pas encore une foi entière à tes paroles. Cependant il craindra d'offenser, en résistant davantage, Celle qu'il honore lui-même, et il consultera le chef de l'Église de Paris. Le docte prélat, inspiré de l'Esprit-Saint, donnera son approbation. La médaille sera frappée, et une multitude d'âmes lui devront des grâces signalées, et même beaucoup, leur entrée au Ciel.

Et cette fois, en effet, tout se passa comme l'avait annoncé la voix céleste. Et depuis, la médaille miraculeuse fut frappée, distribuée de toutes parts, et au-

jourd'hui elle est répandue par millions sur toutes les parties du globe. Elle s'est multipliée comme les feuilles de nos forêts, se trouve semée partout, comme la poussière de nos champs, et il faudrait écrire des volumes, et encore des volumes, pour dire tous les prodiges de grâces et de conversion, qu'elle a obtenus sous tous les soleils. La sainte médaille, avec la douce image de Marie, les mains rayonnantes de bienfaits, et la courte prière : O Marie! conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous : a déjà traversé et continue à traverser toutes nos mers les plus lointaines, sur le cœur du matelot, sur la poitrine du jeune enseigne de vaisseau, et même sur celle du vieux capitaine. Elle parcourt en tous sens, et elle achève de nous conquérir l'Afrique, portée sur le cœur de nos valeureux soldats. Elle est allée en Crimée, en Orient, multipliée comme les héroïques enfants de notre vaillante armée, abattre l'aigle à deux têtes de la Russie, forcer l'admiration des vieux Mahométans, ravir la palme à l'orgueilleuse jalousie des Anglais hérétiques; et plusieurs de nos braves généraux ont reconnu, ont écrit, ont publié que, pendant la furie des combats, la balle ennemie, arrivant sur leur poitrine, s'y était arrêtée et aplatie, sur la pieuse médaille de Marie.

Et maintenant, voilà le saint emblème qui s'élance, sur le cœur de nos marins et de nos soldats, vers des

plages, encore bien plus reculées à l'Orient, et bientôt de nouvelles conquêtes, réalisées par notre armée catholique, sous la protection de Marie, ajouteront de glorieuses pages à l'histoire des prodiges que Dieu a opérés par ses Francs : *Gesta Dei per Francos*. Aujourd'hui, d'un pôle à l'autre du monde, on répète : O Marie ! conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. C'est la France qui a évangélisé et répandu partout ce cri de gloire et de supplication à Marie. Et Dieu seul sait combien la miraculeuse médaille en a déjà sauvé, et en sauvera, et sur terre et sur mer ! Combien de grâces temporelles lui sont dues ; combien plus de faveurs spirituelles ; combien plus encore elle en fera pleuvoir sur le monde. Le malade, l'agonisant, la mère dans les douleurs de l'enfantement, le pèlerin, le voyageur, le soldat, le matelot, le guerrier, le prince, le roi, le berger, les pécheurs les plus endurcis, ont éprouvé et éprouvent, chaque jour davantage, la puissance merveilleuse de cette précieuse image de la Vierge immaculée. Et, s'il en était besoin encore, il deviendrait encore chaque jour plus évident qu'il y a dans ces événements l'intervention incontestable d'un pouvoir surnaturel !

Ainsi, Mes Chers Frères, c'est toujours la même marche observée par le Seigneur. De même que, sous l'Ancien Testament, il choisissait les Joseph prisonnier de

Pharaon, les Moïse sauvé des eaux, les Daniel captif, les Débora, les Esther, les Judith, pour en faire les instruments glorifiés de sa droite. De même qu'au début du christianisme il a choisi la Vierge ignorée, orpheline, les pauvres pécheurs du lac de Génézareth, et, comme dit le grand Apôtre, les infirmités du monde pour en confondre les puissances. Ainsi encore, dans les six derniers siècles chrétiens, il a choisi, entre autres pareilles infirmités temporelles, le Rosaire, le Chapelet, le Scapulaire, la Médaille miraculeuse, pour déjouer et abattre l'orgueil et la puissance de l'hérésie, du philosophisme, du monde et de l'Enfer. Il laisse les prétentieux, les suffisants de la terre, dans la superbe opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, de leurs talents, de leur fortune ; et, parmi les faibles, les petits, il distingue une âme humble et pure, il prend par la main une pauvre religieuse, un enfant obscur, pour leur faire accomplir les plus grandes choses. Le cèdre est à lui, et il prend le roseau ; et, avec le roseau, il renverse et brise les cèdres ! C'est ainsi qu'il se montre le Tout-Puissant : *Ego Dominus !*

Ainsi encore, Mes Chers Frères, ce qui nous paraît moins grand, moins noble dans le culte de notre divine Mère ; ce que le monde trouve de plus petit, de plus ignoble, de plus ridicule dans notre piété envers elle ; ce dont le monde rougit, le Chapelet, que non-

seulement les bourgeois, mais que les grandes dames mondaines n'osent plus rouler dans leurs mains ; le Scapulaire, qu'elles auraient peur de sentir sur leurs épaules ; la Médaille même, qu'elles craignent de porter sur leurs poitrines ; tous ces pieux emblèmes, toutes expressions de notre piété filiale envers Marie, viennent du Ciel; et, de plus, bien comprises en elles-mêmes, et dans leur but, et dans leurs effets, prodigieux et sublimes, elles nous mènent à Marie, elles nous mènent à Dieu, elles nous mènent au Ciel. Par conséquent, pauvres mondains, ces plus petits symboles, ces plus chétives expressions de notre culte à la sainte Vierge, tout cela est plus grand, plus noble, plus précieux, que toutes les choses du monde les plus magnifiques. Deux fois le Rosaire a été plus fort que toutes les armées des Turcs. Le Chapelet est plus puissant que tout l'Enfer. Notre petite Médaille miraculeuse a fait mordre la poussière à l'aigle superbe de toutes les Russies. Et la toute-puissante Mère de Dieu en a donné sa parole d'honneur à ses bien-aimés enfants ; ce saint vêtement du Scapulaire les fera passer rapidement des brûlantes prisons du Purgatoire au sein de la félicité immortelle.

Ainsi donc enfin, Mes Chers Frères, vous, vrais catholiques, vous, vrais enfants de Marie, vous n'avez en rien à rougir, vous n'avez qu'à être glorieux et fiers des marques et des objets de votre dévotion à votre céleste

Mère. En cela tout est grand, merveilleux, divin ; et pourvu que la noblesse de vos dispositions réponde à la noblesse des instruments de votre culte, vous êtes assurés que votre piété réjouit le Ciel, et vous introduira dans ses éternelles splendeurs. Passez donc, vrais enfants de la foi, et passez tous au service de Marie. Enrôlez-vous sous ses purs étendards ; prenez les blanches livrées, et portez sur vous le vêtement protecteur des enfants du Carmel. Prenez aussi, portez pieusement, et baisez souvent avec respect, avec amour, la merveilleuse médaille, la douce image de Marie. Le soir, le matin, dans vos travaux, dans vos voyages, dans vos tentations, dans vos dangers, et surtout dans votre dernier combat, pressez, sur votre cœur, et sur vos lèvres, cette image bénie ! Et surtout, de toute votre âme, récitez la filiale prière : O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! Ainsi la sainte Médaille sera pour vous la médaille du salut, le palladium, la sauvegarde de votre innocence en ce monde, et votre titre d'admission à la félicité sans fin. Ainsi soit-il.

VINGT-QUATRIÈME CONFÉRENCE.

MOIS DE MARIE.

Calomnies de l'hérésie et de l'impiété. — Son extrême importance. — Son efficacité précieuse. — Joies et dangers du printemps. — Diversion et remède : Marie célébrée et goûtée. — D'autant plus, que l'élan des cœurs vers Marie, c'est la réunion des cœurs à Dieu. — Vraie manière de bien mettre à profit ce saint mois.

Ipsa conteret caput tuum :
Elle te brisera la tête. (Genèse, cap. 1.)

Mes Chers Frères,

Les fureurs, les calomnies, les dérisions, les violences de l'hérésie et de l'impiété, contre notre piété envers Marie, croissent à proportion de la solennité de nos manifestations envers notre divine Mère. Si notre amour pour Elle pouvait rester à l'état latent, ou ne s'exercer que d'une manière occulte, les ennemis acharnés de Marie n'auraient pas de prise contre la piété catholique. Mais, au contraire, plus notre dévotion prend une expression publique et solennelle, plus aussi s'enflamme contre nous la colère infernale.

Aussi, si déjà les ennemis de la Vierge glorifiée voci-

feraient contre notre Rosaire, contre nos fêtes virginales, contre notre vénération des douces images de Marie, ils ont aboyé et hurlé bien plus encore, quand ils ont vu la célébration du Mois de Marie devenir à peu près générale, en l'honneur de la sainte Mère de Dieu. Quoi! se sont-ils écriés, est-ce que Marie est devenue, pour les papistes, une Déesse, qui remplace définitivement le Dieu très-haut? Ils ne se contentent plus de leur chapelet, de leurs médailles, ni même de leurs brillantes solennités à la gloire de la Vierge. Ils lui consacrent un mois entier; et même, durant les fêtes mémorables où le Christ monte au ciel, où l'Esprit-Saint descend sur les Apôtres, l'image de Marie reste sur leurs autels, attirant tous les regards et tous les cœurs. Crions donc, nous en avons le droit, crions, de toutes parts, à la *Mariolatrie* catholique!

A toute cette furie, à tous ces cris calomnieux, voici, Mes Frères, notre réponse : 1° Pendant le mois de mai, l'image, ou la statue, de la Vierge, parée avec plus d'éclat sur ses autels ordinaires, ou même élevée avec pompe sur de nouveaux autels, ne reçoit pas plus nos adorations, que dans les autres temps : c'est-à-dire qu'elle n'en reçoit point du tout. 2° Nous consacrons à Marie ce joyeux mois; mais pour le sanctifier, sous des formes douces et attrayantes : c'est-à-dire pour le retirer aux joies enivrantes et corruptrices, et l'employer à

notre instruction religieuse, à la prière, à des chants purs et pieux, à notre commune sanctification. 3° Notre mois de Marie, c'est le mois de Dieu même, ou c'est le mois qui mène et relie à Dieu tous les vrais enfants de Marie. Et voilà l'exacte vérité. Voilà comme le monde catholique entend et pratique le beau mois de Marie.

Qu'après cela l'Enfer, irrité à la vue de tout le mal que la piété chrétienne tend à arrêter, et de tout le bien moral qu'elle travaille à produire, continue et redouble encore ses fureurs et ses calomnies impuissantes; ne nous inquiétons point de ses sinistres frémissements. Au contraire, ne faisons qu'en rire et que nous en féliciter. Oui, vous criez, protestants, vous criez, impies, vous vociférez, suppôts de Satan, contre l'usage religieux que nous nous efforçons de faire de ce mois de la joie et du plaisir! Donc cet emploi est saint et salutaire pour les âmes, cher et agréable à Marie, va vraiment à la honte de l'Enfer, et aboutit réellement à la gloire du Seigneur.

Aussi, Mes Frères, pour vous encourager à passer avec piété ce saint mois de Marie, je vais vous montrer la haute sagesse de son institution, son extrême importance, son efficacité précieuse sous le rapport moral, et la vraie manière de le célébrer, avec d'heureux progrès spirituels, et d'immenses avantages dans le Seigneur. Et assurément tout cela mérite votre plus sé-

rieuse attention... O Marie! Dans le mois même qui vous est consacré, il s'agit moins de votre gloire, que de la glorification de Dieu même, et du bonheur de vos enfants! Et ces deux choses vous sont souverainement chères, et vous y tenez de toutes vos puissances. Obtenez-nous donc de bien goûter les vérités que nous allons entendre, pour que nous en recevions les effets salutaires. *Ave Maria.*

1° Pour bien saisir la sagesse d'une institution, Mes Chers Frères, il faut d'abord se faire une juste idée des périls qu'elle est destinée à conjurer. Eh bien, quels dangers nous offre le printemps? Des dangers, direz-vous! mais c'est au contraire la saison des fleurs, des chants d'allégresse, des ris et du plaisir. Les jardins, les forêts, les cités, les campagnes, la terre et les airs, tout retentit de joyeux accents. Écoutez, aux heures du soir, à la ville et au hameau, écoutez la jeunesse, ses ébats, ses chants, ses rondeaux : y remarquez-vous le langage de la crainte, les alarmes du danger, les plaintes de la tristesse? Ce n'est au contraire que la joie, et que la joie universelle.

En effet, Mes Chers Frères, et c'est précisément cette joie générale, sans défiance et sans arrière-pensée, qui effraye l'Église catholique, pour la conservation de l'innocence dans ses chers enfants. Le temps pascal vient de finir; il n'est pas loin encore. Les vrais enfants du

catholicisme viennent de se réconcilier avec Dieu; la paix divine habite en leur âme; et c'est pour cela même que leur allégresse est plus expansive, parce qu'elle est plus pure et plus complète. Mais c'est pour cela aussi qu'elle est plus confiante, plus téméraire, plus dépourvue de la prudence et des précautions nécessaires; et alors aussi bien plus menacée par l'envie de Satan, bien plus exposée à donner dans ses piéges, et à de nouvelles chutes. D'autant plus, qu'il y a, en ce moment, comme une fermentation de volupté dans toute la nature, et que l'homme, aspirant la joie et le plaisir par tous ses sens, est bien plus excité à se précipiter inconsidérément en des jouissances criminelles.

Vous ne sauriez, Mes Frères, révoquer en doute la vérité de mes affirmations; car vous la sentez présentement en vous-mêmes. Oui, vous y sentez les penchants de la nature se révolter avec plus de désordre contre la voix de la grâce, et contre le règne, calme et pur, de l'Esprit-Saint. Nous sentons tous, plus ou moins, mais tous, à quelque degré, le mouvement, la fièvre du printemps, le sang plus agité, les humeurs plus en ébullition, en un mot, le corps voulant faire la loi, ou l'homme animal aspirant à renverser, à dominer l'homme spirituel. Au reste, voyez la jeunesse, dans les villes et les campagnes, où ne règne pas la crainte du Seigneur; voyez même, au milieu des popu-

lations chrétiennes, cette jeunesse sans amour pour Dieu, sans piété pour Marie; voyez et entendez, chaque soir, ce qu'elle sait chanter et faire; ce qu'elle vante, ce qu'elle exalte, ce qu'elle pratique, au retour des ténèbres et sous les voiles de la nuit; et reconnaissez, le fait n'est que trop évident, que le démon de la luxure pénètre et triomphe partout, où ne domine point la piété véritable.

Or, en ces circonstances si graves, en cette saison si dangereuse, la Religion devait-elle se retirer, se voiler la face, et se borner à gémir sur les prévarications printanières? Devait-elle abandonner la jeunesse à elle-même, à ses folies, à ses immoralités? Non : au contraire elle devait courir au-devant de ces abominations, qui jettent la jeunesse dans des écarts, si fatals à son innocence et à son avenir, et qui détruisent tout à la fois l'honneur et la paix des familles, l'honnêteté, la moralité sociales. La Religion, ou l'Église, conduite par l'Esprit-Saint, devait chercher, trouver, et mettre en œuvre le moyen d'arracher la jeunesse à ses réunions, à ses chansons voluptueuses, à ces occasions de perdition. Et aussi elle l'a fait.

Au seizième siècle, saint Philippe de Néri, cet ami si bienfaisant de l'adolescence, s'aperçut que le mois de mai était le plus dangereux de l'année pour les jeunes gens. Désolé de ne pouvoir contenir ni la fougue

de leur tempérament, ni l'effervescence de leurs passions, il en versait des larmes d'attendrissement et de douleur. Mais voilà que, dans sa peine profonde, il se sent inspiré de recourir pour eux à Marie, et de remettre, pendant ce mois si dangereux, le jeune âge d'une façon toute particulière sous sa protection maternelle. La divine Mère, ayant apparu à son saint Serviteur, et l'ayant soudain guéri d'une maladie mortelle, lui dit de recommander à la jeunesse, durant ce mois si périlleux, le chant des cantiques sacrés et de ses litanies au pied de son image, la méditation chaque jour d'une de ses vertus, la réception des sacrements, et leur consécration à son sacré Cœur, vers la fin du mois. L'illustre Saint suivit cette prescription salutaire, recommanda ces belles pratiques, et son zèle fut couronné des succès les plus heureux. Et voilà, Mes Chers Frères, l'origine, l'institution, et la fin toutes merveilleuses du mois de Marie. Car voilà de quoi se compose encore aujourd'hui cette dévotion, devenue heureusement à peu près universelle.

D'Italie, cette dévotion est passée en France. Longtemps elle est restée dans les communautés religieuses. Il y a une vingtaine d'années seulement, elle est devenue une œuvre paroissiale, et des églises de la capitale, où elle attirait la foule à flots pressés, elle s'est répandue dans toutes nos villes, et jusqu'à nos derniers

hameaux, où elle produit les fruits les plus abondants. D'autant mieux que le moyen le plus efficace, pour arrêter les ravages des passions, n'est pas de tenter de les étouffer, de les détruire, mais d'en changer l'objet, ou de leur proposer des desseins plus nobles et de meilleures espérances.

Et c'est ce que l'Église catholique propose, avec sa divine sagesse, à la jeunesse de nos jours : au lieu d'un printemps sali, profané par l'égarement d'ardentes convoitises, elle lui offre un printemps purifié, embelli, sanctifié, par une piété tout aimable envers Marie. Enfants chrétiens, dit-elle au jeune âge, vous aimez la joie et les ris! Eh bien, réjouissez-vous en Marie, et, avec elle, dans le Seigneur. Vous aimez la joie ; mais il faut l'aimer pure ; car elle n'est douce et véritable, que quand elle est innocente. Vous aimez les chants, vous aimez à chanter la beauté, la bonté, le bonheur ; chantez Marie ; en la chantant, vous célébrerez toutes ces choses à la fois. Vous rêvez, vous appelez votre félicité présente et future ; exaltez, aimez et priez Marie; et par elle les bénédictions divines descendront sur vous en abondance. Et comme c'est à l'arrivée des ténèbres que l'Esprit du mal vous appelle, et vous attire aux réunions dangereuses, et souvent libertines, c'est à ces mêmes instants que je vous convie au pied de votre céleste Mère. Venez voir, écouter,

bénir et chanter Marie; venez ouvrir votre cœur aux joies si pures et si suaves de la vraie piété; et vous le fermerez sans regret aux plaisirs trompeurs, empoisonnés et si tourmentés du monde. Voilà, Mes Frères, comme la Religion présente une heureuse diversion aux joies dangereuses, aux funestes entraînements, où se laisserait emporter la jeunesse, à ce moment de fièvre et d'effervescence. Elle laisse au jeune âge, à ce printemps de la vie, sa gaieté, son impétuosité, ses transports : mais elle les élève, les ennoblit, les sanctifie, les divinise et les rend vraiment heureux. Et c'est par le mois de Marie qu'elle conjure, qu'elle écarte, tant qu'elle peut, tous ces dangers, et qu'elle fait triompher, à leur place, la piété, la vertu. Et par conséquent, il est d'abord d'une souveraine importance, pour le présent et l'avenir de la jeunesse, pour la conservation des bonnes mœurs, pour la paix des familles et l'honnêteté sociale, que le mois de mai soit consacré et célébré à l'honneur de Marie.

2° Qui est-ce qui gagne à cette pieuse dévotion? Tout le monde : ceux qui la fréquentent et la pratiquent d'abord; mais encore ceux mêmes qui ne la suivent pas. Et comment cela? Par le bien moral qu'elle opère dans les premiers, et par les influences perverses dont elle préserve les seconds. Oui, Mes Frères, les saints exercices du mois de Marie ont une bienheureuse efficacité;

ils accomplissent, sans même qu'on s'en doute, un grand bien, une précieuse transformation morale dans les chrétiens, qui les fréquentent régulièrement. Si, au milieu du monde, plein de vices et de séductions, la seule pensée de la Vierge très-pure nous préserve, nous détourne de la contagion qui nous menace; si dans les emportements d'une nature corrompue, si dans les délires d'une imagination ardente, le seul souvenir, le seul nom de Marie suffit pour nous ramener à des pensées plus sages; qui pourra dire, qui même comprendra tous les effets sanctificateurs de cette salutaire dévotion?

En effet, voilà la douce et gracieuse image de Marie, exposée à nos regards, offerte à notre vénération! La foule chrétienne entre dans ce saint Temple; tous les genoux fléchissent devant le Dieu du Tabernacle, et tous les fronts s'inclinent devant sa sainte Mère. Et tout d'abord, rien qu'à voir, rien qu'en contemplant cette céleste image de la Vierge immaculée, rayonnante au milieu des flambeaux qui l'environnent, rien qu'à la seule vue de cette divine expression de l'innocence, de la bonté, de toutes les vertus, quel cœur intelligent ne rougirait à l'instant de ses souillures et de ses faiblesses? Oh! oui; rien qu'à voir l'aimable image de Marie, tout chrétien coupable se condamne, et prie sa divine Mère de lui obtenir miséricorde!

Mais là ne finit pas le pieux exercice. Le chant, les invocations des touchantes litanies retentissent dans l'enceinte sacrée. Les voix mélodieuses des vierges chrétiennes, avec un sentiment et un accent de piété qui pénètrent tous les cœurs, répètent à la Vierge immortelle toutes ses grandeurs, et tous ses titres à la confiance universelle des Justes et des Pécheurs. Et aussi tout le peuple rassemblé, mariant ses mille voix dans une majestueuse harmonie, redit chaque supplication, avec un entrain qui ne saurait manquer de toucher le tendre cœur de sa divine Mère. Mais pendant que des voix pures, angéliques, dans un pieux solo, saluent Marie de ses beaux noms : de Vierge des vierges, de Mère très-pure, de Mère tout aimable, de Vierge clémente, de Miroir de justice, de Consolatrice des affligés, de Refuge des pécheurs, etc., etc., que de secrètes émotions remuent tous les cœurs, et portent les uns à s'élever au-dessus de la fange du vice, et les autres à monter dans les saintes hauteurs de la perfection !

Vient ensuite la prière vocale, la prière en commun, ou plutôt la prière en famille : car c'est la famille de Marie qui est rassemblée autour de sa bonne Mère, et qui loue et adore, remercie et implore son Dieu, avec son auguste et toute-puissante Mère. Et la grâce descend d'en haut, pour affermir dans les âmes les impres-

sions salutaires, qui les ont remuées déjà, sous la chaude vibration des litanies de Notre-Dame. Puis la voix du pasteur, voix toujours écoutée, mais alors, à cette heure du soir, encore mieux sentie et goûtée; la voix paternelle du pasteur chéri sert à ses enfants de prédilection, à ses enfants, qui, en se serrant plus près de Marie, se serrent aussi plus près du cœur de leur bon Père; cette voix alors, encore plus affectueuse et mieux comprise, sert à ses enfants la parole de vie, quelque instruction sur les vertus de Marie, quelques réflexions qui font mieux connaître et aimer davantage la divine Mère, et qui finissent toujours par quelques conséquences pratiques, pour avancer dans ses bonnes grâces, et dans l'amour du Très-Haut. D'autres fois le pasteur, qui connaît les besoins spirituels de son troupeau, préfère traiter d'autres matières, qu'il croit plus convenables à son auditoire. Il signale les occasions dangereuses, les écueils du moment. Il rappelle le bonheur, les résolutions du temps pascal. Il peint le calme heureux, la gloire si douce d'une conscience pure, les remords, les tourments d'une âme infidèle, la facilité, la joie de revenir à Dieu, la nécessité de se fixer enfin à son service, l'obligation de progresser dans son amour. Enfin il traite, il remue ce qui se passe et se fait sentir dans le secret des cœurs, et nul de ses pieux auditeurs ne sortira de la sainte assem-

blée, sans avoir été frappé de quelques traits à sa convenance et à son adresse personnelles.

Quand le pasteur cesse de parler, la douce voix des choristes, souvent accompagnée des pieux soupirs, ou même des puissantes vibrations de l'orgue, entonne un beau cantique à la Reine de la terre et du ciel. A des louanges, que vous diriez chantées par des voix des cieux, succèdent des reprises en chœur, des refrains suppliants, dans lesquels se confondent toutes les voix de la nombreuse assemblée; et ces reprises, connues et bien aimées du peuple, ces supplications, ces consécrations à Dieu, à Marie, poussées, à pleins poumons, de toutes les poitrines, non-seulement gravent dans les cœurs, mais burinent même dans les sens les vérités entendues, les résolutions prises, l'amour de Dieu et de sa divine Mère. La bénédiction solennelle du Dieu du tabernacle, qui apparaît sur l'autel, tout brillant de lumières, bénédiction que la supplication spéciale de Marie rend plus riche encore, qu'en aucun autre temps, couronne cette touchante cérémonie, fortifie et féconde tous les bons sentiments qu'elle a fait naître. Et enfin, après avoir, au lieu de l'*Angelus*, chanté le joyeux *Regina cœli;* après l'explosion de cette hymne de gloire et de félicitation, que toutes les bouches et tous les cœurs adressent à la Vierge bénie, et au milieu de laquelle sa sainte image paraît sourire à ses bien-

aimés enfants, le peuple fidèle se retire, dans la satisfaction ineffable d'une joie toute pure et toute chrétienne.

Calculez, Mes Chers Frères, calculez maintenant, si vous le pouvez, tous les effets précieux qu'a produits cette sainte réunion au mois de Marie; et tous les biens immenses que produiront toutes les réunions suivantes, un mois durant, ainsi répétées. Ah! que de salutaires remords suggérés aux cœurs coupables! Que de sages résolutions fournies aux âmes pénitentes! Que de saintes améliorations proposées aux âmes déjà justes! Que de nobles émulations inspirées aux chrétiens même les plus avancés! Les cœurs, attirés près de Marie par ses vertus si belles, se tranforment sous ses douces influences. Les grands de la terre y apprennent, y voient, combien l'humilité ennoblit; puisqu'elle élève la Vierge jusqu'à Dieu, et qu'elle fait descendre Dieu jusqu'à elle, et qu'elle la rend propre et l'associe aux plus grands desseins de sa providence. La charité même s'inspire d'un dévouement plus généreux, et se revêt de formes plus tendres, près de celle que nous honorons comme la Mère de la compassion et de la miséricorde. Près d'elle encore les jeunes vierges chrétiennes conçoivent le prix de la plus belle, de la plus angélique de toutes les vertus. Et non-seulement la voix tumultueuse des passions se calme plus vite, en

présence de la sainte image de Marie; mais encore à la vue de tout ce que nous lui devons, et de tous les prodiges que Dieu a, par elle, accomplis pour nous, nos cœurs ne sauraient, pour ainsi dire, se dispenser de se vouer entièrement au service, et à l'amour, de notre Dieu, et de sa sainte Mère.

En sorte qu'elle est vraiment immense, et comme infinie, l'efficacité morale de ce mois, sanctifié par la dévotion à Marie. Pendant ce saint temps, et par ces pieux exercices, le jeune âge, et toutes les classes sociales, fidèles à l'appel de la religion, s'isolent, surtout aux heures dangereuses du soir, des joies corruptrices du monde, pour se porter au pied de l'auguste Vierge. Là, tous les jours, un mois durant, le Miroir de toute justice réfléchit, à tous les regards et à tous les cœurs, toutes les vertus du Christ, comme la brillante courrière des nuits réverbère à nos yeux toutes les splendeurs du soleil. Et le chant pieux des cantiques sacrés, et la prière en famille, et les instructions religieuses, et le Rosaire, et le Chapelet, et le saint Scapulaire, et toutes les saintes influences de la douce image de la Vierge, et toutes les nobles déterminations qui s'ensuivent, et toutes les bénédictions du Ciel qui les affermissent et les fécondent : tout est mis en action, et en action la plus attrayante et la plus aimable, pour effectuer, dans les populations catholiques, une transfor

mation morale, la plus heureuse possible. Et l'on peut dire que la paroisse, où de si saints exercices restent sans attraits et sans vertu, est une paroisse qui n'aime ni Dieu ni Marie, et dont la sanctification est grandement désespérée.

3° D'autant plus, Mes Chers Frères, que le beau mois de Marie réunit et met en œuvre, à lui seul, toutes les précieuses influences, et offre à recueillir tous les avantages spirituels de toutes les pratiques de dévotion, à la gloire de notre divine Mère. Car, pendant ce saint mois, l'Église ne nous dit pas de laisser rouiller, à l'écart et dans l'oubli, nos rosaires, nos chapelets, nos pieuses médailles. Mais au contraire, enfants de Marie, en allant à vos champs, à vos travaux, roulez sous vos doigts, et surtout dans vos cœurs, quelques dévotieuses dizaines. Faites de même le soir, en vous reposant sur votre couche nocturne. Durant vos occupations du jour, à la maison, ou au dehors, chantez à la Vierge bénie quelques saints couplets, quelques pieux refrains, et baisez quelquefois sa sainte image, avec la touchante invocation qui l'accompagne. De même encore pendant vos travaux, rappelez-vous ce qui vous a plu davantage, ou ce qui vous a le plus touché, dans l'exercice de la veille, ou dans l'instruction que vous y avez entendue. Entretenez-vous-en avec ceux, ou celles, qui partagent votre travail; faites sur vous-mêmes, sur

votre passé, sur votre vie présente, quelques sérieux retours; voyez si votre conduite est, non la plus commode pour vivre, mais la meilleure possible pour mourir!

Ce n'est pas tout encore. Il est dans vos familles, il est dans la paroisse et bien ailleurs, de vos pauvres frères, que Satan a vaincus, et qu'il tient tristement captifs, et qui, sentant leurs maux, gémissent de leur malheur, et voudraient bien revenir à Dieu. Priez, priez pour ces infortunés, priez pour eux Marie, sollicitez ses plus maternelles miséricordes, et une effusion plus abondante et plus efficace des grâces divines; et ces pauvres brebis errantes reviendront avec vous au vrai bercail, se serreront avec vous sous les ailes de Marie, et n'auront plus avec vous qu'une voix, qu'un cœur et qu'une âme, pour glorifier et aimer, avec vous, votre bon Père des cieux.

Et puis, Chrétiens, qui est-ce d'entre nous qui ne doit rien à la justice divine? Lors même que Dieu nous remet nos péchés, et la peine éternelle qui leur est due, c'est, vous le savez, à condition que nous satisferons à sa justice, par nos expiations temporelles, en cette vie, ou dans le Purgatoire. Nos pénitences actuelles sont, hélas! bien insuffisantes, parce qu'elles sont trop mal faites. Les expiations de l'autre monde sont bien cruelles : car le Purgatoire, c'est l'Enfer,

moins l'éternité et ses affreux désespoirs. Or, pour encourager et récompenser tout à la fois votre piété envers Marie, en ce mois qui lui est consacré, l'Église vous offre ses indulgences, plénières et partielles. C'est-à-dire, des remises chaque jour considérables sur vos dettes immenses à la divine justice ; et plusieurs fois en ce mois, pour ses pieux exercices, pour votre Rosaire, pour vos autres pratiques de dévotion envers votre divine Mère, plusieurs fois, la rémission totale des peines dues à vos fautes : avantages inappréciables que vous pouvez gagner pour vous, ou appliquer par charité à vos parents ou amis, souffrants dans les flammes expiatrices du Purgatoire. Et, certes, il vous faudrait être bien durs, bien insensibles à vos plus chers intérêts, bien inhumains sur les souffrances de vos frères malheureux, pour négliger, ou refuser, pour vous et pour eux, des biens de cette souveraine importance ! Tout donc, sages enfants de Marie, tout vous invite, tout vous presse de donner à son culte, à son amour, ce mois qui lui est consacré, d'en suivre les exercices sanctifiants, les beaux cantiques, les touchantes prières, les pieuses méditations, et de vous approcher, même plusieurs fois, des sacrements, pour en recueillir, pour vous et vos frères, les grâces infinies.

C'est ainsi, Mes Chers Frères, que ce pieux mois de mai appelle et réunit tous les cœurs autour de Marie,

pour les restituer et les réunir à Dieu même. Telle est l'intention formelle de l'Église catholique, qui ne veut nous rallier dans la dévotion à l'auguste Mère de Dieu, que pour nous relier tous dans le cœur de notre Père céleste. Et telle est, non moins encore, la volonté bien positive de Marie, qui ne cherche, qui n'accueille nos prières, nos vœux et nos cœurs, que pour tout offrir et tout donner au Dieu qui a tout créé pour sa gloire et son amour. Et si telle est la fin essentielle, tel est aussi le résultat, ordinaire et bienheureux, du beau mois de mai, bien compris, et bien employé à l'honneur de Marie.

Aussi est-il probable, sinon certain, que la dévotion à la Vierge Immaculée est la ressource spéciale, ménagée à notre siècle, pour le ramener à son Dieu, et le raviver dans son amour. L'histoire de l'Église nous apprend que le Dieu qui la gouverne, a renouvelé, d'âge en âge, la piété de ses enfants, en inspirant à quelques-uns de ses serviteurs la pensée de l'honorer, d'une manière plus adaptée aux mœurs et aux besoins de leur époque ; ainsi, au moyen âge, les pèlerinages; aux quinzième et seizième siècles, le culte plus solennel de la divine Eucharistie; au temps du jansénisme et de l'indifférence, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ, ont pris une extension, un développement, qui ont influé d'une manière notable sur la

piété des chrétiens. Eh bien, aujourd'hui, à notre époque de sensualisme, c'est la dévotion à Marie qui doit nous relier à Dieu, et contribuer à notre régénération sociale. Plus l'hérésie et l'impiété crient contre cette dévotion salutaire, plus elles nous prouvent combien l'Enfer craint tous les fruits de salut, que cette dévotion même doit enfanter; et plus elles nous montrent encore quel grand intérêt nous avons à nous associer franchement au culte de Marie, et à le rendre, de tout notre pouvoir, universel. Or, le culte de Marie, élevé à sa plus haute expression, à son plus gracieux, à son plus radieux épanouissement, à son efficacité la plus bienfaisante, c'est le mois de Marie. Aimons donc, célébrons avec piété, et portons tous nos frères à célébrer, avec nous, ce mois si précieux.

Ce fut avec la dévotion à Marie, avec le saint Rosaire, récité et médité, que saint Dominique arrêta le torrent des erreurs, des obscénités et des horreurs albigeoises, et qu'il sauva la France. Eh bien, vous le savez, il n'y a que trop de ressemblance entre l'époque où nous vivons, et celle où eut à combattre Dominique de Gusman. Nous sommes, nous aussi, dans un chaos effroyable. Chaque jour voit naître et mourir, au milieu de nous, un nombre indéfini d'utopies, de systèmes, de plans de révolutions et de réformes religieuses, politiques et sociales. Toute la différence qu'il

y a entre notre siècle et celui de l'hérésie albigeoise, c'est qu'aujourd'hui celle-ci est devenue européenne, sous le nom de socialisme, et qu'elle travaille sans cesse, et qu'elle espère arriver à dominer le monde. Et, par conséquent, c'est encore la dévotion à Marie qui pourra arrêter ce cancer dévorateur, et sauver, avec notre patrie, toute l'Europe.

D'après l'Évangile même, vers les derniers temps de la durée du monde, l'Antechrist, déchaîné sur la terre, doit y exercer les plus affreux ravages, y rendre, sous des formes nouvelles, toutes les erreurs anciennes plus spécieuses, plus séduisantes, plus subversives de tout ordre, de toute vérité, de toute morale, au point d'entraîner dans sa déchéance et dans sa réprobation, les élus mêmes, si le Ciel le laissait faire. Or, Mes Frères, quel sera le secours extraordinaire, quelle sera l'armée de réserve que Dieu enverra aux chrétiens pour combattre et arrêter l'Antechrist? Ce secours suprême, c'est Marie, mieux connue, plus aimée, plus invoquée, de tous ses pieux enfants! C'est Marie qui serrera tous les vrais catholiques dans ses bras, les pressera sur son cœur, les couvrira de sa protection maternelle.

Quand une bonne mère, pleine d'expérience et de courage, sûre de ses ressources et de sa force, voit sa famille chérie en quelque grand péril, bien vite, avec

une tendresse tout alarmée, elle l'appelle, elle la réunit auprès d'elle, pour l'abriter, la défendre contre les dangers qui la menacent. Eh bien, ainsi fait Marie, notre céleste Mère. Elle voit les erreurs, vomies, soufflées, propagées par l'Enfer, couvrir la face du monde. Elle voit tous les terribles dangers qui environnent, qui pressent, de toutes parts, sa grande famille catholique. Alors, pour notre salut, elle dilate, elle étend, elle rend de plus en plus générale notre confiance, notre dévotion pour elle; et, par cette dévotion même, elle nous invite tous, elle appelle le monde entier à se retrancher sous sa protection toute-puissante. O Mes Frères! allons donc tous à Marie. Mettons-nous à couvert sous sa couronne de gloire, sous son glorieux Rosaire; sous son vêtement d'honneur, sous son saint Scapulaire, sous sa Médaille miraculeuse; et sanctifions-nous tous, dans le beau mois, qui lui est consacré. Ainsi soit-il.

VINGT-CINQUIÈME CONFÉRENCE.

TROIS GRANDES ANTIENNES A LA SAINTE VIERGE.

Paraphrases des trois grandes Antiennes à la sainte Vierge : *Alma; Ave Regina; Regina cœli.* — Époques religieuses où elles arrivent. — Leur haute signification et leurs beautés. — Le double culte de louange et d'invocation qu'elles adressent à Marie. — Conséquences pratiques.

Alma Redemptoris Mater : Mère bienfaisante du Rédempteur.

Mes Chers Frères,

Dans la marche, toujours si sage, du culte catholique, rien n'arrive, ni ne se fait, par sauts ni par bonds; mais, comme dans les œuvres de Dieu, tout y est amené et préparé par des accroissements gradués et calculés avec un à-propos admirable.

Ainsi, il est surtout deux fêtes religieuses, grandes par excellence, éminemment populaires, et qui remuent profondément tous les cœurs chrétiens; c'est Noël et Pâques, ces belles fêtes de la naissance et de la résurrection du Dieu Rédempteur. Or, ni à l'une ni à l'autre, le peuple catholique n'arrive à l'improviste.

Car, avant ces deux jours, à jamais mémorables, l'Église prend un certain nombre d'autres jours, durant lesquels elle prie, et fait prier ses enfants, d'une certaine manière qui les dispose mieux à ces deux solennités si ravissantes.

Et cela, Mes Frères, c'est une haute sagesse. En effet, de même qu'un tableau magnifique et un beau monument sont mieux vus, mieux saisis, mieux appréciés, quand ils se trouvent placés au fond d'une avenue convenable, qui semble recueillir, et encadrer aussi, les sens, les diriger et concentrer totalement l'esprit sur le chef-d'œuvre à contempler : de même aussi Noël, au bout de la sainte avenue de l'Avent, et Pâques, après celle encore plus sanctifiante du Carême, sont mieux compris, et plus heureusement sanctifiés et goûtés, par le peuple fidèle.

Il n'entre point dans mon plan de vous exposer ici les modifications et les beautés spéciales que revêt le culte catholique, à ces deux époques de préparation, de soupirs et de gémissements. Peut-être me sera-t-il donné de le faire plus tard. En ce moment, il ne s'agit que des prières qui, en ces circonstances religieuses, regardent directement le culte de notre divine Mère. Il s'agit tout particulièrement des grandes antiennes à Marie : *Alma*, *Ave*, *Regina*, *Regina cœli*, antiennes que le peuple fidèle, dévoué à son auguste Mère, voit tou-

jours arriver avec émotion, et au chant desquelles il mêle avec bonheur ses mille voix.

Ce sont, Mes Chers Frères, ces trois prières si belles que je vais vous exposer, afin de vous en faire sentir le sens véritable, la haute signification, les beautés admirables, et le double culte de louange et de supplication qu'elles expriment, de notre part, de tous les points de l'univers catholique, à notre Mère du ciel. Et je crois qu'il y a, et que vous trouverez en ces invocations, si magnifiques et si touchantes, mais trop peu comprises, de quoi intéresser vivement votre piété filiale envers Marie. Mais conjurons d'abord notre céleste Mère de nous obtenir de l'Esprit-Saint le rayon de lumière, si nécessaire à nos intelligences. *Ave*, *Maria*.

Pour vous aider, Mes Chers Frères, à bien comprendre la première antienne que nous abordons, rappelez-vous d'abord que, dans l'intention et la pratique de l'Église, l'Avent représente et remplace, pour nous, tous les longs siècles, qui se sont déroulés sur la terre, depuis la ruine originelle de notre pauvre humanité, jusqu'à la naissance de notre Sauveur Jésus-Christ.

C'est-à-dire que ces quatre semaines, consacrées, dans notre liturgie, à attendre et à appeler notre divin Libérateur, figurent ces quatre mille ans, durant lesquels l'attendit et l'appela l'ancien monde, gémissant sous la pesanteur de ses maux. Voulant faire parcourir

à ses enfants, dans son cercle annuel, les principaux événements qui ont amené et fondé le Christianisme, le culte catholique ne peut nous laisser, que quelques jours, dans l'attente de notre désiré Rédempteur. Et voilà pourquoi il nous fait résumer si brièvement les soupirs et les accents de quarante siècles.

Pendant que l'Église nous fait chanter : Cieux, donnez donc votre rosée! Et vous, nuées, laissez-nous donc pleuvoir le Juste! pendant ce même temps, pour rendre nos désirs encore plus vifs et plus ardents, elle nous redit le message de Gabriel, descendu des cieux à la Vierge de Nazareth, l'immortel *Ecce ancilla* de la Vierge bénie, et nous montre le Verbe incarné, renfermé en son sein virginal, n'attendant plus, en quelque sorte, pour naître, que l'appel redoublé de nos ferventes prières. Et parce que, pauvres mortels trop coupables, nous sommes indignes d'être exaucés, la religion, dans notre plus cher intérêt, nous fait employer la médiation maternelle de Marie; afin qu'avec elle nous ayons le bonheur de toucher plus sûrement la compassion de notre miséricordieux Sauveur, et de hâter, et de mieux mettre à profit, sa nativité libératrice. C'est pourquoi l'Église nous fait chanter, avec confiance, à Marie :

Alma Redemptoris Mater : Mère bienfaisante du Rédempteur, ou Vierge Mère du Rédempteur. Car le mot

Alma peut être considéré comme un qualificatif de la divine Mère, ou bien il pourrait être pris pour le terme hébreux *Alma,* qui veut dire : Vierge par excellence, tout à fait sans tache, exempte de toute souillure. Nous vous invoquons donc, ô vous à qui a été envoyé l'Ange du ciel; vous qui avez acquiescé au grand mystère de l'Incarnation, et en qui repose, comme en son virginal berceau, le Verbe fait homme pour notre salut! Vierge-Mère, ou Mère secourable du Rédempteur, entendez donc et nos vœux et nos chants : *Alma Redemptoris Mater.*

Les Copronymes, les protestants, tous les échos des jalousies de l'Enfer, nous redisent en vain, pour tuer notre filiale confiance en vous, que vous avez donné au monde son Messie, mais que vous n'êtes plus rien et que votre puissance est nulle. Nous rejetons, loin de nous, leurs outrageantes pensées; nous leur disons anathème, et nous proclamons, hautement, et de toute la vigueur de nos poitrines, et à la face de l'univers, que vous restez la porte du ciel, toujours ouverte pour vos heureux enfants : *Quæ pervia cœli porta manes.*

Et Stella maris. De plus, vous êtes toujours ce que signifie votre nom : Marie, ou Étoile de la mer. Étoile, dit saint Bernard, *coruscans meritis, illustrans exemplis,* toute éclatante de mérites, toute brillante par vos parfaits exemples, appelant nos regards, attirant nos

cœurs, et nous montrant la bonne voie à travers les écueils redoutables, qui menacent notre fragile nacelle, au milieu de la mer perfide du monde. Et comme l'étoile polaire remet, et guide en son chemin, le pauvre pilote, que les cruelles tempêtes ont battu et égaré : ainsi vous, ô Marie! en nous donnant le Sauveur, et en imitant, à la perfection, sa vie toute divine, vous nous montrez le port du salut, et la route à suivre, pour y aborder heureusement : *Et Stella maris.*

Mais en chantant votre pouvoir et vos grandeurs, nous publions vos titres maternels à notre filiale confiance. Aussi, nous vous en conjurons : *Succurre populo cadenti qui curat surgere* : Venez au secours d'un peuple tombé, et qui travaille à se relever de sa ruine immense. Cette race déchue, ce peuple précipité dans la plus profonde infortune, Marie les connaît : c'est nous, c'est toute la grande famille du genre humain. Elle a été, elle, conçue sans péché, préservée de notre commune souillure : mais, c'est pour nous donner la divine source de toute pureté ; et plus elle est pure elle-même, plus elle doit désirer, et plus elle désire vraiment, voir tous ses enfants purs et sains.

A vous donc, ô Immaculée ! à nous secourir dans notre chute universelle. D'autant plus, que nous ne voulons point rester à terre ; mais que nous voulons vraiment nous relever de notre fatal désastre, que nous

y travaillons, et que votre puissant secours nous est indispensable pour nous rétablir dans les bonnes grâces de notre Dieu. Ainsi donc, secourez-nous : *Succurre cadenti surgere qui curat populo.*

L'hérésie conteste en vain à Marie sa toute-puissance à nous venir en aide : puisque, par un prodige inouï, qui a jeté dans l'admiration toute la nature, elle a enfanté son Très-Saint Créateur : *Tu quæ genuisti, natura mirante, tuum sanctum Genitorem.* Oui, oui ; l'impiété a beau dire ! La digne mère d'un grand roi participe de l'autorité de son fils régnant : donc l'auguste Mère d'un Dieu est associée aussi à l'empire universel de son divin Fils, assis sur le trône des cieux. Dieu ne l'a pas faite d'abord si grande, si élevée, pour la laisser ensuite impuissante et dédaignée. Le cœur du Très-Haut ne varie point, comme le cœur inconstant des souverains de ce monde. Ses dons sont sans repentance, surtout pour Marie, qui lui fut toujours parfaitement fidèle. Vous donc, qui, à l'étonnement de l'univers, avez conçu et mis au jour votre propre Créateur, et à qui un pouvoir de grâce et de miséricorde a été déféré, avec d'autant plus de justice, que, *Virgo priùs ac posteriùs*, Vierge toujours, après, comme avant, votre miraculeux enfantement, vous n'avez été, et n'êtes encore dévouée qu'à Dieu ; vous n'êtes consacrée qu'à Dieu ; vous n'êtes et ne serez toujours zélée

que pour l'amour et la gloire du Seigneur. En effet, *Virgo cogitat quæ Domini sunt* : la Vierge véritable, et surtout la Vierge par excellence, de corps et d'esprit, ne s'occupe que des intérêts de son Dieu, s'absorbe totalement dans les choses divines : et Dieu peut confier une partie de son empire à une amie aussi dévouée. Et c'est ce qu'il a fait en faveur de Marie, Mère de Dieu, et toujours Vierge. C'est pourquoi nous la croyons justement dépositaire du règne de la divine miséricorde.

Gabrielis ab ore sumens illud ave. Aussi, c'est en toute confiance que, vous adressant le salut, pour vous si glorieux, de l'ange Gabriel, nous comptons sur votre grâce toute miséricordieuse. Et vous, Vierge immaculée, en recevant ce salut d'honneur, que nous vous répétons, obtenez à d'infortunés pécheurs, une large effusion des grâces célestes, remises à votre maternelle disposition : *Peccatorum miserere.* Car, si Satan nous a fait tomber, avec notre premier père, nous cherchons sincèrement à nous relever, à échapper à sa tyrannie cruelle, et à nous réunir à notre charitable Rédempteur. Et ce n'est que pour en faire ce saint et salutaire usage, que nous implorons, pauvres pécheurs, votre clémence maternelle : *Peccatorum miserere.*

Ainsi, Mes Chers Frères, vous le voyez facilement : il y a, dans cette belle antienne à Marie, deux intentions et deux parties bien marquées. Nous y adressons

à notre céleste Mère le double culte de la louange et de l'invocation. Vierge Mère du Rédempteur ; Porte des cieux, à nous toujours ouverte ; brillante Étoile de la mer ; vous qui, à l'étonnement de toute la nature, avez enfanté votre Créateur, et qui avez conservé toute radieuse l'auréole de votre intégrité toujours virginale : Voilà la glorification très-explicite de Marie. Venez au secours de la pauvre race humaine, tombée en Adam, et qui aspire à se relever, par votre assistance miséricordieuse : ayez compassion de misérables pécheurs : Voilà le culte de supplication, qui suit naturellement des justes éloges, donnés aux vertus et aux gloires de Marie.

Glorification d'autant plus formelle, que nos invocations et nos éloges, chantés par les deux cent millions de voix du peuple catholique, retentissent, avec une majesté plus unanime, sous les voûtes de toutes nos églises. Chantons-la donc, peuple chrétien, enfants de Marie, cette hymne si juste de louange et d'invocation à notre divine Mère. Chantons-la, non-seulement pendant l'Avent, et dans nos saints temples ; mais en tout temps, en tous lieux, dans nos demeures, dans nos voyages, dans nos bois, dans nos champs.

Si Jésus est né pour nous, si même il est né en nous, il n'est jamais ni inébranlable, ni inamissible, dans nos cœurs. Nous avons toujoursà demander, à conserver, à

augmenter en nous, la vie divine, qu'il est venue apporter au monde. Chantons donc souvent cette belle antienne à Marie ; afin qu'elle appelle, avec nous, la venue et le règne de Jésus en nos âmes. Et ce chant si filial à notre céleste Mère mettra en fuite toutes les légions de l'Enfer, écartera de nous le chagrin, le découragement, toutes les tentations, et jusqu'à l'idée du mal, et ne nous laissera que de douces et de salutaires pensées, pour la gloire de Dieu, et pour notre salut...

2° Le temps qu'il nous est permis de consacrer aux douces joies que fait naître Noël est bien vite écoulé. Quarante jours après, voici que nous voyons entrer au temple de Jérusalem la Vierge Mère et son divin Enfant, pour y accomplir les prescriptions légales, sur la purification des mères, et l'offrande des premiers-nés.

En cette circonstance à jamais mémorable, Marie, au-dessus de la loi, par sa maternité toute divine, se plie cependant sous la loi, par sa profonde humilité. En s'abaissant ainsi, elle consomme extérieurement le sacrifice héroïque de sa virginité, toujours inviolable, de son incomparable dignité, et, ce qui est infiniment plus coûteux à une mère, telle que Marie, le sacrifice de la gloire et de la divinité de Jésus-Enfant. Elle ne passera plus que pour une femme tout ordinaire, ni l'Homme-Dieu non plus, que pour un enfant tout com-

mun. Eh bien ! n'importe : la loi parle : Dieu se tait : le Ciel n'envoie aucun ordre de dispense : quand l'heure est venue d'obéir à la loi commune, tous les sacrifices sont accomplis.

Or, Mes Chers Frères, vous le sentez, tant d'humilité et d'humiliations, si héroïquement acceptées, doivent avoir leur dédommagement et leur compensation. L'Église, toujours conduite par l'Esprit de Celui qui a dit : Quiconque s'abaisse sera exalté ; l'Église devait se lever, et venger l'honneur de sa divine Mère, si humiliée. Aussi, en ce jour solennel, où la Vierge s'abaisse si profondément, au moment où elle se jette et se confond dans la dernière classe, tout à coup le monde catholique lui adresse une nouvelle hymne de gloire. Écoutons.

Ave, Regina cœlorum : Nous vous saluons, Reine des Cieux. *Ave, Domina Angelorum :* Nous vous saluons, Souveraine des Anges. Qu'est-ce de ce nouveau langage ? Est-il permis d'offrir à une créature de pareils éloges ? Non-seulement cela nous est permis, mais c'est notre devoir envers Marie. Car, plus elle a mérité de grâce au-dessus de tous les saints sur la terre, dit saint Bernard, plus elle a obtenu de gloire singulière dans les cieux : *Quantum gratiæ in terris adepta est præ cæteris, tantum in cœlis obtinet gloriæ singularis.* Or, incontestablement, elle a mérité et acquis person-

nellement en ce monde, plus que tous les Anges, plus que tous les Saints ensemble. En effet, tout ce que ceux-ci font, c'est d'être esprits messagers et serviteurs aux ordres de Dieu, tandis que Marie en est devenue la Mère. *Nec angelos, sed semen Abrahæ apprehendit, et semen Mariæ.* Le Verbe éternel n'a point revêtu la nature des Anges, mais il a pris le sang d'Abraham et le sang de Marie. Et si c'est à l'Ange une grande gloire d'être le ministre du Très-Haut, c'est à Marie une gloire plus sublime d'en être la Mère : *Magnum est Angelo ut sit minister Dei ; sed Maria sublimius quiddam meruit ut sit mater.* (*Ibid.*) Donc, puisque, dès cette vie, la maternité divine élève la Vierge au-dessus de toutes les célestes hiérarchies, c'est justice aussi qu'elle les surpasse toutes en élévation et en gloire dans l'immortelle Jérusalem.

Et cette haute suréminence de Marie au-dessus de tous les célestes esprits, continue le saint Docteur, loin de leur causer la moindre jalousie, ne leur a procuré qu'une joie plus ineffable. Autour des petits trônes de la terre, où s'agitent tant de passions ardentes, il peut encore entrer, dans l'âme des courtisans et des ministres d'un roi, de voir, avec jalousie, l'autorité de la digne Mère du monarque, lors même que celle-ci n'userait de son crédit, que pour la vraie gloire du souverain, et le bonheur réel des peuples. Mais, dans le Ciel,

il n'est ni envie, ni jalousie. C'est au contraire la douce société de l'éternel amour. La volonté de Dieu y est tout en tous ses élus : tous l'exaltent et la bénissent, comme toute charmante et toute parfaite. Donc, puisqu'il a plu au Seigneur faire asseoir à sa droite sa divine Mère, comme Reine immortelle du monde céleste : *Astitit Regina à dextris tuis in vestitu deaurato;* tous les Chœurs angéliques y ont applaudi et y applaudiront à toujours. Au lieu de porter l'envie au haut du ciel, le jour qu'elle y est montée, la Vierge glorieuse a augmenté, a comblé, par d'immenses accroissements, les joies de ses immortels habitants : *Virgo gloriosa, cœlos ascendens, supernorum gaudia civium copiosis sine dubio cumulavit augmentis.*

A nous donc aussi, enfants de l'Église militante, à saluer Marie des noms glorieux de Maîtresse des anges, et de Reine des cieux : *Ave, Regina cœlorum : ave, Domina angelorum.* C'est de toute vérité, de toute raison, de toute justice. Au reste, continuons : en voici les vrais motifs.

Salve, Radix, salve, Porta, ex quâ mundo lux est orta. Nous vous saluons, Racine de Jessé ; nous vous saluons, Porte orientale, par laquelle la Lumière s'est levée sur le monde. Il sortira, avait dit le Prophète, de la racine de Jessé une tige, et de cette tige une fleur, sur laquelle se reposera l'Esprit de Dieu : *Egredietur*

Virga de radice Jesse, et Flos de radice ejus ascendet, et requiescet super eum Spiritus Domini. Or cette tige admirable, sortie de Jessé et de David, c'est Marie : tige merveilleuse qui a donné une fleur plus merveilleuse encore : *Radix Jesse florem tulit.* La fleur toute céleste de sa virginité, dans laquelle s'est reposé l'Esprit trois fois saint, et où s'est formé le divin Fruit de vie, l'Homme-Dieu, Sauveur du monde.

Salut donc, Racine prodigieuse de notre salut : *Salve, Radix.* Et, en même temps, salut, Porte merveilleuse, brillante aurore, par lesquelles le véritable Orient, descendant des cieux, est venu nous visiter, et nous éclairer des divines lumières de son Évangile : *In quibus visitavit nos Oriens ex alto.* Ce qui revient à ceci : Nous vous avons saluée, ô Marie, Reine des cieux et Souveraine des anges; parce que nous avons aussi à vous saluer comme le Sanctuaire auguste, comme la Racine merveilleuse, comme la divine Mère de l'Homme-Dieu, qui est venu nous éclairer et nous sauver : *Salve, Radix, salve, Porta, ex quâ mundo lux est orta...*

Aussi : *Gaude, Virgo gloriosa.* Réjouissez-vous, et jouissez maintenant de vos grandeurs, ô Vierge glorieuse! La vie de l'auguste Vierge s'est passée, sur la terre, dans le dénûment et la pauvreté, dans les plus pénibles épreuves, dans les humiliations les plus continuelles et les plus profondes; mais pour que ses ver-

tus devinssent sans cesse plus sublimes, pour qu'elle méritât chaque jour davantage, et qu'elle fût plus exaltée aux siècles éternels.

Or c'est ce qui est présentement accompli. Parce que Marie a été, de toutes les créatures, la plus humiliée, la plus affligée, et la plus généreuse, avec Jésus-Christ; elle est aussi justement la plus élevée et la plus glorifiée avec Jésus-Christ. Lui est le Roi, le Juge souverain et absolu; mais Marie est la Reine miséricordieuse des anges et des hommes. Maintenant donc, ô Vierge glorifiée, félicitez-vous, et jouissez de votre gloire : *Gaude, Virgo gloriosa.*

Pour nous, pendant qu'obéissante à la perfection, vous vous soumettez à la purification légale, et que vous vous abaissez si profondément, nous vous acclamons belle au-dessus de toutes les vierges : *Super omnes speciosa;* belle même au-dessus de tous les plus beaux anges, au-dessus même des chérubins et des séraphins : *Formosior ipsis.* Car la beauté morale, et même physique, des créatures est en proportion de leur participation à la sainteté, aux perfections, aux splendeurs divines. Or, si notre terre d'exil, fécondée par le sang Rédempteur, a produit une foule de créatures, qui se sont enrichies des plus grands mérites, Marie, par l'héroïsme de ses sacrifices et la surémineence de ses vertus incomparables, a surpassé sans

mesure toutes les plus méritantes : *Multæ filiæ congregaverunt divitias : Tu supergressa es universas.* Et par conséquent, dans les cieux, nulle créature n'est, comme elle, revêtue de l'éternel Soleil, et absorbée dans la gloire de la Majesté suprême : *Super omnes speciosa...*

Nous vous saluons donc, encore une dernière fois, ô Reine ineffablement belle : *Vale, o valdè decora !* Ni les Esther, ni les Judith, ni les Symphorose, ni les Thérèse, ni les vierges les plus radieuses de la terre et des cieux, ne peuvent être comparées en beauté à Marie. Car elles ne sont, au ciel, récompensées que comme servantes; tandis que la Vierge y est couronnée et exaltée comme Mère de Dieu. Aussi ses vertus et ses mérites, ses beautés et ses gloires, y sont portées, élevées, ravissantes, au plus haut degré possible. A vous donc, ô Marie ! ô Mère indiciblement belle, à vous le salut suprême de la piété filiale, de l'amour, et de la plus haute vénération de vos dévoués enfants : *Vale, o valdè decora.*

Et pro nobis Christum exora. Mais aussi priez pour nous Celui qui est né de vous, Jésus, surnommé le Christ, celui en qui se trouve la plénitude de tous les mérites et de toutes les grâces. Nous reconnaissons ne pouvoir obtenir notre salut que par lui : *Non est in alio aliquo salus.* C'est l'unique Sauveur de la pléni-

tude duquel nous avons reçu la grâce de l'adoption divine : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus.* C'est pour nous la voie, la vérité et la vie. Et le Christ, la source universelle de toute rédemption, de toute glorification, de celle de sa divine Mère, comme de celle de tous ses frères adoptifs; le Christ, divin Fils de Marie, est, pour sa Mère chérie, toujours rempli du plus parfait amour. Et par conséquent il exaucera ses maternelles prières pour ses enfants d'adoption : *Exaudiet utiquè Matrem.* (Saint Bernard.) Priez-le donc pour nous, ô toute-puissante Mère, et conjurez-le sans cesse en notre faveur : afin qu'il nous soit propice et favorable, à la vie, à la mort, et surtout quand nous serons à son redoutable tribunal, à son jugement souverain et sans appel : *Et pro nobis Christum exora.*

Voilà, Mes Chers Frères, cette seconde hymne de gloire à l'honneur de Marie. Vous le voyez, c'est d'un bout à l'autre, l'accomplissement de l'oracle virginal : *Toutes les générations me diront bienheureuse.* C'est, au jour même où Marie s'humilie le plus, l'épanouissement de ses grandeurs, aussi brillant que nous le pouvons en ce monde. C'est le culte de la louange et de la supplication, payé à Marie, par tous les cœurs et toutes les bouches catholiques. C'est la Mère de notre divin Sauveur, et la nôtre, glorifiée et exaltée, en toute justice, par tous ses pieux enfants de la terre, avec une

courte invocation finale, pour qu'elle supplie en notre faveur notre Juge souverain, Jésus-Christ. Rien donc de mieux placé dans nos cœurs, ni de plus convenable sur nos lèvres, que cette Antienne de gloire et de confiance à notre céleste Mère, etc., etc.

3° Mais voici que les jours de la pénitence et du deuil sont finis. Le temps des soupirs et des gémissements est passé. L'Église catholique a suivi son Rédempteur au Jardin des Olives, au Prétoire, au Calvaire, et jusqu'au tombeau. Elle a compati aux douleurs inénarrables de sa divine Mère. Elle a laissé briller de nouveau, aux yeux de ses enfants attendris, les sept glaives terribles qui ont transpercé son cœur; et, dans la complainte si touchante du *Stabat*, elle a pleuré, avec la Vierge de pitié, en redisant les atrocités incomparables qui l'ont si longuement torturée et déchirée.

Sous la commotion salutaire des grandes douleurs de Jésus et de Marie, les vrais catholiques se sont empressés de laver leurs fautes, dans les larmes du plus filial repentir, et dans le bain sanctificateur de la miséricorde. Le grand, le beau jour de la Résurrection de l'Homme-Dieu est arrivé. Le peuple a repris ses brillants habits de fête, et les consciences purifiées sont mille fois plus belles et plus riantes que les corps. Les cloches aussi ont retrouvé leurs gais carillons et leurs joyeuses volées. Dans l'enceinte décorée de nos

églises, les populations se portent et se serrent à flots pressés. Enfin, il n'est plus que les hommes tristement impies, qui, en ce grand jour, se tiennent, en rougissant d'eux-mêmes, éloignés de nos saintes assemblées.

Eh bien, en ce jour de sainte et universelle allégresse, Marie sera-t-elle oubliée? Non, Mes Chers Frères. A la fin des vêpres de cette riante solennité, écoutons : *Regina cœli, lætare. Alleluia.* Reine du ciel, réjouissez-vous! Et nous, peuple chrétien, louons Dieu. Quel début magnifique et pompeux! Dans toute l'étendue de l'univers, deux cents millions de catholiques, le même jour, se levant soudain comme un seul homme, lancent tout à coup vers les cieux ce grand cri de félicitation, d'applaudissement et de triomphe : Reine du Ciel, réjouissez-vous; et que Dieu soit loué!

Vous, avec qui naguère encore nous versions des larmes amères, Notre-Dame de Douleurs, Reine des martyrs, plus torturée que tous les martyrs ensemble; ah! ne pensez plus à vos déchirements inouïs; mais que votre immense désolation se change en allégresse infinie! Oui, oui : En ce grand jour, livrez-vous à tous les plus doux transports des joies maternelles : *Regina cœli, lætare.* Et nous aussi, heureux enfants d'une telle Mère, louons le Seigneur : *Alleluia.* Oh!

oui, Mes Frères, ce grand cri d'universelle allégresse, poussé soudain, avec enthousiasme, d'un bout du monde à l'autre, par tous les catholiques, vers la Reine des cieux, ce cri est ravissant et sublime! Quelle brillante majesté de la terre entendit jamais pareille acclamation! Quiconque a quelque bon sens, ne saurait manquer de se trouver tout transporté, à ce début si magnifique et si triomphant.

Et puis, Mes Chers Frères, c'est qu'il n'en est pas des joies ni des félicitations de l'Église, comme de celles du monde. Les joies des mondains sont, pour l'ordinaire, empoisonnées et menteuses; et leurs compliments aussi sont exagérés et trompeurs. Les allégresses et les conjouissances de l'Église au contraire reposent sur la pure vérité, sur la seule justice, et ne sont que pour récompenser ou encourager la vertu. En voici une nouvelle preuve. Car pourquoi cette soudaine acclamation de joie de toute la terre à la Reine du Ciel? Voici la réponse.

Quia Quem meruisti portare, alleluia. Parce que Celui que vous avez mérité de porter en votre sein, Dieu en soit loué : *Resurrexit, sicut dixit; alleluia :* Est ressuscité, comme il l'a dit; louange à Dieu. Voilà pourquoi le monde catholique éclate soudain en vifs transports de joie, et invite la Mère du divin Ressuscité à tressaillir de même. Or ce motif est-il juste?

Est-il suffisant pour autoriser sur la terre une allégresse universelle, et nos plus chaleureuses congratulations à la Reine des cieux? Sans aucun doute. Car si le Christ est ressuscité, il n'est donc point menteur. C'est donc lui-même, comme il l'a dit, qui s'est retiré des serres de la mort. Par conséquent, pendant qu'il était mort en homme, il vivait en Dieu; puisqu'il fallait exister en tant que Dieu, pour se ressusciter en tant qu'homme. Et le Christ, en se ressuscitant, prouve donc et sa divinité personnelle, et la maternité divine de Marie. Juste sujet donc, et d'une grande joie pour nous, et des plus délicieux transports pour son auguste Mère.

Mais ce n'est pas tout encore. Car le Christ ressuscité n'est que les prémices de ceux qui dorment, que l'avant-garde de notre résurrection générale, que notre Premier-né d'entre les morts : *Primogenitus a mortuis; primitiæ dormientium.* Oh! que la joie donc éclate de toutes parts sur la terre! Et vous, ô Reine du Ciel, réjouissez-vous avec vos joyeux enfants : puisque le Fruit béni de votre sein virginal est ressuscité, comme il l'avait annoncé; et qu'en se ressuscitant, il prouve qu'il a en mains les clefs de la mort et de la vie, et qu'il est le souverain Maître de l'univers. *Quia Quem*, etc.

Voilà nos louanges et nos félicitations, toutes

joyeuses et toutes filiales, à notre céleste Mère. Mais une si juste et si vive allégresse doit-elle nous faire oublier nos intérêts, présents et éternels? Non, assurément. Eh bien, nos intérêts suprêmes et infinis, c'est que, présentement ressuscités à la grâce, nous n'ayons plus le malheur d'y mourir : c'est que désormais fidèles à Dieu, à la vie et à la mort, nous ayons part à la glorieuse résurrection de notre Sauveur, et que nous soyons admis à nous en réjouir, avec Marie, dans les siècles sans fin.

Par conséquent, ô Reine du Ciel, tandis que nous sommes si heureux d'applaudir à vos maternelles allégresses, priez, priez pour nous le Dieu, dont la grâce est si nécessaire à notre persévérance et à notre salut : *Ora pro nobis Deum.* Si vous voyez, parmi nous, de pauvres pécheurs, encore éloignés de Dieu, encore gémissants sous la chaîne pesante de l'iniquité; oh! priez pour ces infortunés; afin qu'ils ressuscitent promptement à la grâce, qu'ils passent de la mort à la vie, et de l'esclavage honteux de Satan à la noble liberté et à la douce paix des vrais enfants de la lumière. Et priez aussi pour nous, redevenus justes, et les heureux enfants de notre Dieu : Priez, pour nous obtenir le don précieux de la persévérance, couronnée d'une sainte mort : *Ora pro nobis Deum.*

Et nous, peuple catholique, nous, membres de

Jésus-Christ, qui, dans la résurrection de notre Chef, avons un gage certain de la nôtre : Nous, enfants de Marie, à qui une Mère si puissante et si glorieuse a été donnée; nous qui avons, en Jésus et Marie, tous les moyens de nous sauver, et tous les motifs de nous réjouir : *Alleluia.* Louons Dieu! Louons et exaltons notre glorieux Sauveur : louons et exaltons notre céleste Mère. Et par la fidélité de notre vie, et par notre sincère amour, glorifions vraiment sur la terre Jésus et Marie; et nous serons associés à l'*Alleluia* éternel des cieux.

Voilà, Mes Chers Frères, les trois hymnes, toutes nobles et tout aimables, par lesquelles se termine l'office divin, depuis l'ouverture de l'Avent, jusqu'à la fin du temps pascal. C'est ainsi que l'Église véritable, touchée des grâces infinies que Dieu a faites, et qu'il veut faire au genre humain, par Marie, chante les gloires de sa divine Mère, et la conjure d'employer en notre faveur sa toute-puissante intercession.

Connaissant maintenant ces belles antiennes, ces hautes louanges, ces solennelles invocations à votre bonne Mère, aimez, Mes Chers Frères, aimez de plus en plus à les réciter, à les chanter, et à y associer solennellement et vos voix et vos cœurs. Marie est plus sainte que toutes les célestes hiérarchies : elle est plus puissante que tous les Trônes et que tous les Chérubins;

elle a plus d'amour pour nous que tous les saints ensemble; elle a droit aux louanges de tous les mortels et de tous les habitants des cieux. Aimons donc à chanter ses grandeurs, à célébrer sa gloire, à implorer son secours, surtout par ces belles hymnes du culte catholique; et Marie nous le rendra au centuple, en protection et en grâces, à la vie et à la mort. Ainsi soit-il!

VINGT-SIXIÈME CONFÉRENCE.

PARAPHRASE DU SALVE REGINA.

Son origine. — Sa magnifique signification. — Culte de Louange, de Confiance et de Supplication que, durant six mois environ, l'Église catholique, par cette touchante prière, adresse à Marie. — Saint usage qu'il nous faut en faire.

DEUX OBSERVATIONS :

1° On trouve, dans les œuvres de saint Bernard, trois discours et une méditation sur le *Salve Regina*, mais on ne saurait y reconnaître le beau génie du pieux docteur; et l'on en conclut, sans doute justement, qu'ils sont l'ouvrage de quelque religieux, qui, ayant entendu l'éloquent abbé, a mal retenu et mal rendu ses pensées, excepté deux ou trois, des plus frappantes.

2° Le docte et pieux saint Liguori a fait aussi sur Marie un ouvrage intitulé *Paraphrase du Salve Regina*. Mais les prêtres qui, après l'avoir lu et médité, ont essayé d'en tirer quelque instruction sur la sainte Vierge, savent bien qu'il leur a fallu y renoncer, et pourquoi. Néanmoins le commentaire suivant, plus simple, plus abrégé, plus calqué sur le texte latin, a paru bien accueilli d'un auditoire catholique.

Salve, Regina, Mater misericordiæ.

Nous vous saluons, ô Reine, Mère de la miséricorde.

Nous voici, Mes Chers Frères, à l'une des toutes plus belles hymnes à l'honneur de Marie, à celle que lui

adresse le plus souvent, et le plus généralement, la piété catholique. Les pauvres marins, battus ou menacés de la tempête, le pieux voyageur en ses périls, la mère de famille en ses alarmes, la jeune vierge agenouillée devant l'image de Marie, le trappiste, le frère prêcheur, tous les ordres religieux, réunis en chœur autour de ses autels chéris, tous les vrais chrétiens, dans nos temples sacrés, entonnent, avec un entrain tout filial et tout plein d'amour, cette nouvelle hymne d'honneur, de confiance et d'invocation, à la Vierge immaculée. Et de fait, cette prière admirable, quand elle part du fond de nos âmes, exprime, à notre divine Mère, une si douce vénération, un espoir si charmant, tant de tendres gémissements et de touchantes supplications, qu'il est comme impossible que son cœur maternel n'en soit pas ému, attendri et empressé à venir à notre secours.

Les historiens diffèrent sur le pieux auteur qui a composé cette prière si magnifique. Selon les uns (l'abbé Guillois), ce fut Adémar de Monteil, évêque du Puy, qui, partant pour la fameuse croisade du grand Godefroy de Bouillon, composa cette belle antienne à Marie; et cette prière fut dès lors trouvée si belle, qu'elle fut bientôt en usage dans toute l'armée des croisés, et même dans toute l'Église de Dieu. Selon d'autres (Orsini), elle eut pour auteur, l'an 1040, le pieux

Herman, religieux bénédictin; et toutefois ce ne fut qu'un siècle après qu'elle arriva à son intégrité actuelle, et voici comment.

En 1146, l'admirable saint Bernard, visitant l'église de Notre-Dame de Spire, en Allemagne, y fut reçu, avec de grands honneurs, par les religieux, qui le conduisirent processionnellement jusqu'au chœur de leur église, en chantant le *Salve Regina*, qui alors finissait à ces mots : *Nobis post hoc exilium ostende.* Le chant fini, l'illustre saint, se tournant vers une image de Marie, là présente, la salua par ces tendres paroles, en s'inclinant trois fois : *O Clemens! ô Pia! ô Dulcis Virgo, Maria!* L'on dit qu'alors la sainte image lui répondit : *Salve, Bernarde,* ce qui n'est point du tout difficile à croire à ceux qui savent combien le saint docteur a aimé et célébré Marie. Et certainement la sainte Vierge a fait de plus grandes faveurs que celle-là, à des chrétiens qui les méritaient moins que le docte saint Bernard. Toutefois les paroles qu'il prononça se voient encore, gravées en rond sur le pavé de l'église, au même endroit où elles s'échappèrent de sa sainte âme, il y a sept cent douze ans, et dès lors elles furent ajoutées à la fin de la belle antienne du *Salve.*

Maintenant, Mes Chers Frères, nous abordons en détail tous les termes si beaux de cette hymne ravissante. Nous allons voir leur véritable signification, si

honorable à Marie, si utile pour nous, et le filial usage qu'il nous faut faire, en tout temps, de cette touchante prière. J'ose croire qu'en choses si intéressantes, vous donnerez à mes paroles votre plus religieuse attention.

Salve, Regina, Mater misericordiæ. Salve : Nous vous saluons. C'est comme l'*Ave* honorable de Gabriel, ou comme l'*Ave* et le *Vale* glorieux de la seconde antienne précédente. *Salve :* Nous vous rendons notre salut d'honneur, de cordiale et profonde vénération. Avec tout le monde catholique, nous nous inclinons de respect et d'amour devant vous... Qui est-ce? *Regina :* ô Reine! Et quelle Reine? Vous la seule qui méritez vraiment ce beau nom; vous la Reine par excellence; près de qui toutes celles qu'on appelle de ce nom, ne sont que d'humbles servantes; et qui s'honorent néanmoins en vous servant; mais seulement à proportion qu'elles approchent de vous davantage, par la piété et le divin amour.

Remarquez bien, Mes Chers Frères, que ce seul mot *Regina*, ce mot tout seul est du plus parfait sublime. Si le début disait : *Reine de la terre et du ciel*, il semblerait reconnaître qu'il peut y avoir d'autres reines que Marie, et il serait moins frappant, moins majestueux. Mais en disant simplement : *Salve, Regina :* Nous vous saluons, Reine! nous courbons avec respect nos fronts devant vous, qui seule devez porter l'au-

guste nom de Reine, et après qui nulle créature, si élevée qu'elle soit devant les hommes, si exhaussée qu'elle soit sur les petits trônes, si chancelants de ce monde, si bonne et si grande même qu'elle soit devant Dieu, ne doit être appelée de ce nom, qui n'appartient vraiment qu'à vos incomparables grandeurs.

Mais il est encore une raison bien simple, et en même temps bien sublime et bien touchante, pour laquelle le noble titre de Reine n'est, là, suivi ni de la terre ni du ciel; c'est que le terme *Regina*, qui paraît, là, tout seul, a, comme le mot *Mater*, qui le suit, pour régime *misericordiæ*. C'est alors comme s'il y avait : Reine et Mère de la miséricorde, c'est-à-dire : Ce n'est point à cause de toutes vos autres merveilleuses prérogatives, que nous vous saluons en ce moment, ô Marie! Non. Ce qui anime présentement notre piété filiale, c'est que nous reconnaissons et que nous vénérons en vous la Reine et la Mère de la divine miséricorde : *Salve, Regina, Mater misericordiæ.*

Et dans cet empire de la suprême clémence, que nous honorons en la Vierge-Mère, il n'y a rien qui puisse étonner des chrétiens intelligents. Car, puisqu'elle en est la glorieuse Mère, il est juste aussi qu'elle en soit l'auguste Reine. Or elle est vraiment la divine Mère de la miséricorde incarnée, ou de notre miséricordieux Sauveur. Sur la terre même, durant trente

années, cette divine miséricorde, descendue dans notre nature, fut soumise à Marie : *Et erat subditus illis.* Il est vrai qu'au ciel l'humanité glorifiée du divin Fils est élevée au-dessus de toutes les créatures sans exception, et que sa divine Mère n'est pas moins soumise, que toutes les autres créatures, à son empire éternel.

Néanmoins, tout en restant le Souverain absolu et universel, Jésus a constitué sa divine Mère la Reine de ses infinies miséricordes. Et par conséquent c'est notre devoir, comme notre bonheur, de saluer Marie de ce nom tout aimable. D'autant plus que le règne du Christ n'est pour cela ni amoindri, ni diminué. Car la divine Reine n'a et ne veut avoir droit de grâce qu'en Jésus-Christ, et que par Jésus-Christ, qu'autant qu'il plaît à l'Homme-Dieu de le lui déférer, comme aussi elle n'exerce jamais son miséricordieux ministère, que sous le bon plaisir et pour la gloire véritable du Souverain Juge des vivants et des morts. C'est donc à l'honneur de Jésus, qui a établi et qui maintient sa Mère la Reine de la miséricorde, comme au juste honneur de Marie elle-même, que nous chantons : *Salve, Regina, Mater misericordiæ.*

Mais voici qui va plus loin encore, du moins en apparence : *Vita, dulcedo, et spes nostra, Salve :* Nous vous saluons, Vous, notre vie, notre douceur et notre espérance. Est-ce que de telles paroles, dites à Marie,

ne sont pas exagérées, et offensantes même pour notre unique Sauveur? Assurément, si l'on prenait ces expressions en elles-mêmes à la rigueur, et en séparant la divine Mère de son divin Fils, oui, elles offriraient quelque chose de blessant pour notre universel Rédempteur. Mais aussi l'Église catholique, qui chante à Marie ces grandes paroles, est loin de séparer la Mère de miséricorde de la Source même de toutes les miséricordes. C'est au contraire en union avec Jésus-Christ, et par Jésus-Christ, que l'auguste Mère est de nous saluée, comme notre vie, notre consolation et notre espérance. Et alors c'est justice.

Car, de même que c'est l'âme qui, unie au corps, lui donne sa vie naturelle, et que c'est la grâce divine qui, unie à l'âme, lui communique sa vie surnaturelle : ainsi c'est Marie qui, en nous donnant le suprême Auteur de la grâce, nous a donné la grâce et la vie divine : *Mater divinæ gratiæ.* De plus, Marie, en intercédant pour les pauvres pécheurs, auprès de la Plénitude même de toutes les grâces, leur obtient heureusement la grâce, celle de leur conversion et de leur retour à Dieu, et les rend ainsi à la vie surnaturelle. Aussi, dans son saint Office, l'Église fait dire à la Vierge immaculée, toujours dans le même sens, par rapport à l'union qui existe entre Jésus et Marie, et pour l'union qu'Elle rétablit bien vite, entre Jésus et les pécheurs

pénitents : *Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem à Domino :* Celui qui m'aura trouvée favorable, trouvera la vie, non en moi, mais par moi, et recevra son salut éternel, que je lui obtiendrai du Seigneur. C'est pourquoi cherchons la grâce, ou la vie surnaturelle, dit saint Bernard, et cherchons-la, non en Marie, mais par Marie : *Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus*, afin que, par son intercession, nous sortions du tombeau de nos iniquités, et que nous soyons délivrés de la mort éternelle : *Ut intercessionis ejus auxilio à nostris iniquitatibus resurgamus, et à morte perpetuâ liberemur.* Voilà le langage même de l'Église; et c'est dans ce sens bien compris que nous appelons justement Marie notre vie : *Vita.*

Et aussi : *Dulcedo*, notre douceur, notre consolation, le baume précieux qui calme nos douleurs morales, durant la vie, et le charme bienheureux, qui endort nos terreurs à la mort. En effet, Mes Chers Frères, s'il s'agit de souffrances corporelles, d'humiliations, de calomnies, de persécutions désolantes, quelle âme chrétienne, contemplant, au haut du Calvaire, Notre-Dame de Douleurs, osera se plaindre, et ne se sentira point grandement soulagée? S'il s'agit des remords, des tourments d'une conscience coupable, quel pauvre pécheur, si criminel qu'il soit, ne se sent pas soulagé, et déjà encouragé, quand il a répandu dans le

cœur de Marie ses larmes et ses prières? Et enfin, au milieu des angoisses de la mort et des terreurs des jugements de Dieu, à qui est-ce que Marie a déjà refusé ses consolations maternelles?

Adolphe, comte d'Alsace, après avoir mené, dans le monde, une vie déréglée, se convertit et prit l'habit religieux de l'ordre de Saint-François, où il édifia ses frères, surtout par sa dévotion toute filiale à Marie. A la fin de ses jours néanmoins, se rappelant, se retraçant les désordres de sa jeunesse, ainsi que les rigueurs du dernier jugement, il eut une extrême épouvante de la mort. Mais voici que Marie, entourée d'un cortége de saints, apparaît à ce pauvre effrayé, et lui dit ces tendres paroles : Mon cher Adolphe, puisque vous vous êtes consacré à moi, et que vous êtes mon enfant, pourquoi donc craignez-vous ainsi de mourir? *Adulphe mi carissime, mori cur times, meus cum sis?* Cette apparition et cette parole si charmantes redonnent soudain au bon religieux un calme parfait : et c'est avec une douce confiance qu'Adolphe remet son âme sanctifiée entre les mains de son souverain Juge. (Saint Liguori). Et certes, Mes Chers Frères, il est des millions de faits pareils, tous aussi aimables que celui-là, pour nous autoriser et nous enhardir à saluer Marie, comme notre fidèle consolatrice. Donc vraiment, et en toute confiance : *Vita, Dulcedo.*

Et encore : *Et spes nostra, Salve.* Maudit, a dit Jérémie, maudit est celui qui met en l'homme son espérance : *Maledictus homo qui confidit in homine.* Les insensés protestants s'appuient surtout sur cet oracle, pour condamner notre dévotion à Marie, et ils croient nous embarrasser fort, en nous l'opposant! Et trois siècles avant que les protestants ne fussent au monde, saint Thomas leur avait déjà répondu en ces termes : Nous pouvons, dit le grand docteur, mettre de deux manières notre espoir en une créature ; ou parce qu'elle est elle-même la source du bien que nous attendons; ou parce qu'elle est notre médiatrice auprès de celle dont ce bien dépend. Ainsi je puis attendre une faveur d'un roi, ou du favori de ce roi. Et quand le favori veut bien intercéder pour moi, il est juste de l'appeler aussi mon espoir.

Or c'est en ce sens que nous donnons à Marie le titre de notre espérance. Elle est vraiment la favorite tout aimée du Souverain Roi, qui est la source universelle et unique de tout bien; et elle est aussi notre Médiatrice, toute dévouée et toute-puissante, par ses maternelles supplications. C'est donc aussi avec raison que l'univers catholique l'appelle sa ferme espérance. Oui, je vous salue, lui disait saint Éphrem, je vous salue, Espoir de mon âme, Asile assuré des chrétiens, Secours des pécheurs, Rempart des fidèles et Salut du

monde : *Ave, animæ spes : Ave, Christianorum firma salus; Ave, peccatorum adjutrix; Ave, vallum fidelium, et mundi salus.* Je vous salue, lui criait un autre, dernière espérance de ceux qui désespèrent, et ressource suprême de ceux qui sont abandonnés : *Ave, desperantium spes : Ave, destitutorum adjutrix.* Et tous les docteurs chrétiens tiennent ce même langage.

Laissons donc, Mes Chers Frères, les hérétiques obstinés à leurs honteuses contradictions, et à leurs sophismes menteurs. Car, voyez, ils nous reprochent de placer en Marie notre juste espoir; et ils mettent le leur dans les hommes immondes, qui ont enfanté leur hérésie, et dans les ministres hypocrites qui les exploitent. Ah! sans doute, un moine sacrilége comme Luther, un scélérat profond comme Calvin, et tous les charlatans intéressés qui les conduisent, méritent mieux la confiance des protestants, que la divine Mère de Dieu ne mérite la confiance des catholiques! Mais c'en est assez sur ces blasphèmes de l'hérésie. Enfants de Marie, continuons à voir, à saluer et à chanter en elle, notre vie, notre douceur et notre espérance : *Vita, dulcedo, et spes nostra, Salve...*

Voilà, Mes Frères, ce que l'on peut appeler la première partie, et comme l'exorde de cette belle prière, le plus magnifique éloge, la plus parfaite louange, que

le monde catholique puisse faire de sa céleste Mère. Or cette reconnaissance et cette proclamation si solennelles du miséricordieux empire de Marie, de son pouvoir, à obtenir la vie surnaturelle, la consolation et le salut à ses serviteurs, doivent lui amener, et lui amènent en effet la confiance universelle de ses enfants. Continuons : en voici les marques.

Ad te clamamus, exules filii Evæ : Voilà que nous crions vers vous, nous fils exilés d'Ève. A qui de pauvres exilés, bannis de leur patrie chérie, désirant y faire bientôt leur joyeuse rentrée, sachant très-bien que le souverain qui les a bannis, n'a que de trop justes raisons de maintenir leur bannissement, et ne pouvant par eux-mêmes ni fléchir le roi qui les a déportés, ni retourner, malgré lui, en leur lieu natal; à qui ces pauvres exilés peuvent-ils adresser leurs vœux et leurs soupirs? Assurément, s'ils savent, à côté du trône, une Reine, toute bonne et toute compatissante, toute dévouée et toute-puissante, pour appuyer, sur le cœur du monarque, leur confiante supplique, ils ne manqueront pas de s'adresser, et, s'il le faut, avec instances redoublées, à cette seconde Mère du peuple malheureux.

Eh bien, nous, tristes enfants d'Ève, tombés, déchus, exilés avec notre pauvre mère, sachant que nos fautes ne nous ferment que trop le retour en l'immor-

telle patrie, ne pouvant néanmoins être jamais heureux, loin de cette patrie absente, et sachant que nous avons, auprès du trône céleste, la Reine et la Mère de la miséricorde; alors nous élevons nos cœurs et nos voix vers Celle qui est notre vie et notre espoir; et vraiment, comme de petits enfants, qui, séparés de leur bonne mère, pleurent jusqu'à ce qu'elle leur soit rendue, nous crions vers vous, ô céleste Mère; et nous crierons jusqu'à ce que nous ayons le bonheur de vous être réunis : *Ad te clamamus, exules filii Evæ.*

Ad te suspiramus, gementes et flentes in hâc lacrymarum valle: C'est vers vous que nous soupirons, gémissants et pleurants en cette vallée de larmes. Qu'il y ait en ce bas monde, des hommes tout matériels, tout sensualisés, qui ont résolu de n'attacher leurs regards qu'à la terre, qui y concentrent totalement leur cœur, qui oublient décidément leurs sublimes destinées, leurs fins dernières, et leur céleste patrie... Ah ! oui, il n'est que trop des hommes de cette sorte ! *Quæcumque naturaliter, tanquam muta animalia, norunt, in his corrumpuntur.* Gens qui, semblables à des animaux muets, se corrompent dans ce qu'ils connaissent naturellement. (Saint Jude.) Gens tout absorbés dans leur vie animale, qui ne voient rien au delà, et qui n'ayant pas gémi comme exilés, ne se réjouiront point comme citoyens de la cité immortelle : *Qui*

non gemuerit ut exul, non gaudebit ut civis. (Saint Augustin.)

Mais il n'en est pas ainsi de nous, ô Marie! Nous nous savons de pauvres étrangers, d'infortunés voyageurs, n'ayant point ici-bas de demeures permanentes; mais cherchant notre future patrie, la vraie terre promise, la vraie région des vivants. Et aussi, à cause que notre triste exil se prolonge; à cause qu'il nous faut promener encore, en cette vallée des douleurs, nos pas errants, nos gémissements et nos larmes; à cause que ces cieux, si désirés, s'enfuient; hélas! toujours plus loin devant nous : alors nos cris de détresse, et les accents de nos mortelles angoisses s'élancent incessamment vers Celle qui est notre consolation et notre espoir : *Ad te suspiramus, gementes*, etc.

Et vous, ô notre Dame! Ne voyez-vous point que nous sommes totalement inondés d'amertume? *Heu, Domina, non vides quod totaliter sumus amaritudine pleni?* Que nous sommes au dedans tout pleins de gémissements, au dehors tout couverts de nos larmes, affaissés, abattus en ce lieu lamentable : *Intùs sumus gementes, exteriùs flentes, in loco lacrymoso jacentes?* Que nous soupirons, chargés de nos péchés, que nous pleurons, écrasés sous le poids de nos misères, et que, surabondants de maux et de chagrins, nous réclamons, à cris redoublés, votre puissant secours : *Onerati pec-*

catis gemimus, aggravati molestiis flemus, abundantes miseriis, sumus tuum subsidium postulantes? Et c'est ainsi qu'affligés et malheureux, nous soupirons vers vous : *Sic afflicti, sic miseri, ad te suspiramus, gementes et flentes*, etc. (Saint Bernard.)

C'est pourquoi donc, ô notre dévouée Avocate, tournez et abaissez sur nous vos miséricordieux regards : *Eia ergo, Advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte.* Nous sommes de bien indignes enfants, nous le sentons : mais plus les enfants sont malheureux, plus ils émeuvent profondément et vivement les entrailles de leurs mères. Donc, à cause même et de l'énormité de nos torts, et de l'immensité de nos dangers, empressez-vous, ô notre Avocate! Au reste, nous ne vous demandons qu'une chose, bien simple, bien facile : c'est que vous abaissiez un regard sur vos désolés enfants. Nous sommes assurés que ce ne sera ni un regard de mépris, ni un regard de colère; mais que ce sera un regard de compassion et de miséricorde; et si vous voyez une fois nos maux extrêmes, nous sommes certains de votre puissant secours : *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte.*

Car vous n'êtes point, ô Marie, comme ces avocats, cupides et avares, qui dédaignent la cause du pauvre, et dont le zèle ne se réveille qu'au son fascinateur de l'or. Vous n'êtes point non plus de la classe de ces pro-

tecteurs superbes, qu'il faut longuement supplier, avant d'avoir leur trop cher appui. Non; c'est tout le contraire. Voir les profondes misères, et entendre les cris de détresse de ceux qui composent son indigent empire, et en être à l'instant touchée et attendrie, et et en avoir aussitôt pitié et clémence, et vouloir sans délai voler à la défense de ses infortunés enfants; c'est une seule et même chose, c'est identique et simultané dans le cœur maternel de notre céleste Mère. Car est-ce qu'une mère peut délibérer si elle volera au secours de son enfant en péril? Est-ce qu'il faut la prier longtemps de courir le sauver?

Mais encore, qu'est-ce de ces yeux miséricordieux que nous prions Marie d'abaisser sur nos malheurs? Ce sont ces regards, ou ces rayons aimables et victorieux, qui attirent les cœurs au divin amour et à la sainteté véritable : ce sont de saintes lumières qui dissipent les ténèbres de nos yeux, qui mettent en fuite les phalanges infernales, chassent le vice de nos âmes, y allument le feu et l'héroïsme des vertus, et nous ravissent et nous enlèvent dans les hautes régions de la perfection. Eh bien, est-ce que notre divine Mère ne désire pas, autant que nous, et infiniment plus que nous, toutes ces saintes choses, cette vraie conversion, cette vraie sanctification de nos cœurs, et tous ces progrès et tous ces heureux accroissements dans la vertu? C'est

donc, en toute confiance, que nos pieux accents doivent lui dire : Abaissez, sur vos fils suppliants, vos regards tout miséricordieux : *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte.*

Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende : Et montrez-nous, ou obtenez-nous de voir, après cet exil, Jésus, le fruit béni de vos entrailles. Car c'est là le but souverain, la fin dernière de notre culte, de toutes nos supplications à Marie, comme de toute notre sainte religion. Oui, connaître Jésus en ce monde, lui être uni, arriver à sa possession et à sa vision éternelle; voilà le premier et le dernier besoin de l'homme; voilà tout l'homme : *Hoc est enim omnis homo.* C'est donc ici le bien suprême et absolu, que nous demandons par la médiation de notre divine Mère.

Et c'est aussi, Mes Chers Frères, la troisième partie de notre hymne à Marie En effet, nous lui avons d'abord rendu tout le culte de louange dont nous sommes capables, en la saluant Reine de la divine miséricorde, et en nous inclinant devant Elle, comme devant notre vie, notre consolation et notre espérance. Nous lui avons ensuite exprimé les hommages de notre confiance toute filiale, en faisant monter à son trône nos soupirs, nos pleurs, nos gémissements de pauvres exilés, et en appelant sur nous les tendres regards de

sa maternelle clémence. Et finalement, nous voici au Bien suprême, à Jésus-Christ, dont nous sollicitons la vision béatifique, comme le fruit essentiel de notre dévotion à son auguste Mère.

Nous sentons, Mes Chers Frères, que notre justification en ce monde, notre élévation à la grâce, à la vie surnaturelle, notre participation à la nature divine, notre déification commencée, entretenue, continuée jusqu'à notre dernier soupir, enfin consommée dans l'éternelle gloire, par la possession assurée et la vision à jamais bienheureuse de notre Dieu : nous savons que ce grand ouvrage est vraiment au-dessus de nos forces, au-dessus de tous nos mérites possibles, et que c'est une œuvre vraiment divine, pour laquelle il nous faut des grâces, fortes et toutes spéciales, dont nous ne sommes, hélas ! que trop indignes !

D'autre part, pourquoi la divine Mère a-t-elle donné au monde son Sauveur? Pourquoi nous a-t-elle adoptés comme ses chers enfants ? Est-ce pour que son divin Fils nous soit inutile? Est-ce pour nous laisser périr, comme une Mère dénaturée? Rien de pareil n'est supposable ! Marie n'est devenue la Mère de Jésus, que pour que le monde soit sauvé : et elle n'est devenue notre Mère adoptive, que pour que nous soyons encore plus sûrement sauvés ; et nous-mêmes enfin, si nous sommes dévoués à Marie, c'est encore, c'est tou-

jours, pour que nous soyons plus infailliblement sauvés.

C'est donc en toute justice, et avec la plus haute raison, que nous crions à Marie : *Et Jesum benedictum*, etc. C'est-à-dire : obtenez-nous de vivre, saintement unis à notre Sauveur, durant les jours si tourmentés de notre voyage, et, après notre douloureux exil, de cingler, purs et saints, vers l'éternel rivage, de trouver au port notre Juge propice et favorable, et d'être admis, durant les années éternelles, à contempler, avec vous, votre Jésus et le nôtre, le fruit doux et béni de votre sein virginal, dans ses splendeurs infinies : *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium, ostende.*

O clemens ! ô pia ! ô dulcis Virgo, Maria ! O clémente ! ô bonne ! ô douce Vierge Marie ! Nous répétons ici, en finissant, comme vous le voyez, l'admirable salutation du pieux saint Bernard. Et vraiment, quoi dire d'aussi bon ? Un ange descendu du ciel, pourrait-il mieux dire ? Je n'en sais rien. Toutefois, il me semble que cette salutation, si parfaite du grand docteur, termine merveilleusement cette touchante prière. Car, après tout ce qui précède, crier si pieusement, pour finir : O miséricordieuse ! ô bonne ! ô douce Vierge Marie ! N'est-ce pas lui dire, en d'autres termes : Nous sommes sûrs que vous ne sauriez nous manquer ! N'est-ce pas frapper sur son cœur

maternel le dernier coup, et le coup victorieux (1)?

Voilà, Mes Chers Frères, l'hymne si honorable à Marie, et si utile pour nous, qui, six mois durant, de la Trinité à l'Avent, retentit dans tout l'Univers catholique, non-seulement dans nos églises, mais dans les communautés religieuses, dans les plus modestes oratoires, et souvent avec une piété bien plus touchante qu'en nos églises mêmes. Généralement le *Salve* est bien chanté, même jusqu'au sein des plus petits hameaux : parce que le peuple catholique aime bien cette hymne à sa bonne Mère ; et ce que le peuple aime bien, il le chante avec cœur, avec joie, et, pour l'ordinaire, il le chante bien.

Mais, Mes Frères, s'il vous était donné de voir et d'entendre, chez les Trappistes, ou chez les Frères-Prêcheurs, comment ces anges de la terre chantent

(1) Voici comme le dévot saint Bernard a lui-même commenté sa filiale salutation :

O clemens indigentibus, pia exorantibus, dulcis diligentibus : O clémente aux misérables, compatissante à ceux qui vous implorent, douce à ceux qui vous aiment! *O clemens pœnitentibus, pia proficientibus, dulcis contemplantibus :* O clémente aux pénitents, bénigne aux justes, douce aux parfaits! *O clemens liberando, pia largiendo, dulcis te donando :* O clémente en nous délivrant du péché, bonne en nous versant vos faveurs, douce en vous donnant vous-même à qui vous cherche! *O clemens consolando, pia blandiendo, dulcis osculando :* O clémente en nous consolant, tendre en nous caressant, douce en nous couvrant de vos baisers maternels! *O clemens subjectis, pia jam correctis, dulcis prædilectis :* O clémente à qui vous est soumis, libérale à qui vous est fidèle, et douce à vos privilégiés et à vos favoris! *Amen.*

cette hymne à la Reine du Ciel, vous en seriez à jamais profondément touchés. Ces bons religieux, rangés en demi-cercle, ou étendus sur deux longues lignes parallèles, devant un autel de la divine Mère, commencent, debout d'abord, leur chant tout angélique; mais avec une lenteur, si solennelle et si pieuse, que vous diriez que leur symphonie, résonnant dans les célestes hauteurs, comme une mélodie des Anges, descend doucement vers vous, sur les ondulations successives de l'espace. Et pendant leur chant, si doux et si majestueux, si vous contemplez ces saints enfants de Marie, leur attitude, leurs yeux, leurs visages, vous voyez bien que leur corps seul touche encore un peu la terre; mais que leur âme est montée, tout entière et tout aimante, aux pieds de la Mère de la miséricorde.

Puis, quand ils ont chanté à Marie son pouvoir et ses grandeurs, quand ils arrivent aux filiales supplications du *Salve*, là, vous les voyez, ils tombent à deux genoux à terre, et, avec une tendresse toute filiale pour Marie, avec une charité immense pour leurs frères, ils implorent la Mère de la clémence et de la grâce, comme de vrais Anges, prosternés devant elle. Le chant du *Salve* dure pour eux de douze à quatorze minutes ; et quand ils terminent ces mots : *O dulcis Virgo Maria :* ils finissent si doucement ; leur voix est si pieuse, si suave, qu'il vous semble que leur sainte mélodie ne

s'éteint, par degrés, sur la terre, qu'à cause que leurs cœurs s'en vont la continuer doucement dans les cieux ! Aussi les entendre est un tel charme, un si doux repos, que, même longtemps après qu'ils ont fini, vous les écoutez encore ; et vous croyez alors comprendre quelque chose aux harmonies, et au bonheur des chants de l'éternelle patrie !

Qui donc nous dira l'intarissable torrent de grâces qu'attire à la terre une telle prière, ainsi adressée à la Reine des divines miséricordes? Tant de louanges, de bénédictions et de gloire, que l'Univers catholique ne cesse de faire monter vers Marie ; tant de piété et d'amour, tant de confiance et de tendres supplications, qui s'élèvent vers elle, de tous les points du monde, de tous les cœurs, ne sauraient manquer de toucher son âme, et de nous concilier son intercession maternelle, toute-puissante sur le cœur de Dieu, et tout heureuse pour nous.

Aussi, qui dira toutes les punitions, tous les fléaux, toutes les foudres, que ce beau *Salve* arrête et éteint entre les mains du Dieu vengeur, et dont nous sommes préservés par Marie ! Qui dira toutes les miséricordes, toutes les bontés, toutes les faveurs qu'il fait descendre, en pluie continuelle et féconde, et sur les justes, et sur les pécheurs, et sur les particuliers, et sur les nations ? Et surtout sur notre chère France, qui, malgré les

graves torts d'un trop grand nombre de ses enfants, est toujours le premier empire de la terre; parce qu'il est toujours le plus dévoué à Marie !

O Mes Frères ! enfants glorieux de la France, plus glorieux encore d'être les vrais enfants de Marie, aimons donc tous, de plus en plus, cette belle antienne du *Salve*. C'est l'hymne de l'exil, et nous sommes tous exilés. C'est l'hymne de la vallée des larmes, et nous y sommes tous, gémissants et pleurants. Ce fut l'hymne de nos Croisés, marchant à la conquête des Saints-Lieux ; et nous sommes leurs descendants, soldats de l'Église militante, pour la conquête de la céleste Jérusalem. C'est l'hymne de tous les pèlerins, de tous les voyageurs en périls ; et nous sommes tous ici-bas en voyage, en pèlerinage vers l'éternelle patrie. C'est l'hymne des pécheurs, pour obtenir leur retour à Dieu; des justes, pour obtenir la persévérance, et de tous les malheureux, pour obtenir des secours! Et nous sommes dans l'une ou l'autre de ces trois classes, et trop souvent, dans la première et la dernière, tout à la fois.

Autrefois, pendant qu'Israël était captif à Babylone, ses tristes enfants, humiliés et abattus, fuyaient la société de leurs superbes vainqueurs, erraient silencieux, cherchaient la solitude aux rives de l'Euphrate, et mêlaient à ses ondes leurs larmes amères. Quand l'orgueilleux Assyrien leur demandait les beaux cantiques

de Sion : Comment, s'écriaient-ils, comment pourrions-nous redire les beaux chants de la patrie, sur une terre étrangère : *Quomodo cantabimus canticum Domini, in terrâ alienâ* ? Et tant que dura le deuil de leur captivité, toujours occupés de Sion, ils ne surent redire que le *Super flumina Babylonis*, cette élégie si émouvante, ce chant qui convient par excellence à l'exil et à la douleur.

Eh bien ! Mes Chers Frères, le véritable Israël de Dieu, le peuple catholique, et nous-mêmes qui en sommes une petite partie, nous sommes en ce monde sur un sol étranger et barbare, gémissants, et souvent captifs au milieu de Babylone, ayant pour oppresseurs et pour tyrans, non-seulement, parfois, des antechrists éphémères, des tigres altérés de sang chrétien; mais encore, mais surtout, l'Antechrist principal et immortel, et ses infernales légions. A nous donc, à nous, pauvres exilés, à réunir à la touchante élégie d'Israël, au *Super flumina Babylonis*, à ce cantique, le plus gémissant que puisse redire notre amour de la patrie éternelle, à nous à y joindre l'hymne filiale de notre espérance, notre admirable *Salve Regina*. Ainsi, nous appellerons à notre aide la protection de Marie, les forces du ciel, l'humiliation de nos immortels ennemis, la fin de notre esclavage, notre heureuse délivrance, notre joyeux retour en la céleste Sion. Ainsi soit-il !

VINGT-SEPTIÈME CONFÉRENCE.

L'AVE MARIS STELLA PARAPHRASÉ.

Sens de chaque strophe. — Sens de l'hymne dans son ensemble. — Sa magnificence. — Gloire qu'elle procure à Marie. — Utilité dont elle est pour le monde catholique. — Le culte de la Vierge aboutissant toujours à la gloire de Dieu même. — L'hymne des navigateurs doit être celle de tout vrai chrétien.

Ave, maris Stella : Nous vous saluons, Étoile de la mer.

Vous avez vu, Mes Chers Frères, les quatre grandes Antiennes à l'honneur de Marie, ces belles prières qui reviennent seulement à certaines époques de l'année. Vous en avez saisi la haute signification, la vaste portée, et le saint usage qu'en doit faire très-souvent tout vrai chrétien.

Mais il est une autre hymne qui s'élève vers Marie, de tous les points de l'univers, et qui revient à toutes les saisons, et à toutes nos fêtes virginales : hymne aussi, non d'adoration ; nous l'avons démontré, malgré les calomnies hérétiques, nous n'adressons rien de pareil à la Reine des cieux ; mais hymne de vénération et de gloire, de confiance et d'invocation, à notre au-

guste Mère. C'est l'hymne dont j'ai dit les premières paroles, l'*Ave, maris Stella*.

C'est ici, Mes Frères, une autre prière publique, et un nouveau chant solennel, encore bien aimés du peuple catholique. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer avec quelle pieuse unanimité, et quelle sainte animation, cette hymne est accueillie dans nos assemblées religieuses, chaque fois qu'une solennité de la Vierge l'y ramène. On sent alors, aussitôt que ce beau chant commence, combien il est pieusement populaire : on sent que les poitrines se soulèvent, que les cœurs se dilatent, et que toutes les voix s'élancent avec plaisir vers la douce Étoile de la mer ; et que c'est, avec un bonheur toujours nouveau, que l'Église militante la salue comme sa lumière dans ses ténèbres, comme son égide dans ses combats, comme son salut au milieu de toutes ses tempêtes.

Eh bien, Mes Chers Frères, c'est cette hymne magnifique que nous allons aussi étudier un peu, dans ses touchants détails, et dans son ensemble ravissant. Nous allons comprendre quelle grande gloire extérieure elle procure à notre divine Mère, et de quelle utilité infinie elle est pour le peuple chrétien. Vous y verrez, une fois de plus encore, où aboutit vraiment le culte de Marie ; et enfin vous sentirez que la belle prière, qui fait l'espoir et le salut des matelots sur le sein des mers,

doit être la prière, universelle et fréquente, de tout fidèle qui veut aborder heureusement au port céleste.

Ici encore nous allons parler d'une hymne admirable que vous aimez, et qui vous intéresse souverainement; mais que vous aimerez bien plus, et que vous chanterez et avec un plus grand bonheur, et avec une plus heureuse abondance de grâces quand vous la connaîtrez mieux. Donnez donc à cet entretien, tout simple, mais tout important, votre plus religieuse attention.

1° *Ave, maris Stella :* Nous vous saluons, Étoile de la mer : ou bien, comme nous disons, avec l'Ange : nous vous saluons, ô Marie. Car, vous le savez, ce beau, ce doux nom veut dire : Mère de Dieu, Souveraine, et encore Étoile de la mer. (Conférence V^e^.) Brillante Étoile de la mer, ou, douce Marie, c'est donc ici la même chose. Doux Astre, scintillant au haut des cieux, le plus radieux après Jésus, et rayonnant de ses splendeurs mêmes, du vaste sein des mers, de toute la face immense de la terre, de toutes les extrémités et de tous les points du monde, tous les regards, tous les cœurs vous cherchent, et tous les fronts s'inclinent devant vous, ô Marie!

Comme le laboureur, effrayé et battu par l'ouragan, accueille avec sourire le soleil de retour; comme le voyageur, surpris des noires ombres de la nuit, voit et

salue avec joie la lune officieuse, qui apporte à sa marche son amicale clarté; comme le pauvre marin, au milieu des noires tempêtes, et des flots en furie, revoit et salue avec bonheur sa chère étoile polaire, au haut du ciel : ainsi, de la terre et de l'onde, du trône et de la cabane, des palais et des chaumières, des arènes et des échafauds, des déserts et des catacombes, de tous les lieux de combats et de souffrances, comme de tous les champs de gloire et de triomphe, toute l'Église se tourne vers Vous, seconde clarté des Cieux; et toutes les têtes catholiques s'abaissent devant vous, avec un respectueux amour : *Ave, maris Stella.*

D'autant plus justement, que, selon votre nom encore : *Deus ex genere meo :* un Dieu est de ma race; ou bien, *Dei Mater alma :* Bienfaisante Mère de Dieu : nous voyons et nous confessons en Vous une dignité incommensurable, une élévation infinie, la Maternité divine : et cette dignité infinie est d'autant plus admirable, qu'avec elle nous voyons et nous célébrons, en même temps, en Vous, la resplendissante auréole de la Vierge toujours immaculée : *Atque semper Virgo.* Vierge toujours de corps et d'esprit, associant, Vous seule, par les étonnants prodiges en Vous accomplis, les joies inénarrables de Mère du Rédempteur, avec la gloire parfaite d'une virginité perpétuelle : *Socians gaudia matris cum virginitatis honore.*

Et aussi, avec une élévation si éclatante, avec des pouvoirs de grâce et de miséricorde, en rapport avec vos mérites et vos grandeurs, nous reconnaissons que vous êtes l'heureuse porte du ciel : *Felix cœli porta.* Nous vous saluons, nous vous exaltons comme nous ayant donné Celui qui est la vie et la porte de la vie : *Ego sum via et vita. Ego sum ostium. Nemo venit ad Patrem nisi per me.* Et nous chantons que vous êtes, pour tous les mortels, qui vous implorent, et surtout pour vos dévoués enfants, la dispensatrice des grâces, qui conduisent heureusement à l'immortel séjour : *Felix cœli porta.*

2° *Sumens illud ave Gabrielis ore* : En recevant notre respectueuse salutation, comme vous l'avez reçue de la bouche de Gabriel : *Funda nos in pace, mutans Evæ nomen* : changez le rôle et même le nom d'Ève, et rétablissez-nous en paix avec le ciel. C'est-à-dire : maintenant que vous saluant avec la mer, la terre et les cieux, nous avons proclamé vos gloires et votre puissance, et que nous avons ainsi justifié la confiance filiale que nous reposons en Vous; alors voici que nous vous adressons nos prières.

Et quel est notre premier vœu? Tout d'abord, c'est que notre louange vous soit agréable, et que vous receviez nos humbles et révérencieuses salutations, comme vous avez reçu le salut de Gabriel; ou, avec la même

bienveillance et le même acquiescement; ce qui est d'autant plus juste de votre part, que, sans que nous soyons des anges, nous ne faisons néanmoins que vous dire équivalemment ce que vous entendîtes de la bouche de Gabriel. Ensuite, sachant que c'est Ève qui nous a précipités avec elle dans la haine de Dieu, et qui est devenue pour nous la mère de la mort, tandis qu'elle devait n'être pour nous que la mère de la vie : sachant de plus que vous n'avez été choisie de Dieu, comblée de ses grâces, que pour être la remplaçante et la réparatrice d'Ève, et que c'est aux maux infinis qu'elle nous a faits, que vous devez vos grandeurs, nous vous conjurons de changer le rôle fatal, et d'effacer jusqu'au nom de cette mère malheureuse, en devenant Vous-même la vraie mère des vivants, et en nous rétablissant dans la paix avec le Seigneur.

Lorsque vous reçûtes le salut de Gabriel, et que vous entendîtes son message, vous comprîtes que le Très-Haut voulait par Vous réconcilier et sauver le monde, souillé et perdu par Ève. Vous prononçâtes alors votre sublime et immortel *Fiat*. Vous avez donc accepté le rôle heureusement réparateur des maux que nous cause notre commune Mère. Eh bien, Ève nouvelle et véritable, en attendant notre salut initial, rappelez-vous, et le même salut reçu de l'Ange, et ce que vous lui avez promis, pour Dieu et pour nous; et ré-

tablissez la paix entre nous et le Ciel. Au reste, cette mission sublime, héroïquement acceptée, héroïquement remplie, vous a bien assez coûté, pour que les fruits infinis n'en soient pas perdus pour vos vrais enfants. Donc, *funda nos in pace, mutans Evæ nomen.*

3° *Solve vincla reis :* Déliez les liens aux coupables. *Profer lumen cæcis :* Faites arriver la lumière aux aveugles. *Mala nostra pelle :* Écartez de nous tous nos maux. *Bona cuncta posce :* Obtenez-nous tous les biens.

Comme vous le voyez, Mes Chers Frères, notre confiance en Marie est large, immense; et aussi notre prière est universelle. Néanmoins nous ne professons pas que c'est directement, et par Elle-même, que notre divine Mère rompt les fers des coupables. Non : absolument, c'est Dieu qui pardonne, qui remet les péchés et qui rend son amour à ceux qui l'ont perdu. Mais comme Médiatrice par supplication, comme cause déterminante sur le cœur de Dieu, Marie a son action toute maternelle dans ce travail divin, qui réenfante à la vie surnaturelle les pauvres pécheurs. Par ses cris de miséricorde, tout-puissants sur le cœur de Dieu, et par toutes les saintes inspirations qu'elle envoie aux coupables, au moyen des anges qui sont à ses ordres, Elle contribue efficacement, et sans mesure, à ce que les chaînes se brisent, et à ce que la clarté divine revienne, à ceux que le vice avait captivés et aveuglés.

Voilà pourquoi nous lui chantons, en suppliants : Rompez les liens, ou faites que les liens soient rompus, aux pauvres pécheurs : *Solve vincla reis*. Mais ce n'est point assez d'ôter les fers aux captifs! S'ils ne sont pas éclairés, ils ne sauront où aller, et le vice les ressaisira de nouveau. Donc, brillante Étoile de la mer, Aurore du salut, vous qui avez donné au monde la Lumière éternelle, faites briller le jour de la vérité à ceux qui sont assis et aveuglés dans les ombres de la mort : *Profer lumen cæcis*. Mais de plus, soyez incessamment active, et déployez toutes vos puissances, à écarter de nous tous les maux qui nous oppressent, ou nous menacent : *Mala nostra pelle*. Toutes les légions de l'Enfer qui nous tentent, nous harcellent, nous trompent; tous les péchés qui nous font gémir; toutes les calamités, toutes les punitions divines, qui nous châtient; et surtout les maux éternels de l'autre vie : *Mala nostra pelle*. Et en éloignant de vos enfants toute erreur, toute tentation, toute chute fatale, demandez et obtenez pour nous tous les biens; mais principalement les richesses des divines miséricordes, tous les secours, toutes les faveurs de la grâce, tous les biens de l'éternelle vie : *Bona cuncta posce*.

4° Montrez-vous notre Mère : *Monstra te esse Matrem*. C'est ici un nouveau motif, un nouveau levier, que notre piété met en œuvre, pour intéresser et mettre

en action le cœur de Marie en notre faveur. Il s'est fait une adoption réciproque entre Elle et nous : nous l'avons adoptée pour Mère ; elle nous a reçus pour enfants ; et cela par la dernière volonté de Jésus mourant, et pour la plus grande assurance même de notre salut. Or la preuve de la vraie tendresse maternelle, comme la marque de la vraie piété filiale, ce sont les œuvres : *Probatio amoris exhibitio est operis*. Et c'est ce que nous rappelons à Marie : De même que vous êtes en droit de demander à nos actions le témoignage certain de notre sincère amour pour vous ; de même aussi nous vous prions, non-seulement de vous dire, mais de vous montrer vraiment notre Mère : *Monstra te esse Matrem*.

Comme cela fut tout évident dans le jugement célèbre de Salomon, la mère véritable a une peur extrême qu'il soit fait aucun mal à son enfant ; et elle est très-active, pour qu'il lui arrive au contraire tous les biens possibles. Par conséquent, pendant que nous nous montrons vos affectionnés enfants, en vous adressant nos louanges et nos prières, vous aussi montrez-vous notre bonne Mère ; et en accueillant nos confiantes supplications, et en les faisant agréer à Celui qui, pour notre salut, a bien voulu devenir votre divin Fils : *Sumat per te preces, qui pro nobis natus, tulit esse tuus*.

Jésus ne saurait ni se contredire, ni être inconséquent avec lui-même. Puisque c'est pour nous, pauvres mortels, et pour notre commune Rédemption, qu'il s'est incarné dans votre sein virginal : *Qui propter nos homines et propter*, etc. Puisque c'est pour nous sauver, qu'il vous a faite sa divine Mère, qu'il vous a établie l'Intendante de sa miséricorde, et qu'il vous a donnée pour Mère adoptive à l'Église catholique; il y a pour vous tout motif d'accueillir nos prières, et tout droit d'obtenir qu'elles soient accueillies favorablement de notre divin Sauveur. Priez donc pour nous, et avec nous, et faites agréer, non nos demandes insensées, non nos désirs terrestres et charnels, qui n'aboutiraient qu'à notre perte; mais nos prières, vraiment sages pour la gloire de Dieu et notre salut, faites-les agréer à Celui, qui, pour nous sauver, vous a élevée à la dignité de son auguste Mère : *Sumat per te preces*, etc.

5° *Virgo singularis :* Vierge sans égale. En effet, il n'en est aucune qui puisse vous égaler, ni vous être comparée. Vierge par excellence, non-seulement de corps, mais d'esprit : Vierge toujours, et cependant Mère d'un Homme-Dieu ; Vierge toujours dans la grâce divine, comme il n'en est point, comme il n'y en aura jamais : Vierge incomparable ; *Inter omnes mitis :* Douce et humble par-dessus toutes les plus humbles.

Voilà deux vertus sublimes, extrêmement coûteuses à notre nature, une virginité toute séraphique et une parfaite humilité ; deux vertus admirables, réunies en vous à la perfection, et qui vous ont attiré la préférence, la prédilection, et la divine maternité du Fils de Dieu.

Or, les enfants de Marie, et tous les chrétiens, doivent s'embellir aussi de ces deux vertus. De la pureté d'abord : Car, *neque fornicarii, neque molles regnum Dei possidebunt* : ni les fornicateurs, ni les impudiques ne posséderont le royaume des cieux. Mais leur partage, s'ils meurent impénitents, sera d'être précipités, avec la Bête qu'ils auront imitée, et dont ils porteront le caractère gravé sur leur front, d'être précipités dans un étang de feu et de soufre enflammé, où ils n'auront ni paix, ni repos, ni le jour ni la nuit, et d'où la fumée de leurs tourments s'élèvera dans les siècles des siècles. De l'humilité et de la douceur : car si vous ne devenez humbles, comme de petits enfants, vous n'entrerez point au céleste royaume : car les superbes et les emportés seront emportés eux-mêmes par les démons aux flammes éternelles.

Oui, oui, il nous faut, il nous faut à tous, pour être sauvés, la chasteté et l'humilité. Et notre orgueil est si vivace, si subtil, si caché, si indestructible ! Et notre nature corrompue ne saurait, sans des grâces fortes,

arriver à la pureté véritable ! O vous donc, Vierge si pure et si humble, après nous avoir délivrés des chaînes si honteuses et si pesantes de l'iniquité ; après nous avoir réconciliés avec la divine miséricorde ; rendez-nous, en nous obtenant des grâces puissantes et efficaces, rendez-nous, et conservez-nous désormais, humbles et chastes : *Nos culpis solutos mites fac et castos.*

6° *Vitam præsta puram :* Rendez-nous, ou obtenez-nous, la vie sainte et pure. Car ce n'est pas seulement un devoir pour nous d'être humbles et pures ; ce ne sont point seulement ces deux vertus qu'il nous faut. L'humilité et la chasteté, nécessaires à notre salut, doivent avoir pour cortége bien d'autres vertus chrétiennes. Toutefois, sans entrer dans aucun détail, nous savons que rien de souillé n'entrera dans les cieux. Seigneur, dans ta gloire adorable, quel mortel est digne d'entrer : *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo?* Ce sera celui qui du vice, et de tous les vices, évite le sentier impur ; celui qui marche sans tache et sans souillure dans la voie des préceptes divins : *Innocens manibus et mundo corde. Qui ingreditur sine maculâ. Beati immaculati in viâ*, etc., etc.

Cette pureté de vie, qui n'est pas la chasteté, mais qui est plus que la chasteté, qui la renferme avec les autres vertus indispensables ; cette pureté totale de l'âme, qui bannit toutes fautes graves, qui se dévoue

avec fidélité à toute la loi divine, nous est d'une nécessité rigoureuse, pour notre réunion éternelle avec le Dieu trois fois Saint. Et, fragiles et lâches que nous sommes, nous offensons sans cesse notre Dieu en une infinité de choses : *In multis offendimus omnes.* Et sans des faveurs toutes spéciales, toutes privilégiées, nous continuerons à marquer, par nos chutes, presque tous les pas de notre carrière mortelle. Vierge immaculée, vous qu'aucune faute, pas même la plus petite, n'a souillée, employez-vous donc à nous obtenir les grâces de choix, qui nous tiendront dans la pureté véritable, pour l'esprit, le corps et les mœurs : *Vitam præsta puram.*

Iter para tutum. Mille ennemis divers, visibles et invisibles, nous menacent et nous assiégent, de toutes parts et de toutes manières. Satan, ses légions innombrables, et tous leurs suppôts, plus nombreux encore, qui conjurent notre perte éternelle : toutes nos passions, toujours indomptées, qui toujours se relèvent de leurs défaites, pour nous livrer de nouveaux combats : le monde, qui sans cesse nous environne avec ses séductions et ses scandales : notre lâcheté, notre corruption, notre concupiscence native, cette moitié de nous-mêmes, qui ne tend qu'à nous affaisser sans cesse dans les choses basses : tout est pour nous embûches et périls sur la terre!

Et pendant que mille tombent à notre gauche, et dix mille à notre droite, qui nous rendra la route moins dangereuse, moins fréquente en chutes lamentables? Qui nous rendra la voie sûre, pour marcher, et arriver, purs et saints, à l'éternelle patrie? Notre espoir est en vous, et nos cris montent vers vous, ô divine Mère, toute-puissante sur le cœur de Jésus-Christ. Nous vous conjurons donc d'assurer notre pèlerinage, et de rendre notre marche toujours droite et toujours victorieuse : *Iter para tutum.*

Au reste, nous ne voulons pas être heureux sans vous. Nous ne sommes point de ces enfants, égoïstes et dénaturés, qui se soucient fort peu de leur mère. Non. L'amour filial qui nous lie à vous, les bienfaits infinis que nous vous devons, la gratitude éternelle dans laquelle nous avons besoin de vous bénir, nous font soupirer après le bonheur de vous voir, et de nous réjouir à jamais avec vous, dans la contemplation de notre gracieux Sauveur. Et quand nous vous demandons l'humilité, la chasteté, une vie pure, une voie sûre vers la cité des cieux; c'est pour qu'y étant arrivés, et étant admis à contempler Jésus, dans ses splendeurs infinies, nous soyons associés à votre maternelle joie, à vos allégresses éternelles : *Ut videntes Jesum, semper collætemur.*

D'où vous voyez, encore une fois de plus, Mes Chers

Frères, comme le culte de Marie conduit vraiment à Dieu, et comme, par la louange et l'invocation de la divine Mère, nous ne tendons qu'à arriver au divin Fils. Déjà, dans le cours de cette belle hymne, nous avons chanté ces paroles remarquables : *Sumat per te preces, qui pro nobis natus, tulit esse tuus* : Que Celui qui a bien voulu être votre divin Enfant, reçoive par vous nos confiantes prières. Ce qui prouve évidemment que nos vœux ni notre culte ne s'arrêtent point à Marie; mais que par Elle ils ne cherchent qu'à monter jusqu'au trône suprême. Ce qui prouve que nous ne faisons point de Marie une divinité, mais seulement une suppliante, ou une médiatrice d'intercession, en notre faveur.

Et comme si cela ne suffisait pas, voici qu'à la fin de notre hymne, nous revenons, plus formellement encore, au but suprême de notre culte à Marie. Nous demandons d'être associés aux joies immortelles de notre Mère : mais comment? En voyant, en contemplant notre Sauveur dans sa gloire : *Ut videntes Jesum, semper collætemur*. Nous le déclarons donc, c'est toujours Jésus-Christ qu'il nous faut, et c'est toujours Lui que nous voulons, et que nous cherchons par sa divine Mère. Et par conséquent comprenez, de plus en plus, la folie et la noire injustice des sectes ennemies, qui persistent à calomnier notre culte envers Marie.

7° Mais voici qui applique à ces sectes haineuses un démenti encore plus honteux : c'est la doxologie de gloire par laquelle nous finissons, à l'honneur de l'adorable Trinité, notre hymne de louange et d'invocation à Marie. *Sit laus Deo Patri :* Gloire à Dieu le Père, qui s'est donné, en Marie, à Lui-même une Fille, et à nous une Mère si puissante et si glorieuse. *Summo Christo decus :* Louange au Christ, Souverain Roi, qui s'est préparé et donné, à Lui et au monde, une divine Mère, conçue et toujours restée sans tache, si resplendissante de perfections et de mérites, si rayonnante de grâces et de miséricordes. *Spiritui Sancto :* Gloire aussi à l'Esprit-Saint, qui s'est plu à orner, à combler, de ses dons toujours croissants, la Vierge admirable, qui veut bien être pour nous la plus tendre des mères, et nous couvrir de son incessante protection. *Tribus honor unus :* Enfin qu'une seule et même glorification soit à jamais rendue aux trois divines Personnes, de ce qu'elles ont donné, en Marie, à son immense famille, et l'Étoile bienfaisante de la mer, et la bienheureuse Porte du ciel : *maris Stella, Felix cœli porta.* Ainsi c'est toujours l'adorable Trinité, source et fin de toutes choses, que nous aimons à reconnaître et à bénir, dans ses bontés toutes merveilleuses envers Marie; parce que, en couronnant la Vierge de gloire et de puissance, c'est Elle-même que la sainte Trinité a glorifiée,

comme c'est nous qu'Elle a comblés de grâces et de miséricordes.

Donc, Mes Chers Frères, connaissant mieux cette hymne, si juste et si touchante, aimez, de plus en plus, à la faire vibrer de vos bouches et de vos cœurs. Qu'elle jaillisse, qu'elle s'élance du fond de vos poitrines, non-seulement dans nos temples, aux belles fêtes de Marie, mais bien plus souvent; ou plutôt en tout temps et en tout lieu!

Les vaillants soldats de nos glorieuses armées soutiennent et animent leur marche, trompent la fatigue et excitent leur courage, par certains chants guerriers, qui les transforment en héros, à l'heure du combat. Soldats de l'Église militante, l'*Ave, maris Stella*, voilà notre hymne de route, notre hymne de guerre, de victoire et de triomphe.

Durant leurs longues traversées de l'immense Océan, nos vieux enfants des eaux, nos intrépides matelots, qui passent souvent par des tempêtes si affreuses, par des dangers si horribles, aiment à chanter en chœur, surtout aux heures paisibles du soir, l'hymne à Notre-Dame de la mer. Et que cet *Ave, maris Stella* est beau, qu'il est bien placé, qu'il est touchant, chanté à Marie, du milieu de l'immensité des abîmes et des périls océaniques!

Eh bien, Mes Chers Frères, que sommes-nous tous

en ce bas monde? De faibles passagers, de pauvres matelots, de fragiles rameurs, dans la grande barque de Pierre, ou dans le grand vaisseau de l'Église catholique; vaisseau chargé de transporter tout le peuple des élus, des rives du temps, au port de l'éternité. Et que d'avides corsaires, que de cruels forbans, que d'escadres ennemies, menacent et assaillent tour à tour, et souvent tout à la fois, le navire qui nous porte à l'éternelle patrie! Que de noirs orages, que d'ouragans furieux secouent et tourmentent le vaisseau, auquel sont confiées nos destinées éternelles! Que de monstres marins rôdent autour de nous, n'attendant que notre chute dans les flots, pour nous dévorer au fond des abîmes! Et tandis que le grand vaisseau de l'Église, malgré tant d'ennemis conjurés, n'en poursuit pas moins sa marche vers le monde futur, que d'infortunés passagers qu'une vague vient surprendre et entraîner, ou qu'un coup de vent vient jeter à la gueule béante des dragons infernaux!

Ah! pauvres navigateurs vers l'éternel rivage! si menacés, si exposés, et qui voyez tant de vos frères devenir la proie des monstres du grand abîme! Ah! saluez et invoquez souvent la douce Étoile de la mer. Dans la santé, comme dans les maladies, dans le calme, comme dans les tempêtes, sous les feux brûlants du midi, comme aux heures plus refroidies du soir de la

vie, chantons, chantons l'hymne si touchante des pauvres marins! Et nous échapperons à de fatals naufrages! Et un jour, et bientôt, débarquant, saints et joyeux, au port de l'éternité bienheureuse, nous irons, reconnaissants et triomphants, redire à notre Mère bien-aimée : Je vous salue, radieuse Étoile de la mer, qui avez été pour moi l'heureuse porte du ciel : *Ave, maris Stella, Felix cœli porta.* Ainsi soit-il!

VINGT-HUITIÈME CONFÉRENCE.

LITANIES DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

Commentées, et ses titres d'honneur justifiés. — Double culte de louange et d'invocation qu'elles renferment. — Mais c'est Dieu même qu'elles ont pour principe et pour fin. — Il nous faut les réciter et les chanter, mais en nous mettant d'accord, par la sanctification réelle de notre vie, avec la gloire de Dieu et l'honneur de Marie (1).

Kyrie, eleison : Seigneur, ayez pitié de nous.

Voilà, Mes Chers Frères, les premières paroles des *Litanies* de Notre-Dame, lesquelles méritent bien que nous leur consacrions, une fois dans notre vie, quelques pieuses méditations. Ces prières reviennent, en effet, chaque jour, sans bruit, dans les saintes pratiques d'un vrai chrétien : l'Église accorde à leur pieux récit de grandes faveurs spirituelles ; et souvent même elles retentissent, d'une manière solennelle, dans nos

(1) L'exposition des Litanies de la sainte Vierge, avec quelques petits commentaires, peut très-bien faire la matière des bonnes causeries d'un pasteur, comme la méditation des âmes pieuses, durant le mois de mai. J'ai vu la piété des populations y apporter un cordial intérêt, et y puiser un accroissement réel en amour pour Marie. Cet exposé des titres de gloire de la Vierge m'entraînera nécessairement dans quelques redites des conférences précédentes. Aussi me bornerai-je au plus substantiel. Chaque numéro peut suffire à une méditation, ou à une courte instruction.

assemblées catholiques. Il y a plus. Quand nos populations ont quelque grand bienfait à solliciter du cœur de Dieu, par l'intercession de Marie, c'est à ses touchantes Litanies qu'elles ont recours, comme à une prière plus victorieuse sur la maternelle miséricorde.

Aussi, Mes Chers Frères, c'est cette belle couronne de supplications à Notre-Dame, que nous allons parcourir et méditer ensemble. Et comme le sujet est d'une vaste étendue, j'entre immédiatement en matière. Vous suivrez, je l'espère, avec une vive attention, les développements, tout courts, et cependant magnifiques, qui vont s'offrir à vos intelligences et à vos bons cœurs.

1° Une première chose, bien digne des remarques de notre foi, c'est le début même de nos Litanies de la Sainte Vierge. En effet, nous ne commençons pas, en disant immédiatement : *Sancta Maria, ora pro nobis*. Non. Nous n'arrivons à cette première invocation, que par un assez long préambule, *Kyrie, eleison : Christe, eleison* : *Kyrie, eleison* : Seigneur, ayez pitié de nous : Christ, ayez pitié de nous : Seigneur, ayez pitié de nous. Pourquoi donc ce long exorde, avant d'arriver à Marie? Pour deux raisons principales, qu'il nous importe de bien saisir.

La première, c'est pour nous faire comprendre le but essentiel de nos invocations à Marie, lequel est vraiment

de supplier et d'obtenir les divines miséricordes. Père, Fils, Saint-Esprit, Trinité Sainte, ayez pitié, ayez compassion de nous : voilà ce qu'il faut à de pauvres pécheurs : voilà ce qui nous est nécessaire, et ce que nous allons chercher par Marie. La seconde vérité que nous enseigne ce même début, c'est que c'est l'adorable Trinité aussi qui est la source de toutes les grandeurs de Marie, de tous ses mérites, de toute sa puissance; et que c'est à la glorification même de Dieu, de qui tout émane, que doivent aboutir, et la gloire de la Vierge, et le culte que nous lui rendons. Voilà pourquoi nous adorons et nous bénissons d'abord la Source suprême, avant de descendre au merveilleux ruisseau, qui en est découlé pour nous.

Mais encore, pourquoi varier et réitérer, et dans l'idiome grec, et dans l'idiome latin, nos cris de grâce aux trois Personnes divines ? Ne nous suffirait-il pas de dire, une seule fois, et à la Trinité même : Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez compassion de nous? Il est aussi un double motif à cette manière de solliciter la divine clémence. C'est pour nous faire sentir, tout à la fois, et combien nous en avons besoin, et combien nous en sommes indignes. Plus un malheureux vous dit longtemps, et à cris redoublés : Ayez pitié de moi ; plus il vous montre, et son extrême besoin de votre secours, et la crainte de ne pas le mériter. De même

aussi, en employant les deux langues, grecque et latine, à redoubler et à varier nos cris de pardon auprès du Seigneur, nous lui exprimons davantage, et notre profonde misère, et notre humble sentiment de notre indignité.

Voilà, Mes Frères, les hautes raisons de notre début aux Litanies de Notre-Dame. Voilà pourquoi nous disons d'abord, avec trois mots grecs : Dieu Créateur, ayez pitié de nous : Christ sauveur, ayez compassion de nous : Esprit sanctificateur, ayez pitié de nous. Puis en latin : Christ, écoutez-nous : Christ, exaucez-nous. Père, qui êtes Dieu ; vous qui ne haïssez aucune de vos œuvres : *Nihil odisti eorum quæ fecisti* ; vous qui voyez en nous vos créatures, faites à votre image, du haut des cieux, ayez compassion de nous. Fils, Rédempteur du monde, et qui, pour nous sauver, êtes descendu jusqu'à l'étable, jusqu'à la croix, faites-nous aussi miséricorde. Esprit-Saint, qui êtes Dieu, et qui n'aspirez qu'à trouver en nous des cœurs et des temples saints, pour l'amour et la gloire du Seigneur, ayez pitié de nous. Enfin, Trinité sainte, dont les divines personnes sont multipliées pour nous combler de bienfaits infinis, et qui, en vos trois Personnes consubstantielles, êtes un seul Dieu, versez sur nous vos plus abondantes miséricordes.

C'est ainsi, Mes Chers Frères, que nous préludons

aux touchantes invocations de Marie. Nous commençons par adorer et glorifier l'auguste Trinité, par une profession de foi, très-expresse et très-soumise, sur l'unité de sa nature infinie, et sur la triplicité de ses Personnes adorables. En nommant les divines Personnes, nous les conjurons, par les titres touchants de Père, de Rédempteur, de Sanctificateur, titres qui leur disent ce qu'elles ont fait, et ce qu'elles veulent toujours accomplir pour notre salut ; ce qu'elles ont réalisé, et ce qu'elles veulent nous continuer par Marie : afin de les disposer à nous faire miséricorde, et à exaucer les prières que nous allons supplier Marie de leur adresser pour nous.

C'est ainsi que ce début, qui paraîtrait étranger, qui semblerait un hors-d'œuvre aux Litanies virginales, est au contraire d'un à-propos admirable, fondé sur une souveraine justice, et pour la gloire de Dieu même, et pour la nature même du culte que nous rendons à Marie, et pour l'intérêt si majeur que nous avons à obtenir par elle les bienfaits divins. Et par conséquent ce nous est un devoir sacré d'adresser d'abord au Seigneur ce beau prélude, avec toute la ferveur dont nous sommes capables.

2° Après ce prélude admirable, si justement dû à l'adorable Trinité, source et fin de toutes choses, nous voici à la première invocation de l'auguste Vierge ; et

cette invocation, nous la formulons en ces seuls mots, si simples et si sublimes : *Sancta Maria, ora pro nobis:* Sainte Marie, priez pour nous... *Sainte Marie !* c'est vraiment son nom. Nous le savons : nous l'avons entendu de la bouche de Gabriel. *Et nomen Virginis Maria. Ne timeas, Maria.* Oui, nous sommes bien sûrs que tel est vraiment le grand nom, le doux nom de l'illustre Vierge. Et comme elle fut toujours immaculée, conçue dans la grâce, toujours affermie et toujours croissante dans la grâce divine, nous devons, en toute justice, la dire *sainte* ; et réunissant les deux mots, la saluer d'abord, en disant : Sainte Marie : *Sancta Maria.*

Et pourquoi, en invoquant la Vierge immaculée, lui rappeler simplement son glorieux nom? Ah ! c'est que ce seul nom lui rappelle ses grandeurs, et le rôle de bénédictions, qui y est corrélatif. En effet, Marie, ou notre Dame, notre Souveraine. — Marie, ou brillante Étoile de la mer. — Marie, ou Mère d'un Dieu. Or noblesse oblige. Une haute dame doit défendre ses domaines. Une souveraine doit protéger son empire. L'étoile de la mer doit guider les matelots, et les marins en péril. La Mère d'un Dieu doit être dévouée à la gloire du Dieu, son Enfant, et au salut des hommes, devenus ses frères d'adoption.

Redire donc à la Vierge son nom de noblesse et de gloire, c'est lui dire, c'est la prier d'être ce que signifie

son grand nom; afin que ce beau nom soit, de plus en plus, vérité. Ainsi, ô Marie, votre nom veut dire que vous êtes la glorieuse Mère de Jésus, et de toute sa famille adoptive; que vous êtes notre Dame et notre Reine toute-puissante; que vous êtes l'Astre bienfaisant, protecteur de tous les pauvres navigateurs en la vaste mer de ce monde. Donc vous dire votre nom, c'est vous dire : priez pour nous : *Sancta Maria, ora pro nobis.*

Mais de vrais catholiques ont encore une autre raison, toute spéciale, et toute pressante de supplier Marie par le doux nom qui lui est propre. Beaucoup d'entre nous lui ont été consacrés, même avant d'être au monde, ont reçu son nom à leur baptême. Nos bonnes mères, lorsque nous étions encore tout petits sur leurs genoux, nous ont appris à bégayer, à prononcer, et à aimer, et à bénir ce doux nom. Le matin et le soir, après la divine prière que nous apprit Jésus-Christ, et au son de la cloche, trois fois le jour, nous aimons à saluer Marie, avec l'Ange du ciel. Au jour heureux de notre première communion, agenouillés à son autel, nous nous sommes déclarés enfants de Marie; et plus tard encore nous nous sommes enrôlés avec joie, dans une congrégation, ou dans quelque sainte confrérie, sous ses pieux étendards. Nous sommes donc, et par la donation solennelle que nous en a faite Jésus,

mourant sur la croix, et par la consécration, mille fois répétée, de nos bonnes mères, et par notre choix personnel, et par notre culte de confiance toute filiale, nous sommes de la bienheureuse famille de Marie; et nous savons que son nom est plus terrible, lui seul, à tout l'Enfer, que toute l'armée des saints, rangés en bataille.

Voilà donc aussi pourquoi, tout après avoir invoqué le doux nom de notre Père des cieux, du Christ, du Saint-Esprit, nous, grande famille catholique, ou la grande famille de Marie, nous prononçons, nous invoquons, avec confiance, le nom si puissant de notre céleste Mère. Ah! disons donc, enfants de Marie, avec une confiance entière et toute filiale, et avec une tendresse telle, qu'elle soit victorieuse du cœur si bon, si dévoué de notre Mère, disons et chantons de toute notre âme : *Sancta Maria, ora pro nobis.* Sainte Marie, priez pour tous ceux qui ont l'honneur de porter votre saint nom, afin qu'ils se rendent de plus en plus dignes de cette gloire. Priez pour ceux qui prononcent votre beau nom, afin qu'ils le prononcent avec un amour toujours croissant. Priez pour tous les enfants innombrables de votre immense famille, afin qu'aucun d'eux ne périsse éternellement : *Sancta Maria, ora*, etc.

3° Son nom seul, rappelé à Marie, suffirait pour la

déterminer à nous accorder le secours de ses prières toutes-puissantes. Mais en voici d'autres, qui ne l'y engagent pas moins puissamment : *Sancta Dei Genitrix*, *Mater Christi*, *Mater Creatoris*, *Mater Salvatoris*. Sainte Mère de Dieu, Mère du Christ, Mère du Créateur, Mère du Sauveur, priez pour nous. Je réunis ensemble ces quatre titres glorieux ; parce que, divers dans la forme, ils expriment un même dogme de notre foi : la maternité divine de Marie, sa plus haute gloire, son élévation infinie ; qui, sous ces quatre termes différents, est par nous formellement saluée et invoquée.

Mère d'un Dieu, nommé le Christ, ou Mère du Christ, Homme-Dieu : *Mater Christi*. Mère du Sauveur, ou de Jésus, qui veut dire Sauveur universel : *Vocabis nomen ejus Jesum : Ipse enim salvum faciet populum à peccatis eorum*. Le Christ est Dieu : Notre Sauveur est Dieu : il est à la fois vrai Dieu et vrai homme; et Dieu est Créateur; et c'est spécialement par son Verbe que Dieu a tout créé : *Omnia per ipsum facta sunt*.

Mais, de peur qu'une foi trop restreinte, ou trop pusillanime, ne vienne rétrécir cette maternité divine, comme l'ont essayé des hérétiques, l'Église elle-même l'étend et la rend explicite dans son objet infini, en disant, et en nous faisant dire simplement : Mère de Dieu, Mère du Créateur : *Sancta Dei Genitrix*; *Mater Creatoris :* dans le sens vrai, dogmatique, incontesta-

ble, que le Dieu, sorti du sein virginal de Marie, est le même et unique Dieu Créateur du monde : *Per quem omnia facta sunt.* Ainsi la vérité, exprimée par ces quatre qualifications glorieuses, données à la Vierge, est identique : c'est sa divine Maternité. Telle est la foi catholique; foi qui doit être la nôtre : autrement nous tombons sous l'anathème, et nous nous bannissons de l'Église du temps et de l'éternité.

Mais pourquoi notre foi se refuserait-elle à ce dogme important, et vraiment capital? Six cents ans avant de naître, Marie a été vue et proclamée par les Prophètes, comme la virginale Mère de l'Emmanuel, ou du Dieu descendu dans notre nature : *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium, et vocabunt nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus.* Et son Fils sera aussi nommé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix.

En lui proposant, de la part de Dieu, le grand mystère de l'Incarnation, Gabriel lui dit : Celui qui naîtra de vous sera *le Saint,* par excellence et par nature. Il sera nommé le Fils du Très-Haut, et son règne n'aura point de fin. Quand naît en effet le miraculeux Enfant, les anges chantent aux bergers : Il vous est né un Sauveur : c'est le Christ, le Seigneur. Et c'est de Marie qu'est né Jésus, surnommé le Christ : *De quâ natus est Jesus qui vocatur Christus.*

Avant tous les temps était le Verbe; et le Verbe était en Dieu; et le Verbe était Dieu. Et le Verbe s'est fait chair, ou homme, et, né de Marie, il a habité parmi nous. Ainsi parlent l'Ancien et le Nouveau Testament. Aussi, quand sous le souffle empoisonné de Satan, osent se lever, et déraisonner, les Arius, les Nestorius, qui attaquent cette divine maternité de Marie, l'Église catholique leur crie anathème.

Or ces titres glorieux de Mère du Christ, de Mère de Dieu, confèrent et reconnaissent, à Marie, selon les docteurs catholiques, une dignité infinie : *Dignitas Matris Dei est suo genere infinita.* (Suarez.) Parce que par là, dit saint Thomas, la Vierge a contracté une union suprême avec une Personne infinie : *Suprema quædam unio cum personâ infinitâ.* En sorte, dit Albert le Grand, en sorte qu'après être Dieu, il n'y a rien de si grand que d'être Mère de Dieu : *Immediatè post esse Deum, est esse Matrem Dei.* Il a même fallu, dit saint Bernardin, pour que Marie conçût et enfantât un Dieu, qu'elle fût élevée, par une sorte d'infinité de grâces, jusqu'à une sorte d'égalité avec Dieu : *Quòd fœmina conciperet et pareret Deum, oportuit eam elevari ad quamdam æqualitatem divinam, per quamdam gratiarum infinitatem.* Toutefois, sans épouser ce sentiment, l'on peut et l'on doit dire, avec le docte saint Thomas, que l'état de Mère de Dieu est le plus sublime

et le plus parfait, que le Tout-Puissant puisse conférer à une créature : *Status maternitatis Dei erat supremus status, qui puræ creaturæ dari posset.*

En saluant donc Marie, en l'invoquant, sous les grands noms de sa dignité, incomparable et infinie, nous lui rappelons ses pouvoirs immenses; et nous la chantons, toute radieuse de gloire, de puissance et de bonheur. Nous lui rappelons aussi que si Dieu a épuisé sur elle tout l'océan communicable de ses dons infinis, ce fut pour nous arracher à l'Enfer, et nous sauver; et que, par conséquent, elle ne saurait laisser, pour nous inutile, une dignité infinie, qui ne lui a été conférée qu'à cause de notre misère et pour notre salut. Donc, sainte Mère de Dieu, priez pour nous. Tout élevée que vous êtes, nous ne vous adorons point! Vous savez qu'il est juste, et vous voulez mieux que nous, que Dieu seul soit adoré. Mais nous vous rappelons que vous êtes la Toute-puissance Suppliante : *Omnipotentia supplex;* et que vous n'êtes ainsi élevée, que pour la gloire de Dieu et le salut de ses enfants. Priez donc pour nous, afin que, nous sanctifiant et nous sauvant, nous procurions vraiment la gloire de notre Sauveur, et celle de la divine Mère, qui aura prié pour nous : *Sancta Dei Genitrix*, etc. *Ora pro nobis.*

4° *Mater divinæ gratiæ* : Mère de la grâce divine, priez pour nous. Voici, Mes Frères, un nouveau titre de

gloire que nous reconnaissons à Marie, que nous vénérons, que nous exaltons en elle, et sur lequel nous fondons notre confiance, et presque notre droit, à sa maternelle intercession. Car la Vierge, Mère du Christ, ou de Celui qui est la source, la cause efficiente, la plénitude de toutes les faveurs divines, cette Vierge peut bien s'appeler la Mère de la divine grâce : *Mater divinæ gratiæ :* puisque la mère de la source d'un grand fleuve, est bien la mère du fleuve même.

Mais cette vérité, pour nous si précieuse, s'accomplit et se justifie d'une autre manière encore. En récompense de l'amour si héroïque, si incommensurable, que Marie a déployé envers Dieu et envers les hommes, en sacrifiant à la justice divine, et au salut de l'univers, l'Homme-Dieu, son Fils, sur le Calvaire, l'empire de la pitié, de la commisération divine, lui a été remis entre les mains. Et certes, Dieu ne pouvait confier le rôle, le ministère de sa miséricorde, à un cœur plus dévoué, plus immolé, tout à la fois à la justice infinie, et à l'amour des l'hommes.

Quand un souverain n'est sollicité à faire grâce que par une reine bien-aimée, toute intelligente et toute jalouse des droits et des intérêts du monarque, et en même temps toute clairvoyante et toute dévouée aux intérêts des peuples, ce souverain n'a qu'à être tranquille et heureux, dans les faveurs qu'il accorde à d'aussi

sages instances : parce que toutes sont justement placées, même pour sa plus grande gloire. Eh bien, ce souverain, si sagement confiant, c'est Dieu même. Cette reine si dévouée et si judicieuse, c'est Marie, à qui Jésus, en se réservant le règne de sa justice, a remis l'empire de son infinie miséricorde.

Aussi, le peuple catholique, dans son langage, à la fois naïf et sublime, appelle-t-il la Vierge-Mère, *Notre-Dame de Pitié*. Et cela, ce n'est pas seulement parce qu'elle a infiniment souffert, avec Jésus, pour notre Rédemption : mais encore parce que la divine Mère, nous ayant sacrifié, à nous et à Dieu, son divin Fils, est devenue la dépositaire, la distributrice, la maîtresse et la reine de la pitié, ou de la grâce divine : *Mater divinæ gratiæ*.

L'Ange a salué Marie pleine de grâce. En devenant la Mère de l'Auteur de toutes grâces, en l'immolant à la justice suprême et à notre salut, en allant s'asseoir à sa droite, au plus haut des cieux, Elle a mérité la libre disposition des célestes trésors ; Elle a conquis et obtenu le trône de la grâce divine. C'est par sa divine Mère que Jésus veut recevoir et exaucer les vœux des mortels. *Totum nos voluit habere per Mariam*, dit saint Bernard : Il a voulu que nous ayons tout par Marie. Jésus lui-même, la source de toutes les grâces, et toutes celles qui nous découlent de sa plénitude infinie, tout

nous est venu, et tout continue à nous venir de Marie et par Marie. En moi, nous dit la Vierge elle-même, dans l'office de l'Église, en moi est toute grâce, toute richesse, toute gloire et tout secours : *Mecum sunt divitiæ*, etc. — Marie est la véritable Abigaïl, qui désarme discrètement le bras du Souverain Roi. C'est l'heureuse Esther, qui tient le cœur du suprême Potentat. C'est la glorieuse Judith, qui sait abattre l'orgueil des ennemis de sa nation, et rendre son peuple victorieux, etc.

Oui, vous êtes tout cela, et bien plus que tout cela, ô Marie! Car vous êtes la Mère de la grâce divine; et vous l'êtes, et parce que nous vous devons l'Océan infini de toutes les grâces, et parce que c'est par vous que cet Océan veut nous verser sa plénitude. Et nous, que pouvons-nous être? Les enfants, les élus, les sanctifiés, les sauvés de la grâce; autrement, nous ne serons que des réprouvés. Oh! puisque vous êtes la Mère de la grâce divine, et que nous en avons si besoin, et que nous sommes vos pauvres enfants; faites donc, par votre tendresse et votre intercession, toutes maternelles pour nous, faites que les grâces divines nous viennent avec une telle abondance, et une telle force, que par elles nous soyons vraiment sanctifiés et sauvés : *Mater divinæ gratiæ, ora pro nobis.*

5° Ce nom si touchant de mère, que nous venons

d'adresser à Marie, nous rappelle bien d'autres qualificatifs honorables, que nous pouvons ajouter à ce doux nom, et que nous y joignons en effet, pour intéresser plus encore notre céleste Mère en notre faveur, *Mater purissima*, Mère très-pure : *Mater castissima*, Mère très-chaste : *Mater inviolata*, Mère toujours Vierge : *Mater intemerata* : Mère toujours sans tache, priez pour nous.

Et réellement, Mes Chers Frères, une créature qui est le chef-d'œuvre de l'adorable Trinité ; qui a été préservée de notre souillure originelle, conçue dans la grâce divine, dès lors remplie de tous les dons de l'Esprit-Saint ; qui, durant toute son existence mortelle, n'a jamais commis la faute la plus légère ; qui Vierge a conçu, et Vierge a enfanté le Fils du Très-Haut ; qui, après son enfantement tout miraculeux, tout divin, a conservé toujours parfaite, toujours inviolable, son intégrité virginale ; qui est devenue chaque jour plus resplendissante de sainteté, de beautés morales, de mérites et de vertus, jusqu'à son assomption triomphante aux cieux : Qu'en dites-vous, Mes Chers Frères, une telle créature mérite-t-elle les qualificatifs glorieux de très-pure, de très-chaste, de toujours Vierge, et toujours Immaculée ? Assurément, et c'est toute justice de réunir ces brillantes qualités, à son titre déjà si auguste de Mère de Dieu.

Or, cette créature si pure, si magnifique, vous le savez, c'est Marie. Sur la terre et dans les cieux, il n'est qu'Elle, qui réunisse ces prérogatives incomparables. C'est Elle seule que notre foi salue, avec bonheur, du noble titre de Reine, conçue sans notre tache originelle : *Regina sine labe concepta :* de toute belle et de toujours immaculée : *Tota pulchra es, et macula non est in te :* de toujours Vierge, avant, pendant, et après son merveilleux enfantement : *Quæ Virgo concepit, et Virgo peperit Dominum,* etc. — *Et post partum Virgo inviolata permansisti.* Et ainsi du reste : car dans notre foi catholique, pas l'ombre d'un doute sur toutes ces gloires de la Vierge-Mère.

Mais pourquoi les lui rappeler, et les lui présenter comme des titres que nous avons à sa protection maternelle? Ah ! c'est pour exposer à notre bonne Mère tout le malheureux contraste, toute la fatale opposition qu'il y a, entre notre origine souillée et sa conception sans tache, entre notre corruption naturelle et sa parfaite innocence, entre notre vie trop sale, nos mœurs abominables, et sa virginité perpétuelle de corps et d'esprit; entre nos fautes toujours renaissantes, et sa perfection toujours croissante. C'est en même temps, pour lui avouer que nous sentons notre culpabilité et nos hontes, que nous gémissons, que nous pleurons sur nos torts et nos désordres, que nous voulons devenir

purs, et vivre désormais chastes et fidèles. C'est enfin pour lui crier qu'au milieu de nos tristes penchants, et de nos saintes aspirations, nous ne pouvons rien sans sa médiation toute-puissante, et que nous la conjurons de l'employer en notre faveur.

Ce qu'elle doit faire d'autant plus volontiers, qu'une mère très-pure désire des enfants purs et chastes, des enfants vertueux, qui lui ressemblent. Car la plus belle gloire, la plus douce couronne d'une bonne et sainte mère, n'est-ce pas une belle famille de sages et saints enfants? Oui, assurément. Et, par conséquent, la sainteté toujours parfaite de Marie, lui faisant désirer vivement notre propre sanctification, est pour elle un pressant motif de prier pour nous.

Mais pour toucher encore plus sûrement son cœur, nous ajoutons de suite deux nouvelles louanges à son doux nom de Mère; et nous disons : Mère tout aimable, Mère tout admirable : *Mater amabilis*, *Mater admirabilis*, *ora pro nobis*. Surnoms glorieux, qui ne sauraient lui être contestés. Car, une Mère aimable, n'est-ce pas celle qui est toute belle, toute bonne, toute parfaite, et tout aimante? Eh bien, et aux yeux des hommes, et aux regards de Dieu même, telle est Marie, radieuse comme l'aurore, belle comme la reine des nuits, brillante comme le soleil; la colombe préférée, la beauté privilégiée, la seule parfaite amie de l'Esprit divin.

Voyez toute la conduite de Dieu à l'égard de cette Vierge prédestinée, choisie d'avance, comblée de tous les dons de la nature et de la grâce : n'est-il pas évident que Marie est toute belle à ses yeux, et toute chère à son cœur? Lisez le pieux office de la Vierge : que respire-t-il d'un bout à l'autre, sinon la suavité de ses vertus, qui réjouissent la terre et le ciel? Et non moins aimable à nous-mêmes, et par son inépuisable miséricorde, et par sa tendresse infatigable, et par toutes les merveilles de bonté, qu'elle ne cesse d'opérer en notre faveur. En sorte qu'au seul nom de Marie, le vrai catholique sent ses entrailles et son cœur s'émouvoir, sa foi se réveiller, son espérance renaître, sa confiance se ranimer, et sa piété filiale se raviver pour cette Mère tout aimable : *Mater amabilis*.

Et ce qui ajoute encore sans mesure aux maternelles amabilités de Marie, ce sont les prodiges hors ligne d'élévation et de grandeur, accomplis en Elle. Il est des grandeurs qui effrayent, qui glacent, qui tiennent à distance. Mais celles de notre céleste Mère, en nous la rendant plus auguste, nous la rendent aussi plus attrayante et plus aimable. En Elle tout est miracle : une conception sans tache, une maternité virginale, une maternité divine, une virginité inviolable, etc., etc. Sa perfection morale, surpassant celle de tous les Anges et de tous les Saints, l'élève au dessus de toutes les cé-

lestes hiérarchies dans les éternelles splendeurs. Mais toutes les grandeurs et toute la puissance de la Mère du Christ se tournent en prodiges de grâces pour ses enfants, et la terre et les mers sont remplies des miracles de son amour pour nous. Ainsi tout ce qu'il y a d'admirable, accompli en Marie et par Marie, ne contribue qu'à nous la rendre toujours plus aimable.

Par conséquent donc, ô Mère, tout admirable d'amabilités, et tout aimable de grandeurs, de puissance et de miséricordes, soutenez à nos yeux vos titres ravissants; et priez, et priez pour nous : *Mater amabilis, ora pro nobis.* Doux attrait, et charme tout-puissant des cœurs, attirez et attachez, et à Jésus et à vous, les cœurs toujours chancelants, toujours variables de vos enfants. Ah! que nos infirmités si étonnantes, si profondes, soient enfin guéries par vos plus admirables miséricordes : *Mater admirabilis, ora pro nobis.*

6° Nous sommes loin, Mes Chers Frères, d'avoir épuisé la série des éloges que la piété catholique adresse à Marie, et comme juste expression de notre culte de louange, et comme motifs de nos filiales supplications. Nous ne sommes même pas encore au milieu du beau champ que nous avons à parcourir. Voici de quoi nous plaire et nous édifier toujours davantage.

Sancta Virgo virginum : Sainte Vierge des vierges. C'est ici un superlatif de relation, employé par compa-

raison de la virginité de Marie à celle de toutes les autres vierges, qui ont marché sur ses traces. Or cette comparaison a un résultat si absolu, à la gloire de la Vierge de Nazareth, que l'Église n'hésite pas à la proclamer la Vierge des vierges; comme on dit d'un héros sans égal : C'est le brave des braves.

Le Jardin si admirable de l'Église de Dieu a produit une multitude innombrable de fleurs virginales, ou de vierges, de tout sexe et de toute condition. Mais c'est Marie qui, sous les rayons illuminateurs de l'Esprit-Saint, s'y est élevée et y a brillé la première. C'est elle qui a ouvert la voie tout angélique, et qui a donné le noble exemple à toutes celles qui l'ont suivie. C'est elle seule qui a été la colombe, absolument blanche et pure, la seule Vierge de corps et d'esprit : *Una est perfecta mea. Virgo erat non solùm corpore, sed etiam mente.* C'est elle qui marche, toute resplendissante, à la tête de tous les chœurs gracieux des vierges, comme une reine auguste précède, toute brillante, un pompeux cortége.

Vous donc, qui la première avez saisi, et élevé à une hauteur toute céleste, le blanc étendard de la virginité; qui vous êtes consacrée, corps et âme, au Seigneur, avant tout conseil et tout exemple; qui avez provoqué et excité à vous suivre toutes les phalanges virginales du monde catholique; vous, justement nommée la

Vierge des vierges, priez pour nous : *Sancta Virgo virginum, ora pro nobis.*

Virgo prudentissima : Vierge très-prudente. En effet, voulant être à Dieu, Marie n'est point restée au milieu de la foule et des dangers du monde. Elle n'a point attendu, pour chercher la retraite, qu'elle ait été empoisonnée par les scandales, ni blessée par les meurtrissures d'un siècle corrompu. Non; dès l'aurore de l'enfance, elle court s'abriter à l'ombre de l'autel de Dieu. Elle coule son angélique adolescence dans la piété, l'instruction et le travail, au milieu des saints parvis. Sa prudence la rend si défiante, qu'elle se trouble et s'alarme à la seule salutation de Gabriel. Elle pose, pour condition à son acquiescement à la maternité divine, sa perpétuelle virginité. Quand, sous l'impulsion de l'Esprit de Dieu, elle va visiter sainte Élizabeth, elle fuit la vue des hommes; elle prend les chemins les plus secrets, et encore elle les franchit en toute hâte, en toute promptitude. Et enfin, pour tous ses regards, pour tous ses discours, pour toutes ses démarches, pour toutes ses pensées mêmes, elle est d'une telle retenue, d'une telle modestie, d'une réserve si parfaite, que sa vue n'inspire que d'angéliques sentiments. Vierge donc vraiment très-prudente, et le modèle des vierges : *Virgo prudentissima. Virgo veneranda :* Vierge aussi digne de toute vénération. Le

Dieu qui se plaît à élever les humbles, à enrichir de ses dons l'indigence du vrai pauvre, à revêtir de sa gloire l'humilité des petits, a regardé la bassesse de sa Servante, et a opéré en elle de tels prodiges, que tous les siècles la proclameront Bienheureuse. Le Verbe éternel, fait Homme, honore lui-même Marie, sa divine Mère; il l'écoute, il la respecte, Lui, Homme-Dieu! Il lui est soumis, il lui obéit, Lui, le Tout-Puissant! Il la pose au milieu, et à la tête de l'Église catholique, comme la Mère vénérable de tous les siens. Il l'élève et l'exalte dans ses éternelles splendeurs, au-dessus de tous les Anges et de tous les saints, et lui donne, à exercer sur le monde, l'empire de ses divines miséricordes.

Oh! oui, sans aucun doute, Vierge digne de toute vénération : et pour tous les dons divins dont elle a été comblée sans mesure, et pour toutes les vertus qu'elle a portées jusqu'au plus sublime héroïsme, et pour tous les mérites, suréminents et incomparables, qu'elle acquit en ce monde, et pour tous les pouvoirs immenses dont elle dispose, et pour les bienfaits, merveilleux et infinis, qu'elle ne cesse de verser sur ses chers enfants. Oui, Marie est vraiment digne de toute notre plus filiale révérence, digne de notre culte d'hyperdulie, par lequel nous la vénérons, la première après Dieu, au-dessus de tous les saints : *Virgo veneranda.*

Et par conséquent, *Virgo prædicanda*, Vierge digne de nos louanges ; car rien de plus rationnel que de célébrer Celle qui mérite toute vénération. Comme Marie l'a prédit, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, toutes les générations doivent exalter ses grandeurs. Pourquoi ? Parce que ce culte de louange n'est que justice et vérité ; parce que toutes les magnificences de Marie n'ont d'autre but que la gloire de Dieu et le salut du monde ; parce que tout notre culte, bien compris, envers Marie, nous mène à Dieu et à notre sanctification, par l'imitation des vertus de notre divine Mère ; et enfin parce que celle-ci, par ses bienfaits innombrables, nous rend au centuple le peu que nous faisons pour sa gloire.

Aussi, les prophètes de l'ancienne Loi, les Anges, sous les deux Testaments, les Évangélistes inspirés de Dieu, les démons mêmes, forcés de confesser son pouvoir, tous les siècles chrétiens, tous les empires de la terre, glorifient l'auguste Vierge, redisent ses vertus, ses louanges, les rediront jusqu'au dernier jour du monde, et durant les perpétuelles éternités. La Vierge, Mère d'un Dieu Sauveur, doit être bénie, à jamais, par-dessus toutes les femmes les plus admirables, avec le divin Fruit de son sein virginal : *Benedicta tu in mulieribus, et benedictus Fructus ventris tui, Jesu.* Et vraiment Isaïe et David, Augustin et Bossuet, tous les

grands docteurs du monde, ont mis, et mettent encore, leur bonheur à célébrer la Vierge incomparable. Aussi malheur au chrétien, orgueilleux, corrompu, qui lui refuse la confiance et les hommages de son cœur! *Protestant* contre Dieu même, antechrist trop véritable, il ne peut que périr éternellement! Oh! tous par conséquent, avec une dévotion vraiment cordiale, exaltons la Vierge digne de toutes louanges : *Virgo prædicanda.*

Ce qui doit aiguillonner, plus encore, notre zèle pour le culte et l'honneur de notre céleste Mère, et notre ardeur à l'invoquer, c'est la puissance sans bornes dont elle jouit, et l'usage si miséricordieux qu'elle ne cesse d'en faire en notre faveur. En effet, *Virgo potens; Virgo clemens :* Vierge puissante, Vierge clémente. Voici deux nouveaux caractères, l'un d'autorité et d'empire, l'autre de bonté et de miséricorde, que nous saluons en Marie, et qui doivent nous attacher à sa gloire.

Et de fait, Marie, Mère de Dieu, est maintenant élevée sur le trône de la gloire, et associée au règne de Jésus-Christ, comme elle l'a été au long et ineffable martyre de sa vie sur la terre. Marie est établie par son divin Fils la Reine immortelle du Ciel et de la terre. C'est pourquoi l'Église ne cesse de nous dire que Marie est terrible au démon, comme toute l'armée des

justes rangée en bataille ; qu'elle obtient de Dieu même tout ce qu'elle veut, et que son divin Fils, pour elle toujours plein de gratitude et d'amour, ne lui refuse rien. Et de fait, qui invoqua jamais Marie en vain? Tous les échos de l'histoire de l'Église se redisent, d'âge en âge, les grands prodiges, partout multipliés, et toujours nouveaux, de sa maternelle puissance. Donc, en toute vérité, *Virgo potens*.

Mais j'ai dit : de sa puissance toute *maternelle*, ou toute d'indulgence, de grâce et de miséricorde : *Virgo clemens*. Et, en effet, qu'est-ce qu'une tendre Mère peut faire d'un grand pouvoir? Elle ne voudra jamais en faire usage, que pour le bien de ses chers enfants. Lors même qu'elle est forcée à gronder, directement et en face, son enfant coupable, en secret, dans l'intimité, elle plaide sa cause, elle excuse, elle diminue, tant qu'elle peut, ses torts, et sollicite instamment sa grâce, auprès de l'autorité paternelle.

Lorsque Marie était si horriblement déchirée sur le Calvaire, l'entendit-on maudire les bourreaux de Jésus, ou appeler sur eux les célestes vengeances? Rien de pareil, ni sur ses lèvres, ni dans son cœur. Elle ne sut que dire, avec le divin Rédempteur : *Mon Père, pardonnez-leur : ils ne savent ce qu'ils font!* Loin de faire quelque reproche accablant aux disciples si lâches, aux Apôtres déserteurs, elle ne sut que les en-

courager, que relever leur courage abattu, que les réunir dans la confiance et la charité, comme la poule rassemble et réchauffe, sous ses ailes, sa couvée, que l'effroi avait mise en fuite. Et depuis que notre céleste Mère nous a adoptés pour sa famille chérie : présentement qu'elle voit et qu'elle chérit en nous des enfants infortunés, des enfants que l'infortune même rend encore plus chers à son tendre cœur, Marie pourrait avoir à notre égard autre chose que de la clémence et de la miséricorde? Non : c'est impossible. Donc, vraiment encore, *Virgo clemens.*

Et maintenant que nous avons constaté la vérité, la justice, des six qualifications par lesquelles nous glorifions l'incomparable Vierge, que nous reste-t-il à lui dire, sinon : *Ora pro nobis?* Ah! oui; sainte Vierge des vierges, vous savez combien la belle vertu de chasteté coûte à notre nature dégradée! Priez donc pour nous; pour nous, si faibles, si exposés au milieu des scandales du monde, si chancelants au fort des assauts des anges de ténèbres, et sous le choc incessant des tentations, qui secouent notre pauvre cœur! *Sancta Virgo virginum, ora pro nobis.*

De plus, Vierge très-prudente, modèle parfait, que nous imitons si lâchement, vous savez que ce sont nos témérités, nos imprudences, nos légèretés incorrigibles, nos fausses sécurités, qui font la joie des démons,

et ramènent nos catastrophes si lamentables, et nos rechutes sans fin. Oh! priez donc pour nous; priez pour obtenir enfin la défiance, l'humilité, la prudence, à vos toujours étourdis et malheureux enfants : *Virgo prudentissima, ora pro nobis.*

De plus encore, Vierge digne de toutes nos louanges, vous savez que, loin de vous le refuser, nous sommes bien heureux de vous rendre le culte sincère de notre piété filiale. Eh bien, puisque loin d'imiter les ingrats, les antechrists, qui vous méconnaissent, nous sommes zélés pour votre gloire, soyez vous-même zélée, et priez, priez, pour notre sanctification : *Virgo prædicanda, ora pro nobis.* Et enfin, puisque nous avons d'autant plus de confiance et d'ardeur à vous invoquer, que vous êtes plus puissante sur le cœur de Dieu, et que votre crédit n'est que clémence en notre faveur, couvrez-nous de votre miséricorde, à proportion de l'immensité de nos besoins; et, Vierge puissante, Vierge clémente, priez, priez pour nous : *Virgo potens, Virgo clemens, ora pro nobis.*

7° Mais voici un nouvel éloge que doivent à Marie et la terre et le Ciel : *Virgo potens :* c'est qu'elle est par excellence la Vierge fidèle. Et vraiment, nous l'avons vue, dès sa première aurore, courir, tout empressée et tout heureuse, se jeter au sein de son Dieu. Et jamais consécration au Seigneur ne fut si précoce, si entière,

si persévérante. Jamais, non plus, les pas de la Vierge n'ont ni chancelé, ni hésité, dans la voie toute d'humiliations et de sacrifices, toute d'héroïsme et de perfection, que lui ouvrit la volonté divine. Docile à toutes les inspirations de l'Esprit-Saint, elle s'élève bien au-dessus de toute la Loi mosaïque. Elle devine, elle devance l'Évangile ; et sa vie en est le parfait accomplissement, avant sa publication par son divin Auteur.

Invariable dans sa consécration virginale, elle accepte néanmoins, parce que c'est le désir du Ciel, pour virginal époux, l'humble Charpentier. Elle descend jusqu'à l'étable de Bethléem ; elle s'abaisse jusqu'à la loi de la purification ; elle accepte jusqu'à l'exil de l'Égypte. Elle élève le Dieu-Enfant, mais dans le plus religieux silence, voilée, pendant vingt-trois années, modeste, pauvre, laborieuse, à Nazareth. Quand l'heure est venue, elle suit, elle accompagne, elle sacrifie sur le Calvaire son adorable Fils : et elle accorde tout, même l'immense douleur de lui survivre, à la gloire de Dieu et à notre salut. Enfin, elle garde, elle soutient, avec une tendre sollicitude, le berceau de l'Église naissante, s'en fait, s'en montre, avec un parfait héroïsme, et néanmoins sans l'ombre d'ostentation, la Mère adoptive. Et depuis dix-huit siècles, il est inouï qu'elle ait manqué à son immense famille, qu'elle ait re-

poussé, ou laissé tomber à terre, une seule prière de ses enfants.

Donc, vraiment *Virgo fidelis :* Vierge toujours parfaitement fidèle à son Dieu ; toujours constamment fidèle à ses innombrables enfants ; toujours clémente et secourable à ceux qui l'implorent. Et quel parfait éloge pour Marie ! Quelle consolation ravissante pour nous ! Car où sont, en ce bas monde, les amis toujours puissants, toujours constants, toujours fidèles? La dévorante jalousie, l'envie cruelle et hideuse, la calomnie noire, l'égoïsme hypocrite, la rampante flatterie, l'inconstance si mobile, l'impitoyable mort enfin, nous enlèvent, tour à tour, les amis sur lesquels croyait pouvoir se reposer notre cœur. Chaque jour, en passant, le Temps, des coups de ses ailes meurtrières, tue et couche à terre une de nos plus douces espérances ; et le vide se fait, sans cesse plus large, plus navrant, autour de notre cœur, malade et solitaire !

Or, au milieu de ce triste désert, il est une parfaite amie, il est une Mère céleste, qui demeure fidèle à chacun de nous ; et cette Mère toujours dévouée, c'est Marie, la fidélité même, la fidélité indéfectible, inviolable et parfaite. Oh ! qu'il doit nous être doux de lui crier : Vierge fidèle, priez pour nous ! priez pour nous, afin que, durant l'enfance et la vieillesse, durant la jeunesse et l'âge mûr, à toutes les époques, et dans

toutes les épreuves de notre vie, nous soyons nous-mêmes fidèles, et à notre Dieu, et à notre divine Mère ! Et que nous ayons le bonheur de persévérer dans cette douce fidélité, jusqu'à notre dernier soupir !

Vierge fidèle ! ah ! que ce beau nom dit et renferme de choses ! Fidèle à tous les grands desseins de Dieu ; fidèle au plan si étonnant du Rédempteur du monde ; fidèle à toutes les plus secrètes impulsions de l'Esprit sanctificateur ; fidèle à tous les intérêts de la gloire divine, à tous les intérêts du salut du genre humain ; fidèle à saint Joseph ; fidèle à Jésus-Christ ; fidèle à toute l'Église militante ; fidèle aux pécheurs repentants ; fidèle aux justes qui persévèrent ; fidèle à toute sa vocation sublime, à tous ses devoirs, à tous les conseils de la plus haute perfection ; *Vierge fidèle*, enfin ; ce mot renferme toute pureté, toute justice, toutes vertus.

Aussi, voici qui complète ce magnifique éloge : *Speculum justitiæ:* Miroir de justice. Mais de quelle justice ? Miroir d'abord de la justice éternelle et infinie. Jésus, vivant au milieu de ses Apôtres, a pu leur dire : *Philippe, qui videt me, videt et Patrem :* Quiconque me voit, voit mon Père, voit ses enseignements, ses préceptes, ses perfections mêmes. Marie aussi, vivante au milieu de l'Église primitive, a pu dire aux Chrétiens : Qui me voit, voit l'Évangile, voit la vie, voit les per-

fections mêmes de Jésus-Christ. Comme la douce reine des nuits n'est que le miroir céleste qui nous réfléchit les rayons du brillant roi du jour ; ainsi, Marie n'est que le parfait miroir qui nous reflète les perfections infinies de Jésus, le Soleil de toutes les justices. Sa Mère est sa vivante image, la glace fidèle qui reproduit toutes ses vertus, avec toute la perfection dont la plus sublime créature est capable. Soumission entière aux ordres de la Providence, humilité profonde, pureté sans tache, amour parfait de Dieu et des hommes, toutes les vertus brillent, réunies en cette douce ressemblance de l'Homme-Dieu. Et tous les états, et tous les âges, et les deux sexes, peuvent trouver en elle, comme dans un tableau vivant et accompli, le parfait modèle de toute vie chrétienne.

Il est vrai que, malgré nos plus héroïques efforts, nous n'atteindrons jamais à la haute perfection de la divine Mère du Christ. Mais au moins une fidélité si universelle, et une justice si admirable, doivent exciter en nous une sainte émulation, une ardeur généreuse, pour en imiter ce qui nous est possible. Et, avec les forces divines que peut nous obtenir Marie, nous pouvons beaucoup ! Oh ! priez donc pour nous, Miroir brillant de justice ! Et en reflétant à nos regards ravis les justices de notre divin Sauveur, réfléchissez aussi sur nos cœurs cette chaleur, douce et vivifiante, qui y

fait éclore vos vertus aimables : *Speculum justitiæ, ora pro nobis.*

8° *Sedes sapientiæ* : Siége de la suprême sagesse. Ce qui doit augmenter, et ce qui augmente réellement notre dévotion à Marie, notre profonde vénération pour sa personne, et notre filiale confiance en sa protection maternelle, c'est que nous avons à voir, et à honorer en elle, le siége merveilleux de l'éternelle Sagesse. La Vierge, miraculeusement féconde, a porté neuf mois en son sein très-pur, le Verbe éternel, fait homme, en qui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse divines. Elle a été elle-même si éminemment douée par l'Esprit-Saint du don parfait de la sagesse, et ensuite le trône vivant dans lequel s'est reposé longtemps Celui qui est la sagesse souveraine et absolue. *La Sagesse infinie s'est bâti une maison ; elle a taillé et dressé sept colonnes, sur lesquelles elle l'a assise pour jamais* : C'est-à-dire que le Fils de Dieu s'est préparé et formé une Mère, selon ses complaisances suprêmes : et qu'il l'a consolidée et embellie par les sept dons de l'Esprit Sanctificateur.

Et si l'on juge bien l'arbre par ses fruits, il est évident que l'on doit donner à Marie le surnom glorieux de Siége de la Sagesse. Car elle mérite incontestablement ce nom admirable, Celle en qui Satan n'a rien trouvé qui lui appartienne ; Celle qui, en sa vie de

soixante et dix ans, n'a jamais commis la faute la plus légère ; Celle qui a été évidemment la plus sage et la plus parfaite des créatures, et qui a eu l'honneur infini de concevoir et d'enfanter, d'élever et de sacrifier au salut du monde, Celui qui est par nature la sagesse infinie et parfaite. Considérez la Vierge sans tache, courant d'une manière si précoce se cacher au temple du Seigneur : entendez-la dans son divin dialogue, avec l'Ange envoyé des cieux : suivez-la chez sa parente, sainte Elizabeth, lorsqu'elle laisse tomber de ses lèvres inspirées son ravissant *Magnificat* ; accompagnez-la encore au Calvaire, où elle se trouve en spectacle au Ciel, à la Terre et aux Enfers ; observez-la, étudiez-la dans toute sa conduite autour du berceau de l'Église naissante ; et dites, si vous le pouvez, en quoi elle aurait pu mieux faire, ou être plus sainte et plus sage ! C'est donc en toute justice que nous lui disons : *Sedes sapientiæ, ora pro nobis*... Ah ! oui, priez pour nous ! Car nous aussi, nous devons être les temples vivants de l'Esprit divin, les siéges glorieux de l'infinie Sagesse. Et trop souvent, hélas ! nous ne sommes que les siéges souillés du vice et les temples malheureux du démon ! Priez donc pour nous, afin que nous soyons rendus à notre destination première, à la noblesse toute divine, à laquelle nous appelle et nous élève l'Esprit Sanctificateur.

Causa nostræ lætitiæ : Cause de notre joie. Tout se lie et s'enchaîne dans les desseins et les dons du Seigneur : parce que tout y est coordonné, avec une sagesse infinie, vers un but parfait, qui n'est autre que lui-même : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* Aussi, en devenant toute remplie des dons de l'Esprit-Saint, en s'y rendant toute docile, en devenant la sagesse créée la plus accomplie, et bientôt le trône vivant de la Sagesse incréée, Marie est devenue en même temps la cause de notre joie ; et non-seulement de la nôtre, mais de la joie universelle de la terre et des cieux.

Lorsqu'elle vint au monde, sa naissance, quoique si obscure, était un juste sujet d'allégresse pour la terre entière, pour les Anges, pour la Trinité même. Quand elle nous enfanta le Sauveur, les Anges, descendus des célestes régions, dirent aux Pasteurs, aux petits, aux humbles de ce monde : Réjouissez-vous, il vous est né un Sauveur, c'est le Christ, le Seigneur. Puis ils remontèrent, triomphants, les hauteurs de l'espace, en chantant : Paix désormais sur la terre ; et gloire aussi, désormais infinie, au Seigneur, au plus haut des cieux ! Or, Mes Frères, ces grands sujets d'allégresse ne nous sont point ôtés, ni n'ont point cessé pour nous. Le divin Fils que Marie nous a donné, est toujours notre Jésus, notre universel Rédempteur ; et Marie est tou-

jours aussi notre Co-rédemptrice et notre tendre Mère. Donc aussi toujours *Causa nostræ lætitiæ.*

Mais il n'y a pas rien que ces bienheureux événements, justes causes d'universelle allégresse, que nous devions à Marie. Il en est encore une multitude infinie d'autres, qui nous viennent chaque jour de sa tendresse maternelle. En nous donnant la Vierge et son divin Fils, Dieu nous a tout donné : car ainsi il nous a donné Jésus qui mérite tout, et Marie qui nous obtient tout. Et vraiment, par sa toute-puissante intercession, Marie nous concilie, et continue à verser, sur le monde catholique, l'abondance de toutes les faveurs divines ; toutes sortes de grâces aux justes, et toutes sortes de miséricordes aux pécheurs : aux justes, la sagesse, la force, la persévérance ; et aux pécheurs le repentir, le retour à Dieu, la bonne mort ; aux individus et aux nations, toutes sortes de bienfaits, communs et particuliers. Et par conséquent, maintenant, comme par le passé, présentement et dans l'avenir, Marie est toujours *Causa nostræ lætitiæ.*

Mais par conséquent aussi, ô bienfaisante Mère! priez pour nous. Car, malgré tout ce que vous avez fait, pour nous enfanter aux joies du temps et de l'éternité, malgré toutes les grâces que vous ne cessez de faire pleuvoir sur les justes et sur les pécheurs, nous ne sommes que trop souvent les malheureuses proies

du péché et du démon, que les infortunées victimes de nos ennuis et de nos remords. Oh! priez donc pour nous, afin que nous sachions désormais mépriser les joies fausses et empoisonnées du monde, et que nos consciences, pures et en paix avec Dieu, nous mènent partager au ciel vos allégresses éternelles : *Causa nostræ lætitiæ, ora pro nobis.*

Il faut nous arrêter ici, Mes Chers Frères. Cet entretien s'est assez prolongé. Je vous félicite de tout l'intérêt filial que vous y apportez. Cela seul prouve, à votre gloire, que vous êtes, avec bonheur, les dévoués enfants de Marie. Des fils dénaturés n'aiment point d'entendre l'éloge de leur bonne mère; car cet éloge est comme un fer chaud, qui brûle leur mauvais cœur. Mais, au contraire, les enfants bien nés, les vrais bons enfants, sont heureux d'entendre les gloires de leur digne mère; et plus encore de voir et de sentir qu'ils peuvent reposer en elle une confiance entière et sans bornes; et c'est ce que vos bons cœurs éprouvent, depuis le commencement de ce long entretien.

Vous le voyez, Chers Enfants de Marie, chaque nouvelle dénomination de l'auguste Vierge est une nouvelle reconnaissance, une nouvelle manifestation de ses grandeurs, une glorification, de plus en plus explicite, de ses qualités et de ses mérites incomparables. Et puis, à chaque nouveau titre d'honneur, donné à Ma-

rie, succède et correspond un cri de supplication, une humble et confiante prière, qui va droit à son cœur maternel. Nous voyons, d'une part, les brillantes prérogatives de la Vierge, et, de l'autre, nos profondes et immenses misères. Nous mettons en regard, en contraste, en évidence, ses mérites, ses pouvoirs sans bornes, et nos besoins infinis, pour lui crier ensuite, avec plus de sentiment, avec plus d'énergie : Priez pour nous!

Aimons donc, de plus en plus, et récitons souvent, et chantons fréquemment, et au sein de nos églises, et au sein de nos demeures, et au milieu de nos champs, ces pieuses *Litanies*, si glorieuses à notre céleste Mère, et si utiles pour nous. Aimons et invoquons Marie. Qui l'aime ne peut périr! Qui l'invoque obtient la vie! la vie divine en ce monde, la vie à jamais bienheureuse au ciel. Ainsi soit-il!

VINGT-NEUVIÈME CONFÉRENCE.

SUITE DES LITANIES.

Les autres titres de Marie justifiés. — Leurs beautés et leurs rapports avec nos besoins. — Nouveaux et magnifiques encouragements à nos confiantes invocations. — La fin retourne à Jésus-Christ, et, par Jésus-Christ, reporte et relie tout à Dieu.

Vas spirituale, ora pro nobis : Vaisseau spirituel, priez pour nous.

Mes Chers Frères,

Au cinquième siècle, dans le saint Concile d'Éphèse, qui est le troisième général, et dans la vieille basilique même de cette grande cité, le docte saint Cyrille, au nom de tous les Pères du Concile, et de toute l'Église catholique, disait à Marie : Nous vous saluons, Mère de Dieu, Trésor vénérable de tout l'univers, Flambeau qui ne peut s'éteindre, Couronne de la virginité, Sceptre de la foi orthodoxe, Temple incorruptible, Lieu de celui qui n'a pas de lieu; Vous par qui nous a été donné le Béni par excellence, à nous venu au nom du Seigneur; Vous par qui la Trinité est glorifiée, la croix célébrée et adorée dans tout le monde; Vous par qui

les cieux sont réjouis, les Anges comblés de joie, les démons mis en fuite, et toutes leurs légions vaincues; Vous par qui les hommes tombés sont relevés, et montent, à la place des anges déchus, au céleste séjour!

Voilà comme dès lors l'Église universelle saluait et célébrait la très-sainte Mère de Dieu. D'où vous voyez, Mes Chers Frères, que ce n'est point d'aujourd'hui, mais qu'il y a longtemps que la foi et la piété catholiques se plaisent à saluer Marie, sous les surnoms glorieux qui expriment ses grandeurs. Continuons donc à nous justifier la suite de ses qualifications honorables, toutes tirées des immortels écrits des saints docteurs, et données à l'auguste Vierge, dès les premiers siècles du christianisme.

De plus, comme nous avons constaté, dès le début, que la source de tous les justes éloges donnés à Marie, c'est Dieu même, et que le but, vrai et suprême, de toutes les gloires virginales, c'est la gloire même du Seigneur, plus nous avancerons dans l'exposé des titres d'honneur de notre céleste Mère, et plus nous progresserons dans la glorification même de l'Éternel. Achevons donc avec bonheur la noble tâche que nous avons commencée.

9° *Vas spirituale*, *Vas honorabile*, *Vas insigne devotionis*, *ora pro nobis* : Vaisseau spirituel, Vaisseau honorable, Vaisseau insigne de dévotion, priez pour

nous. Saisissons bien le sens de chacune de ces nouvelles qualifications.

Toute l'humanité a fait en Adam un fatal naufrage : *Omnes in Adam moriuntur :* Et chacun de nous, pauvres vaisseaux, lourds, sans solidité, faisant eau de toutes parts, a coulé à fond dans ce naufrage universel. Néanmoins, tandis que toute la race humaine s'engloutit successivement, voici la Vierge choisie qui arrive, elle aussi, sur la vaste mer de ce monde ; mais comme un vaisseau merveilleux, le chef-d'œuvre des mains de Dieu; comme un vaisseau solide, indestructible, et qui cependant n'a rien de lourd ni de grossier; comme un vaisseau léger et tout spirituel : *Vas spirituale.*

Marie, en effet, est l'arche du salut, qui, enduite d'un bitume divin, impénétrable à toute l'action de l'enfer, a été portée triomphante sur les eaux du déluge universel. Marie est le vaisseau sacré, où la concupiscence n'a pas même allumé son dangereux foyer; le vaisseau toujours vierge, au dedans, comme au dehors; le vaisseau toujours saintement dirigé, où a seul commandé, comme Souverain Capitaine, l'Esprit de Dieu, et qui n'a obéi qu'à ses divines inspirations; le vaisseau le plus auguste, par la haute consécration qu'il a reçue de l'adorable mystère de l'Incarnation; le vaisseau enfin où a toujours brûlé, et d'où est monté sans cesse vers le trône de Dieu, le parfum agréable du

plus suave encens, celui du plus pur et du plus héroïque amour. Donc vaisseau vraiment spirituel, *Vas spirituale.*

Vas honorabile : Vaisseau honorable. Et en vérité : si nos vases sacrés sont respectables, et ne doivent plus rentrer dans les usages profanes, quand ils ont servi, ne fût-ce qu'une fois, à nos divins mystères, quand ils ont renfermé, quelques instants, le corps et le sang de l'Homme-Dieu, dans son état sacramentel : si nos églises elles-mêmes sont des nefs sacrées, ou des vaisseaux saints et vénérables, parce qu'elles ont été consacrées, ou bénites, comme des lieux de prières, et comme les demeures du Dieu de l'Eucharistie : quels honneurs ne devons-nous pas à Marie, le vivant sanctuaire, où non-seulement a reposé neuf mois le Verbe incarné, mais où il a pris son corps, son sang, son humanité adorable, où a été conçue et d'où est née la personne entière de Jésus-Christ : *De quâ natus est Jesus qui vocatur Christus !*

Quand vous voyez Jésus-Enfant se nourrir du lait virginal de cette divine Mère, y puiser sa vie, y prendre ses accroissements corporels, l'environner de ses tendres caresses, de sa filiale obéissance, de sa divine vénération : quand vous voyez l'admirable Vierge respectée de la mort elle-même, qui n'ose lui faire subir la plus légère désorganisation, bientôt transportée, en

corps et en âme, dans les cieux, placée au lieu le plus élevé de l'immortelle Sion, au-dessus de toutes les hiérarchies angéliques, revêtue de l'éternel Soleil, comme d'un manteau, ayant la lune sous ses pieds, et, autour de sa tête, une couronne radieuse de douze étoiles : quand vous savez, quand vous voyez toutes ces merveilles, pouvez-vous nier que Marie soit un vaisseau extrêmement honorable? Et si nous n'étions pas guidés par les sûres clartés de notre foi, ne serions-nous pas disposés *même à adorer* ce vaisseau, tout merveilleux et tout divin?

Vas insigne devotionis. Ce qu'il y a de plus parfait encore, c'est la vie intérieure qui a animé, et fait agir, en tout et toujours, ce vaisseau tout spirituel. Nos vases sacrés ont beau être parfaits de matière et de travail : nos églises ont beau être belles d'architecture et de richesses : ces saintes choses sont par elles-mêmes inanimées, insensibles ; elles n'ont ni vie, ni amour, pour le Dieu au service de qui elles sont consacrées. Marie, au contraire, conçue sans péché, connaît et aime son Dieu, dès le sein maternel, comme l'enseignent d'illustres docteurs. Dès l'âge de trois ans, la voilà qui court se jeter au sein de son Dieu ; qui grandit, toute consacrée à son amour, au milieu de son temple ; qui s'immole chaque jour plus entièrement à son bon plaisir; qui accueille le divin message de Ga-

briel par son immortel *fiat;* qui sacrifie tous ses intérêts à la gloire du Très-Haut, même son Fils justement adoré, et qu'elle aime mille fois plus qu'elle-même; qui monte au Calvaire avec lui, y est avec lui attachée à la croix, déchirée, outragée, et néanmoins se soumet à lui survivre, avec une résignation inébranlable; qui enfin se dévoue à tous ses desseins, n'omet aucun bien qu'elle puisse faire, et ne perd aucun instant de sa vie, sans le consacrer à toutes les volontés, et au plus pur amour de son Dieu. Oh! c'est donc encore en toute justice que nous la nommons le Vaisseau, remarquable entre tous, par sa dévotion, ou son entier dévouement au Seigneur : *Vas insigne devotionis.*

Et nous, Mes Chers Frères, nous qui devons être aussi des vaisseaux spirituels, honorables, et toujours animés d'une sainte ferveur, ne sommes-nous pas au contraire des vaisseaux trop matériels, trop pleins de sensualisme, trop salis de la boue des basses et honteuses voluptés? Ah! mon Dieu! nos pauvres vaisseaux prennent trop souvent pour capitaine le démon, le pire et le plus homicide de tous les corsaires; et ils s'en vont, insignes de lâcheté et de trahison, à la merci de ce pirate scélérat, se perdre et s'engloutir dans le plus fatal naufrage! O Marie! priez donc pour nous, afin que nous soyons désormais des vaisseaux purs, sanctifiés, consacrés, corps et âmes, à notre Souverain Roi;

afin que nous devenions des vases d'élection, de fidélité et d'honneur, à son service glorieux. Nous avons dû renoncer à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, à son cruel empire ; et nous devons continuer à le repousser, non-seulement de vive voix, mais par nos mœurs, *non tantùm vocibus, sed etiam moribus ;* non-seulement par le son de notre langue, mais par la réalité de notre vie, *non tantùm sono linguæ, sed et actu vitæ :* non-seulement par le prononcé de nos lèvres, mais surtout par le témoignage de nos œuvres : *nec tantùm labiis sonantibus, sed operibus pronuntiantibus* (S. Augustin). Priez donc pour nous, afin que, durant le reste de notre navigation en ce monde, nous n'ayons plus d'autre guide que Jésus-Christ, et que, sous ce divin Pilote, nous arrivions heureusement au port du salut : *Vas insigne... ora pro nobis.*

10° *Rosa mystica :* Rose mystérieuse. La rose, Mes Chers Frères, est la reine de nos parterres, et le plus bel ornement de nos jardins. Son brillant coloris, l'odeur agréable qu'elle répand, tout nous attire auprès d'Elle ; et par ses vives et gracieuses couleurs, et par ses délicieux et inépuisables parfums, cette reine des fleurs représente admirablement la beauté pure, les attraits si charmants de la vertu, et la Reine même de toutes les vertus. Elle est donc une image, toute juste, et tout aimable, de la *Mère du bel amour.*

Aussi, d'après les Livres saints, l'Église emprunte ce gracieux symbole, pour nous donner une idée de Marie, et elle la nomme la Rose mystique : *Rosa mystica*. La Vierge sainte, par toutes ses vertus ravissantes, répand en effet autour d'Elle, et dans tout le jardin spirituel de l'Église de Dieu, son éclat tout brillant, tout céleste, et des suavités inexprimables. Car, en cette Vierge privilégiée se trouvent réunies une pureté héroïque, une humilité profonde, une charité ardente, en un mot, les perfections de toutes les créatures : et de son cœur, tout divinisé, s'exhale, comme de la rose la plus pure, la plus belle, la plus odorante, un charme qui plaît, et qui attire universellement. Voilà ce qui fait de cette Vierge incomparable, la Rose toute merveilleuse, qui nous charme par l'éclat de ses riches couleurs, et par la douceur de ses divins parfums.

Or, Mes Chers Frères, cette Rose mystérieuse ne doit pas exciter en nous seulement une admiration stérile, mais bien de généreux efforts, pour marcher sur ses traces, et imiter ses vertus. De même que nous cueillons avec joie, et que nous savourons, avec volupté, la rose odorante de nos jardins ; ainsi, et avec un saint empressement, nous devons prendre, et faire revivre, et en nos sentiments, et en nos mœurs, les fleurs, ou les vertus suaves, de la Rose spirituelle, qui jette tant d'éclat et de charme dans le monde catholique.

Efforçons-nous donc, avec une pieuse émulation, et une courageuse persévérance, d'imiter la vivacité de sa foi, la profondeur de son humilité, la pureté de son cœur, son obéissance à toute épreuve, etc., etc. Mais vous, ô Marie! vous le savez, au lieu d'offrir à notre Dieu la suavité de vos vertus, nos cœurs, méchants et gâtés, n'exhalent que trop l'infection du vice. Oh! priez donc pour nous, Rose toute merveilleuse! Et par la puissance de vos prières, poussez-nous à un vif désir et à de généreux efforts, pour vous ressembler, autant que nous en sommes capables : *Rosa mystica, ora pro nobis.*

Turris Davidica : Turris eburnea. Jadis, sur tout Jérusalem, dominait une superbe tour, bâtie sur la montagne de Sion; tour que David, en montant sur le trône, enleva aux ennemis des Hébreux, et qu'ensuite il embellit, et fortifia plus encore, au point d'en faire une merveille remarquable, et par la beauté de sa sculpture, et par la hauteur de son élévation. Cette tour avait à l'extérieur, le poli, le brillant et la dureté de l'ivoire : ce qui la fit nommer à la fois la tour d'ivoire et la tour de David : *Turris Davidica, turris eburnea.* Et par la hauteur d'où elle s'élevait, c'était une forteresse inexpugnable, invincible, qui faisait en même temps l'admiration et la terreur des ennemis d'Israël, et où, en cas d'attaques par les peuples, les guerriers de Jérusalem pouvaient se retirer, et de là

braver, et même écraser leurs ennemis, d'abord victorieux.

Eh bien, Mes Chers Frères, au milieu de l'Église militante, dans la grande et vivante Cité de Dieu, Marie est la vraie Tour d'ivoire, justement nommée aussi la Tour de David, puisqu'elle en est la royale descendante. Marie est le merveilleux édifice, ravi à Satan par le Messie, Lui aussi Fils de David, quand il est venu conquérir son empire. Marie est l'édifice le plus élevé de tout le christianisme, le plus glorieux, et par sa parfaite beauté, et par la sublimité de sa hauteur, embelli et fortifié par tous les dons de l'Esprit-Saint, formidable aux démons et à tous les sectaires, invincible à toutes leurs ruses et à toutes leurs rages. Marie, enfin, est le boulevard imprenable, au sein duquel tous les soldats de Jésus-Christ, tous les vrais catholiques, peuvent toujours se réfugier, lors des attaques de l'Enfer, et sous la force duquel ils peuvent toujours se rire et triompher de tous leurs ennemis conjurés.

Mais aussi, ô Marie! Forteresse admirée de la terre et du ciel, élevée sur la sainte montagne du monde catholique, la terreur de nos ennemis, notre refuge toujours assuré; vraie Tour d'ivoire, puisque vous en avez la solidité et la blancheur; vraie Tour de David, d'où pendent mille boucliers et mille glaives, pour couvrir, armer et rendre victorieux tous les vrais soldats du

Christ, nous vous réclamons, au milieu de nos luttes et au fort de nos combats ; car notre asile le plus sûr, c'est votre cœur, pour nous toujours maternel. Priez, priez donc pour nous : *Turris Davidica*, *Turris eburnea*, *ora pro nobis*.

Domus aurea : Maison d'or. L'or est le roi et le plus précieux des métaux. Aussi est-il le symbole de la charité, qui est aussi la reine et la plus précieuse des vertus. Mais, par là même, il est encore le symbole de celle qui est la Mère du bel amour. Comme l'arche du peuple israélite, faite d'abord d'un bois incorruptible, fut de plus, par l'ordre de Dieu, toute revêtue de l'or le plus pur, au dedans et au dehors : *Vestivit eam auro purissimo intùs et foris :* Ainsi la sainte Mère de Dieu, conçue sans péché, formée en grâce, ornée chaque jour davantage des dons de l'Esprit-Saint, s'enrichit et devint de plus en plus resplendissante de l'or de la charité. En sorte que Marie est non-seulement la maison dorée, mais la maison même, toute faite de l'or le plus parfait : *Domus aurea*.

Car l'amour parfait de Dieu et des hommes, voilà quelle fut l'âme de toute la vie, de toutes les œuvres, de tous les sacrifices, de tous les dévouements de l'auguste Vierge. Et comme c'est l'intention pure et la divine charité, qui vivifient tous les actes humains, les transforment en œuvres de lumière, et qui produisent

l'or des vertus et de tous les mérites surnaturels, l'on ne saurait dire les richesses innombrables qui se sont réunies et accumulées, en l'âme incomparablement aimante de Marie. Mais il devient évident que c'est en toute justice que nous la nommons la *Maison d'or.*

Mais encore, pourquoi la saluer et l'invoquer sous ce titre si juste? Ah! Marie le sait bien! C'est que, tandis qu'elle a aimé si ardemment, si héroïquement Dieu et les hommes, nous, ses pauvres enfants, nous avons tant de mal d'aimer un peu le Seigneur! Nous avons aussi si peu de vraie charité pour nos frères! O Maison toute d'or, parce que vous avez été toute d'amour, nous n'avons donc qu'un trop grand besoin de vos puissantes prières! Et puisque vous désirez nous voir aimer vraiment notre Dieu et nos semblables, pour que nos cœurs se détachent des affections déréglées de la terre, pour qu'ils se réchauffent au pur foyer du divin amour, pour qu'ils deviennent tout dévoués à notre bon Père, à notre tendre Mère des cieux, et à la vraie charité fraternelle, *Domus aurea, ora pro nobis.*

11° *Fœderis Arca :* Arche de la nouvelle alliance. Pourquoi l'arche israélite, dont je viens de parler, fut-elle nommée l'arche de l'ancienne alliance? 1° Parce que les douze Tables de la Loi, ou le Décalogue, y étaient renfermées; parce qu'elle contenait les conditions du Contrat divin, ou de l'alliance divine, qu'a-

vait acceptée Israël. Et alors arche d'alliance voulait dire seulement : Arche qui renferme les clauses et les obligations de l'alliance du Seigneur avec son peuple. 2° Parce que, du sein de cette même arche, Dieu répondait aux Israélites, les éclairait dans leurs doutes, leur dictait ses oracles, et exauçait leurs prières. 3° Parce qu'enfin cette arche précieuse précédait et guidait les Hébreux, dans leur marche à travers le désert, s'arrêtait lorsqu'il fallait camper, se levait, quand il fallait partir ; et, symbole visible de la protection divine sur la nation choisie, causait la défaite et la confusion de ses ennemis.

Or, vous le comprenez, ce n'était là qu'une arche d'alliance fort imparfaite, qu'un sanctuaire improprement dit de l'alliance divine. L'union du Très-Haut avec Israël n'était pas très-intime, et surtout l'arche qui contenait, non l'alliance, mais la loi de l'alliance, ne méritait qu'indirectement le beau nom qu'on lui donnait. Il n'en est pas ainsi de nous, peuple catholique. C'est bien avec nous que la Divinité a contracté l'alliance la plus intime possible, la plus ineffable. C'est avec nous qu'Elle la continue, et la continuera, jusqu'à la fin des temps, jusqu'au delà des perpétuelles éternités. Mais c'est en Marie qu'a été faite d'abord cette alliance de Dieu avec notre nature.

Oui, Mes Frères, c'est en Marie, dans son sein et de

son sang virginal, qu'a été formé l'Emmanuel, le Verbe éternel fait homme. En Marie, et du sang de Marie, s'est fait l'accord de la terre et des cieux, l'union de Dieu avec notre nature. En Marie a été renfermé, non le Décalogue, gravé par le doigt de Dieu, mais le vrai Dieu lui-même, auteur du Décalogue : *De quâ natus est Jesus qui vocatur Christus*. Marie est donc l'Arche vivante, où et par laquelle la Divinité s'est unie à l'humanité, de la manière la plus admirable. Marie est donc l'Arche véritable de la nouvelle alliance. Et de plus encore, c'est aussi par la vie, si exemplaire et si parlante, de Marie, que Jésus nous instruit à faire alliance avec lui. C'est aussi par Elle qu'il reçoit et qu'il exauce nos prières. C'est aussi par sa protection maternelle qu'il nous couvre, nous défend, nous fait triompher en cette vallée de larmes, et qu'il confond et abat tous nos superbes ennemis. C'est donc en toute justice que nous appelons Marie : *Fœderis Arca*.

Et aussi *Janua cœli*, Porte du Ciel. Ève, vous le savez, Mes Chers Frères, en entraînant Adam dans la révolte, nous a fermé, à tous, la porte des cieux. Marie est venue nous l'ouvrir, par la puissance et les mérites infinis du divin Fils qu'elle nous a donné. Marie, porte virginale par laquelle nous est venu le Sauveur, est donc la porte même par laquelle nous sont rouverts les cieux : *Janua cœli*.

Nous appelons porte d'un sanctuaire, ce qui nous en ouvre l'entrée, et c'est Marie déjà qui, en nous donnant le Rédempteur, nous a ouvert l'entrée du sanctuaire éternel. De plus, Marie n'est point sans crédit sur le Rédempteur même, qu'elle nous a donné; au contraire, elle peut tout en obtenir pour nous, et sa protection est, pour ainsi dire, la clef même du paradis. Enfin c'est à sa divine Mère que Jésus a départi le doux empire de la miséricorde, le droit suprême de grâce, et le trésor de sa clémence infinie, à l'égard des pauvres pécheurs; et en vertu de ce ministère si aimable de miséricorde, Marie, en effet, introduit chaque jour dans les cieux, une multitude innombrable de ses serviteurs.

Ainsi, pour toutes ces raisons, Marie est justement nommée la *Porte du Ciel*, la porte pour nous toujours heureusement ouverte à l'immortel séjour : *Quæ pervia cœli porta manes*. Assurément, c'est la Passion, c'est la mort, ce sont tous les mérites infinis du Christ, qui nous ouvrent les cieux. Mais qui est-ce qui est admis à participer à la rédemption de l'Homme-Dieu, sans la protection et sans la médiation de Marie? Personne! Le Médiateur pour aller à Dieu le Père, c'est Jésus-Christ : mais la Médiatrice pour aller à Jésus lui-même, c'est Marie. Par conséquent quiconque veut aller au ciel, qu'il s'adresse à celle qui en est la porte,

qui en garde la clef; qu'il implore Marie, et qu'il lui dise souvent : *Janua cœli, ora pro nobis.*

Stella Matutina; Étoile du matin. L'étoile qui, par son lever, nous ouvre le jour, brille au ciel d'une manière plus éclatante que les autres. On dirait qu'elle participe, plus abondamment que les autres astres, aux splendeurs du soleil, qu'elle précède et qu'elle annonce. Le voyageur qui s'est égaré, qui a couru quelque danger, qui a tremblé, dans l'obscurité de la nuit, se retrouve et se réjouit, quand cette étoile matinale apparaît dans les cieux. Il sent renaître en son âme le calme, le courage, l'espérance d'un jour meilleur.

Ainsi Marie surpasse en éclat tous les saints et tous les anges, par sa participation plus grande aux splendeurs de l'éternel Soleil. Elle ne s'est levée sur le monde religieux, que pour y annoncer la venue de ce soleil de justice, et déjà toute radieuse des beautés et des perfections qu'elle en avait reçues. Alors le genre humain, égaré au milieu des plus épaisses ténèbres, avait quitté la voie qui mène à Dieu, le droit chemin de la vérité et de la vertu. La Conception immaculée de la Vierge choisie, sa naissance fortunée, dissipant déjà la nuit profonde qui enveloppait le monde moral, l'ont relevé à l'espoir d'un meilleur avenir, lui ont fait entrevoir l'heureux jour de la vérité et de la grâce, et l'ont invité à y marcher.

Et ce rôle céleste de cette brillante Étoile du matin n'est pas encore fini. Malgré le plein jour du catholicisme, la nuit se fait trop souvent dans une multitude d'âmes, et la triste nuit du mensonge et du vice! Hélas! des ténèbres et des écueils nous environnent de toutes parts! Périls de la part de notre cœur, dont nous avons tant à redouter l'inconstance et la faiblesse. Périls de la part des personnes, qui se présentent à nous avec le masque de l'amitié, mais pour nous séduire et nous entraîner. Périls de la part de notre état; car chaque état a les siens, le mariage, et le célibat, la magistrature et le sacerdoce, le cloître et le champ de bataille. Des erreurs, des écarts, des chutes fatales nous arrivent, souvent même au moment où nous y pensions le moins. Or, quand cette nuit terrible de l'erreur et du péché nous a surpris, quel astre bienfaisant peut venir à notre secours? C'est Marie, toujours propice aux pauvres pécheurs.

O vous donc, douce Étoile de notre matin dans la foi, dans la vérité, dans la grâce, dans la vie divine, soyez aussi l'étoile protectrice de notre soir, et de notre coucher dans l'amour de notre Dieu! Soyez toujours, pour vos pauvres enfants, l'Arche de la divine alliance. Si nous avons le malheur d'en sortir, faites-nous-y vite rentrer. Demeurez aussi pour nous la porte toujours ouverte du paradis; et, astre secourable, qui avez aidé

à notre lever dans la grâce, aidez-nous encore à nous endormir enfin dans la paix du Seigneur : *Fœderis Arca, Janua cœli, Stella Matutina, ora pro nobis...*

12° *Salus infirmorum;* Salut des infirmes. Voici, Mes Frères, de nouveaux titres bien touchants, sous lesquels nous invoquons Marie. Qu'a fait le Christ, durant sa vie publique? Il s'est consacré à instruire, à guérir, à sauver l'humanité, ignorante, malade et mourante. Il a donné à ses Apôtres la mission d'opérer les mêmes prodiges de bonté et de salut : *In nomine meo dæmonia ejicient*, etc., etc. Mais si le divin Sauveur a donné un tel pouvoir à ses apôtres, il en a déféré un plus grand encore à sa divine Mère, pour soulager, guérir et sauver l'humanité souffrante.

Car, selon toutes les convenances, la mère d'une grande famille doit avoir des qualités, des puissances morales, proportionnées aux immenses besoins de ses nombreux enfants. Donc Dieu, qui a donné Marie pour mère au monde catholique, ne l'a faite ni moins compatissante, ni moins puissante, que ne l'exigent les vastes misères de ses enfants innombrables. D'ailleurs, en quelles circonstances solennelles l'auguste Vierge nous a-t-elle été donnée pour Mère? Au milieu des horreurs infinies du Calvaire! Voyez, divine Mère, disait par son silence même le divin Crucifié, voyez combien sont malheureux les hommes, qui m'ont cloué à

la croix, et que cependant je ne maudis point, et pour lesquels au contraire je vais mourir ! Voyez combien ils ont besoin d'une mère, divinement bonne pour les aimer, et divinement puissante pour les secourir et les sauver. Eh bien, voilà le monde chrétien, que je vous donne, pour que vous en soyez la mère : *Ecce Filius tuus*...

Et en effet, depuis quinze siècles surtout, l'univers catholique est unanime à proclamer et la bonté et la puissance maternelles de Marie, à soulager, à guérir toutes les maladies, corporelles et morales, des pauvres infirmes, des pécheurs infortunés qui l'invoquent. Car notre globe est plein d'oratoires, de chapelles, de grandes basiliques, de statues vénérées, de colonnes triomphales, à l'honneur de Marie, et qui, au fond des humbles vallées, au milieu des cités populeuses, au sommet des hautes montagnes, disent et montrent, à tous les regards et à tous les cœurs, que partout, et en mille manières, la tendre Mère est toujours le salut des infirmes. Visitez seulement le premier venu des sanctuaires renommés qui lui sont consacrés; et vous verrez, aux *ex-voto* qui en tapissent les murs et les colonnes, les trophées innombrables de ses miracles, et plus encore pour la guérison des âmes, que pour celle des corps...

Aussi, *Refugium peccatorum;* Refuge des pécheurs.

Autre titre, aussi juste que touchant. Oui, Mes Chers Frères, l'amour immense de Marie nous a ouvert, dans son cœur, un asile toujours assuré, toujours favorable. Sa charité toujours miséricordieuse est pour nous l'Arche du salut, au milieu du déluge et des courants des grandes eaux de l'iniquité. Elle est l'Ancre tutélaire qui arrête notre frêle esquif, près de se briser sur les écueils, et le port bienheureux où se recueillent nos tristes débris, dispersés par le naufrage. Comme le bon Sauveur, qui est venu, moins pour les justes que pour les pécheurs, qui s'est surtout occupé de rappeler et de sauver les brebis égarées; Marie, associée à la charité infinie, chargée de l'exercice de la divine miséricorde, ouvre aux pécheurs repentants son divin cœur, les y reçoit, les y abrite, avec une tendre compassion, sollicite et obtient pour eux la clémence suprême.

Au seizième siècle vivait à Paris un saint prêtre, nommé le père Bernard, dont l'emploi était de prêcher les prisonniers, de travailler à leur conversion, et d'accompagner les criminels à l'échafaud. Un jour le saint prêtre eut affaire à un scélérat déterminé, condamné à être rompu vif. Il l'entreprit de toutes les manières. Mais, ni prière, ni confession, il ne put rien en obtenir. Alors, plein d'une vive confiance en Marie, Bernard l'invoque pour ce malheureux. Puis, tirant un papier

sur lequel était écrit le *Memorare*, il prie, il presse le criminel de vouloir au moins réciter avec lui cette prière. Mais le pécheur endurci s'y refuse toujours obstinément. Eh bien, s'écrie alors le père Bernard, transporté d'un zèle tout divin, eh bien, puisque tu ne veux pas la réciter, tu la mangeras! Et, en même temps, il veut lui bourrer en la bouche le papier qu'il tient. Pour se débarrasser de l'importunité qui lui est faite, le coupable promet enfin de la réciter; et aussitôt Bernard se met à genoux, avec ce scélérat, et commence avec lui le *Memorare*. Mais à peine le condamné a-t-il récité les premiers mots qu'il est tout changé : un ruisseau de larmes jaillit de ses yeux, et il éclate en sanglots et en gémissements. Tout pénétré de joie, le père Bernard l'embrasse, et s'écrie : Ah ! mon pauvre frère, c'est à la sainte Vierge que vous devez votre salut ! Alors ce pauvre converti se met en devoir de se confesser. Mais il est si touché de la grandeur de ses fautes, et de la surabondance des divines miséricordes, qu'au bout de quelques minutes, il expire de douleur et de repentir aux pieds de son saint confesseur, échappant ainsi, par la protection de Marie, au supplice du temps et de l'éternité.

Un autre jour on traînait au gibet un autre criminel, que tous les prêtres les plus éloquents avaient abandonné, et qui ajoutait à ses crimes les plus horribles

blasphèmes. Le père Bernard apprend cette scélératesse consommée. Il accourt; il monte, avec le condamné, sur l'échelle, où il est élevé pour être pendu; il lui parle en toute bonté, en toute tendresse, veut même l'embrasser, dans l'effusion de son ardente charité. Mais, pour toute réponse, il en reçoit un violent coup de pied, qui le précipite en bas de l'échelle. A cette vue, tous les spectateurs jettent un cri d'horreur et d'effroi. Bernard seul n'est point effrayé. Quoique blessé grièvement, il fait effort pour se relever, se met à genoux, et, d'une voix haute et solennelle, il implore la Vierge, refuge des pécheurs, avec toute la ferveur de la confiance la plus vive. Il n'avait pas encore fini sa prière, que déjà, sous les yeux de tous les assistants, voilà ce brigand consommé, jusque-là impénitent, qui fond en pleurs, et donne hautement toutes les marques du plus sincère repentir.

Voilà comme Marie est le dernier Refuge des pécheurs, même des plus abominables, même des plus monstrueux criminels! Toutefois, ce n'est qu'avec le plus vif repentir de leur part, vous le voyez, qu'elle peut enfin les sauver. Voulez-vous, écrivait saint Grégoire à la princesse Mathilde, voulez-vous trouver Marie plus prompte à vous secourir, que la mère même qui vous a donné la vie; ayez la ferme résolution d'éviter désormais le péché : *Pone finem in voluntate peccandi*,

et invenies Mariam promptiorem carnali matre in tuî dilectione. Entendez, pauvres pécheurs, entendez bien ! Marie est votre refuge ; mais si vous êtes pénitents. Convertissons-nous donc ; et Marie sera notre salut.

C'est surtout ce maternel empressement de Marie à venir au secours des cœurs pénitents, qui nous porte à la nommer *Consolatrix afflictorum*, Consolatrice des affligés. Surnom aimable ! touchant ministère ! Pour les bien remplir, il faut d'abord avoir beaucoup souffert soi-même. Car il n'y a que ceux qu'a tourmentés la douleur, qui soient bien sensibles aux maux d'autrui. Il faut de plus avoir un grand fonds de bonté et d'amour pour les infortunés ; et enfin la puissance véritable de leur faire du bien.

Or, Marie réunit, au plus haut degré, possible à une créature, ces trois conditions si précieuses. Car, qui est-ce qui a souffert, et souffert pour nous, comme Notre-Dame des sept douleurs ? Qui est-ce qui nous aime, comme cette admirable Mère ? Qui a, autant qu'elle, le pouvoir, et tout pouvoir de nous secourir ? Aussi, rappelez seulement à vos souvenirs comme elle a consolé les Marie d'Égypte, les François de Sales, les Philippe de Néri, les Stanislas Kostka, et tant d'autres !..

Voilà pourquoi aussi l'univers catholique la salue comme le secours universel des chrétiens : *Auxilium christianorum*. Et vraiment, il est inouï que quelque

âme en peine ait eu recours à cette Mère secourable, et s'en soit vue abandonnée. Et c'est pour perpétuer la mémoire de ses bienfaits innombrables, et surtout de deux victoires signalées, remportées, avec son merveilleux secours, par les armées catholiques sur les infidèles, que les fêtes du Rosaire et du saint nom de Marie ont été instituées. Il est des milliers de volumes, tout remplis de ses prodigieux bienfaits ; et l'on en ferait encore des millions !

Eh bien ! Marie est le Salut des infirmes : et nous sommes toujours si faibles, si accablés d'infirmités de toutes sortes ! Marie est le Refuge des pécheurs : et nous sommes toujours si coupables ! Marie est la Consolatrice des affligés : et tant de maux nous oppressent en cette vallée de larmes ! Marie est le Secours des chrétiens ; et nous sommes sans cesse au milieu des combats et des périls ! O Marie ! priez donc pour nous ! Priez pour nous, santé et salut des infirmes. Priez pour nous, refuge précieux, etc., etc., etc. *Salus infirmorum, ora pro nobis*, etc., etc.

13° *Regina Angelorum — Patriarcharum — Prophetarum, ora pro nobis.*

Et d'abord Reine des Anges. Oui, Mes Frères, celle qui, sur la terre, a été comblée de plus d'honneur et de grâces, que tous les Anges : celle qui est cause de la félicité même des Anges, et qui a procuré, au ciel et

à la terre, plus d'avantage et de bonheur que les Anges : celle par qui Dieu est plus glorifié que par tous les Anges : celle enfin à qui le Très-Haut a départi plus d'élévation et de puissance au ciel qu'à tous les Anges : celle-là est justement la Reine et la Souveraine des Anges, la Reine de toutes les célestes hiérarchies : *Hoc honore condignus est quemcumque Rex voluerit honorare.* Eh bien ! telle est Marie.

Choisie et appelée à l'honneur infini de la maternité divine, elle a été prévenue et comblée de dons surnaturels, en proportion avec sa vocation inouïe, et, pour cela, plus grands que tous ceux accordés aux Anges. Il est bien certain aussi que la félicité de tous les Anges qui sont restés fidèles dans l'épreuve, et la grâce même qui les a fait triompher, viennent des mérites infinis du Christ, et que la vie et tous les mérites du Sauveur ont commencé en Marie et par Marie. Il est patent encore que tous les Anges des cieux, même le brillant Archange saint Michel, même l'Ange de la force de Dieu Gabriel, même toute la milice céleste réunie, ont procuré moins de biens à la terre, et moins de gloire au Seigneur, que la divine Mère de notre universel Rédempteur. Enfin, Marie, ravie en corps et en âme dans les cieux, est, comme le tient notre foi catholique, assise à la droite du souverain Roi, revêtue de la gloire du Soleil de justice, voit toutes les puissances

angéliques, soumises à son maternel empire. Et de fait, dans une multitude innombrable d'incontestables apparitions, Marie s'est montrée sur la terre, escortée des célestes phalanges, par elles obéie, servie, honorée, comme leur toute-puissante Souveraine. Marie est donc, aussi réellement que justement, *Regina Angelorum*.

Et, non moins, la Reine des patriarches etdes prophètes. En effet, est la dominatrice, ou la Reine, d'un ordre, ou succession de personnes, celle pour qui cette succession même est ordonnée. Or, et les saintes lignées patriarcales, et les longues séries des grands et des petits prophètes, ont été ordonnées et disposées pour la venue et l'honneur de Marie, comme pour la venue et la gloire de son divin Fils. La longue chaîne des uns et des autres ne s'est levée et déroulée, ou que pour amener, ou que pour chanter la naissance et l'empire du Messie et de sa divine Mère. Merveilleuse avant-garde de Jésus et de Marie, les patriarches et les prophètes n'ont fait que préparer les voies et les honneurs à l'arrivée de leur auguste Reine.

De plus, puisque Marie est la mère de Jésus-Christ, le souverain Maître des patriarches et des prophètes ; la mère de Celui qui a créé, dirigé les premiers, suscité et inspiré les seconds ; et puisque la mère du roi est, par e seul fait de sa maternité, placée et honorée au-dessus

de tous les officiers de son empire ; Marie est donc, par sa seule qualité de mère de Dieu, la Souveraine de toutes les générations patriarcales et prophétiques.

Enfin, est justement la Reine des unes et des autres, la Vierge sublime qui les a toutes surpassées par l'héroïsme de sa foi, par l'élévation de son espérance, par la générosité de son amour; la Vierge qui, sous les rayons illuminateurs de l'Esprit-Saint, s'est élevée à la plus étonnante hauteur prophétique, a vu, comme dans l'évidence de l'intuition divine, le passé et l'avenir des deux Testaments, et nous en a révélé le profond secret, dans l'immortel cantique du *Magnificat*.

Or telle est Marie, mise en regard, pour la science et les vertus, des patriarches et des prophètes, les plus magnanimes. Car voyez, en méditant son cantique si admirable, jusqu'à quelle profondeur elle est entrée dans les conseils de la sagesse et de la miséricorde divines ! Voyez comme elle a bien saisi les secrets de la conduite de Dieu, et comme elle projette sur la marche, passée et future de la Providence, des clartés pour tous les siècles à venir ! Il est un chef-d'œuvre de génie que tout le monde reconnaît et proclame : c'est le *Discours* de Bossuet *sur l'histoire universelle*. Eh bien, la clef, l'abrégé divin de ce Discours, c'est le *Magnificat !* Voyez de plus comme la Vierge-Mère rend témoignage à Jésus-Christ, et comme elle le reconnaît, et comme elle

le proclame pour son Dieu, et au milieu des abaissements infinis de son enfance, et sous les nuages si épais de sa vie cachée, et au sein des tourments et des opprobes ineffables de sa passion, et jusqu'entre les bras de la mort, et de la mort de la croix !

Si, en entendant les Chananéenne, les Centurion, le divin Maître s'écriait : *O femme, que ta foi est grande ! En vérité, je n'ai pas trouvé autant de foi en tout Israël :* que n'aurait point dit Jésus, s'il eût voulu nous montrer le divin cœur de sa céleste Mère ! Et nous, que n'aurions-nous pas à dire de sa science prophétique, de sa foi, de toutes ses vertus incomparables ! Mais disons seulement : Puisque Marie est la première par tous les mérites, par tous les sacrifices, par tous les genres d'héroïsme et d'élévation, elle est aussi justement la première, ou la Reine de tous les justes, de tous les saints personnages, patriarches et prophètes, qui ont existé avant elle, sous l'Ancien Testament.

Et maintenant, ce qui fait notre confiance et notre consolation, ô Marie ! c'est que tant de grandeurs vous ont été accordées principalement pour notre bonheur. C'est que votre suréminence et votre souveraineté sur tous les Anges, et sur tous les anciens justes, nous prouvent la grande puissance que vous pouvez déployer, en faveur de vos chers enfants. Priez donc pour

nous ! Priez, pour nous obtenir la sagesse et le courage d'imiter la pureté et la fidélité des Anges. Priez, pour que nous ayons la grande foi et les œuvres héroïques des patriarches; pour que nous ayons la science religieuse des prophètes, et leur parfaite docilité aux inspirations et aux mouvements de l'Esprit-Saint. *Regina*, etc., etc., etc., *ora pro nobis*.

14° *Regina Apostolorum*. Nous avons vu, Mes Chers Frères, la très-sainte Mère de Dieu, justement élevée, pour la dignité et ses mérites, au-dessus de tout l'Ancien Testament. Voici que nous abordons aussi le Nouveau. La grandeur, l'élévation de notre auguste Mère vont s'accroître encore à nos yeux, lorsque nous la contemplerons, dans son empire, au-dessus des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges et de tous les saints de l'immortel séjour.

Et d'abord *Reine des Apôtres*. Oui, Mes Frères, l'éminente dignité de Marie, ses vertus si parfaites, la science divine qu'elle avait puisée, avec une si merveilleuse abondance, à l'école du divin Maître, les dons de l'Esprit-Saint, dont elle était si extraordinairement remplie, les exemples si frappants de sa foi, de son héroïsme, de son amour pour Dieu et pour les hommes, la maternité adoptive de tout le monde chrétien, que Jésus mourant lui avait confiée, le respect filial qu'il avait demandé pour elle à saint Jean, et à tous

ses vrais disciples, la bonté si maternelle de Marie à recueillir les Apôtres, à les encourager, à les consoler, à les affermir dans leur divine mission : tout cela méritait, et tout cela valut, sans difficulté, à la divine Mère les droits et l'autorité de Reine du Collége apostolique.

De plus, si c'est le zèle pour le règne et la gloire de Dieu, et pour le salut des âmes, qui fait les apôtres ; si plus on brûle de ce feu sacré, plus aussi on s'élève dans les dévouements, dans l'exercice, dans les mérites, dans la gloire de l'apostolat : qui pourra refuser à Marie son noble titre de Reine des apôtres? Quel apôtre, même un saint Paul, même un saint François-Xavier, eut jamais, au même degré que la Vierge-Mère, la sollicitude pour le règne de Jésus-Christ, et pour le salut du monde? Si, d'une part, *Virgo cogitat quæ Domini sunt... Non quærit quæ sua sunt, sed quæ Jesu Christi ;* si, d'autre part, personne n'aime des enfants comme celle qui en est la tendre mère, qui pourrait exprimer, qui pourrait même comprendre l'amour ardent qu'a eu, et qu'aura toujours, pour Jésus-Christ la Vierge des vierges, la Mère de l'Homme-Dieu, et la Mère adoptive de l'Église catholique? Voyez donc par là que Marie mérite incontestablement le titre de Reine des Apôtres, et la plus brillante couronne de l'apostolat : *Regina Apostolorum.*

Elle ne mérite pas moins les plus belles palmes du martyre : *Regina martyrum*. Car il vous souvient sans doute de la compassion inénarrable de la divine Mère, ou des sept glaives cruels qui ont transpercé son âme, durant la longue passion de son adorable Fils. Le martyre des millions de témoins, qui ont donné leur vie pour Jésus-Christ, leur a broyé, déchiré le corps, c'est vrai ; mais, durant leurs tortures corporelles, leur âme, soutenue par l'amour divin, était inondée de joie. Le martyre de Marie a été au contraire le martyre de l'amour, ou les déchirements, les tortures les plus atroces de l'âme et du cœur.

Aux autres, leur amour pour leur Sauveur adoucissait les souffrances : pour la Vierge-Mère, cet amour centuplait les douleurs. Plus on aime, plus on souffre, en voyant souffrir le digne objet de son amour. Or jamais il n'y eut de fils aimable comme Jésus-Christ : jamais il n'y eut de mère aimante comme Marie ; et jamais non plus il n'y eut de tourments aussi affreux, que la passion infinie où l'incomparable Mère vit plonger et expirer son Fils justement adoré. Donc il n'y eut jamais de martyre, pareil à celui de la divine Mère !

La consolation de Marie eût été de mourir mille fois à la place de son divin Fils, de mourir pour lui, de mourir du moins avec lui. Mais cette consolation même lui a été refusée. Sept glaives affreux lui ont traversé

l'âme : elle a donné, versé toutes ses larmes : elle n'a pu verser son sang! Oh! oui, Mes Frères, Marie est vraiment la Reine des martyrs; et de tous les martyrs la Reine la plus aimante, la plus héroïque, la plus résignée, la plus silencieuse, quoique la plus torturée, au milieu de ses incomparables douleurs : *Regina martyrum.*

Regina confessorum. Tout confesseur de la foi n'est pas martyr : mais tout martyr est confesseur; puisqu'il confesse la divinité de Jésus-Christ, par l'effusion de son sang. La Reine des martyrs est donc déjà, par là même, la Reine des confesseurs. Mais comprenez, et voyez plus spécialement, comme l'auguste Vierge a mérité cette nouvelle glorification.

Les Apôtres, qui ont juré de suivre Jésus jusqu'à la mort, se sont enfuis. Marie, animée par sa foi et sa charité, plus fortes que la mort, suit son Fils et son Dieu, au milieu des railleries sacriléges, au milieu de toutes les brutalités et de tous les opprobres, jusqu'au sommet du Calvaire. C'est à cause que Jésus a affirmé solennellement sa divinité, que ses ennemis se sont écriés : *Reus est mortis!* Et c'est pour prouver sa divinité, qu'il se laisse clouer à la croix. Mais c'est aussi pour attester qu'il y a en Jésus toute vérité, et toute plénitude de la divinité, que Marie monte et se tient héroïquement tout près de Jésus sur le Golgotha. Et malgré toutes les fureurs de la terre et de l'Enfer, dé-

laissée de ses parents, de ses amis ; délaissée du Ciel même, du moins en apparence; au milieu des horribles tourments, auxquels Jésus cède et succombe ; la Vierge magnanime, là, debout, comme une colonne inébranlable, quoique inondée d'une mer d'amertumes, quoique ayant mille glaives dans le cœur, la Vierge invincible, en face de la terre et des cieux, proteste contre cette monstrueuse iniquité, contre le déicide!...

O Marie! Il est venu, et il vient encore tous les jours, après vous, une longue suite de martyrs et de confesseurs, attestant la divinité de Jésus-Christ. Mais c'est vous qui avez ouvert la voie, et qui y avez marché la première, et avec des angoisses et des douleurs, et avec une foi, avec un amour, avec un héroïsme, que nul n'égala, ni n'égalera jamais! L'univers catholique vous salue donc, en toute justice, Reine de tous les confesseurs, comme Reine de tous les martyrs.

Et, non moins en toute vérité, Reine des vierges : *Regina virginum*. Et cela, pour quatre motifs principaux, qu'il suffit de vous rappeler brièvement : 1° Parce que la première de tout son sexe, dans les fastes du monde, Marie a saisi le brillant étendard de la virginité, et s'y est consacrée par un vœu perpétuel; 2° parce que, conçue sans péché, restée à jamais sans souillure, vierge de corps et d'esprit, elle surpasse sans mesure en pureté, en sainteté, toutes les vierges,

que susc itent et que soutiennent ses parfaits exemples ; 3° parce que nulle vierge n'a jamais été, ni ne sera jamais vouée, consacrée, absorbée aux intérêts du ciel et de la terre, comme Marie, et jamais ne procura, ni jamais ne procurera autant de gloire à Dieu, et autant de bien aux hommes, que Marie ; 4° parce que, seule bénie, privilégiée, comblée, au-dessus de toutes les femmes, cette Vierge par excellence réunit à l'auréole de sa virginité inviolable la gloire incomparable, infinie, de la maternité divine : *Gaudia Matris* (*et Matris Dei*) *socians cum virginitatis honore*. Donc vraiment *Regina virginum*.

Enfin *Regina sanctorum omnium :* Reine de tous les saints. Et sans aucun doute. Les divers ordres des habitants des cieux viennent de passer devant nos regards. En comparant successivement à Marie les Vierges, les Confesseurs, les Martyrs, les Apôtres, les Prophètes, les Patriarches, et tous les chœurs des Anges, nous nous sommes convaincus qu'elle les surpasse tous en mérites, en puissance, en gloire. Nous pouvons donc, après cette énumération et cette comparaison de toutes les célestes hiérarchies, trouvées bien inférieures à la divine Mère, nous pouvons, et nous devons adresser à Marie cette salutation, cette glorification finale : *Regina sanctorum omnium.*

Oui, de même qu'au sommet du Calvaire, la voix de

Jésus mourant nous dit : Enfants, voilà votre Mère ; de même, au haut du ciel, toutes les vertus surémi-nentes de Marie, son titre incomparable de Mère de Dieu, les splendeurs infinies de son diadème, disent et diront, à jamais, à toute la cour céleste : Élus et bénis de Dieu, voilà votre Reine immortelle !

Et maintenant, ô Reine des Apôtres ! tandis que nous chantons vos grandeurs, nous avons tant de peines à rester de ce royaume de lumière que les Apôtres ont formé à Jésus-Christ ! Notre foi est si faible, notre volonté si chancelante ! Nous passons si facilement de la clarté aux ténèbres, du Christ à Bélial ! Oh ! priez donc pour nous : *Regina Apostolorum, ora pro nobis.* Reine des martyrs, ce sont nos fautes qui ont causé vos douleurs ineffables. Et si coupables, nous n'aimons pas à souffrir, même pour expier nos péchés, même pour monter avec vous dans les cieux ! Oh ! par vos puissantes prières, rendez-nous donc patients et courageux, et pour la gloire de Jésus-Christ, et pour notre salut : *Regina martyrum, ora pro nobis.* Reine des confesseurs, vous voyez parmi nous de lâches chrétiens, qui ont peur de se montrer vrais disciples de Jésus-Christ ; vous y voyez même de jeunes filles, qui ont peur de se montrer pieuses, de s'approcher des sacrements, etc., etc. Oh ! priez donc pour nous, afin que nous n'ayons plus le malheur de rougir de notre foi,

mais que nous soyons désormais forts et généreux, dans les nobles pratiques de notre sainte Religion : *Regina confessorum, ora pro nobis.* Et de plus, Reine des vierges, obtenez-nous la plus vive et la plus constante horreur pour toute pensée impure, pour toute action criminelle, qui pourraient ternir la beauté de nos âmes et la sainteté de nos corps. Et enfin, Reine de tous les saints, vous qui savez combien nous est nécessaire la justice véritable, et combien elle coûte à notre nature corrompue, aidez-nous à secouer le poids de nos misères, et à nous élever, par la pratique des vertus chrétiennes, à l'éternelle félicité des saints : *Regina virginum ; Regina*, etc., *ora pro nobis.*

15° *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine :* Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, épargnez-nous, Seigneur.

N'êtes-vous pas surpris, Mes Chers Frères, après avoir donné à Marie tant et de si justes éloges ; après lui avoir adressé tant et de si confiantes supplications ; n'êtes-vous pas étonnés de voir ainsi finir nos belles *Litanies* à Notre-Dame? Après avoir rappelé à Marie ses titres principaux de gloire et de puissance, ne semblerait-il pas plus naturel, et même plus raisonnable, de lui dire, en finissant : Tendre et toute-puissante Mère, nous comptons sur Vous?

A la vérité, cette manière de finir nos invocations à

la divine Mère paraîtrait assez fondée, et sur la nature, et sur l'art oratoire : mais elle serait moins conforme à l'esprit catholique. Car, jusque dans les formes de son culte, qui en paraissent le moins susceptibles, et que l'hérésie prétend y être même opposées, la véritable Église de Dieu tient singulièrement à nous rappeler aux grands principes de la vraie foi, à nous en pénétrer fortement, à nous y fixer solidement. Loin de nous jeter, de nous égarer dans la *Mariolatrie*, comme l'en accusent, avec une noire perfidie, les calomnies protestantes, l'Église catholique, même dans le culte si juste de la Mère de Dieu, a soin de nous faire partir de la source unique de toutes vérités, de toutes grandeurs, et aussi de nous y ramener, comme à notre Principe souverain et à notre Fin véritable.

C'est pourquoi, dans ces Litanies si glorieuses à Marie, nous avons d'abord débuté par l'adoration et la supplication formelles d'un seul Dieu en trois personnes, que nous avons nommées et invoquées spécialement. Nous l'avons fait, pour reconnaître, selon l'oracle apostolique, que Dieu est le principe unique et universel de tout être, de toute gloire, de tout don parfait : *Omne donum perfectum desursùm est, descendens à Patre luminum ;* et afin de professer et de proclamer que c'est Dieu qui doit être béni et glorifié, pour tout ce que nous pouvons trouver de saint et de glorieux

dans Marie elle-même, comme dans toute créature.

Et puis, quand nous avons un peu parcouru le cercle des mérites et des gloires de l'admirable Vierge, voici que, finalement, nous retournons à Jésus-Christ, et que nous lui chantons : Agneau de Dieu, vous qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur. Et nous répétons, jusqu'à trois fois, en le variant, ce cri de grâce et de miséricorde. Pourquoi donc clore ainsi nos louanges et nos supplications à Marie?

C'est, Mes Chers Frères, pour bien nous pénétrer, et pour déclarer, à la face de l'univers, que Jésus-Christ est la cause unique, et que Dieu est l'unique fin de toute bonté, de toutes beautés créées ; que tout a été fait par le Verbe de Dieu, et que tout a été fait pour Dieu ; et qu'au cas particulier, c'est par et pour l'Agneau immolé, et, en dernière fin, pour Dieu lui-même, que sa divine Mère a été faite si ravissante, si prodigieuse, si puissante. Car voici le vrai sens de cette terminaison des *Litanies* virginales.

Agneau de Dieu, qui ôtez le péché du monde. Vous, par conséquent, qui non-seulement l'avez ôté, mais qui ne l'avez point laissé approcher de la Conception immaculée de votre divine Mère. Vous, qui vous êtes préparé et donné une telle Mère, pour coopérer avec Vous à la rédemption du monde ; Vous le seul vrai Seigneur, le Maître souverain de Marie, comme de vos plus pe-

tites créatures ; Vous l'Agneau immolé, et le seul puissant, pour ôter le péché du monde ; c'est à Vous que finalement nous demandons miséricorde : *Parce nobis, Domine.*

Nous avons, il est vrai, salué votre Auguste Mère des grands noms de Vierge puissante, de Vierge clémente, de Mère de la grâce divine, de Cause de notre joie, etc. Mais nous confessons que c'est Vous qui l'avez rendue telle, pour la gloire de Dieu, et la sanctification des hommes ; pour que nous soyons plus portés à l'aimer, à l'honorer ; pour que par elle nous allions à Vous, et qu'Elle nous mène plus puissamment, et qu'elle nous réunisse plus sûrement à notre unique Sauveur.

Aussi ,voyez, doux Agneau de Dieu, Vous qui attirez si miséricordieusement à Vous, et qui nous avez donné Marie, pour nous y attirer plus doucement encore ; Vous, que nous devons voir, à travers toutes les gloires de Marie, comme la cause et la fin de toutes ses perfections et de toutes ses grandeurs ; voyez, par le culte de votre honorée Mère, nous voici revenus et reliés à Vous : nous voici, Vous priant de nous faire grâce : *Parce nobis, Domine :* Vous priant de nous exaucer : *Exaudi nos, Domine :* Vous priant d'avoir pitié de nous : *Miserere nobis.* Si nous nous sommes adressés à votre virginale Mère, ç'a été pour la conjurer de Vous supplier, pour nous et avec nous : et

puisqu'Elle réunit présentement ses supplications aux nôtres, pardonnez-nous, exaucez-nous, ayez pitié de nous ! Autrement vous refuseriez d'exaucer votre Mère bien-aimée ; ce qui est moralement impossible.

Vous donc, Agneau de Dieu, immolé pour effacer les iniquités du monde, et à qui Marie demande grâce avec nous, pardonnez, pour être conséquent, pardonnez à l'immense famille de votre tendre Mère, pardonnez au monde catholique : *Parce nobis*, *Domine*. Détournez vos regards de nos crimes ; mais ne détournez point de nous votre visage tout miséricordieux : écoutez et exaucez les cris de notre vif repentir : *Exaudi nos*, *Domine*. Nous nous avouons souillés d'une multitude de vices, coupables d'une multitude de fautes ; mais votre divine Mère, et la nôtre, vous présente nos regrets et nos gémissements ; vous l'avez établie la Reine de vos infinies miséricordes : ayez donc pitié de nous, et oubliez toutes nos iniquités : *Miserere nobis*.

Ainsi, Mes Chers Frères, la fin de ces belles *Litanies* revient au commencement ; et c'est justice. Car, *Omnia propter vos*, a dit le grand apôtre, *vos autem Christi* ; *Christus autem Dei :* Tout a été fait pour vous : mais vous êtes vous-mêmes pour le Christ ; et le Christ n'est que pour Dieu. Oracle souverain et universel ! Donc, peuple chrétien, soit la terre, soit le ciel ; soit Moïse, soit les prophètes ; soit Marie, soit les apôtres ; soit tout

l'Ancien, soit tout le Nouveau Testament : tout a été fait, ordonné, accompli pour vous, pour votre salut, pour votre bonheur : *Omnia propter vos*. Mais vous, peuple catholique, vous toutes, nations chrétiennes, vous êtes pour le Christ ; vous devez marcher, vous devez aller, vous devez appartenir au Christ, à qui vous avez été données, parce qu'il s'est lui-même donné pour vous : *Vos autem Christi*. Et pourquoi le Christ lui-même a-t-il la mission et le droit de vous exiger, de vous réunir, de vous posséder? C'est pour vous conduire et vous réunir à Dieu ; à Dieu le principe, la source de toutes créatures, et justement la dernière fin de toutes ses créatures : *Christus autem Dei*.

Eh bien, voilà le haut enseignement que la sagesse admirable de l'Église nous fait voir, jusque dans les glorieuses *Litanies* de Notre-Dame : *Litanies* qui partent de l'adorable Trinité, pour aboutir à Jésus-Christ, et, par lui, nous remonter, nous relever nous-mêmes jusqu'à Dieu. En sorte que les gloires de Marie, et tout son culte, descendant de Dieu, retournent à Dieu, et par Marie d'abord, et finalement par Jésus-Christ, réunissent au Créateur tout l'univers catholique.

O vapeur fatale de l'Enfer ! superbe et misérable Protestantisme, quand laisseras-tu voir à tes pauvres enfants trompés ces vérités ravissantes ! O Esprit de lumière, soufflez sur ces désolantes ténèbres ! Chassez de

l'Europe, chassez du monde entier ces fumées infernales! Et vous, ô Marie! vous qui avez broyé tant d'autres hérésies, faites donc tomber le dernier coup sur ce protestantisme, disloqué et croulant; mais que toutes les puissances conjurées de l'Enfer s'efforcent de soutenir, en haine de la vérité et de Dieu même.

Pour nous, enfants du catholicisme, et enfants de Marie, comprenant mieux désormais ses magnifiques *Litanies*, aimons beaucoup à les réciter de tout notre cœur, à les chanter de toute notre âme, et dans l'enceinte sacrée de nos églises, et au sein de nos demeures, et jusqu'au milieu de nos campagnes. Que ce chant est beau! qu'il est touchant! quel bien secret il fait, même aux pécheurs égarés qui l'entendent!

Mais, en chantant ces glorieuses invocations à notre céleste Mère, voyons et sentons que toutes créatures, que toutes grandeurs viennent de Dieu, existent pour Dieu, et doivent retourner à Dieu. Et sur ce principe, sacré et immuable, exaltons les gloires de Marie; mais pour exalter les grandeurs et les bontés de Dieu même. Invoquons Marie, pour qu'Elle invoque avec nous la Clémence infinie. Appelons à notre secours toute la tendresse de notre toute-puissante Mère; afin qu'Elle nous aide, nous sortis de Dieu, nous créés pour Dieu, à remonter à Dieu, et à nous réunir, à toujours, avec Elle, au sein de Dieu. Ainsi soit-il.

TRENTIÈME ET DERNIÈRE CONFÉRENCE.

LE CANTIQUE MAGNIFICAT.

Paraphrase. — Sens dans lequel a parlé la Vierge inspirée. — Sens qu'il a pour nous, ou instructions qu'il renferme. — Conséquences morales.

Magnificat anima mea Dominum :
Mon âme magnifie le Seigneur. (Saint Luc, cap. II.)

Rappelez-vous, Mes Chers Frères, les circonstances merveilleuses, dans lesquelles ont été prononcées les paroles par lesquelles je commence.

La Vierge choisie a reçu le céleste message de Gabriel. Aux divines propositions d'en haut, elle a répondu par son immortel *Ecce ancilla Domini*. Portant dans son sein virginal l'Emmanuel, le Dieu fait homme, le Dieu avec notre nature, la voilà qui arrive à une bourgade ignorée, à un simple et modeste asile, où vit un couple juste, Zacharie et Élisabeth. A peine la jeune Vierge a-t-elle touché le seuil de cette habitation de la vertu, que Jean-Baptiste tressaille, sanctifié au sein maternel. Élisabeth aussi, soudain inspirée de l'Esprit-Saint, célèbre tout à coup la gloire de Celle qui la visite; la salue, la première, du titre inouï de Mère de

Dieu; et la maison de Zacharie se trouve devenue le palais de la Reine du monde, et le temple du Dieu vivant. Tandis que le Verbe éternel, encore silencieux, se révèle cependant au sein de sa divine Mère, que son Précurseur, devenu déjà plus que prophète, prélude à sa mission, par ses prodigieux tressaillements, et qu'Élisabeth congratule sa jeune parente, élevée si haut, celle-ci entonne soudain son ravissant cantique, qui n'a point son pareil dans les annales de la reconnaissance et de l'inspiration.

Eh bien, Mes Chers Frères, c'est ce chant sublime de Marie que nous allons méditer, approfondir et comprendre, autant qu'il nous est possible. Nous allons le suivre, verset par verset, pour en découvrir la signification et l'enseignement véritables, et nous y trouverons abondamment de quoi nous instruire et nous édifier. Que dirai-je sur ce divin cantique? s'écrie Bossuet. Sa simplicité, sa hauteur, qui passe mon intelligence, m'invitent plutôt au silence qu'à parler. Si vous voulez que je parle, ô Dieu, formez vous-mêmes mes paroles. O vous, Vierge glorieuse, qui, sous le rayon illuminateur de l'Esprit-Saint, avez laissé échapper, de vos lèvres inspirées, ce chant tout séraphique, obtenez-nous, du même Dieu de vérité, l'intelligence pour en bien saisir le haut enseignement, et la sagesse pour le bien exprimer dans toutes nos œuvres! *Ave, Maria.*

1° *Magnificat anima mea Dominum* : Mon âme magnifie le Seigneur. Quel est bien, Mes Chers Frères, le vrai sens de ces premières paroles? Selon la traduction littérale de l'Évangéliste, ces premiers mots signifient : Mon âme fait le Seigneur grand. (Μεγαλον εκει.) C'est aussi la manière dont l'entendait le docte Origène. Le saint évêque Fulbert demande (1) ce que c'est que magnifier le Seigneur : *Primo in loco quærendum est quid sit magnificare Deum?* Et il répond : Ces expressions se prennent en deux sens : magnifier, faire grand : *Magnum facere :* ou bien louer, adorer ce qui est grand : *Aut magnum adorare :* ou, comme dit saint Bernard : *Magnum prædicare :* faire connaître, exalter ce qui est grand. Or l'un et l'autre sens sont parfaitement vrais, dans la bouche inspirée de la Vierge. Je ne m'arrête point au dernier sens. Vous ne doutez point que Marie n'ait admiré et loué, béni et adoré, célébré et exalté le Seigneur son Dieu, et cela de toutes les puissances de son âme et de son cœur. Ce qu'il faut vous faire voir, c'est qu'elle l'a aussi rendu plus grand; ou qu'elle a contribué à la manifestation extérieure de ses perfections infinies; ou qu'elle a vraiment développé et agrandi, au dehors, la gloire du Très-Haut.

Dieu, Mes Chers Frères, est l'Infini. Rien ne borne

(1) Homélie de l'Assompt.

ni sa nature, ni son existence. L'immensité est son trône, l'éternité est son âge, l'immutabilité sa manière d'être; et, embrassant en lui-même toute félicité, toutes perfections, toutes grandeurs, il ne peut agrandir ni la puissance, ni la gloire qu'il possède en lui-même, essentiellement et éternellement. Mais Dieu peut révéler au dehors ses attributs essentiels, se manifester plus ou moins, ou se grandir, aux yeux de ses créatures, en leur notifiant les actes et les secrets de sa force et de son amour.

Déjà la création du monde, et surtout celle de l'homme et de l'Ange, est un grand livre ouvert, où Dieu nous fait lire ses perfections souveraines : *Invisibilia ejus à creaturâ mundi, per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur*. Mais la plus belle et la plus haute expression, ou manifestation de Dieu, c'est l'Incarnation : *Philippe, qui videt me, videt et Patrem.* Or l'Incarnation ne s'est réalisée, accomplie, qu'avec le concordant *fiat*, qu'avec la coopération, le sein et le sang très-purs de Marie. Et, par sa maternité divine, celle-ci a donc contribué à révéler, à étendre, à agrandir extérieurement le Dieu tout-puissant: principalement, pour la connaissance de sa nature, de sa puissance, de sa justice et de son amour.

Je dis *pour la révélation de sa nature.* Car celle-ci nous est surtout déclarée par l'Incarnation et ses suites.

Demandez, en effet, aux païens et aux philosophes, en dehors du christianisme, la nature de l'Être divin. Faut-il adorer trois personnes en Dieu, l'unité dans la Trinité, et réciproquement? Le paganisme et toute la philosophie restent sans réponse, sur cette question fondamentale. Et l'Incarnation, en Marie et par Marie, nous résout, à nous chrétiens, cet introuvable problème; car elle nous notifie qu'il y a en Dieu unité d'essence et triplicité de personnes.

Je dis *pour la notification de sa puissance*. L'acte suprême de la première Personne divine, c'est la génération éternelle de son Fils, laquelle épuise toute la fécondité paternelle; puisque le Fils engendré est infini comme son Père. Mais voici que, par l'Incarnation, Marie, associée à cette éternelle fécondité, conçoit et enfante ce même Verbe éternel, Fils consubstantiel et unique de Dieu, et aussi Fils propre et unique de la Vierge-Mère. Et c'est là un chef-d'œuvre de la Toute-puissance, qui ne saurait jamais être surpassé; et ce prodige infini, c'est en Marie, et par Marie, qu'il s'opère et se manifeste au monde.

Pour la *divine justice*, le monde l'avait déjà vue et sentie, dans l'expulsion de nos premiers parents, hors du paradis terrestre, dans l'effrayante punition du déluge, etc., etc. Mais voici bien une autre lumière! Dieu offensé exige une satisfaction adéquate, incommensu-

rable, infinie. Et Marie met au monde un Homme-Dieu qui réparera infiniment; et notre humanité, unie en Marie à la nature divine, offrira désormais au Ciel des expiations et des hommages d'une dignité infinie... Enfin le *divin amour* nous est manifesté, non moins infiniment, par cette même Incarnation. Car par elle le Père éternel n'a un fils, que pour le donner au monde. Le Verbe fait chair n'existe, que pour notre salut, et l'Esprit-Saint n'intervient, que pour accomplir cette prodigieuse Incarnation, et aider le monde à en recueillir les bienfaits infinis.

Donc, en concourant à l'Incarnation, en contribuant à verser, sur le monde, de si magnifiques clartés sur l'Être divin, sur sa puissance, sa justice et sa charité infinies, Marie a plus fait, pour nous révéler Dieu, pour le développer au dehors et l'agrandir, que n'auraient jamais pu faire tous les hommes, tous les Anges, toutes les créatures ensemble. Marie peut dire, en toute vérité, à son Dieu : *Mirabilis facta est scientia tua ex me* : La science que la terre aura désormais de vous, est devenue admirable par le concours que j'y ai donné. Et vraiment mon âme, instrument actif et docile, avec son corps, de tous vos desseins, pour votre juste et infinie glorification, mon âme magnifie et grandit son Souverain Seigneur : *Magnificat anima mea Dominum.*

Ainsi convaincue que, par sa maternité divine, elle a vraiment développé et rendu plus manifestes les perfections infinies du Seigneur, la Vierge calme, et confiante, comme un fidèle serviteur qui, en faisant la volonté de son maître, a procuré sa gloire, et n'a plus qu'à se réjouir dans la jouissance de ses bonnes grâces, la Vierge ajoute : Et aussi mon esprit a tressailli d'allégresse dans le Dieu mon Sauveur : *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* Je sens que, m'étant abandonnée aux vouloirs souverains de mon Dieu, mes flancs immaculés servent de berceau au Verbe fait chair, qu'en mes entrailles la Vérité et la Miséricorde, la Justice et la Paix se sont embrassées d'une étreinte éternelle, et que le Dieu incarné, qui vient de sanctifier, et de faire tressaillir son merveilleux précurseur, fera aussi le salut de sa divine Mère, comme celui du genre humain. C'est pourquoi mon esprit tressaille et tressaillira d'allégresse dans le Dieu son Sauveur : *Et exultavit spiritus*, etc. Je dis : *Salutari meo :* Mon propre Sauveur : car si j'ai été conçue sans péché, prévenue et comblé de tant de grâces ; si plus tard je suis élevée dans l'éternelle gloire, je ne m'en attribue rien. La grâce ne m'est arrivée, et la gloire céleste ne m'arrivera, comme au reste des prédestinés, qu'en Jésus-Christ, et que par Jésus-Christ, mon Sauveur : *In Deo Salutari meo.*

Et vous le voyez, Mes Frères, ce sont là de grandes choses, mais des choses aussi vraies qu'admirables, senties, dites, opérées et goûtées, en Marie et par Marie!

Mais n'y a-t-il qu'en cette Vierge sublime que ces grandes vérités doivent s'accomplir ? Le docte saint Fulbert y a répondu : *Magnificatus Deus à nobis, cum magnificari dignatur à nobis :* Dieu est aussi magnifié, grandi extérieurement par nous, lorsqu'il daigne se faire exalter par nous. Mais est-ce que nous pouvons, est-ce que nous devons étendre le domaine des perfections divines, ainsi que l'a fait Marie : *Sed numquid sic in nobis, sicut in Mariâ?* Oui, oui, reprend-il, nous devons tous ardemment désirer qu'en chacun de nous, notre âme magnifie le Seigneur, conçoive le Verbe de Dieu, l'enfante et le nourrisse : *Sic namque optandum est ut in singulis anima nostra magnificet Dominum, Concipiat Dei Verbum, pariat et nutriat.* Et en vérité, toute âme chrétienne, tout cœur juste peut concevoir et attirer en soi le Fils de Dieu par la foi, l'enfanter, en le faisant connaître au dehors à ses frères, le nourrir, en contribuant au développement de son règne, à la propagation, au triomphe des vérités catholiques, et le magnifier, l'exalter en l'aimant, et en portant ses frères à son sincère amour : *Quæcumque anima sancta Verbum concipere potest credendo, parere prædicando, nutrire augendo, magnificare amando.*

Certes, Mes Chers Frères, la tâche est belle, facile, honorable. Embrassons-la donc, d'un cœur noble et généreux ! Disons, par notre foi personnelle, par nos bonnes instructions à notre prochain, dans les sociétés du monde, et plus encore dans nos familles, en aimant, et en faisant connaître, aimer et régner Jésus-Christ, disons : *Magnificat anima mea Dominum.* Et déjà, dans cette vie, et surtout dans la vie future, nous dirons avec délices : *Et exultavit spiritus-meus in Deo salutari meo.*

2° Mais comment Marie se trouve-t-elle élevée à une destinée si magnifique ? *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ · Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* : Parce que le Seigneur a jeté un regard de bonté, de paternelle prédilection, sur la bassesse de sa servante. Et c'est à cause de cela aussi que, dès maintenant et désormais, toutes les générations me proclameront bienheureuse.

A la clarté des lumières divines, qui inondent son âme transportée, la Vierge voit tout à découvert, dans le passé et dans l'avenir. Plongeant son regard jusque dans le sein de Dieu, elle voit et elle déclare que, tout en la faisant naître pour une vocation si sublime, le Ciel l'a fait naître, en même temps, au sein de l'obscurité, de la pauvreté, de l'oubli et du mépris du monde; et que c'est d'une humiliation aussi profonde que le Seigneur

l'a tirée, dans l'instant même où elle était mille fois plus misérable à ses yeux, qu'aux regards des grandeurs de la terre. En sorte qu'elle ne se reconnaît rien, qui ait pu déterminer le choix du Très-Haut, absolument rien que sa bassesse et son néant de pauvre servante. Dieu en a fait ce qu'il a voulu, et c'est sa pure faveur qu'il faut célébrer en ses merveilles.

J'ai d'autant plus d'obligation de publier et d'exalter sa grâce, que, l'avenir s'ouvrant à mes regards, je vois qu'à cause de cette préférence, toute gratuite, de mon Dieu envers moi, à cause qu'il lui a plu de prendre en pitié la bassesse de sa servante, et de l'élever à une telle dignité; voilà que toutes les bénédictions de la terre et des cieux, en louant mon Dieu pour ses miséricordes infinies, exalteront aussi celle qui en aura été l'heureux instrument.

Il est des auteurs qui traduisent autrement : *humilitatem ancillæ suæ*, et qui font dire à Marie que c'est pour son humilité sincère et profonde qu'elle a eu le regard de la divine complaisance. C'est vrai ; mais je ne crois pas que la Vierge l'ait dit, ou même pensé. Car l'humilité s'ignore elle-même, et elle se perd, en se dévoilant : *Sola inter virtutes humilitas seipsam ignorat*, etc. (*Maldonat in Evang.*)

Ainsi, Mes Chers Frères, entre Dieu et l'homme, il y a l'infini en distance. Et néanmoins cette distance

infinie a été franchie, mais par l'humilité ; par l'humilité de la Vierge, qui s'ignorait elle-même, et par l'humilité du Verbe fait chair. D'après l'oracle divin : Celui qui s'abaisse, sera exalté ; Marie, la plus humble des créatures, est élevée au-dessus de toutes les créatures, est élevée jusqu'à Dieu, et Dieu descend jusqu'à elle. Voilà pourquoi saint Augustin a dit : *Etsi virginitate placuit, tamen humilitate concepit :* Quoiqu'elle a beaucoup plu par sa virginité, c'est cependant par son humilité qu'elle est devenue la Mère du Fils de Dieu. Car, comme le disent tous les docteurs, si Dieu eût vu sur la terre une Vierge plus humble que Marie, c'est celle-là qu'il eût préférée, pour l'élever à l'honneur infini de la maternité divine. C'est donc cette humilité incomparable, cette vue constante de sa bassesse et de son néant, qui a attiré à Marie ses grandeurs aussi incomparables : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Mais la Vierge ne se borne pas à révéler le secret de ses sublimes destinées ; elle prophétise en même temps son glorieux avenir. Et c'est ici, Mes Chers Frères, un fait prodigieux, qui montre évidemment l'intervention de l'Esprit de Dieu, qui a opéré cette merveille. Quoi ! une pauvre orpheline, fiancée à un simple artisan, inconnue au monde, et qui n'attend, pour le fruit de son sein et pour elle, que l'étable et le Calvaire, ose cependant affirmer que toutes les générations la proclame-

ront bienheureuse ! Assurément, à cet instant, où le paganisme couvre la terre, où le peuple juif est asservi aux Romains; ce n'est ni dans les causes naturelles, ni dans la suite des événements ordinaires, que Marie prévoit ce qu'elle annonce, ce qu'elle se promet, si absolulument, pour elle-même.

Or, cependant, cette prophétie si positive, si claire, si précise, s'est accomplie à la lettre. Depuis dix-huit siècles, le culte de la Vierge est aussi étendu, que le christianisme. Sur tous les points du globe sont érigés des autels à sa gloire. L'homme de génie et l'ignorant, le riche et le pauvre, le roi et le berger, le guerrier, la Vierge chrétienne, l'enfant au berceau, le vieillard au bord de la tombe, tous saluent et supplient la Vierge bénie. Marie a donc fait, là, une prophétie véritable, merveilleusement accomplie. Là donc, tout est surnaturel et divin. Tout vient de Dieu, la prophétie virginale et son parfait accomplissement.

Et des deux vérités, qui jaillissent si clairement de ce troisième verset, quelles conclusions doivent s'ensuivre pour nos mœurs ? En voici deux principales : 1° La voie qui mène aux grandeurs, aux seules vraies grandeurs, c'est l'humilité, l'oubli de soi-même; c'est l'anéantissement de l'égoïsme individuel, l'obscurité, la pauvreté, et la croix, généreusement adoptées et souffertes pour Dieu. Entendez-vous, orgueilleux et vaniteux du

monde? Ah! vous vous trompez étrangement, quand vous croyez vous rassasier des grandeurs et des distinctions, si vaines, si creuses, si menteuses, de la terre! Dieu résiste aux superbes; il ne donne ses grâces qu'aux humbles. Soyez donc petits à vos yeux; voyez-vous, et croyez-vous pauvres et misérables, devant les regards divins, pour être exaltés aux siècles éternels. 2° Toutes les générations doivent combler Marie de louanges et de bénédictions. Protestants, qui vous appuyez sur l'Écriture, et qui, dans votre pauvre culte, n'avez rien pour Marie, comment excuserez-vous votre impiété, votre ingratitude? Ah! fils dénaturés pour votre divine Mère, Dieu vous condamnera, par vos propres principes, tout élastiques que vos passions les ont faits! *Ex ore tuo te judico, serve nequam*, etc. Et vous qui, sous le nom de catholiques, vivez, pour Marie, en lâches et dédaigneux protestants, et qui avez d'autant plus besoin de son maternel secours, que vous êtes plus criminels et plus misérables, que deviendrez-vous? Ah! infortunés, et par besoin et par devoir, tombez aux pieds de votre Mère! Et nous tous, Mes Chers Frères, accomplissons, avec piété, avec bonheur, l'oracle divin qu'a prononcé Marie, et ajoutons chaque jour quelques anneaux à la belle chaîne de bénédictions, que lui doivent toutes les générations de l'humanité.

3° Une âme, inondée de délices, couronnée de gloire, remplie d'une félicité inconnue, et qu'elle n'attribue qu'à Dieu, ne saurait se contenter de dire une fois d'où et comment lui vient son bonheur. Il faut qu'elle donne plus d'ouverture à ses sentiments, à ses transports, et plus de louanges à l'Auteur de sa ravissante élévation. Aussi écoutons.

Quia fecit mihi magna qui Potens est; et sanctum nomen ejus. Mon âme magnifie le Seigneur. C'est toujours le sujet essentiel et le but souverain du chant virginal. Parce que celui qui est le Puissant, a fait en moi de grandes choses, et que son nom est saint. Le Puissant, le vrai, le seul Puissant; c'est, dit saint Jérôme, un des principaux noms de Dieu. Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, ou de grandes merveilles : *Magna*, ou *magnalia Dei;* les grands prodiges de Dieu. Et quels prodiges?

L'Incarnation, dit saint Thomas, ou l'union de l'humanité avec le Fils de Dieu, dans une personnalité unique, la jouissance de Dieu par la vision béatifique, et la maternité divine de Marie : voilà trois merveilles infinies, à cause de Dieu, le bien infini, auquel elles s'unissent. Il ne peut rien y avoir de plus grand, ni de meilleur, que ces prodiges : car il n'y a rien de plus grand, ni de meilleur que Dieu : *Habent quamdam dignitatem infinitam ex bono infinito, quod est Deus.*

Et ex hâc parte non potest aliquid fieri melius eis, sicut non potest aliquid melius esse Deo.

Or c'est cette merveille infinie de l'Incarnation, et encore cette merveille infinie de la maternité divine, que le vrai Puissant vient d'opérer en sa pauvre servante. Il y a même accompli la troisième merveille, la jouissance de Dieu par la vision béatifique, non pour Marie elle-même, mais pour l'humanité de Jésus-Christ. Car, dès le premier instant de son union hypostatique avec le Fils de Dieu, l'âme humaine du Christ jouit de la vision béatifique, et contemple, d'une vue immédiate, l'essence divine. Voilà les étonnantes merveilles, réalisées dans le sein virginal de Marie : *Magnum, vel miraculum, fuit, inquit Augustinus, ut Virgo sine virili semine filium conciperet. Magnum fuit ut Dei Patris Verbum carne suâ indutum utero gestaret. Magnum fuit, dum se ancillam confessa esset, ut mater fieret sui Plasmatoris.* Elle a donc bien raison de s'écrier : *Fecit mihi magna, qui Potens est :* Le Tout-Puissant a opéré en moi de grands miracles. Il faut même qu'on sache bien que Dieu est tout-puissant, et que c'est sa vertu qui s'est mise en action en la Vierge choisie, pour croire à ces grands miracles, en elle accomplis.

Mais pourquoi ces mêmes prodiges? *Et sanctum nomen ejus.* Ah! c'est que son nom est saint! C'est-à-

dire : parce que Dieu est saint, et la sainteté même, la sainteté absolue et parfaite, et qu'il veut aussi que la terre et les cieux soient saints; pour sanctifier le monde, pour y détruire le péché, y effacer l'iniquité, y amener le règne de la justice et de toutes les vertus : *Ut consummetur prævaricatio, et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas, et adducatur Justitia sempiterna.* C'est pour ces grands motifs, et pour ces magnifiques effets, que sont opérées en moi ces merveilles inouïes : Preuves souveraines donc, et que Dieu est très-saint, et qu'il veut se former un peuple saint : *Et sanctum nomen ejus.*

Voici donc, en résumé, la signification de cette nouvelle phrase virginale : Mon âme glorifie le Seigneur, et toutes les générations publieront mon bonheur; parce que le Tout-Puissant vient d'accomplir en moi de grands miracles, et des miracles qui prouveront à tous les âges que la sainteté est sa nature, et que son nom est le Dieu trois fois saint : *Quia fecit mihi magna, qui Potens est; et sanctum nomen ejus.* Voilà comme la Vierge, comblée de grâces et de prérogatives prodigieuses, remonte au Tout-Puissant, qui en est la source, célèbre les prodiges de sa puissance souveraine, et sa sainteté infinie, qui en est la cause déterminative.

Or, et en nous aussi, Mes Chers Frères, en nous, et pour nous, et pour obéir à sa sainteté absolue, et nous

en rendre participants, Dieu a opéré de grandes merveilles. Il ne s'est point contenté de faire de chacune de nos personnes le chef-d'œuvre de la création; mais il a étendu et chaque jour il étend, il continue, il multiplie en nous l'extension de l'Incarnation, par tous ses sacrements, mais surtout par l'Eucharistie. Nous recevons, nous portons en nous le même Homme-Dieu, que la Vierge-Mère (étendre cette idée *ad libitum*), en sorte qu'en toute justice nous devons dire aussi : *Fecit mihi magna, qui Potens est :* L'amour tout-puissant de mon Sauveur a fait, et sans cesse continue à faire en moi les plus ineffables, les plus honorables prodiges. Et encore pourquoi? Parce qu'il est toujours le Dieu de toute sainteté, le Très-Saint, et qu'il veut, et qu'il cherche, et qu'incessamment il travaille à former des enfants purs et saints, dignes de son union en ce monde, dignes de sa jouissance et de sa vision éternelles.

Donc nous aussi, c'est raison, c'est justice, c'est notre bonheur et notre gloire, nous aussi nous devons aimer à répéter, et en effet répéter souvent ces sublimes paroles : *Fecit mihi magna, qui Potens est; et sanctum nomen ejus.* Le vrai Puissant a opéré en moi, pour ma félicité et ma gloire, des prodiges de bonté; et cela, pour me manifester sa sainteté parfaite, et m'y associer véritablement. Eh bien, oui; je m'efforcerai désormais d'être saint, pour me maintenir, en cette vie,

et dans le ciel, participant du Dieu infiniment saint : *Sancti estote, quia ego sanctus sum.*

4° Ce qui augmente le bonheur et la gloire de la Vierge si favorisée, c'est que cette Incarnation, pour laquelle et par laquelle elle magnifie le Seigneur, pour laquelle l'univers la proclamera désormais bienheureuse, par laquelle sera révélée et régnera la Sainteté suprême; cette Incarnation n'est pas seulement pour mon bonheur personnel, ni même pour la félicité de mes seuls contemporains. Non, non; il y a en ces prodiges des desseins plus vastes. Un plan universel, infini! En effet : *Et misericordia ejus à progenie in progenies timentibus eum :* La divine miséricorde, qui est présentement reposée en mon sein, va s'étendre de génération en génération sur tous ceux qui craindront le Seigneur. Je suis bien la plus comblée de toutes les créatures, mais ce n'est pas pour moi seule, ni même principalement. C'est pour que cette céleste miséricorde, incarnée en moi, après s'être abaissée, comme elle l'a déjà fait, sur toutes les générations antécédentes, s'en aille, sortant de mon sein virginal, s'étendre, se déborder, immense, infinie, éternelle, sur tous les âges de l'humanité, remonte à la source même du genre humain, en descende le long cours, et le purifie, et le sanctifie, jusqu'en ces dernières extrémités.

Voilà ce qui ajoute, sans mesure, à ma joie et à ma

gloire; ce pourquoi je recevrai un concert de bénédictions bien plus universelles; ce pourquoi et ce par quoi j'ai l'honneur d'ajouter moi-même sans mesure à la connaissance, à la gloire, à l'empire du Très-Haut. Si le salut que je vais donner au monde, n'était que pour un seul peuple, que pour le siècle qui le verra naître. Dieu serait moins connu, moins remercié, moins béni, moins aimé, et moi-même je recevrais moins de gloire. Mais bien loin qu'il en doive être ainsi, c'est tout le contraire. La Rédemption sera universelle : elle sera notifiée et offerte à l'universalité des peuples. Partout le vrai Dieu sera connu et adoré. Toutes les nations seront appelées à la participation de ses infinies miséricordes : *Et misericordia ejus*, etc., etc. Et le règne de l'Éternel sera ainsi agrandi, dilaté sans mesure; et sa gloire extérieure en recevra des accroissements, des rayonnements infinis. Et Celle, qui aura été le foyer prodigieux, d'où cette divine miséricorde incarnée rayonnera sur le monde entier, recevra aussi les bénédictions du monde entier.

O Mes Frères ! que tout cela est beau ! Que tout cela est grand ! Que tout cela est propre à toucher et à ravir nos cœurs ! Car nous aussi nous sommes au nombre de ces générations, sur lesquelles devaient descendre, et sont réellement descendues, les célestes miséricordes, et des miséricordes sans mesure. Et la source

merveilleuse d'où est sortie pour nous, d'où s'est levée et s'est répandue sur nous la Miséricorde incarnée, cette source, digne de nos plus filiales bénédictions, c'est la Vierge-Mère, qui nous a donné le Dieu fait homme, en qui nous sommes pardonnés et adoptés pour enfants de Dieu, et aussi pour ses bienheureux héritiers : si toutefois nous sommes au nombre fortuné de ceux qui craignent vraiment et filialement le Seigneur : *Timentibus eum*. C'est-à-dire, si nous avons peur de l'offenser et de lui déplaire; si nous avons peur du péché et de l'Enfer; si nous craignons de perdre l'éternel héritage, le bien infini, le Dieu qui nous est promis; si, comme le dit le grand Apôtre, nous opérons notre salut avec crainte et tremblement, et avec toutes les sages précautions, que suggère une crainte vraiment filiale. Et c'est à vous, Mes Chers Frères, à voir si c'est avec ces saintes dispositions que vous accueillez et que vous mettez à profit la divine miséricorde. Faites un retour sérieux sur vous-mêmes, etc., etc.

5° Car, voyez la suite du divin cantique de la Vierge inspirée; ce n'est pas le tout d'être d'abord l'objet des miséricordes et des faveurs divines. Dieu en a choisi bien d'autres, qu'il a premièrement comblés de ses bienfaits, et qu'il a ensuite rejetés. Et, sans entrer dans aucun détail, tout ce peuple d'Israël, dont le

choix, la formation, l'existence, la ruine et la conservation, ne sont qu'un continuel miracle, doit nous ouvrir assez l'intelligence aux trois versets suivants. *Fecit potentiam in brachio suo : dispersit superbos mente cordis sui.* Il faut toujours redire, ou supposer le commencement : Mon âme exalte le Seigneur, et toutes les nations me diront bienheureuse : parce que le Très-Haut a déployé la puissance de son bras, et qu'il a dissipé ceux qui étaient enflés d'orgueil dans les pensées de leur cœur. *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles :* Parce qu'il a renversé les puissants de leur trône, et qu'à leur place il y a élevé et exalté les humbles. *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes :* Parce qu'il a rassasié et rempli de biens ceux qui étaient affamés, et qu'il a renvoyé, creux et vides, ceux qui se croyaient riches.

Ce qu'il y a de plus admirable encore dans ce langage, c'est que ces six verbes qui, dans le latin, sont au passé, et que naturellement aussi nous traduisons comme marquant des faits accomplis, ces six verbes, dans l'hébreu, marquent aussi bien le futur que le prétérit. En sorte que l'on peut croire que Marie a dit : Dieu a déployé, et il déploiera, la force de son bras; il a mis, et il mettra, en fuite les orgueilleux; il a jeté, et il Jettera, les puissants à bas de leur trône, et il a élevé, et il élèvera, à leur place les petits et les humbles; il a

rempli, et il remplira, de richesses les affamés, et il continuera à renvoyer, avec leur inanité et leur misère, les suffisants du monde, qui se croient pourvus de tout.

Or, vous devez le sentir, Mes Frères, ces virginales paroles ont une vaste signification : elles nous ouvrent une grande lumière sur la conduite de Dieu, dans tous les siècles qui ont précédé Marie. Elles nous donnent le secret de cette marche de sa Providence, qui engloutit le monde gigantesque sous la catastrophe diluvienne, qui couvre d'une irréparable confusion l'orgueilleuse tour de Babel, qui ensevelit le fier et rebelle Pharaon, avec son innombrable armée, aux abîmes de la mer Rouge, qui extermine, en une nuit, quatre-vingt-cinq mille hommes au blasphémateur Sennachérib, qui change en bête le superbe Nabuchodonosor, qui fait rouler dans la poussière la tête d'Holopherne, abattue par le glaive de Judith, qui rejette les Saül, et va chercher les David à la suite de leur troupeau, etc., etc. : car il faudrait citer toute l'Histoire Sainte.

Et, en même temps, les oracles qui tombent des lèvres de Marie projettent un jour merveilleux sur les débuts, sur les commencements, en apparence si faibles, du Christianisme. Ils nous disent pourquoi les riches, les puissants de la Tribu de Juda, qui s'attendaient à donner le jour au Messie promis, ont été di-

vinement écartés ; pourquoi les Juifs charnels ont été déçus dans leur orgueilleuse attente ; pourquoi ce n'est ni à Rome, ni même à Jérusalem, que le Christ est allé chercher sa Mère, ni son merveilleux Précurseur ; pourquoi ses premiers adorateurs, ses premiers apôtres, ses premiers disciples, ont été d'humbles bergers, de pauvres pêcheurs, des publicains, les Magdelaine, les Zachée, les Larron pénitent. En un mot, ces trois oracles de Marie, lesquels n'ont qu'un même sens, répandent une clarté ravissante sur toute la conduite du Seigneur, sous les deux Testaments ; et c'est à nous à ne perdre jamais de vue cette divine clarté, quand nous voulons y voir clair.

Mais surtout, Mes Frères, pour notre sanctification et notre salut, n'oublions jamais le troisième oracle virginal : Dieu rassasie et remplit de biens les affamés, et il renvoie, pauvres et vides, ceux qui s'estiment riches : *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes.* C'est comme dira, dans peu, le Sauveur lui-même : Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice ; ils seront rassasiés. Et malheur à vous qui êtes rassasiés ; car vous aurez faim ! Car c'est ainsi que Dieu en use depuis dix-huit siècles, et sa marche ne changera point. Il a pris ses élus, même parmi les brebis perdues de la maison d'Israël ; c'est trois mille qui se convertissent au premier discours du Prince des

Apôtres ; puis cinq mille, puis beaucoup d'autres : *Ex tribu Juda duodecim millia signati. Ex tribu Ruben*, etc., etc... Mais ceux qu'il prend, ce sont les affamés : *Esurientes implevit bonis*. Pour ceux qui se croient riches, ils sont réservés aux glaives des légions romaines, ou aux horreurs de la famine, ou à la honte de l'esclavage, et finalement à la faim éternelle des réprouvés : *Et divites dimisit inanes*.

Les pêcheurs de Galilée s'en vont de même par le monde, jetant leurs filets ; et quels chrétiens y ramassent-ils ? Toujours, et partout, les affamés. Un seul Denys dans l'Aréopage. Même à la cour de Néron, des élus ! Mais les orgueilleux, les philosophes superbes, les Césars, pendant trois siècles ? Non, ils sont trop pleins d'eux-mêmes. De même aux âges suivants. Le Christ se révèle aux Barbares, aux Sauvages : il se retire des Arius, des Luther, des Voltaire. Il porte par terre, il étouffe, dans le sang et dans la boue, d'orgueilleuses dynasties, qui se croyaient assez fortes de la pauvre prudence humaine ; et il élève à leur place de pauvres petits mortels, qu'il appelle, de loin, du fond de l'obscurité, pour leur confier les destinées du monde. Et c'est encore avec la même justice qu'il élève, ou qu'il humilie, qu'il adopte, ou qu'il rejette les nations.

Et pour ce qui nous regarde individuellement, Mes Chers Frères, gravons-le profondément en nos con-

victions chrétiennes : Pour avoir part aux mérites infinis de notre Sauveur, et aux merveilleuses richesses de sa religion, il nous faut passer par la docile humilité des enfants, par la faim et la soif, ou par un vif désir et un sincère amour, des biens surnaturels, des dons de l'Esprit-Saint, et surtout des sacrements, qui sont les sources des grâces divines, ouvertes aux hommes de bonne volonté. Autrement, Jésus-Christ nous laissera avec notre indigence, avec notre néant spirituel, comme il y laisse les bourgeois, les philosophes suffisants, et tous les protestants du siècle.

6° Enfin, ce qui, par l'Incarnation opérée en Marie, ajoute à l'extension de la gloire du Seigneur, comme aux bénédictions que recevra la divine Mère, c'est la grande vérité que va proclamer l'auguste Vierge, et qui se trouve déjà heureusement réalisée par les faits accomplis. Et la voici : *Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ : Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham, et semini ejus, in sæcula :* Une gloire de plus, et toute particulière, reviendra encore au Très-Haut ; c'est qu'il vient de relever Israël, son serviteur, et qu'il a bien voulu se souvenir de sa miséricorde, comme il l'a promis à nos pères, et notamment à Abraham, et à sa postérité, dans le cours des siècles.

C'est-à-dire : autant il aurait manqué à l'honneur de

Dieu, si par impossible, dans la restauration du genre humain, il avait oublié Israël; si même il ne l'avait mis à la tête de toutes les nations; parce que tel était le plan qu'il avait promis de suivre ; autant il lui revient de justes louanges, parce que, selon ses promesses, c'est en effet par Israël qu'il commence la Rédemption universelle.

Gloire donc lui soit rendue, parce qu'il se montre fidèle à ses promesses, tant de fois réitérées. Non pas, qu'Israël le comprendra et l'en bénira d'abord. Non, parce que moi j'en serai, dès maintenant bénie par le peuple israélite. Non : mais toute la gentilité verra et adorera le Dieu fidèle en ses solennels serments. Et plus tard, quand, la plénitude des nations étant entrée, Israël reviendra au Messie méconnu, il reconnaîtra, il bénira, avec plus d'amour, le Dieu, qui aura rempli sa parole d'honneur, donnée jadis à Abraham, et à sa postérité, de siècle en siècle. Et moi-même je serai enfin bénie de ce même Israël, qui m'aura d'abord méprisée.

Ainsi, pour conclusion : mon âme magnifie le Seigneur, et toutes les nations, même celle d'Israël, me proclameront bienheureuse, parce que le Vrai puissant, selon ses anciennes promesses, se souvenant de sa miséricorde, a daigné relever son peuple choisi, en lui envoyant à lui-même, et en incarnant dans mon sein, le

Sauveur universel : *Suscepit Israel puerum suum recordatus*, etc., etc. Et pour avoir cette belle idée dans toute son immensité, admettez, comme aux affirmations antécédentes, que la Vierge inspirée a aussi parlé au futur, et qu'elle a dit : Quand les temps seront accomplis, quand le peuple réprouvé, et si miraculeusement conservé, aura servi, assez longuement, de preuve à la divinité du Messie ; alors Dieu le recevra, le relèvera, le remettra de nouveau en gloire, selon ses antiques promesses, et son impérissable miséricorde... Et dites-moi : tout cela n'est-il pas admirable, charmant, divin? Votre sentiment et votre conscience me répondent : Oui, sans aucun doute. Ce beau cantique n'est pas un chant de la terre : c'est un chant du ciel !

La piété sincère nous plaît; la vraie sainteté nous charme; l'amour héroïque de Dieu nous transporte. Mais quand ces divines choses sont encore embellies par un patriotisme sublime, alors c'est une perfection qui nous paraît complète, et qui nous ravit. Eh bien, telle est celle que nous admirons dans la Vierge inspirée. Il aurait manqué quelque chose à son bonheur, si elle n'avait pas pu proclamer la nouvelle adoption divine de son peuple. Et, au contraire, quand elle peut terminer son beau cantique, par ces mots, de délicieuse félicitation à ses concitoyens : *Suscepit Israel puerum suum*, etc. ; on sent bien qu'elle prononce ces joyeuses

paroles avec une complaisance ineffable; et qu'elle est heureuse de couronner son hymne de gloire, par la proclamation de la réhabilitation et de la gloire même d'Israël. Et en entendant ces derniers accents de Marie, l'on s'écrie dans le ravissement de la joie : C'est parfait!

Ainsi, Mes Chers Frères : Dieu magnifié, c'est-à-dire, l'extension infinie de la connaissance, de l'empire, et de la gloire du Très-Haut : l'humiliation si juste des démons, des puissants et des orgueilleux du monde : l'élévation et le triomphe des petits et des humbles : la glorieuse restauration d'Israël : tout cela opéré par des prodiges infinis, dont la Vierge est la coopératrice et la dépositaire ; prodiges qui la transportent d'allégresse, dans le présent, et qui lui attireront de concert des bénédictions de tout l'univers ; voilà en quelques mots, la grande idée, la substance sublime de cet immortel cantique, le *Magnificat !*

On est d'autant plus charmé, Mes Chers Frères, d'entendre ce noble élan de saint patriotisme, par lequel Marie achève son chant tout séraphique, qu'à l'époque de l'Incarnation, la nation juive était deux fois humiliée, ou doublement abaissée et avilie. La première servitude, lourde, humiliante, qui pesait sur elle, c'était le sceptre de fer qui pèse sur tous les enfants d'Adam, la tyrannie du démon, et tyrannie que le peuple choisi avait beaucoup aggravée, par ses infi-

délités et sa dégradation. La seconde, c'était le joug si humiliant de la domination romaine, dans laquelle était alors absorbé et abaissé le peuple Juif, comme tous les peuples connus. C'est pourquoi, dans son tendre amour pour sa patrie, la Vierge est doublement heureuse de sentir et de proclamer la cessation de ce double opprobre.

Et, néanmoins, malgré l'effusion immense de miséricorde et de bénédictions que lui apporta son Messie ; malgré la résurrection glorieuse qui lui fut offerte ; Israël est tombé, bien plus bas encore qu'il n'était, aux jours de l'Incarnation. Et pourquoi donc cet avilissement, encore plus profond? Parce qu'au lieu d'écouter son Sauveur, Israël a crié : *Tolle, tolle, crucifige eum!* Parce qu'au lieu de se borner à prendre sur Rome la noble indépendance, et même l'empire souverain de la vérité, le Juif charnel, ne rêvant que prospérités terrestres, est allé briser sa nationalité contre le colosse des Césars. Et, en ne cherchant que la grandeur temporelle, au mépris des biens, infiniment plus nobles, de l'ordre spirituel, le peuple Israëlite, comme il le méritait, a perdu la gloire et le salut !

Cependant, c'est saint Paul qui parle, les Juifs, choisis de Dieu, lui sont chers encore, à cause de leurs pères. Ils ne sont momentanément délaissés, que pour aider, par leur aveuglement même, à l'entrée de la plénitude des

nations, dans le sein de l'Église. Ces rameaux n'ont été coupés, sur le grand arbre du catholicisme, à cause de leur incrédulité, que pour que nous soyons insérés et greffés à leur place. Si nous devenions incrédules comme eux, nous serions rejetés semblablement, comme l'ont été tant d'autres nations, retranchées du grand arbre divin. C'est là l'histoire de l'Église. Voyez donc la bonté divine à votre égard, et restez-y ; autrement vous aussi vous serez cassés et emportés de l'arbre du salut, et vous n'y serez point de nouveau greffés.

O Dieu ! ne rompez point avec notre France ! En voyant comme vous avez rompu avec Israël, votre premier-né ; en entendant le terrible oracle de votre Évangile, *que les premiers seront les derniers : Et primi novissimi :* Nous n'osons plus vous dire que nous sommes les fils aînés de votre Église. Mais ce qui vaut mieux, et ce que nous vous protestons du fond de nos entrailles, c'est que nous sommes à vous ! Oui, malgré nos trop nombreux indifférents, matérialistes, et incrédules de toutes sortes, la grande masse, l'énorme majorité de la France, vous reste attachée par sa foi véritable, par son obéissance filiale, par son sincère amour. Nous sommes de plus, nos rois et les souverains Pontifes l'ont dit, nous sommes le royaume de Marie : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.* Vous resterez donc notre Dieu, et nous resterons votre peuple.

Et vous surtout, ô Marie! vous resterez notre Mère, et nous resterons vos enfants. Nous avons été remis entre vos bras, et sous votre protection maternelle. Une multitude de fois, dans les occasions les plus solennelles, dans les dangers et les crises les plus terribles, et, d'une manière encore plus évidente, en ces derniers temps, vous vous êtes montrée notre délivrance et notre salut. Continuez, ô bonne et puissante Mère! Nous nous réfugions sous votre égide, impénétrable à tous les traits de nos ennemis. Tenez-nous-y, toujours bons catholiques, toujours ennemis de l'impiété et de l'hérésie, toujours fidèles et chers à notre Dieu, toujours fidèles et chers à notre tendre Mère. Ainsi soit-il.

APPENDICE SUR LA CONFÉRENCE VINGT-DEUXIÈME.

PETIT COMMENTAIRE SPÉCIAL SUR LA SALUTATION ANGÉLIQUE.

Ave, Maria : Je vous salue, Marie.

Voilà, Mes Chers Frères, les deux premiers mots d'une prière admirable, que l'Église nous invite à réciter chaque jour, le matin, à midi et le soir, et qu'en effet nous répétons souvent; mais, hélas! sans assez en comprendre la haute signification. Il est même des chrétiens dont les lèvres sont froides et dédaigneuses à la prononcer; parce que, dans leur ignorance malheureuse, ils n'y voient qu'une répétition ennuyeuse de paroles inutiles. Rendez-vous attentifs au peu que je vais vous dire, et vous aimerez désormais cette touchante prière.

La Salutation angélique renferme deux parties, bien distinctes, qui expriment, de notre part, à Marie, un double culte d'*honneur* et d'*invocation*. La première partie se compose des paroles mêmes révélées du Ciel, ou des paroles évangéliques, par lesquelles nous offrons à la Vierge-Mère notre culte de gloire; et la seconde partie n'est que la supplication, toute confiante, que l'Église y a jointe, pour implorer le secours de notre miséricordieuse Mère.

Ave : je vous salue. Voilà la première parole de cette belle prière, parole sortie de la bouche de l'Éternel, recueillie par son Archange, au pied de son trône immuable, et ensuite ap-

portée et redite par le divin Messager à la Vierge choisie; parole qui seule suffirait pour faire l'éloge de Marie; car on ne salue point ce qu'on n'estime pas, et si la Vierge reçoit un pareil salut de l'Ange de la force de Dieu, et de Dieu lui-même, c'est donc qu'elle est estimée et vénérée, et des Anges, et du Très-Haut lui-même. Par conséquent, quand nous serions aussi élevés, aussi purs que les Anges, nous devrions encore à la Vierge ce salut d'honneur. Et à plus forte raison, infirmes et misérables que nous sommes, devons-nous être empressés à lui offrir cette respectueuse salutation, et à la lui offrir, avec toute la piété et toute la pureté possibles. On tient, dans ce bas monde, à pouvoir saluer les pauvres majestés de la terre, à leur offrir son hommage, à recevoir d'elles un regard affectueux. Et des chrétiens ne tiendraient pas à saluer, avec les Anges, la Reine, auguste et toute-puissante, de la terre et des cieux!

Mais quel est le nom de cette Reine immortelle? *Et nomen Virginis Maria :* Son nom si doux, c'est Marie : c'est-à-dire : ou brillante Étoile de la mer, ou Dame et Souveraine ou divine Mère d'un Dieu. Nom d'espérance et de joie pour la terre; nom d'effroi et de confusion pour les Enfers; nom d'amour et de bénédiction pour tous les cieux. Disons donc, en nous inclinant de respect, avec Gabriel, avec confiance, avec allégresse : *Ave, Maria :* Je vous salue, Marie. D'autant plus qu'il est, en cette créature incomparable, quelque chose de plus glorieux, de plus précieux encore, que tous ses titres augustes; c'est la grâce divine, dont elle est remplie et comblée. Car c'est ce que lui dit Gabriel, qui le sait bien, puisqu'il l'a ouï de la bouche de la Science infinie.

Gratiâ plena : Pleine de grâce, et même conçue et formée dans la grâce. Et même cette beauté incomparable a été chantée, longtemps à l'avance, par les grands prophètes d'Israël. Vous êtes toute belle, et il n'est point de tache en vous. Vous vous levez, pure et radieuse, comme la naissante aurore. Votre blancheur est celle du lis des vallées, et votre éclat est celui de la rose de Jéricho. Et néanmoins toute votre vraie gloire est surtout dans votre beauté intérieure. Car le Seigneur a sanctifié son tabernacle, et sa grâce est entrée en vous, non goutte à goutte, comme dans le reste des mortels, mais avec l'impétuosité d'un fleuve abondant. Et si le déluge a inondé toute la terre, au moins l'arche sainte, l'arche véritable de la nouvelle alliance, est restée dominante et portée sur les eaux. Donc, de plus en plus, en toute justice : *Ave, Maria, gratiâ plena :* Je vous salue, Marie, conçue dans la grâce, et vraiment remplie de grâce. *Dominus tecum :* Aussi, parce que vous êtes si bien établie et si avancée dans la justice, le Seigneur est avec vous. Car si quelqu'un aime Dieu, il en sera aimé, et Dieu viendra en lui, et il y fera sa demeure. Mais le Seigneur est en Marie d'une manière plus admirable, avec de plus douces complaisances, qu'en aucun homme, même qu'en aucun Ange de la hiérarchie céleste. Il est en Marie comme dans son chef-d'œuvre le plus parfait, et sur lequel il a les plus grands desseins. Et bientôt il va y être d'une manière bien plus merveilleuse, et bien autrement admirable!

Et, Mes Chers Frères, la belle société qui se trouve avec l'auguste Vierge! Les beaux éloges qui lui sont donnés! On met sa gloire à vivre dans l'intimité des petites grandeurs de

la terre. Et tout cela peut-il être comparé à l'honneur infini de la société de Dieu? Et cependant cet honneur nous est offert à nous-mêmes. Car notre Dieu aussi veut habiter en nous, prendre en nos âmes ses délices. Tenons-nous donc, purs et justes, en sa sainte grâce, et notre Ange gardien nous dira, comme Gabriel à Marie : Le Seigneur est avec toi : *Dominus tecum.*

Benedicta tu in mulieribus : Oh! oui, assurément. Beaucoup de filles en Israël ont amassé de grandes richesses ; mais vous vous élevez au-dessus des plus magnifiques, à une hauteur incommensurable. Les Débora, les Esther, les Judith même, ne sont que des ombres de vos immortelles grandeurs. Et toutes les vierges les plus héroïques, les plus parfaites, qui brilleront au beau soleil du catholicisme, n'atteindront jamais à l'élévation de Marie. Et toutes les générations la béniront d'autant plus, que c'est Elle qui a réparé les maux causés par Ève, qui a vengé et relevé le sexe dont elle est la gloire, qui a donné au monde son divin Libérateur.

Aussi : *Et benedictus fructus ventris tui, Jesus.* Comme nos louanges ne sauraient plaire à la divine Mère, si nous oubliions son adorable Fils, nous avons soin et nous sommes heureux d'unir, dans nos bénédictions, Jésus et Marie. Leurs doux noms s'appellent du reste l'un l'autre. La Mère nous présente son Fils adoré; le Fils nous montre sa bienfaisante Mère. Que béni soit donc le Dieu-Enfant, avec le sein virginal qui l'a conçu et enfanté pour notre salut : *Et benedictus fructus ventris tui, Jesus.* Car ces belles paroles nous redisent le sublime prodige de l'Incarnation, le bienfait infini que nous devons à Marie, et qui doit absorber à jamais tous

nos sentiments de reconnaissance et d'amour, comme elles nous disent, en même temps, que nos louanges et tout notre culte à Marie doivent nous conduire à Jésus-Christ, qui est le principe et le terme des grandeurs de sa divine Mère, et aussi de toutes nos joies spirituelles et de tous nos hommages religieux. Voilà, Mes Frères, le culte de vénération et de gloire que nous rendons à Marie, par cette première partie de la Salutation angélique. Vous devez voir qu'il n'est rien de plus juste.

Mais voici qui ne l'est pas moins. C'est le culte d'invocation et de supplication que nous lui adressons, par la fin de cette prière : *Sancta Maria, Mater Dei.* L'Église commence sa supplique, en rappelant à Marie ses deux plus beaux titres de gloire et de puissance : Sainte Marie, Mère de Dieu : deux titres qui sont propres à notre céleste Protectrice, qui sont incommunicables à toute autre créature ; puisque aucune autre ne peut être ni Mère de Dieu, ni sainte comme Marie. Sainte et Mère de Dieu, et, à ce double titre, toute-puissante. Nous ne disons point : Et aussi la nôtre, mais nous pourrions le dire ; car, sur le Calvaire, Marie, sous la dernière volonté de Jésus mourant, a ouvert son cœur meurtri, pour nous recevoir, nous embrasser, nous greffer dans son amour maternel, à la place de son adorable Fils. Donc, toute sainte et toute-puissante Mère de Dieu, priez pour nous : *Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus :* Priez pour nous, pauvres pécheurs.

Le mot *pauvres* n'est pas dans le latin de cette prière. Cependant les pécheurs, et qui est-ce qui ne l'est pas ! les pécheurs, sentant leurs misères, l'y ajoutent volontiers, et en

toute justice. Car qu'y a-t-il de plus pauvre que le péché, et que l'homme pécheur? Fussions-nous savants, grands docteurs, hauts dignitaires, et même rois de ce monde, dès que le péché est venu nous dépouiller des dons de la grâce, nous ne sommes plus, aux regards de Dieu, et au témoignage de notre conscience, que des misérables. Ah! c'est donc, avec le sentiment profond de notre infortune, qu'il nous faut crier à notre bonne et tendre Mère : Priez pour nous, pauvres pécheurs!

Quand même nous serions purs et innocents, nous ne sommes encore que les mendiants de Dieu, dit saint Augustin : *Mendici Dei sumus*. Et par conséquent il nous faut mendier, ou demander à Dieu, par la Médiatrice qui lui est surtout agréable, c'est-à-dire par Marie. Et si nous sommes justes aujourd'hui, nous ne l'avons pas toujours été; nous ne l'étions peut-être pas hier; nous ne le serons peut-être déjà plus demain. Donc, soit pour nous retirer, soit pour nous préserver du péché, priez, priez pour nous, pauvres pécheurs!

Et quand est-ce? *Nunc :* Maintenant. Pendant ce temps présent, mais si rapide, où s'écoule, où s'enfuit notre vie; pendant cette durée si fragile de notre fugitive existence, pendant que notre course se précipite, et nous emporte, avec elle, dans les profondeurs de l'éternité. Nous nous débattons au milieu d'une mer orageuse, luttant contre trois ennemis terribles, nos passions, le monde et l'Enfer; et, au lieu d'arriver heureusement aux rives éternelles, notre frêle esquif peut mille fois se briser, et nous engloutir, dans un total naufrage. Oh! priez donc pour nous maintenant : *Ora pro nobis nunc!*

Mais de plus, il est, dans nos prévisions, une heure solennelle et inévitable. Car il est arrêté que tout homme mourra, et cette heure de la mort, heure d'angoisses et de ténèbres, heure de trouble et d'effroi, c'est l'heure critique, l'heure décisive, l'heure suprême d'où dépend notre sort, notre infortune, ou notre félicité éternelle. A cette dernière heure de l'épreuve, l'âme la plus égarée peut encore revenir de ses criminels écarts, et l'âme la plus sainte peut encore perdre tous ses mérites acquis. Veillez donc sur vos enfants, ô Marie! Assistez-nous à notre dernier combat! Priez pour nous à l'heure si grave de notre mort! Que nous ayons le bonheur de nous endormir dans vos bras maternels, pour nous réveiller dans les cieux : *Et in horâ mortis nostræ. Amen!*

Voilà, Mes Frères, cette admirable Salutation angélique, qui renferme bien, comme vous le comprenez, le double culte de la louange et de la prière, que nous devons à Marie. Vous le voyez, rien de plus juste, ni de plus magnifique, que cette courte prière. S'il est des Nestorius, des protestants, des philosophes, des suppôts de Satan, qui frémissent de nos *Ave, Maria*, laissons ces anges déchus à leur sens réprouvé, et continuons à saluer, à honorer, à invoquer l'auguste Mère de Dieu et la nôtre. *Amen!* etc. C'est le cri de notre espérance. *Amen!* c'est le cri de notre adhésion d'esprit et de cœur aux vérités exposées, et aux saintes choses demandées dans la prière. *Amen!* qu'il en soit ainsi pour nous, maintenant et à notre heure dernière, dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il!

APPENDICE A LA CONFÉRENCE VINGT-QUATRIÈME

Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo. Seule, ô Marie, vous avez tué toutes les hérésies, qui se sont levées dans le monde entier. *Brev. Rom.*

Une immense consolation, une cause de confiance et de joie universelles, pour tous les enfants de Marie, c'est la victoire toujours nouvelle qu'elle a remportée sur tous les hérétiques, ennemis de ses divines prérogatives, comme de la divinité même de Jésus-Christ.

« Toutes les furies infernales des hérésies, dit le Père d'Ar-
« gentan, ont vomi leur rage et leurs poisons contre la Sainte
« Vierge ; mais elle les a toutes exterminées. » Et si c'est une peine pour nous de voir l'Enfer sans cesse acharné à épuiser toute la puissance de ses noirceurs, contre notre céleste Mère, ce nous est aussi un vrai triomphe de voir comme elle l'a toujours déjouée et vaincue.

L'idolâtrie et tous ses faux dieux, ou tous les démons — *Dii gentium Dæmonia* — renversés de leurs autels, Lucifer, comme jadis Nabuchodosor, rassemble ses conseillers et ses capitaines; *Dixitque cogitationem suam esse ut totam terram suo subjugaret imperio* — Et tous les démons d'applaudir.

Et alors : Venez, Ébion et Cérinthe — *primogeniti diaboli.* — Enseignez que Jésus est un pur homme, et Marie une femme comme les autres, etc... Tuez, du même coup, la divinité du Fils et la divine maternité de la Mère... Mais Satan avait compté sans Marie. L'Aigle, formé à sa divine

école, s'élance dans les cieux, y voit à découvert le sein de la Divinité, et prenant sa plume d'Évangéliste, il écrit : *In principio erat Verbum*, etc... Et brillent de nombreux et célestes éclairs ; et la foudre frappe à coups redoublés. — Ébion et Cérinthe sont anéantis.

Mais voici Arius ! Ah ! c'est un grand esprit, et surtout une grande ambition ! Un autre lui a été préféré pour évêque d'Alexandrie... Venge-toi, Arius ; ou prêche que Jésus-Christ n'est pas vrai Dieu, consubstantiel au Père, et que Marie n'est pas vraiment Mère de Dieu, etc... Le combat se fait si chaud, si séducteur, si perfide, qu'un jour, dit saint Jérôme, le monde chrétien vit, en gémissant, qu'on l'avait fait Arien : *Ingemiscens orbis terrarum miratus est se esse arianum.* — Et cependant, l'Arianisme est foudroyé à Nicée — et son satanique auteur, écrasé lui-même, au milieu de son triomphe, et au milieu de Constantinople, expire, et rend, avec ses entrailles, son âme abominable, au milieu d'un égout ! Marie a de nouveau vaincu pour son Fils. Jésus a de nouveau triomphé pour sa mère !

Le démon de l'hérésie ne se rend pas. Cette fois, voici un saint, d'une piété exemplaire, d'une mortification notoire, et qui fait profession même d'honorer Marie ; et qui confesse même qu'elle est la mère du Christ : c'est Nestorius... Mais admirez la ruse infernale ! Marie, dit, par son suppôt, le prince des ténèbres, est mère de l'humanité du Sauveur ; mais pas d'un Homme-Dieu. Car comment une créature pourrait-elle être la mère du Créateur ?... Et Nestorius, et tout l'Enfer avec lui, s'entendent anathématiser, se sentent foudroyer, au sein du Concile d'Éphèse, au milieu même de

l'église consacrée à la Mère de Dieu ; et l'organe, qui a vomi cette troisième hérésie, la langue de Nestorius, se pourrit dans sa bouche blasphématoire, toute vivante rongée des vers ! Et pour la troisième fois, la divine maternité de Marie triomphe de toutes les ruses, de tous les poisons de l'Enfer.

L'esprit, le génie même, dit Satan, ne me réussissent point ; mais c'est sans doute parce qu'ils sont seuls. Voyons ; réunissons-y la force, la puissance. Employons des empereurs philosophes, apostats, antechrists, iconoclastes, etc., etc. Et arrivent, en effet, au souverain pouvoir, les Julien, les Valens, les Léon, Isaurien et Arménien, les Constantin Copronyme, etc. : et tous reçoivent diversement le châtiment de leur haine contre Jésus et Marie. Le dernier surtout combat directement les honneurs rendus à la Sainte Vierge, et s'efforce même de l'avilir par d'ignobles comparaisons. Une bourse remplie d'or, disait-il, est fort estimable : mais une fois vide, ce n'est plus rien : Ainsi Marie, renfermant en elle le Fils de Dieu, méritait le respect : mais depuis qu'elle l'a mis au monde, elle n'a rien de plus précieux que les autres femmes. Et, en punition de ses blasphèmes, l'impie couronné sent un feu ensoufré lui dévorer les entrailles : il se voit brûler tout vivant, comme au milieu de l'Enfer; il appelle à son secours; il ne cesse de crier pardon et miséricorde; et il expire dans les convulsions effrayantes d'une rage tout infernale !

De quoi a-t-il servi aux Albigeois de vomir contre la pureté immaculée de Marie des infamies plus exécrables encore, et de les faire croire par les armes, au milieu du sang et du carnage ? Ou il leur a fallu pleurer ces abominations, et se convertir à la voix paternelle de la vraie foi ; ou bien périr

eux-mêmes par le fer et le feu, et beaucoup plus, par des maladies inconnues aux médecins, et incurables à tous leurs remèdes !

Luther, brillant de santé, plein de vin et de bonne chère, au milieu des excès de l'orgie, n'a pas horreur de comparer la Vierge sans tache à son infâme idole, à la misérable qu'il a séduite et flétrie, et même de donner la préférence et le premier rang à l'objet sacrilége de sa brutale passion. Le ciel le souffre quelques jours, pour l'instruction éternelle du Sanctuaire, et pour la honte à jamais écrasante du protestantisme. Mais bientôt, la dernière heure ! Et un soir, au soir de son dernier jour, le moine libertin, regardant le ciel, s'écrie, avec désespoir : Ah ! beau ciel, je ne te verrai jamais ! et par conséquent, ni Marie non plus ! Je reconnais alors que Marie ne saurait admettre, en son immortelle compagnie, ni l'infâme Catherine de Boore, ni son sacrilége corrupteur !... Et le sale Calvin se voit aussi pourrir tout vivant, d'une maladie honteuse... Et les autres monstrueux collaborateurs de ces deux fameux hérésiarques finissent aussi mal, les uns étranglés du diable, dit Luther lui-même, les autres dans le sang, ou dans la fange.

Pour tuer le protestantisme, sans user de représailles violentes, il a suffi à la Providence de le laisser aller. Un jour, un moine corrompu voulut anéantir sa mère, l'Église romaine. A cet effet, il provoqua contre elle l'orgueil, la volupté, la cupidité, toutes les passions de l'homme. Or celles-ci sont allées plus vite et plus loin, que ne le voulaient Luther et Calvin. Parce que rien ne peut conjurer la redoutable fatalité de la logique de l'erreur, laissée à elle-même, les démolisseurs

impitoyables du rationalisme, les Strauss, les Salvador, et autres libres penseurs, ont voulu tirer les dernières conséquences du *Libre examen ;* et en voulant renverser la religion catholique, ils ont, malgré les hauts cris des gros bourgeois protestants, convaincu l'Europe qu'il ne reste plus rien du protestantisme comme doctrine, et ils ont montré à tous les regards leur pauvre mère, la grande hérésie luthérienne, non-seulement mourante, mais déjà morte : et de leur main ingrate et brutale, lui ont fermé les yeux ! (Voir M. Chassay, *Le Christ et l'Évangile.*)

Le protestantisme, néanmoins, est encore sur le trône, en Angleterre, en Prusse, etc. Oui, mais soutenu uniquement par l'orgueil, la soif de l'or et l'immoralité. Oui ; mais à une distance incalculable au-dessous de la France catholique, qui est aujourd'hui la tête, non-seulement de l'Europe, mais du monde, et dont les armées, protégées par Marie, ont cueilli récemment, en ces fêtes, des lauriers si beaux, si admirables, qu'ils feront à jamais l'envie et le désespoir des armées de l'hérésie. Et quand les deux grandes puissances catholiques de l'Europe voudront, elles écraseront, elles réduiront à néant tout l'orgueil protestant. Les royaumes hérétiques le sentent si bien, et le craignent si fort, qu'ils mettent tout en œuvre pour empêcher l'unité catholique. Mais quand l'heure en sera venue, Marie saura bien opérer et faire agir cette unité, pour le triomphe de la gloire de son divin Fils, et celui de sa divine Mère. *Populi sub te cadent : Sagittæ tuæ acutæ in corda inimicorum Regis.* Le passé nous répond de l'avenir... O Marie ! obtenez-nous la grâce d'être toujours vos vrais enfants ; et soyez, et montrez-vous toujours notre Mère !..

TROISIÈME APPENDICE.

AD BEATAM VIRGINEM MARIAM, DEI MATREM, GERARDI VINETI MAXEÏANI ORATIO.

Au commencement du seizième siècle, l'humble village de Maxey-sur-Meuse, près de Domremy-la-Pucelle, donnait le jour à Gérard Vinet. C'était un héros de plus que la Providence envoyait à la sainte armée d'Ignace de Loyola. Et de fait, Vinet se fit religieux de la Compagnie d'élite de Jésus-Christ, devint prédicateur célèbre des grandes cités et auteur de diverses poésies latines.

Son principal ouvrage : *De Fructu Virginei Ventris Deiparæ*, imprimé à Pont-à-Mousson, en 1587, et à Metz en 1588, est un poëme religieux en trois chants, devenu extrêmement rare, malgré le mérite vrai de sa poésie.

En attendant qu'un nouveau Delille nous donne, en vers français, une belle traduction de ce noble et saint ouvrage, nos lecteurs lettrés verront avec plaisir, et rediront avec bonheur la prière suivante, que le compatriote du Père Vinet est heureux de leur offrir de sa part.

Salve, tuta Salus : Salve, purissima Virgo!
Salve, flammigero quæ magis sole nites;
Maxima Cœlicolum, Lux mundi, Stella marina!
Præsidium populi, fons pietatis, ave.

Spes inopum, nardus redolens, patrona reorum,
Sponsa Patris summi, Tu mihi, quæso, fave!

Tu mihi, quæso, fave, cœli nitidissima Lampas,
Extollat laudes ut mea lingua tuas.

Astra tibi formosa canunt, Tellusque Thetisque,
Teque chorus laudat clarior Angelicus.
Quandoquidem per Te reseratur janua cœli :
Per te nota manet semita recta poli.

Tu sine labe patris primi concepta fuisti,
Intactâ ut pareres Virginitate Deum.
Petra, Dei jussu, laticem limo sine fudit :
Annica, parens tua, sic te, sine labe, tulit.

Ut pretiosa Deo virtus arridet ubique,
Sic Illi fœdum displicet omne scelus.
Ergo, peccati sublato fomite primi,
Calcasti semper dæmones ac Erebum.

Sicut ubi à majore minus dicunt superari,
Aut sole exorto sidera cuncta tegi ;
Id voluêre Pater, cum Pneumate, Filius atque
Ex te qui nitidà est Virgine natus homo.

Nam facit, et faciet, quidquid vult Auctor Olympi,
Speranti auxilians ignibus in mediis.
In Te Speramus, Virgo, juvenesque senesque,
Te suspiramus fletibus et lacrymis.

Ad te concurrunt pueri, castæque puellæ :
In te confidunt divites ac inopes :
Per Te Religio sancta, et custodia cleri :
Per Te Pieridum numina sancta vigent.

Per Te regna manent ; per Te reges dominantur :
Per te firmatur principis imperium :
Per te stat, rugiente Inferno, Francia Victrix :
Te duce, non metuet grandia monstra ratis.

Quæ vocat, et fidit, non fallis parturientem...
Quæ laus ! Quantus honor ! Gloria quanta Deo !

Te sine, quid prodest ægroto phasidis herba?
Quid moly, quamvis utile vulneribus?

Diceris hinc meritò adversis in rebus asilum;
Crederis invalidos peste levare viros.
Tu majora facis, Nati exorando favorem,
Ut Stygio nostros vellat ab amne pedes.

Allict ad stygios vitium damnabile fluctus,
Ingluvies avida, et quod venit inde malum;
Desidia, æris amor, cum fastu, livor Erynnis
Et missi, omne genus, de Phlegetonte, canes!

Hi laqueo captos exhausto sanguine perdunt :
Ni Te, sancta Parens, in sua vota vocent,
Deficiunt juvenes, duro certamine pressi;
Deficit et multis lassa senecta malis.

Nonnulli quærimus properantia fata gementes :
Pondere quot vacui præterière dies!
Tandem, Virgo decens, nostri nos pœnitet omnes :
Et supplex animo pectora quisque ferit.

Pectora quis que ferit, Levnœo, tincta veneno,
Summissâque tuam mente precatur opem.
Dilectam Matrem omnipotens exaudit Jesus,
In cruce qui moriens crimina nostra tulit.

Ergo funde preces pro nobis, candida Virgo :
Ne linquas famulos, Regia Nympha, tuos!
O Maria! en vastas per Syrtes, pev mare cæcum
Jactati, ad funus pergimus horribile!

Hostis atrox lethum nobis minatur acerbum :
Omnes præcipiti percutit ille noto :
Eripe nos tanto, Virgo Galilæa, tumultu;
Et placido portu carbasa nostra dato. Amen!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

XVI^e^ Conférence. — Assomption de Marie, en corps et en âme, dans les cieux, enfin et comment accomplie. Et aussi pourquoi. Co-crucifiée et co-rédeptrice : donc justement co-régnante avec Jésus-Christ. Conséquences qui en résultent, et pour Marie et pour nous. 1

XVII^e^ Conférence. — Le culte de Marie raisonnable. — Antécédent et subséquent à sa bienheureuse mort. — Eminemment juste dans ses motifs et son terme. — Historique de ses progrès.— Langage des docteurs des premiers âges chrétiens. — Mensonges et hontes des haines et des calomnies protestantes. — Culte véritable. — Imitation. 56

XVIII^e^ Conférence. — Dieu lui-même appelle toute la terre au culte de Marie, parce que ce culte est une source de sanctification pour ceux qui s'y dévouent, et, par suite, de glorification pour le Seigneur; parce que ce culte est aussi une source toujours abondante de grâces spéciales, de bienfaits et de prodiges extraordinaires, en faveur des individus et des nations qui honorent et invoquent Marie. 72

XIX^e^ Conférence.— Marie, la mère tout aimable du monde catholique.— Tous les cœurs chrétiens inclinés vers Marie.— Ce que c'est qu'une bonne mère. — Il en faut une au monde catholique.— L'Eglise l'a senti, dès son berceau.— Nous en sentons plus encore l'impérieux besoin. — Marie est la céleste Mère de la société chrétienne.— Amour qu'elle nous porte.— Confiance et amour que nous lui devons nous-mêmes. . . . 110

XX^e^ Conférence. — Importance et mission de la femme. — Dégradée d'une manière effroyable sous le paganisme.— Relevée d'une manière admirable sous le christianisme. — Et relevée par Marie.— Mais il fallait un modèle pour la soutenir et l'encourager dans sa réhabilitation; et elle le trouve, pour ses trois états, en Marie, vierge, mère et veuve. Aux femmes à rendre en Marie et à la religion ce que celles-ci ont fait et font encore pour elles... 140

XXI^e^ Conférence.— Les solennités du culte de Marie.— Résumé du plan divin sur la divine Mère. — D'où résulte l'évidente légitimité de son culte. — Tout culte a besoin d'expressions, de manifestations extérieures. — C'est pourquoi celui de la Vierge a ses fêtes publiques et éclatantes.— Combien leur cercle annuel fait de bien aux deux sexes, par la rénovation morale qu'il y opère, avec une douce efficacité. — Pour leur propre bonheur, les hommes mêmes doivent être zélés à favoriser ce culte sanctificateur. 167

XXII^e^ Conférence. — Le Rosaire — Autre expression principale du culte de Marie.— Dévotion glorieuse dans son origine, dans son but, dans ses moyens, dans ses succès; enrichie de faveurs spirituelles immenses; instructive sur les mystères et sur les faits merveilleux qui sont l'âme et la base du christianisme;

d'où suivent une connaissance et un amour plus véritables de Jésus et de Marie. 195
XXIII[e] Conférence. — Le saint Scapulaire. — Son origine, son but, ses avantages. Images et médailles de Marie. Médaille miraculeuse. Conséquences. 227
XXIV[e] Conférence. — Mois de Marie. — Calomnies de l'hérésie et de l'impiété. — Son extrême importance. — Son efficacité précieuse.— Joies et dangers du printemps.— Diversion et remède : Marie célébrée et goûtée. — D'autant plus, que l'élan des cœurs vers Marie, c'est la réunion des cœurs à Dieu. — Vraie manière de bien mettre à profit ce saint mois.. . . . 252
XXV[e] Conférence.— Trois grandes antiennes à la sainte Vierge. — Paraphrases des trois grandes Antiennes à la sainte Vierge : *Alma; Ave, Regina; Regina cœli.* — Epoques religieuses où elles arrivent. — Leur haute signification et leurs beautés. — Le double culte de louange et d'invocation qu'elles adressent à Marie. — Conséquences pratiques. 274
XXVI[e] Conférence.— Paraphrase du *Salve, Regina.*— Son origine. — Sa magnifique signification. — Culte de Louange, de Confiance et de Supplication que, durant six mois environ, l'Église catholique, par cette touchante prière, adresse à Marie. — Saint usage qu'il nous faut en faire.. 298
XXVII[e] Conférence. — L'*Ave, maris Stella* paraphrasé. — Sens de chaque strophe.— Sens de l'hymne dans son ensemble.— Sa magnificence. — Gloire qu'elle procure à Marie. — Utilité dont elle est pour le monde catholique.— Le culte de la Vierge aboutissant toujours à la gloire de Dieu même. — L'hymne des navigateurs doit être celle de tout vrai chrétien. 322
XXVIII[e] Conférence. — *Litanies* de la très-sainte Vierge commentées, et ses titres d'honneur justifiés.— Double culte de louange et d'invocation qu'elles renferment. — Mais c'est Dieu même qu'elles ont pour principe et pour fin.— Il nous faut les réciter et les chanter, mais en nous mettant d'accord, par la sanctification réelle de notre vie, avec la gloire de Dieu et l'honneur de Marie.. 341
XXIX[e] Conférence. — Suite des *Litanies.* — Les autres titres de Marie justifiés.— Leurs beautés et leurs rapports avec nos besoins.— Nouveaux et magnifiques encouragements à nos confiantes invocations. — La fin retourne à Jésus-Christ, et, par Jésus-Christ, reporte et relie tout à Dieu. 379
XXX[e] et dernière Conférence. — Le cantique *Magnificat.* — Paraphrase.— Sens dans lequel a parlé la Vierge inspirée.— Sens qu'il a pour nous, ou instructions qu'il renferme.— Conséquences morales.. 421
Appendice sur la Conférence vingt-deuxième. — Petit commentaire spécial sur la salutation angélique.. 452
Appendice à la conférence vingt-quatrième.. 459
Troisième appendice.— Ad Beatam Virginem Mariam, Dei Matrem Gerardi Vineti Maxeïani oratio. 464

PARIS. — SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of O
Date Due

a39003 0105572386

BQT 1049 .D4M 1859 V2
DEMANGE.
MARIE MIEUX CONNUE.

CE BQT 1049
.D4M 1859 V002
COC DEMANGE. MARIE MIEUX
ACC# 1032324

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 11 10 19 01 6